BALCANIA

I

1938

BALCANIA

I

1938

MONITORUL OFICIAL ŞI IMPRIMERIILE STATULUI
IMPRIMERIA NAŢIONALĂ, BUCUREŞTI 1938

AVANT-PROPOS

La Péninsule Balkanique présente un des ensembles ethniques les plus variés qui soient, non seulement en Europe, mais dans le monde entier. Des filons albanais, aroumains et slaves jusqu'au coeur de la Grèce; une immigration grecque à travers la Thrace, la Macédoine et l'Epire jusque dans l'Albanie méridionale et le long de toutes les côtes; des infiltrations bulgares dans les plaines de Valachie, et des infiltrations roumaines jusque dans les vallées des Balkans et au centre de la vieille Serbie: voilà quelques-uns seulement des aspects de ces mélanges de races que l'on rencontre aujourd'hui dans la Péninsule. Dans certaines régions—comme par exemple en Albanie et en Macédoine — vous trouvez, les uns à côté des autres, des villages slaves, grecs, aroumains, albanais et turcs.

La position géographique de la Péninsule Balkanique suffit à expliquer cette diversité de races. Largement ouverte, au Nord, vers les plaines de l'Europe Centrale; puis, à travers la Mer Noire, vers la Russie méridionale; séparée de l'Italie par une mer étroite, et liée à l'Asie-Mineure par les îles de la mer Egée et ses détroits, elle offre, de tous côtés, des voies d'accès faciles. Il n'est donc pas étonnant que tant de civilisations et de races de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud se soient donné rendez-vous et se soient rencontrées sur son sol. Elle est en effet, comme on l'a très bien dit, « un corps géographique et géologique intermédiaire entre l'Europe et l'Asie ». L'ancienneté des croisements y peut être suivie jusqu'à travers les brouillards des temps les plus anciens de la préhistoire. Et ces croisements constituent une caractéristique permanente, renouvelée d'âge en âge, des régions balkaniques.

D'autre part, certains facteurs géographiques intérieurs ont empêché, à leur tour, les populations des Balkans de conserver, dans des limites précises, leur individualité ethnique. Ainsi s'est développé dans la Péninsule, grâce aussi à un enchevêtrement de causes historiques et économiques, un intense mouvement d'échanges, avec déplacements massifs et répétés d'une région à l'autre. Tous les peuples de la Péninsule ont été, au cours des âges, entraînés dans cette agitation. Rappelons en particulier quelques uns des moments caractéristiques où l'ancienneté, l'intensité, la diversité des croisements de races et de civilisations de cette partie de l'Europe se sont manifestés.

Wilamovitz, par exemple, affirme que la première fusion des clans grecs avec les clans thraco-illyriens a eu lieu dès l'époque préhellénique, sur le territoire de la vallée de la Morava. Plus tard, après la pénétration des Grecs dans l'Hellade, s'est produit la « diaspora », grâce à laquelle l'influence grecque s'est infiltrée, avec une intensité croissante, dans de grandes parties de la Péninsule et, au delà des frontières de celles-ci, le long des rivages de la Méditerranée, vers le Pont-Euxin et le Danube. La conquête romaine a provoqué, à son tour, de nouveaux déplacements et un rapide mouvement d'assimilation de la population thraco-illyrienne. La période des invasions et de l'empire bysantin est caractérisée, comme on l'a dit, par un véritable « chaos ethnique ». Le flot slave noie la Thrace, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie et la Grèce tout entière, jusqu'au Péloponèse; à l'ouest il recouvre presque toute la surface de la Péninsule jusqu'au rivage de l'Adriatique. La population romanique et une notable partie des tribus illyriennes semi-latinisées se fondent peu à peu dans la mer slave; en Albanie proprement dite et en Grèce, au contraire, le mouvement de dénationalisation se développe en sens inverse. Ce sont les Slaves qui s'hellénisent et s'albanisent, par étapes, dans des conditions semblables à celles où les populations romaniques et albanaises s'étaient slavisées. Au XIV-e siècle, il y avait encore en Grèce des groupes slaves non assimilés, tandis qu'en Albanie, surtout le long de la côte, des îlots slaves ont résisté jusqu'au XIX-e siècle.

Mais l'expansion des Roumains est encore plus caractéristique. Au Moyen-Age, et plus tard, nous les trouvons en Dalmatie, en Croatie, en Epire, en Thessalie, (Grande Valachie), et en Etolie, (Petite Valachie), puis dans les environs de Pryzrend, dans les Balkans, (la Valachie Blanche), et au nordest des Balkans; au XIII-e siècle, ils sont mentionnés en Thrace. Dans les régions du Sud, et surtout dans les pays

grecs, le chaos augmente toujours, à cause des grandes migrations albanaises; (on retrouve leurs traces jusque dans le Péloponèse) Mais à partir de la fin du XIV siècle, l'hellénisme avance de nouveau victorieusement vers le Nord, assimilant des masses d'Albanais et d'Aroumains. Et le mouvement a continué jusqu'à nos jours. Après l'invasion turque, d'autres tribus albanaises descendent des montagnes et pénétrent profondément dans la masse des populations serbes. On trouvait encore des groupes importants de ces Albanais, en 1878, dans la région de Laskovac, à 200 km. de leur patrie, et au nord de Vranje. Dans le Pester, près de Sjenica, ils se sont maintenus jusqu'à la guerre balkanique de 1912.

Au temps de la domination turque, les migrations d'une région à l'autre de la Péninsule ont continué à une cadence rapide. Les causes de ces déplacements sont très variées. Ils se produisaient surtout à la suite d'une répression sanglante ou après une guerre. Les persécutions ont provoqué, dans certaines provinces, le passage en masse à l'islamisme des populations menacées. Mais l'aspect ethnique de la Péninsule a été modifié davantage encore, au temps de la domination turque, par d'importants courants venus d'Asie-Mineure. A côté d'une nombreuse population de pasteurs turcs, originaires d'Asie, établis dans les vallées orientales des Balkans, au Rhodope, à Pirin et en Macédoine, on mentionne des groupes notables de population syriaques et arméniennes. Cependant c'est en Bulgarie proprement dite que le brassage est le plus intense. On trouve, par dessus le vieux fond thraco-romain, un mélange slavo touranien, avec des Bulgares, des Pétchénèges, et des Coumans, au milieu desquels se sont fondus, du Moyen Age à nos jours, d'importants groupes de Roumains, de Grecs, d'Arméniens, d'Albanais, etc.

On peut voir par là, sommairement indiqué, combien ont été anciens et intenses les croisements de races et de civilisations dans la péninsule balkanique. Les régions de principale confusion sont naturellement la Macédoine et l'Epire. Un exemple typique des mélanges de populations qui caractérisaient la péninsule à la fin du Moyen-Age nous est fourni par le cas de ce voïvode Ivanco, qui a occupé, en l'an 1400, la ville d'Arta et à propos duquel la chronique nous dit qu'il était de race « serbo- albano-bulgaro-valaque ». Il ne faut donc pas s'étonner qu'aujourd'hui encore, dans certaines régions, en Epire, en Thessalie, en Macédoine, dans le Banat du Vardar et en Albanie, le mélange soit tel qu'il entraîne avec lui le bilinguisme. Chacun peut par suite, se rendre compte

combien, dans ces conditions, les échanges d'influences d'un peuple à un autre ont dû être considérables, et combien facilement les éléments de civilisation et de culture ont passé de l'un à l'autre. Mais des traits communs se sont également développés par le fait que, des siècles durant, sous la domination romaine, byzantine ou turque, les divers peuples balkaniques ont été englobés dans le même système politique, et soumis aux mêmes conditions de vie, au point de vue politique et administratif, aussi bien qu'au point de vue économique et religieux. Le régime turc en particulier, utilisant surtout l'influence spirituelle de l'Eglise orientale, a exercé une puissante action unificatrice.

De toutes ces observations résulte pour l'homme de science une grande vérité: c'est que la vie d'aucun des peuples balkaniques ne peut être étudiée ni comprise seule et détachée des autres. Elle se présente aux investigateurs, dans tous les domaines, comme un ensemble de cercles qui s'entrecoupent mais qui ont des arcs communs. La vie de ces peuples a si souvent été indivisible au cours des siècles, elle l'est encore aujourd'hui sous de si nombreux aspects qu'elle doit être étudiée selon une méthode commune. D'où le besoin d'une large coopération intellectuelle pour mener à bien l'oeuvre d'investigation et de découverte. Un système scientifique tout entier, la balkanologie, inspiré par les observations ci-dessus, a commencé à se préciser ces temps derniers. Déterminé dans ses recherches par les bornes que lui fixent la géographie et l'histoire, la balkanologie cherche à nous révéler les lois et les circonstances caractéristiques sous l'action desquelles s'est développée de siècle en siècle, la vie des peuples balkaniques, de tous ensemble et de chacun en particulier. Elle suppose l'application stricte des méthodes de comparaison dans tous les domaines, en historiographie comme en philologie, en ethnographie comme en folklore, en art comme dans les sciences sociales et économiques.

Une initiative, entre autres, digne de tous les éloges, a été prise en 1934 en Yougoslavie. Il s'agit de la publication lancée par MM. P. Scok et M. Budimir, sous le nom de « Revue Internationale des Etudes Balkaniques ». Ces deux savants yougoslaves ont proposé, en prenant pour base les élé- ments d'interdépendance et d'unité balkanique, un programme entier de travail et une méthode qui doivent aboutir, pour l'étude des peuples balkaniques, à constituer une synthèse exacte: « Il paraît cependant, ont-ils dit, que le moment est arrivé où il faut songer à coordonner les études scientifiques

balkaniques nationales, à leur donner de la cohésion, et, par dessus tout, à les orienter vers l'étude d'un organisme balkanique formant un tout depuis les temps les plus reculés de l'antiquité classique et préclassique ».

Fidèles à ce noble idéal scientifique, nous publions aujourd'hui Balcania, *avec le concours matériel de la Société macédo-roumaine. Nous demandons à tous les hommes de science leur collaboration, dans le sens des idées que nous avons exposées plus haut.* Balcania *publiera toute étude consacrée aux rapports entre les peuples balkaniques, toute recherche destinée à éclairer l'histoire de leur passé commun, et de leurs liens d'interdépendance qui, aujourd'hui plus que jamais, commandent aux intellectuels une coopération étroite, pour le service de la vérité.*

BALCANIA

BIBLIOGRAPHIE Iovan Cvijić, *La Peninsule Balcanique*, Paris 1918. — P. Scok-M. Budimir *But et signification des etudes balkaniques*, Beograd 1934. — Th. Capidan, *Aromânii, dialectul aromân*, Bucureşti 1932. — G. Murnu, *Vlahia Mare*, Bucureşti 1912. — Sandfeld Kr., *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris 1930. — Victor Papacostea, *Balcania*, Bucureşti 1936.

LES ROUMAINS DE LA BULGARIE MÉDIÉVALE

Motto: Die Balkanhalbinselvölker sind wegen ihrer nahen Berührungen bei historisch-ethnographischen Studien stets als ein Ganzes zu betrachten.

C. Jireček

APERÇU GÉNÉRAL

Il est significatif que, jusqu'à ce jour, il n'y ait aucune monographie spéciale, aucune étude critique « omnilatérale » approfondie et comprenant tout le matériel chronographique concernant les Valaques du moyen-âge en Bulgarie. La question de leur origine et de leur évolution, de leurs relations avec les Bulgares ainsi que du rôle joué par eux dans la fondation du second État bulgare, malgré sa grande et évidente signification historique, et malgré les passions qu'elle a soulevées depuis plus d'un siècle a été traitée d'une manière fragmentaire, partielle, sinon même tangentielle. De plus, elle a été si rarement traitée avec le sens des responsabilités, avec cette objectivité consciencieuse qui sont la loi et la beauté de cette branche du savoir. Sauf un certain nombre de publications dues spécialement à quelques étrangers, désintéressés en la cause, les contributions apportées jusqu'à ce jour forment une sorte d'annexe à l'histoire nationale des Bulgares, des Roumains des Carpathes et des Hongrois. En les

lisant on a parfois l'impression qu'il ne s'agit pas d'une discussion de neutralité académique sur des problèmes de science pure, mais sur des spéculations déviées arbitrairement, nuancées subjectivement, inspirées par des préoccupations et des intérêts latéraux, d'ordre politique ou sentimental, à peine masquées sous l'armature d'un apparat de formes et d'apparences scientifiques.

Dans le fond domine le ton polémique, la plaidoirie évidente, d'un côté comme de l'autre, en faveur de thèses diamétralement opposées, une lutte aérienne organisée avec des équipes d'antagonistes qui, parfois, s'efforcent d'emprunter la dialectique au lieu du pugilat, gênés qu'ils sont de paraître non-civilisés ou extra-européens.

Sans aucun doute, il y a dans ces questions des points névralgiques qui ont rendu presqu'illusoire une recherche absolument impartiale et impersonnelle des objets en débat. De là les hérésies, la tendance à de nouvelles interprétations douteuses, à des sophismes, des négations et des hypothèses absurdes et même des sauts périlleux de la fantaisie, conséquences souvent de dogmes ou de prémisses intangibles.

Il y a chez nous aussi, peut-être, certains préjugés mais ils n'ont pas le caractère d'une émanation passionnelle, de contamination collective, ils dérivent plutôt de certaines dispositions ou intuitions personnelles. La seule apparence de dogme pourrait être soupçonnée dans l'idée des la continuité des Roumains dans la Dacie Trajane, dont le fondement, dans notre conception, ne saurait être ébranlé pour de nombreuses raisons positives auxquelles s'ajoute un fait d'une importance capitale qui ne saurait, en aucun cas, être accidentel: la coïncidence des frontières de la domination romaine avec les frontières actuelles de l'expansion roumaine. L'excès de sensibilité chez certains, à cet égard, dérive d'une superstition, de la crainte qu'en admettant la théorie de l'émigration des Valaques des Balkans dans les pays roumains, il s'ensuivrait fatalement une mise en péril de la « continuité » et la « balkanisation » des Daco-Roumains [1]. De là, leur ressenti-

[1] Rœsler peut être considéré aujourd'hui comme périmé. Les débuts des États roumains sur la rive gauche du Danube sont clairement élucidés et mettent en évidence la complète absurdité de son hypothèse. Les progrès des études ultérieures des historiens et des philologues roumains et étrangers ont amené de presque tous les côtés des argumentations scientifiquement positives qui ont montré combien intéressée et fragile était son idée fondamentale de l'origine purement balkaniques des Roumains.

ment à l'égard de ces Valaques balkaniques qu'ils voudraient, comme les Bulgares, non-existants ou identiques au groupe des Roumains du Pinde avec lesquels ils n'ont rien de commun [1], étant donné, — comme nous l'avons dit et comme nous l'exposerons plus amplement, — que ces Valaques sont de même origine que les Daco-Roumains.

Chez nos voisins du Sud qui, comme les Hongrois, tiennent mordicus à la doctrine de Rœsler, pour des motifs « nationaux », la névralgie semble quelque peu plus aiguë, pour certains mêmes elle est sans remède, car elle résulte d'une idiosyncrasie spéciale et surtout d'une discipline d'école, systématique et unilatérale, et d'une propagande publique ayant à sa base un dogme d'État, la mystique d'un ethnicisme lequel, par malheur, est en quelque sorte endémique chez les nations balkaniques et qui a été, même dans la dernière période du Moyen-Age, la cause de nombreux désastres (cela pourrait-être de provenance gréco-orientale ou mongole).

Il n'est donc pas étonnant, dans une semblable atmosphère, que la présence en Bulgarie, même à une époque aussi éloignée, d'une population roumaine capable de remplir la mission historique qu'on lui attribue, ne pouvait être acceptée par les savants indigènes sans provoquer une désapprobation unanime et une réaction publique.

C'est pour cela que, en dépit de toutes les évidences et de toutes les concordances de témoignages synchroniques, en général, et sauf des cas isolés quand il ne s'agit que de concessions réservées et inoffensives, ces savants indigènes ne peuvent voir dans la reconnaissance loyale de cette retentissante manifestation initiale de la vie et de la force roumaines, — ce qui est la réalité pure, — qu'un développement naturel des choses, une fatalité inexorable, résultat d'une situation d'infériorité créée au peuple bulgare à la suite des luttes acharnées et épuisantes de la dernière période du premier empire. Cette réalité historique, visible et

---

[1] L'alliance entre Valaques et Cumains, comme on le voit dans Villehardouin, chroniqueur de la IV-ème croisade, continua pendant plus d'un quart de siècle jusqu'à l'établissement définitif de l'état normal de l'empire assanide. L'historiographie bulgare, passant, sans aucune réserve ni scrupule, par dessus les données documentaires les mieux fondées et les plus irréductibles, nie ou atténue par trop le chiffre des Valaques et leur apport historique; ils vont jusqu'à les remplacer par des Bulgares. Cf. W. N. Zlatarsky, *Geschichte der Bulgaren*, vol. I, p. 97.

palpable est pour eux une mystification ou, au moins, une déformation de la vérité infailible et unique: Les Valaques de l'Haemus ne sont, pour eux, et ne peuvent être que des Bulgares ainsi que leurs chefs; de même, s'ils ont existé et ont pris part, comme tels, aux luttes contre les Byzantins, leur collaboration n'a été qu'auxiliaire et, dans aucun cas, les Valaques n'ont pu être les fondateurs de la domination bulgare. Il est aisé de sortir de l'impasse avec une pareille conclusion fondée sur de simples présomptions ou sur des données ultérieures, lorsque l'État créé par des Valaques (avec l'aide des Cumains et non des Bulgares) possède une façade tout autre, formellement et pleinement « bulgarisée » [1].

Et voici la source impure d'où dérivent le trouble et l'exaspération dans les camps hostiles à ces Valaques tellement persécutés et reniés de toutes parts qu'ils ne sont plus maintenant qu'une ombre ou une énigme intercalée comme une épreuve diabolique dans l'évolution de l'État bulgare.

Mais il ne faut pas oublier que l'insuffisance de ces résultats des recherches dans ce domaine n'a pas seulement comme base un état psychologique. Il y a encore un défaut coupable qui n'est pas moins nuisible; c'est trop souvent une préparation scientifique incomplète, c'est le manque d'horizon, d'étude approfondie et incisive des circonstances et, plus encore, d'une juste interprétation des textes byzantins. Même nos annales d'un intérêt capital, comme nous en possédons, par un heureux hasard, depuis Niketas Choniates, présentent souvent des difficultés extérieures qui ne sont pas faciles à résoudre, même pour un byzantinologue versé dans les mystères de la langue grecque. La phrase est tellement entortillée, embrouillée, l'obscurité est tellement voulue, recherchée et si péniblement obtenue qu'il faut, pour arriver à se familiariser avec elle, un temps fort long et une patience, une persévérance peu communes. J'en ai, moi-même, fait l'expérience lorsque j'ai entrepris, il y a longtemps déjà, l'interprétation en roumain des pages de Choniates relatives au rôle des Roumains dans la restauration de la domination bulgare.

J'ai le regret que cette version, mise à portée de tous, mais ensevelie dans une publications officielle, n'ait pas été utilisée

---

[1] Cf. G. Murnu, *Din Nichita Acominatos Honiatul traducere a părților privitoare la istoria Asanizilor* (traduction des passages de Niketas Choniates relatifs à l'histoire des Assanides). Avec introduction et index. Extrait des Annales de l'Académie Roumaine, série II, tome XXVIII, Mémoires de la section historique. Bucarest, 1906.

comme il l'eût fallu, même par nos historiens et moins encore par les lecteurs moins intéressés, comme en témoigne le fait qu'ils l'ont parcourue si peu et si rarement dans leurs études. Il est vrai qu'une consultation attentive et minutieuse du texte original ainsi que de ma traduction leur aurait suggéré peut-être des conclusions plus serrés et plus adéquates, mais ce n'eut pas été suffisant pour un exposé plus ample et plus précis de l'état des choses. Les connaissances, dans cet ordre de préoccupations, ne doivent pas être limitées aux passages extraits par moi ou par tout autre, quelque précieux et importants qu'ils soient. Une vue d'ensemble, une compréhension synoptique de l'histoire des peuples balkaniques, est absolument nécessaire pour établir définitivement ce qui correspond le plus à la vérité historique. C'est pour cela qu'il faut établir les corrélations avec les autres sources contemporaines, avec toutes les circonstances qui précèdent l'apparition surprenante des Roumains, comme il ressort du contenu des textes byzantins originaux (et non dans la paraphrase latine, sommaire et parfois erronée, qui accompagne l'édition des historiographes byzantins [1].

[1] Un cas entre beaucoup d'autres qui met en évidence les fautes de cette paraphrase peut être signalé chez Choniates, ed. Bonnae, lib. IV, p. 171. Andronic Comnène s'évade de la prison où il avait été interné par ordre de son cousin l'empereur Manuel, et quittant Constantinople par mer, débarqua à Anchialos et de là, conduit par des guides, se réfugia dans les Balkans pour s'en aller vers la Galicie où il pouvait rester à l'abri chez un de ses amis prince local. D'après le texte: *ἀλλ' ὅτε τοῦ δειμαίνειν ἀπεῖχεν Ἀνδρόνικος ὡς ἤδη τὰς χεῖρας τῶν διωκόντων λαθὼν καὶ τῶν δρίων Γαλίτσης λαβόμενος.... τότε θηρευτῶν ἐμπίπτει ταῖς ἄρκεσι· συλληφθεὶς γὰρ παρὰ Βλάχων οἷς ἡ φήμη τὴν αὐτοῦ φθάσασαν φυγὴν ὑφηγήσατο εἰς τοὐπίσω πρὸς βασιλέα πάλιν ἀπήγετο.* Il se trouvait par conséquent, dans les Balkans, non loin d'Anchialos, c'est à dire dans des régions qui, d'après la description même de Choniates, étaient habitées par des pasteurs roumains. Le contexte ne laisse aucun doute à cet égard. Les Valaques s'emparent d'Andronic, le mettent sur un cheval et le conduisent à l'empereur. Et pourtant combien de fois ce passage n'a-t-il pas servi comme témoignage, par nos historiens, de l'existence des Roumains à cette époque aux frontières de la Galicie? La traduction exacte du texte de Choniates cité plus haut est: « Mais lorsque Andronic n'avait plus aucune crainte comme s'il avait déjà échappé aux mains de ceux qui le poursuivaient et il était entré dans les frontières de Galicie... alors il tomba dans les embûches de ceux qui le chassaient. Pris par les Valaques, auxquels le bruit de sa fuite était parvenu, il fut ramené à l'empereur ». La traduction latine dit: « Andronicus Galitiam proficiscitur, cujus fines ingressus... et jam persecutorum metu se eliberatum putans, a Blachis captus est, etc.... ». Ce qui ne correspond pas exactement au texte original. Andronic n'était pas entré

En dehors de cela, il faut encore observer une autre lacune regrettable dans ce domaine. Tous ceux que préoccupe le problème des débuts et, plus exactement, des origines du peuple roumain, s'ils ne sont pas philologues, sont tenus de savoir discerner au moins la valeur de l'argument philologique. Ce cas est assez peu fréquent. La plupart n'ont pas même l'intuition philologique, ni les études spéciales. Il est notoire que des érudits distingués ont pu être, en fonctions de philologues, d'une ignorance ou d'une naïveté impardonnables. Je ne cite pas d'exemples; ils sont sous la main de tous. Et pourtant le linguiste doit avoir, ici, le dernier mot dans certains cas. L'argumentation historique, logique et spéculative, faute d'une documentation sérieuse, ne peut être mise en valeur si elle ne s'appuie sur des critériums linguistiques lesquels sont tout aussi efficients que les faits historiques rigoureusement attestés.

La constatation fréquente de ces insuffisances et de ces lacunes, qui se perpétuent dans l'étude des Valaques balkaniques, m'a amené à croire que le moment est peut-être venu de revoir les données écrites respectives et de tenter, autant qu'il est possible, sans parti pris et sans passion, une nouvelle recherche synthétique d'une compréhension plus large et plus approchée de l'intelligence du langage cristallisé dans les textes originaux.

LES RELATIONS ROUMANO-BULGARES AU MOYEN-ÂGE

Le premier chapitre, — et ce n'est ni le moins important ni le moins attrayant, — de l'histoire des Roumains de Bulgarie au Moyen-Âge, c'est celui des relations avec les Bulgares.

---

dans les frontières de la Galicie, mais il se sentait en sûreté en s'imaginant son arrivée dans ce pays... D'ailleurs toutes les circonstances militent en faveur de ce sens. Il est absurde de croire que certains Valaques des frontières de Galicie, d'une région séparée de l'empire byzantin par la Moldavie et la Valachie actuelle qui étaient alors occupées par les Cumains, aient entendu parler d'un ordre de l'empereur pour arrêter et lui ramener Andronic à Constantinople ! Il serait encore plus absurde de supposer que ces Valaques aient reconnu Andronic et l'aient enlevé en Galicie pour l'amener à Constantinople à travers la « Cumanie », un pays barbare et indépendant. L'ordre ne pouvait être transmis si ce n'est jusqu'aux frontières de l'empire qui ne s'étendait que jusqu'au Danube et ne pouvait intéresser que les Valaques de cet empire.

Il comprend la connaissance préliminaire de la réciprocité de rapports sociaux, politiques et religieux entre ces peuples et sera ainsi sans doute la meilleure des introductions à l'étude de cette branche balcanique de la nation roumaine.

C'est seulement en établissant la nature et la durée de ces rapports que nous pourrons nous expliquer l'étendue et l'importance de la raison d'être et du rôle de la participation de l'élément roumain dans l'évolution politique et militaire de la Bulgarie. Et la chose n'est ni impossible, ni tellement pénible à réaliser. Nous avons même, pour y arriver, une provision considérable de données et d'informations authentiques, des plus claires et concluantes, par lesquelles on aurait pu préciser et fixer depuis longtemps le cadre d'existence et d'activité des masses roumaines au cours de cette période de temps, même alors que nous n'aurions pas disposé d'autres sources d'informations que l'œuvre historique de Niketas Choniates, monument, pour nous, de premier ordre sous tous rapports.

Cet historiographe occupe une place éminente dans les annales de l'historiographie byzantine après la dynastie culminante des Comnènes. Ce n'est pas seulement un érudit respectable, un helléniste consommé, un styliste raffiné, parfois véritable poète descriptif de résonnance biblique. Grâce à ses qualités et à ses mérites personnels, il s'est assuré une haute situation dans la hiérarchie officielle de Constantinople et joua un rôle de premier ordre dans les affaires publiques, — tout d'abord comme gouverneur aux pieds des Balkans à Philippopoli, puis comme secrétaire de l'empereur Isac Ange, comme représentant de la cour impériale et l'accompagnant dans les expéditions de l'armée byzantine en guerre contre les Valaques balkaniques. Il est donc présent partout, au centre de toutes les préoccupations et instructions ; il raconte des choses vécues par lui ; il est le témoin oculaire d'une époque d'ébranlements incessants, de décadence et de paralysie de sa patrie. Ce n'est pas seulement une grande et sincère âme de patriote, un nouveau Jérémie qui pleure sur les ruines de la patrie, c'est encore, — malgré toute sa passion hostile à l'égard des Valaques qu'il charge de toutes les conséquences néfastes de la révolution, — il nous apparaît comme une heureuse exception dans le milieu d'avilissement et de débauche générale dans lequel il vit. Il a le courage d'être véridique le plus possible et de mettre la vérité au-dessus de ses intérêts personnels, sinon au-dessus de sa vie elle-même. Voilà tout un ensemble de consi-

dérants sérieux pour lesquels nous pouvons l'estimer comme étant un auteur présentant assez de garanties morales pour que sa parole, si elle ne peut être prise à la lettre, comme celle de l'Evangile, — chose difficile, rara avis, en historiographie, — ait, en tout cas, droit au respect et soit acceptée tant qu'il est possible. Et cela d'autant plus que presque toutes les autres sources de l'époque, d'origine occidentale, italienne, allemande et française avec lesquelles on peut contrôler Choniates, confirment ses dires dans les grandes lignes et élargissent l'auréole de son intégrité [1].

C'est ainsi que, pour nous comme pour tout investigateur, il doit être le meilleur point de départ et d'appui.

Des pages consacrées par Choniates aux situations et aux événements qu'il nous relate il ressort que la position des Valaques de Bulgarie vis-à-vis de l'élément bulgare est envisagée dans les termes les plus explicites et catégoriques, non seulement en ce qui concerne son époque mais même en ce qui concerne le passé le plus éloigné, — ce qui, pour le peuple roumain, lequel maintenant, pour la première fois se manifeste à la lumière de l'histoire universelle de la manière la plus éclatante (« spielt eine hervorragende Rolle », dit une grande autorité en histoire byzantine, Carl Hopf) [2] est une révélation de la plus haute importance, une gerbe lumineuse inattendue projetée dans la période la plus obscure de sa vie.

La révolution ourdie dans les monts des Balkans et qui éclata en 1186, sous Isac Ange, bien que, d'après l'unanimité des témoignages contemporains, elle ait été commencée et conduite par deux Valaques, deux frères, nés et élevés dans *le même peuple*, Pierre et Assan, chefs obscurs des Valaques, bien qu'elle ne fût soutenue, dans la première phase, qu'exclusivement par ces derniers, elle eut pour but l'indépendance égale *des deux populations de la Bulgarie* [3]. Selon la déclaration même dictée par ces chefs: « Le

[1] Cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, éd. II, p. 91.

[2] Geschichte Griechenlands, Vol. VI, p. 165, dans *l'Encyclopédie Ersch und Gruber* (8 vol.).

[3] Cf. Choniates, chap. 4, p. 481 «: *Πέτρος καὶ Ἀσάν, ὁμογενεῖς καὶ ταυτόσποροι τοῦ κακοῦ πρωτουργοὶ τὸ ἔθνος ὅλον ἀνασείσαντες;* cf. aussi le discours d'Isaac Ange dans Sathas, *Bibliotheca graeca aevi medii*,.vol. I, p. 77 » : *Πέτρος ὁ κακῇ μοίρᾳ τῶν κατὰ τὸν Αἶμον οἰκούντων βαρβάρων καὶ φὺς καὶ τραφείς*. Le nom turc d'Assan est assurément de provenance cumaine et s'explique par les relations assez intimes qui existaient alors entre les Valaques et les Cumains, le mariage d'Assan avec une femme cumaine en est la preuve).

Dieu des Bulgares et des Valaques a accueilli cette liberté et a permis de secouer le joug d'autrefois » *(ὡς ὁ Θεὸς τοῦ τῶν Βουλγάρων καὶ Βλάχων γένους ἐλευθερίαν ηὐδόκησε καὶ τοῦ χρονίου ζυγοῦ ἐπένευσεν ἀπαυχένησιν).* C'est pourquoi les Valaques récemment alliés aux barbares d'au-delà du Danube, les Cumains cherchent à battre les Byzantins *et à unir les Bulgares et les Valaques sous une seule domination comme cela avait eu lieu jadis (τὰ Ῥωμαίων βλάψουσι καὶ τὴν Μυσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν εἰς ἓν συνάψουσιν ὡς πάλαι ποτὲ ἦν).*

Ces paroles n'admettent aucune équivoque et sont d'autant plus précieuses et bien fondées qu'elles ont été écrites, nous le savons, par le plus irrécusable témoin de ces temps-là, comme représentant d'une culture supérieure alors et ayant une connaissance approfondie du passé des peuples balkaniques. Il est donc hors de doute, ainsi que de toute hésitation, qu'entre ces deux peuples il ait existé un consensus prolongé et ininterrompu depuis les premiers temps jusqu'à cette époque et que ce n'est pas seulement à l'occasion de ce grand soulèvement en masse, mais pendant toute la durée de leur soumission à Byzance, de la chute de la première domination bulgare jusqu'à ce grand évènement, et même au cours de cette première domination qui dura à peu près 300 années, que les Valaques et les Bulgares ont vécu les uns à côté des autres, et parfois mélangés, et qu'ils ont formé, en temps de paix comme en temps de guerre, une structure politique et militaire unique qui se présentait comme un bloc en face des continuelles attaques du dehors [1].

Nous apprenons encore, pour la première fois, un fait inconnu et non moins révélateur, de la bouche de Choniates, c'est que la révolution racontée par lui ne fut pas la première ni la seule qui ait eu lieu dans le passé et que *« jadis aussi les Valaques ont osé ériger le cou contre les Byzantins » (καὶ ἄλλοτε κατὰ τῶν Ῥωμαίων ἐμεγαλαύχησαν).* Il est possible qu'il s'agisse d'une entreprise (ou de plusieurs?) due aussi à l'initiative des Valaques, étant donné que l'auteur, dans ce passage, ne nous parle que d'eux. Mais, étant données leurs relations étroites avec les Bulgares et leur multitude sur une grande partie du territoire de l'ancien État bulgare, il n'est pas le moins du monde exclus que cette

[1] Cf. G. Murnu, *Rumänische Wörter im Neugriechischen*, München, 1902, p. 6, où l'on peut voir la première fois cette opinion. Plus tard, *România şi Elada*, Académie Roumaine, mémoires, III, tom. VII. Cf. aussi *Vlahia mare*, même auteur, p. 110 et 147.

allusion soit relative aux deux révoltes connues, plus anciennes, sanglantes, qui ont bouleversé l'occident de l'Empire, la première sous la conduite de Pierre Delean, en 1040, la seconde sous la conduite de Constantin Bodin, 33 ans plus tard, mouvements auxquels les Roumains ne pouvaient être étrangers. Ainsi s'explique, d'autre part, pourquoi dans le soulèvement de la population roumaine de la Grande-Vlachie qui eut lieu sous l'empereur Constantin Duca (en 1066) apparaît, d'après l'indication de Kekaumenos, un certain contingent de Bulgares auxiliaires, venus d'une région de la Thessalie ou de la Macédoine, laquelle portait aussi alors le nom de Bulgarie [1]. Evidemment, la cause des Roumains était aussi celle des Bulgares. Ils partageaient les mêmes souffrances sous le joug cruel des Byzantins (gravi sub jugo constantinopolitano, comme l'écrivait le Pape au roi de Hongrie en 1027). Leur camaraderie, leur rapprochement leur étaient imposés par des besoins vitaux, des intérêts identiques communs.

L'attachement continu et dévoué des Valaques à l'État bulgare est un fait frappant que ne saurait nier aucun historien consciencieux connaissant de près la situation, au Moyen-Âge, de la Péninsule Balkanique. Elle est le résultat d'un long processus d'adhésion solidaire et intime et non une simple adaptation extérieure inspirée par un opportunisme passager. Cette cohésion naturelle, avec une apparence d'affinité élective, au renforcement de laquelle aida aussi un élément apparenté, les autochtones, qui n'ont pu disparaître entièrement et qui n'ont été que formellement assimilés après l'invasion débordante des Slaves, cette cohésion, disons-nous, a eu ainsi des racines plus profondes et c'est pour cela que l'écho de la voix intérieure a retenti jusqu'aux siècles suivants et a maintenu entre la nation slavo-bulgare et la nation roumaine un voisinage toujours pacifique, un accord et un équilibre, qui semblaient comme surgir de deux semences homogènes destinées, paraissait-il, à continuer à l'infini leur vie d'intimité particulière contractée dès les temps les plus nébuleux et les plus tourmentés.

Pour mieux comprendre ce phénomène, — lequel aujourd'hui, par suite des influences funestes du dehors et de la myopie des hommes d'État, commence à devenir un paradoxe, — il nous faut attirer l'attention sur un fait très peu mis en évidence: l'extension et la valeur de cette vieille populations roumaine de la

[1] Kekaumenos Strategicon ed. B.Wassiliewsky — V. Iernsted (Petropoli, 1896), pp. 66—75. Cf. commentaires dans G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 92.

Peninsule Balkanique. Elle ne forme pas seulement un certain nombre d'oasis ou d'enclaves petits et isolés, comme on le comprendrait pour un peuple par excellence « nomade », terme pris dans son sens actuel, diminutif ou péjoratif [1], mais des groupes de masses imposantes très conservatrices et organisées depuis longtemps, auxquels il n'a manqué qu'un milieu géographique plus favorable pour se constituer en organismes autonomes, ainsi que cela a eu lieu plus tard de l'autre côté du Danube. Cette potentialité est pour l'historien incontestable aujourd'hui en ce qui concerne les Valaques du nord de la Grèce et particulièrement ceux des montagnes de Bulgarie orientale. Leurs masses s'étendaient plus loin vers le Nord-ouest de la Péninsule, au-delà des Balkans occidentaux, c'est-à-dire sur toute l'étendue Ouest de la Bulgarie, d'après le sens de l'expression de la charte de Basile le Bulgaroctone (1029) « les Valaques établis sur toute l'étendue de la Bulgarie » (*τῶν κατὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων*) lesquels, comme on le dit à cette occasion, avaient, à l'intérieur de ce territoire, une autorité ecclésiastique propre, une « épiscopie » roumaine dépendant de la patriarchie d'Ochrida [2], ce qui implique une existence territoriale et nationale propre et suffisamment circonscrite dans laquelle était exclue toute immixtion de juridiction hiérarchique hétérogène. Il y avait donc, par conséquent, dans cette Bulgarie, une puissance numérique considérable de Valaques et cette puissance, — comme auparavant, mais plus encore de ce temps-là, — avait une très grande importance; elle était prépondérante lorsqu'il s'agissait de déterminer l'équilibre entre les deux grands États rivaux qui détenaient la plus grande partie de la superficie de la Péninsule. Il serait absurde de croire que les premières armées nationales bulgares, qui, à l'origine,

---

[1] Terme impropre surtout pour les Roumains du Moyen-Âge et leurs survivants d'aujourd'hui dans les montagnes de la Grèce. La transhumance était imposée, alors comme aujourd'hui, par les besoins du pacage. Leurs habitations et leur manière de vivre commune ont toujours eu une base de permanence, c'est pourquoi les pasteurs valaques n'étaient pas à proprement parler des *nomades* ou des *vagabonds* qui s'en allaient avec leurs tentes d'un lieu à l'autre, sans aucun établissement stable ni organisation légale sociale. Tels sont les Roumains qui ont occupé, au Moyen-Âge, les Balkans et les monts du Pinde (Thessalie et Epire). Voir, sur les nomades et le nomadisme: Th. Capidan, *Les Roumains* nomades en Daco-Roumanie, IV, pp. 190—191 et N. Dragan, *Românii* în veacul al IX—XIV, (Les Roumains aux IX—XIV siècles). București, 1933, p. 35.

[2] Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, II, p. 46. *Ibid.*, I (1892) p. 257 et II, p. 600.

étaient naturellement assez réduites comme nombre, auraient pu avec leurs seuls ressources propres et leurs sujets slaves, affronter pendant trois siècles l'offensive de l'Empire byzantin, qui disposait de moyens infinis pour entretenir aussi une armée indigène (lorsque, en dehors des îles et territoires européens, il avait à sa disposition toute l'Anatolie), et qu'il pouvait amener et payer une foule énorme de mercenaires recrutés parmi les plus belliqueux et les plus sauvages barbares. C'était donc la chose la plus naturelle du monde que les dynastes bulgares profitassent de ces réserves si riches et si fraiches d'énergie physique d'un peuple trempé par l'adversité et en contact continu avec les barbares d'au-delà du Danube et ayant conservée intacte sa primitivité rustique, comme l'étaient les Valaques du Moyen-Âge. Ceux-ci, en effet, loin de s'être éparpillés parmi les Slaves, vivaient, — comme le montre le maintien actuel de leur caractère latin fondamental et celui de leur langue, — dans la pureté de leur race [1], compacts, concentrés en masses puissantes, par un extraordinaire instinct de conservation, à l'abri des meilleurs retranchement offerts par la nature. Mais ce n'était pas seulement le nombre et la vitalité des Valaques qui en imposait aux Bulgares, c'était aussi leur qualité sociale et ethnique d'hérédité thraco-roumaine [2]. Il y avait, à ce point de vue, une tendance prononcée de polarité atavique qui séparait, au point de vue ethnique, les Slaves des Roumains, tendance qui, de nos jours encore, est d'une incontestable évidence. On reconnaît, en général, que tant que les Valaques, — comme les Albanais, du côté de la mer Adriatique, et les Isauriens, en Asie-Mineure, — occupaient les grands massifs, les Slaves s'étendaient dans les plaines et rarement s'élevaient sur les pentes montagneuses. Les Slaves, en majorité laboureurs et attachés à la glèbe, bien que favorisés par leur nombre, malgré

---

[1] Jusqu'à aujourd'hui la population pastorale du Pinde évite la promiscuité matrimonialé avec les allogènes. Sur les pasteurs roumains des monts de Bulgarie, Jireček, *Das Fürstenthum Bulgarien*, Leipzig, 1889, p. 119, « dit: « *Ein Vlache heiratet nur eine Vlachin* ». Ce conservatisme exclusif a sauvé la purete relative des Roumains.

[2] C'est un fait singulier que, malgré le contact et les rapports intimes et millénaires avec les Slavo-Bulgares, le caractère des Roumains soit en contraste fondamental avec celui des Slavo-Bulgares, et ait conservé son originalité tranchant sous tous rapports jusqu'à aujourd'hui. Voir Sextil Pușcariu, *Études de linguistique roumaine*, Cluj, Bucarest, 1937, p. 45 ss., où se résume l'argumentation la plus lumineuse et définitivement documentée sur la latinité de la langue roumaine.

l'humeur belliqueuse qu'on leur attribue aujourd'hui avec quelque exagération, ont été incapables de s'unir et de former une grande domination de formation propre. Celle-ci n'a pu se réaliser que par l'intervention des conquérants de la Volga. Seules leurs hordes ont pu les sauver d'un péril certain. Dès le VII-ème siècle, les Slaves tombent sous leur domination et, pendant longtemps, jusqu'à leur fusion complète avec les Bulgares, vers la fin du IX-ème siècle, mènent une vie d'asservissement sous les Bulgares, que les Roumains ne connaissaient pas alors.

Nous déduisons cela, en toute certidute, non seulement de la lecture de la description de Choniates — où nous les voyons conduits, non par les Bulgares, mais par *leurs propres chefs*, hommes de grande initiative militaire et qui se manifestent comme dirigeant une masse consciente, solidaire, audacieuse et prête au combat, comme on peut le voir dans le cas des Assanides —, mais aussi après leur situation ulterieure, attestée par des affirmations contemporaines, comme par les impressions des commentateurs modernes les plus objectifs et compétents.

Il est vrai que nous ne connaissons pas exactement leur organisation, mais nous pouvons la reconstituer, dans ses traits généraux, d'après de cas analogues, valables sous les Byzantins, bien qu'ils vécussent avec ces derniers la plupart du temps dans un état de querelles amères et d'implacable hostilité, dont nous avons une quantité de preuves des plus éloquentes et des plus convaincantes [1].

Dans le thème d'Hellade (Grèce du Nord), là où se trouvent des régions alpines, dès le X-ème siècle, ils ont à leur tête un prince à eux (*ἄρχων τῶν Βλάχων τῆς Ἑλλάδος*), investi par Constantinople. Ce commandant se nomme Niculitza et porte le titre de « duc » de l'Hellade. Au XII-ème siècle, nous apprenons que les habitants valaques de Thessalie, maintenant devenue même officiellement la « Grande-Vlachie », ont une vie autonome sous la conduite d'un prince ayant le titre de toparque (*τοπάρχης*), dont nous avons depuis longtemps identifié le nom, c'était Taron [2]. Cette autonomie (selfgovernment) des Valaques des montagnes de

[1] Cf. *Vlahia Mare* (La Grande Valachie) *op. cit.*, p. 150, sur les relations extremément tendues entre les Grecs et les Roumains du Moyen-Âge. Cf. Choniates, cap. 13, p. 831, qui parle de la « haine immortelle » des Cumains contre les Byzantins, enseignement dû aux Valaques *(ἀθάνατος τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχθραν ὑπὸ Βλάχων ἔχειν δεδιδαγμέ οι)*

[2] Voyez *Vlahia Mare*, *op. cit.*, p. 166 ss.

la Thessalie et de l'Épire est relatée, environ un demi siècle auparavant par le rabin voyageur Benjamin de Tudela, qui, comme, l'on sait, traversa la Grèce en 1161. Selon lui, les Valaques sont absolument indépendants: *nemo illos lacessere potest, neque rex ullus eos domare potest* [1]. Il aborde en Thessalie maritime par la ville très commerçante d'Halmyros. Il est vrai qu'il ne les a pas vus de fort près, mais ses paroles traduisent évidemment des impressions recueillies sur les lieux mêmes, impressions exagérées parfois peut-être mais non imaginées par lui. La preuve en est dans la coïncidence de fond avec l'information communiquée par Choniates comme avec l'expression nette et précise de Carl Hopf, « sie behaupteten sich frei an den Abhängen des Pindos » [2].

Nous avons la même observation à faire en ce qui concerne les Valaques des monts de Bulgarie. Nous sommes ici d'accord avec Hopf et Jireček [3].

Les Roumains étaient, dans cette région, beaucoup plus nombreux et beaucoup plus au large. Leur supériorité numérique ressort clairement de l'impression générale produite par l'ampleur, les conséquences de grande portée et l'extension de leurs mouvements. Ils s'étaient beaucoup multipliés aux XI et XII-ème siècle [4], surtout à partir du règne d'Alexis Comnène, époque où nous apprenons qu'ils « pullulaient comme un essains d'abeilles » au sud des Balkans jusqu'au-delà de Méglénie. Cette localité fut habitée par une multitude de Valaques et subit leur influence de telle sorte que la colonie de Petchénègues, établie là en 1091 sous Alexis Comnène, fut « roumanisée », comme en témoigne le type mongol que l'on voit survivant encore aujourd'hui parmi les

---

[1] D'après Tafel, *De Thessalonica ejusque agro*, Berlin, 1839, p. 473; cf. *Vlahia Mare*, p. 132.

[2] Voyez *Griechenland*, *op. cit.*, p. 165, et Finlay, *A history of Greece*, Oxford 1887, IV, p. 122. Une situation analogue à celle qui existait sous les Byzantins se retrouva sous le régime ottoman dans les régions montagneuses du Pinde. Des autonomies ou privilèges locaux, accordés ou renouvelés par les sultans survivent encore jusqu'aux derniers jours de la domination turque. Cf. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, vol. II, p. 159 ss.

[3] Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 126: die unzulänglichen Bergländer welche Albanesen und Rumänen in alter Freiheit inne hatten; et p. 403—404: neben den Leibeigenen gab es in Bulgarien ebenso wie im Byzantinerreich zahlreiche freie Ausiedler, besonders auf den Höhen des Balkan und der Rhodope.

[4] Ce fait est noté expressément par Finlay, parmi les premiers historiens modernes, mieux que par les autres bristoriens cf. *op. cit.*, vol. III, p. 229; cf. Hopf, *op. cit.*, p. 155; et *Vlahia Mare*, p. 229.

Mégléno-Roumains [1]. On peut encore se faire une idée mieux définie de cette expansion des Roumains d'après les disponibilités en hommes qu'ils pouvaient avoir sous le armes. Dans la chronique d'Ansbertus nous lisons que, tandis que se poursuivaient les troubles critiques avec les Byzantins, « Pierre, prince des Valaques et des Bulgares », a mis à la disposition de Frédéric Barberousse un corps auxiliaire de 40.000 Valaques et de Cumains pour marcher sur Constantinople. Ailleurs, ce même chroniqueur nous assure qu'une armée auxiliaire de plus de 60.000 Serbes et Valaques (exercitum auxiliariorum Servorum et Blacorum ultra sexaginta millia) était, dans le même but, à la disposition de l'empereur germanique [2]. Chifres suffisamment éloquents qui ne laissent place au moindre doute sur la valeur numérique exceptionnelle des Roumains balkaniques de cette période [3]. Il semble, d'après tout cela, qui'ils étaient plus ou moins à l'abri de la grande catastrophe subie par le peuple bulgare dans la guerre contre Basile le Bulgaroctone. La chose est fort probable si nous tenons compte du fait qu'ils n'étaient pas alors dans la zone des hostilités, puisqu'ils faisaient partie de la Bulgarie orientale qui avait été annexée auparavant à l'Empire byzantin. En dehors de cela, il est possible qu'un contingent important de la population des Valaques de Bulgarie occidentale, qui se maintenait encore libre sous le tsar Samuel et contre laquelle les armées de Byzance combattaient par le fer et par le feu, se soit retiré de là pour chercher refuge dans les montagnes du Rhodope et des Balkans où ils accrurent le nombre de leurs frères qui, venus du Nord, s'y étaient établis depuis longtemps (comme aussi les Roumains en Grèce), aux IX-ème et X-ème siècles.

---

[1] G. Weigand qui a fait des études sur les lieux a signalé, le premier, le contraste entre les deux caractères ethniques des Mégléno-Roumains; cf. dans son livre de voyage, *Die Aromunen*, I, Leipzig, 1895, p. 249 ss. Sur cette colonisation: Jireček dans *Archiv für slavische Philologie*, vol. XV, 1892, p. 91 ss., et Capidan, *Meglenoromânii*, I, *Istoria şi graiul lor* (leur histoire et leur langue), Bucarest, 1925.

[2] Voyez Ansbertus dans *Fontes rerum austriacarum*, *I Abteilung*, *Scriptores*, Vol. V, p. 44 ss.

[3] Nous ne jugeons pas trop exagérée la conclusion que tire Roesler (dans *Romänische Studien*, p. 115) et qu'admet Höfler (dans *Abhandl. aus dems Gebicte der Slav. Geschichte*, Sitzungsberichte der K. Wiener Akademie, vol. 95, 1880, p. 232) selon laquelle le peuple roumain, qui alors remplissait l'intérieur de toutes les provinces de la Thrace, de la Macédoine et de la Mœsie, « an Zahl und physischer Kraft das Griechische übertraf ».

Là, vivant plus près de la capitale de l'Empire et jouissant de plus de tranquillité et de loisirs, ils ont pu s'installer et se développer progressivement et plus librement que partout ailleurs. Leur accroissement et leur affermissement ont été la conséquence naturelle d'une prospérité économique florissante due surtout à leur industrie domestique capable d'approvisionner une armée et les centres riches de l'émpire dans un cas analogue à celui qui se produira, quelques siècles plus tard, pour l'industrie manuelle macédo-roumaine sous la domination turque [1]. De là, la possibilité pour eux de se créér une situation avantageuse, ou, comme le dit si judicieusement M. N. Iorga, de former une « société privilégiée ». Nous le voyons tout spécialement sous la dynastie des Comnènes. Ce fut réellement une époque de revirement lorqu'ils ont obtenu un régime byzantin plus favorable. Pendant ces temps de dures épreuves pour l'Empire, et après les grands vides laissés par les massacres de Bulgares, — lorsqu'il fallut même inaugurer une politique de colonisation pour combler ces vides, — ce fut assurément de la part des Comnènes, une tactique de ménager et de capter ces montagnards rebelles et bons soldats et, semble-t-il, préférés même dans leur armée. Ils ont été amenés à prendre cette mesure peut-être aussi pour un autre motif d'ordre intime que nous dévoile inopinément Benjamin de Tudela, concernant l'origine ethnique des Comnènes. Il nous dit que Manuel Comnène, sous lequel le rabin a visité Constantinople, avait « un penchant particulier pour les Valaques, comme quelqu'un issu de leur race » [2]. Un pareil régime de tolérance ou de faveur intéressait de près la vie même des nomades Valaques. Ils s'occupaient surtout de pâturage, avaient des milliers de troupeaux et il leur était nécessaire, pour l'hivernage, de descendre de leurs mondagnes dans les plaines de la Macédoine et surtout de la Thrace, « mère des brebis » selon la poétique expression d'Homère, ou même de

---

[1] Voir G. Murnu, *România şi Elada* (Roumanie et Hellade) *op. cit.*, p. 5. On parle souvent, chez les Byzantins, du fromage roumain *(βλάχικο τυρὶ)*, comme à Raguse (caseus valachicus). Le poète bohème de la cour des Comnènes, Théodore Ptochoprodromos, nous dit que « son manteau était tissé par une femme valaque », selon E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, 1880, vol. I, p. 123.

[2] D'après Carl Hopf, *op. cit.*, p. 165 « des Kaisers Manuel Zuneigung zu den Stammesgenossen Vlachen ». Commentaires: G. Murnu, *L'Origine des Comnènes*, communication faite, en 1924, au Congrès de Byzantinologie, tenu à Bucarest: N. Iorga, *Bulletin de la Section Historique*, Académie Roumaine, t. XI, pp. 212—216, Bucarest, 1924.

passer dans les gras pacages de l'Asie-Mineure. Un accommodement entre eux et les autorités impériales était donc des plus désirables. Mais elle ne put durer que sous les Comnènes. Leur successeur Isaac Ange, non seulement ne témoigna aucune bonne volonté, aucune indulgence à l'égard des Valaques lorsque les chefs valaques Pierre et Assan se présentèrent à la Cour impériale de Kypsella sur les bords de la Maritza, mais il rejeta aussi leurs demandes, brutalisa même l'audacieux Assan, et les malheureux pasteurs valaques, surtout des régions maritimes d'Anchialos, ont été traités par les agents du fisc avec une brutalité si inhumaine et si imprudente que la révolte ne pouvait plus être empêchée. Mais ce qui obsédait les chefs de tout ce mouvement ce n'était pas le moins du monde la pensée de changer radicalement le passé bulgaro-valaque et de fonder un nouvel ordre de choses, un gouvernement national valaque, mais de ressusciter, comme nous l'avons vu, l'ancien État bulgare, c'est à dire la tradition demeurée sacrosainte de l'union indissoluble entre les Bulgares et les Roumains. Assurément, il eut été inimaginable pour ces derniers de ne pas voir leurs intérêts et leur sort liés, à la vie et à la mort, à ceux de leurs vieux compagnons. Il faut donc que se fût gravée en leur mémoire non pas le cauchemar d'un passé de tyrannie ou d'esclavage soufferts sous les Bulgares, c'est-à-dire un rapport de subordination, mais au contraire l'image d'une coordination de forces, d'une époque inoubliable de vie commune, extrêmement accomodable et amicale, et datant non seulement des jours heureux mais aussi des temps les plus critiques vécus ensemble. C'est ainsi seulement que nous comprenons leur volonté inébranlable et sans réserve d'« *union avec les Bulgares sous une seule domination, comme cela avait été jadis* ».

Il est vrai que les Valaques n'avaient pas alors une organisation propre, séparée, ni totalement indépendante; ils n'avaient pas non plus d'église où l'on officiât dans leur langue. L'État et l'Église étaient communs. Mais l'Église, chez les Bulgares et les Slaves, datait de plus tard. Pendant près de 200 ans, le paganisme a régné chez les Bulgares jusqu'au moment où ils se sont faits chrétiens et se sont assimilés avec les Slaves. Nous devons présumer qu'à cette époque, la solidarisation entre Bulgares et Valaques était un fait accompli. C'est l'époque à laquelle eut lieu la transformation complète de la langue rustique latine par les Valaques. Jusqu'à cette date, les philologues doivent admettre qu'il y eût une concentration et une symbiose de tout le peuple

roumain dans certaines régions montagneuses du nord en relations directes avec les Carpathes, où la langue roumaine s'est cristallisée de façon unitaire et d'où elle a poussé des ramifications ayant un cachet commun, une physionomie propre et subissant, d'une manière intense, l'influence d'un contact tellement prolongé avec les Slavo-Bulgares.

Une population si nombreuse, si vaillante de montagnards vigoureux, libres, amoureux de la liberté, se recomandait d'elle-même; elle était la bienvenue et nécessaire pour les combats contre les puissances supérieures. Aussi, était-il impossible qu'elle ne fût pas appréciée et sollicitée des princes touraniens par certaines concessions politiques et militaires, un minimum de condition qui pouvaient leur concilier et attirer les Valaques dans la sphère des intérêts bulgares.

Parmi celles-ci, nous devons présupposer que devait se trouver le droit de conserver intactes leurs communautés, de choisir leurs chefs, de s'administrer selon leurs lois et coutumes anciennes, ainsi que de prendre part à la guerre avec leurs détachements propres. L'exemple des Slavons du Péloponnèse nous donne quelques lumières à cet égard. Ceux-ci, en 587, c'est-à-dire à partir de leur établissement dans ce pays, jusqu'en 815, vivant dans une région défendue par des montagnes, jouissaient d'une indépendance absolue. Depuis lors, soumis à Byzance, on leur a imposé les conditions suivantes: 1. de recevoir des chefs nommés par les stratèges ou gouverneurs de Byzance, mais choisis le plus souvent par eux; le stratège se bornait à donner seulement l'investiture; 2. de satisfaire aux obligations du service militaire; 3. de payer l'impôt [1]). Nous pouvons compléter ces données avec les informations que nous avons d'une autre source relativement à la Grande-Vlachie et d'une époque ultérieure, lorsque ce pays, après un long temps de domination indépendante de la dynastie des Ange, est devenue tributaire de Byzance. En 1343, le prince de ce pays étant décédé, l'empereur Jean Cantacuzène, sur la demande des habitants, leur envoya à sa place Jean Ange pour les gouverner aux conditions suivantes: Le Prince sera à vie, mais sans droit d'hérédité; il lui gardera fidélité, sera ami avec son ami, ennemi avec son ennemi; il mentionnera son nom ainsi que celui de l'impératrice dans toute la Valachie; tous les mo-

[1] Voir Pierre Grénier, *L'Empire Byzantin, son évolution sociale et politique*, Paris, 1870, p. 82 ss. C. Hopf, *op. cit.*, pp. 126 et 403; G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 66 ss.

nastères, épiscopies, métropolies et tous les droits ecclésiastiques dépendront de la Grande Eglise (la Patriarchie); tout haut personnage envoyé par l'empereur pour le représenter, sera traité avec amitié et les attributions des deux parties seront respectées; s'il intervenait un différend, l'arbitre sera l'empereur; les frontières de la Valachie seront conservées intactes; et si le Prince occupe quelque place forte au-delà de la frontière, celle-ci lui appartiendra; de plus, chaque fois que les principaux chefs de la Vlachie voudront venir trouver l'empereur pour le saluer et lui demander des réformes, on devra le leur permettre et ne pas les en empêcher. Et, lorsqu'il en sera besoin, le Prince devra venir à l'aide de l'armée byzantine avec ses troupes, dans les provinces occidentales »[1]. Tels étaient, en résumé, les points compris dans la charte selon laquelle devait être gouvernée la Vlachie dépendante de Byzance. Nous ne devons pas toutefois confondre la population rurale de la plaine avec celle qui vivait dans les vallées montagneuses et les hauteurs inaccessibles de la Vlachie.

Ces derniers, comme dans tous les temps, jouissaient, assurément, de plus de prérogatives et ressemblaient, sous ce rapport, aux Roumains de Bulgarie[2]. Leur autonomie auprès des Bulgares, d'après toutes les raisons données ci-dessus, doit être estimée comme tout à fait naturelle et évidente par elle-même. D'ailleurs les faits démontrent, de la façon la plus indubitable, que ces barbares asiatiques avaient une intuition politique plus aiguë, une conception plus généreuse pour attirer les masses autour d'eux, que la détestable autocratie byzantine dont la tendance dictatoriale et centraliste a été pendant des siècles, comme on le sait, un désastre pour la vie provinciale[3]. Le succès de ces organisations est dû, en premier lieu, à leur caractère spécial, plus exactement à une certaine décentralisation de caractère féodal ou d'autonomie locale sur les territoires de population hétérogène (Albanais, Serbes, Roumains)[4].

---

[1] *Joannis Cantacuzeni Historiarum IV* (dans le Corpus scriptorum historiae byzantinae). Vol. III, p. 319 ss.

[2] On constate des situations analogues chez les Roumains en Hongrie ou Transylvanie et dans d'autres régions où ils vivaient sur les hauteurs des montagnes et jouissaient de l'autonomie ou d'autres privilèges. Cf. Dragan, *op. cit.* p. 34.

[3] Voir Choniates, p. 637 ss.; Carl Hopf, *op. cit.*, p. 175; G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 14 ss.

[4] C'est de là évidemment que vient le féodalisme serbe, qui s'est continué jusqu'à nos jours en Albanie par l'institution nobiliaire des « beys ». C'est ainsi

C'est par ce système que s'est maintenue l'hégémonie des Bulgares « barbares »; c'est par lui qu'elle a obtenu une consistance aussi grande et a duré aussi longtemps; c'est sur lui qu'ont été fondées la communion et la solidarité entre Valaques et Bulgares et que s'est réalisé, en un type vital, leur dualisme d'entente perpétuelle.

Il n'en est pas moins vrai que, dans la nouvelle phase où nous apparaissent les Roumains aux temps de la guerre de l'indépendance, la situation se soit beaucoup modifiée en leur faveur. L'initiative et la direction sont passées des Bulgares aux Roumains. Les Roumains sont les protagonistes et leurs rôle, lorsqu'il s'agit de donner le ton, est prépondérant. C'est pour cela aussi que l'histoire contemporaine nous parle d'eux seulement et non plus des Bulgares, comme autrefois selon une norme historique valable jusqu'alors, lorsque l'historiographe ne s'intéressait qu'aux faits généraux et aux facteurs qui les déterminaient mettant en jeu les intérêts et le sort d'un État ou d'un peuple. Chez Choniates, nous voyons cité trois fois à peine le nom des Bulgares, tandis que celui des Valaques est cité 39 fois et quatre fois il est remplacé par celui de *Mysi* (= Valaques). Cette prépondérance se retrouve aussi dans Ansbestus, Robert de Clary et Villehardonin. C'est pour cela que leur pays ne s'appelle pas « Bulgarie » mais porte le nom archaïque de « Mysia » (= Vlachia, chez Choniates), « Terre de Blakie, terra Blachorum » chez les chroniqueurs français et dans les lettres du Pape [1].

---

que s'explique le « celnicat » médiéval conservé jusqu'à nos jours, bien qu'en diminuant, chez les Macédo-Roumains (cf. les *Knèzes*, les *voévodes*, termes tous d'origine slaves chez les Daco-Roumains). Kekaumenos mentionne les chefs de Valaques thessaliotes: *πρόκριτοι* (ou *ἔκκριτοι*, dans les Balkans) et nous dit que *στρατηγός* =(voévode, bellidux, préfet, gouverneur) se dit, en langue bulgare, *τζελνίκος*, dénomination conservée chez les Serbes et perdue chez les Bulgares. Le terme militaire adopté par les Macédo-Roumains évoque la domination slavo-bulgare. Voir G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 69 ss.; Dragan, *op. cit.*, p. 37. Le *celnicat*, toutefois, comme institution publique, doit avoir une origine antérieure aux Slaves. On a slavisé seulement la dénomination (comme au temps des Turcs, au lieu de *celnic*, se généralisa le mot turc « kehaïa », chef des Valaques).

[1] Les lettres pontificales ajoutent « *et Bulgarorum* » selon le désir exprès des prétendants Valaques parvenus au trône de la Bulgarie historique et comme il convenait aux tendances unionistes des Papes qui tenaient à convertir non seulement les Valaques, mais aussi toute la population de la grande Bulgarie, telle qu'elle avait été jadis et comme la connaissaient les Papes par une tradition historique séculaire.

Elle comprend toute la Moesie inférieure, indiféremment du reste des habitants. C'est un changement de front imposé par l'évolution historique du peuple roumain.

Ce peuple se trouve alors en ascension continue, morale et matérielle, à un début de maturité et de concentration de forces de plus en plus adhérentes et conscientes, qui le conduiront, sans plus tarder, en deçà du Danube à remplir sa mission par la fondation successive et définitive des États purement roumains. La fatalité des héritages et des circonstances extérieures leur a fait exhumer et mettre sur pieds un État périmé, opération exclusive de la volonté, de l'intelligence et de l'énergie roumaines [1]. C'est pour cela qu'il n'a pu fleurir et briller que dans la première période et seulement tant qu'il fut porté sur les épaules de ces Atlantes, les Assanides. Les « Tzars » qui ont hérité cet « empire », étrangers, dépaysés et médiocres, n'ont pu lui donner, comme aux temps de gloire, l'unité, la force et le prestige. Il n'y a pas eu un second tsar Siméon. La « bulgarisation » du royaume ressuscité surtout en vertu de la tradition politique et ecclésiastique, — ces deux facteurs décisifs du temps, — était donc formelle. Elle se poursuivait automatiquement grâce à d'heureuses conjonctures avant la chute de Constantinople. La vigueur indigène slavo-bulgare a fait défaut à la fin et l'État-fantôme s'est dissipé aux premiers souffles de la tempête asiatique. Les anciens compagnons puissants des Valaques, qui pouvaient leur donner le talisman de puissance et de vie héroïque, gîsaient depuis longtemps sous terre: la fureur sanglante du Bulgaroctone les avait abattus pour jamais. Par ailleurs le peuple de pasteurs des Balkans, contraint par des besoins économiques inéluctables (comme nous le verrons ailleurs), obéissant à son infaillible instinct de conservation de son ethnicité, était passé, pour la plupart, au-delà du Danube et s'était uni aux pouvoirs centraux roumains qui occupaient une bonne partie du massif des Carpathes, libres alors de s'étendre sur toute la Dacie de jadis, après que l'invasion des Tartares (1241) l'eût nettoyée des derniers vestiges de la « race sauvage » ou « souillée comme des porcs » des Cumains.

G. MURNU

[1] Cf. Hoefler, *op. cit.*, qui, sur des arguments solidement formulés et soutenus avec une remarquable vigueur de conviction, établit brièvement la vérité historique en ce qui concerne le rôle des Valaques assanides des Balkans.

ANCIENNETÉ DES ÉTABLISSEMENTS MACÉDO-ROUMAINS

Dans une étude publiée il y a trente deux ans, faisant mention du substantif *Sărună*, je démontrais que le nom de cette ville que les Turcs appellent *Selanik* et les Bulgares *Solun*, nous permettait de déduire qu'au commencement du moyen-âge des Macédo-roumains avaient dû habiter dans ses environs. En effet, la forme *Salona* (abréviation de Thessalonique) ne pouvait évoluer en *Sărună* qu'aux temps les plus anciens, lorsque *l* intervocalique pouvait se transformer en *r* et *o* devant *n* passer à *u*, deux modifications phonologiques qu'on ne trouve que dans des mots d'origine latine ou dans des emprunts antérieurs à l'influence slave sur notre langue. Pour que le nom de cette ville se soit transformé d'après les plus anciennes lois de la phonologie roumaine, il faut qu'il ait été employé par les Roumains, qu'il ait été journellement prononcé par eux, donc que les Macédo-roumains aient habité dans son voisinage [1].

M. Th. Capidan formule la même hypothèse en étudiant les noms de *Băiasa* et *Lăsun* (le premier nous conduit jusqu'au Pinde, et le second en Thessalie) — ces deux dénominations étant également des formes très anciennes.

Ces constatations font voir sous un jour nouveau le fait historique, relevé en premier lieu par Tomaschek, d'après les annotations du monastère Castamunitu, dans lesquelles il est fait mention de quelques Valaques du VII-e siècle dans la Chalcidique, près de la rivière *Ρήχιος*,, nommés *Βλαχορηχῖνοι* [2].

---

[1] *Convorbiri Literare*, XXXIX (1905), p. 313.

[2] Th. Capidan, *Aromânii*, p. 26—29.

Il existe d'autres arguments encore qui nous font croire que d'importantes ramifications de Roumains vivaient — dès les temps les plus reculés dans les régions où nous trouvons aujourd'hui des Macédo-roumains.

Je voudrais discuter ici un argument qui nous est fourni par la géographie linguistique.

La forme *fost* comme participe passé du verbe *a fi* (être) est commune aux trois dialectes: daco-roumain, istro-roumain et mégléno-roumain. Elle manque au dialecte macédo-roumain qui a maintenu une forme plus ancienne. Il n'est pas difficile de deviner pourquoi la forme la plus archaïque a été abandonnée par les autres dialectes. Elle présentait une homonymie fâcheuse avec un autre mot de la langue, de sorte que, lorsqu'on a eu la possibilité d'employer une autre forme, plus récente, cette dernière a été facilement reçue et généralisée.

Comment explique-t-on l'innovation *fost* et d'où est-elle venue?

L'explication la plus plausible veut que *fost* soit issu d'une analogie avec *post* qui était l'ancien participe passé du verbe *a pune* (mettre) et venait du latin *positum*. Que ce *positum* — *post* ait existé chez nous, nous en avons la preuve dans le mot *adăpost* (abri) venant de l'expression latine *ad-depositum*.

G. Meyer [1] croyait qu'à l'origine du mot albanais *serpost* (crépuscule) se trouvent les mots roumains *soare* et *apost* le participe passé de *a apune* — se coucher (en parlant du soleil). Si cette étymologie est la véritable, il faut que nous admettions que la forme *post* (apost) au lieu de *pus* et *apus* ait persisté chez nous relativement tard, car si les Albanais avaient emprunté le mot plus tôt, l'*s* se serait transformé en *sh* (ch) comme dans leurs emprunts plus anciens.

Un argument décisif pour l'histoire du mot *post* nous est fourni par l'ouvrage le plus récent de géographie linguistique de M. K. Jaberg: *Aspects géographiques du langage*. L'auteur nous délimite dans une carte très instructive la région italienne où l'on peut trouver des formes comme: *movesto* et *mosto*, participe passé de *movere* (se mouvoir), *piovesto* et *piovosto* de *piovere* (pleuvoir), ensuite *savesto*, *volesto*, *podesto*, *avesto*, *conoscesto*, etc. Tous ces participes se sont orientés d'après *posto*. La région où ces formes sont employées comprend la partie Nord-Est de l'Italie et arrive jusqu'en Istrie.

---

[1] *Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache*, p. 381.

Étant donné l'extension géographique et la généralisation du phénomène en italien, nous sommes en droit de prétendre que l'influence de *positum* sur d'autres verbes se soit répandue vers l'Est arrivant jusque chez nous. Elle doit dater de l'époque latine tardive lorsque la communication entre le Nord de l'Italie et les régions danubiennes n'avait pas complètement cessé, de sorte qu'elle a pu s'étendre d'abord aux Roumains de l'Ouest — ancêtres des Istro-roumains — et d'ici à la fois au Nord, chez les Daco-roumains et à l'Est, chez les Roumains d'Orient d'où descendent les Mégléno-roumains. L'innovation n'a pu cependant s'étendre jusqu'aux régions méridionales de la péninsule des Balkans où se trouvait le gros des Macédo-roumains.

SEXTIL PUŞCARIU

L'ANCIENNETÉ ET L'EXPANSION DU PEUPLE ROUMAIN D'APRÈS LA TOPONYMIE, L'ONOMASTIQUE ET SA LANGUE.

I. LE TERRITOIRE DE FORMATION DU PEUPLE ROUMAIN ET DE LA LANGUE ROUMAINE.

Personne, aujourd'hui, ne conteste la latinité de la langue roumaine. Les savants étrangers aussi bien que les roumains admettent, sans distinction, que la langue roumaine a pour base la langue latine vulgaire, de laquelle elle a, d'ailleurs, été formée, — ainsi que ses sœurs d'Occident, — mais dans des circonstances différentes et ayant subi d'autres influences.

Il y a cependant divergence quant au territoire où s'est formée la langue roumaine; sur l'origine ethnique de ceux qui l'ont parlée sur ce territoire, et qui la parlent encore aujourd'hui; sur la manière dont elle s'est répandue, elle et le peuple roumain, et sur l'époque de cette extension.

Les uns ont cru que le berceau du peuple roumain a été uniquement dans la Dacie; d'autres uniquement dans la Péninsule Balcanique (Illyrie, Mœsie); beaucoup s'accordent à croire qu'il a pris naissance aussi bien dans l'une que dans l'autre; très peu ont pensé aux bords de l'Adriatique, etc. [1].

---

[1] On peut trouver, presque en entier, la bibliographie concernant cette question, chez A. Philippide, *Originea Românilor*, I, Iași, 1925, p. 662 et suiv., de même que dans le livre de vulgarisation de A. Sacerdoțeanu, *Considerații asupra istoriei Românilor în evul mediu* (considérations sur l'histoire du peuple roumain au moyen-âge), Les preuves de la continuité et les droits des Roumains sur les territoires actuels, Bucarest, 1936 (la traduction de l'ancien

Quels que soient les efforts de l'histoire et de la philologie

---

ouvrage revue et complétée: *Considérations sur l'Histoire des Roumains au Moyen-Âge*, Paris, 1929). Consulter en dernier lieu, N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. I-er et II-e, Bucarest, 1936, en commençant par le I-er vol., 2-e partie du Livre IV, p. 307 et suiv.). On peut, mais avec beaucoup d'attention, se servir du pamphlet, aux grandes prétentions scientifiques mais d'une érudition d'emprunt et plein d'interprétations fausses et tendancieuses, de Tamás (Treml) L., *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trajánában*, Budapest, 1935 (traduit en français dans *Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest, t. I, 1935, et t. II, 1936).

Comme preuve de ces affirmations, je donne ici quelques exemples caractéristiques. Je m'occuperai ailleurs de l'ouvrage en son entier.

Aux pages 121, 197—198 et 218, devant prouver qu'au XIII-e siècle il y avait peu de Roumains dans l'Ardéal, et, m'imputant à moi que, je « me tais » sur un document de l'année 1293, il change l'*ac* de « universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes *ac* praedium nostrum regale Scekes vocatum, ordinassemus revocari, reduci et etiam compelli, redire invitos » (voir Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, etc., I, p. 195, n° 264, auquel il se réfère), avec Hunfalvy (*Az Oláhok története*, I, p. 381 et suiv.) et János Székely (*Roumains et Hongrois en Transylvanie*, dans la *Revue des Études Hongroises*, VI, 1928, p. 274), en « *ad* praedium nostrum », etc.; de la sorte, il peut, évidemment, grouper tous les Roumains de l'Ardéal, du XIII-e siècle, sur le territoire d'un seul domaine royal, celui de *Secaş* (*Szekes* en hongrois). Karácsonyi dans un de ses ouvrages publié au *Századok* en 1910 avait fait la même erreur; N. Iorga, dans son *Ist. Rom. din Ardeal şi Ungaria*, vol. I, Bucarest, 1915, p. 65, l'avait corrigée.

À la page 141, n. 41, il dit que *Στρόγγες* de Procopiu ne peut s'accorder avec le grec *στράγξ*, car « tous les dérivés grecs ont le radical *στραγγ-* ». Mais s'il ne s'était basé unquement sur une faute évidente d'impression dans mon ouvrage: *Românii în secol. IX—XIV pe baza toponimiei şi onomasticei*, Bucureşti, 1933, p. 62, où je montre que le roumain « *strungă* » doit dériver du grec (il s'agit de « < * *στρογγύλος* » au lieu de « *στρογγύλος* ») et s'il avait ouvert Boisacq, *DEG*[2], qu'il cite après moi, ou Walde, LEW[3], s. v. *stringo*, ou n'importe quel dictionnaire grec, il aurait trouvé *στρογγύλος* (<* *στραγγύλος*), *στρογγυλαίνω*, *στρογγυλίξω*, *στρογγύλλω*, *στρογγυλόω*, *στρογγυλότης*, et il aurait alors compris qu'un rapport entre *Στρόγγες*, et *στράγγξ* est possible.

Pour pouvoir réfuter l'explication *Ontelke* (p. 186—187) et *Onuz*, *Vonucz*, de n. pers. *Onu*, *Onuţ* (p. 189), il affirme que dans la langue roumaine on ne peut employer de nom de personne sans aucun suffixe comme nom topique (p. 188, n. 143) quoiqu'on puisse donner toute une liste de cette catégorie de noms (cf. *Acmar* < *Otmar*, *Ardan* < *Iordan*, *Bălan*, *Bulc*, *Balomir*, *Blaj*, *Bogomir*, *Bulbuc*, *Buteasa*, *Ciuruleasa*, *Corbu*, *Dâncu*, *Dej*, *Dezmir*, *Iara*, *Lupşa*, *Negru*, *Solomon*, *Solovăstru*, etc., etc., en Transylvanie; *Achim*, *Acsinte*, *Adam*, *Agafton*, *Agapia*, *Agiud*, *Ahmed*, *Albota*, *Badiu*, *Bădeasa*, *Băduleasa*, *Bălan*, *Bălani*, *Bălăneasa*, *Bălaşa*, etc. etc., dans la Roumanie d'avant guerre). Il y a encore les dérivés de *Ion*: *Ioniţă*, *Ionele*, *Ioneasa*, *Ioneşti*, *Ionuleşti*, *Oneasa*, *Oneşti*, etc. Il existe aussi en roumain *Alba* que Tamás (p. 188) ne veut pas entendre (voir I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, I, Bonn u. Leipzig, 1924, p. 34 etc.).

hongroise pour prouver le contraire [1], cette question, cependant, ne peut pas être résolue seulement par une recherche unilatérale et par l'interprétation subjective des sources historiques et archéologiques ; mais comme J. Jung l'a déjà démontré dans *Römer und Romanen in den Donauländern*, Innsbruck, 1877, et dernièrement encore, surtout A. Dopsch, *Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2-e éd., I-re partie, Wien, 1923, II-e partie, Wien, 1924, et N. Iorga, *o. c.*, nous devons tenir compte aussi : 1) du parallélisme que nous présente l'évolution des autres « Romaniae » pour lesquels on a définitivement rejeté la théorie dite « théorie de la catastrophe » (Katastrophentheorie) et d'une « césure culturelle » (Kulturzäsur) intervenue en même temps que leur passage sous la domination des « barbares », notamment des Germains (Goths, etc.) ; 2) l'extension actuelle du peuple roumain par rapport à celle du passé, et les causes pour lesquelles elle n'est pas restée la même ; 3) la vie sociale, passée et actuelle, du peuple roumain (spécialement la vie pastorale et rustique) ; 4) la langue et surtout les éléments étrangers de la langue roumaine, et ceux que celle-ci a donnés à d'autres langues, leur ancienneté et leur géographie ; 5) la toponymie des régions habitées par les Roumains, actuellement et jadis, l'ancienneté des noms topiques d'origine roumaine et leur géographie.

D'après les dernières investigations, le territoire qui a donné naissance au peuple roumain, — différant quant à la langue de la population romane de Dalmatie, avec laquelle pourtant elle a de nombreux points communs — a été la région latinisée de l'Europe orientale, par conséquent la Mésie Supérieure, la Mésie Inférieure, ou en d'autres termes le royaume de Yougoslavie, le Sud-Ouest de la Bulgarie, la Bulgarie comprise entre le Danube et les Balkans, la Dobrodgea, l'Olténie, la région de la Valachie et de la Moldavie avoisinant au Danube, la région danubienne et maritime de la Bessarabie, jusqu'aux environs d'Akkermann (Cetatea-Albă), la Transylvanie, le Banat et la province de Sirmium [2].

---

[1] Consulter Tamás, *o. c.*, p. 49 et suiv. ; Alföldi A., *A gót mozgalom és Dácia feladása (Egyet. Phil. Közl.*, LIII, 1929, p. 161—180 ; LIV, 1930, p. 1—20, 81—95, 164—170, et dans l'extrait) ; Buday A., *Van-e alapja a dákorомán kontinuitás elméléténck?* dans *Emlékkönyv Dr. Klebersberg Kuno... emlékére*, Budapest, 1925, p. 127—137, etc.

[2] A. Philippide, *o. c.*, p. 518 et 657 ; cf. aussi Th. Capidan, *Romanitatea balcanică* (la romanité balcanique), București, 1936, p. 58—59 : «...Les Roumains actuels connus aux quatre coins du monde ne représentent pas seule-

La limite de ce territoire, au Nord, serait l'extrême ligne atteinte par la culture latine; au Sud, la frontière entre les cultures latine et grecque.

D'après C. Jireček [1], cette frontière commençait sur la rive orientale de la Mer Adriatique, à un endroit proche de la ville de *Lissos*, passant vers l'Est dans les montagnes des Mirdites et de Dacie, se continuant dans la Macédoine du Nord, entre *Skupi* et *Stobi* (ruines actuelles à l'endroit même ou le *Țârna* se jette dans le *Vardar)* elle entourait les villes de *Naissus* (Niš), *Remesiana* (Bela Palanka), tandis que *Pautalia (Küstendil)* et *Serdica* (Sofia) avec toute la région du Pirote demeurait la zone d'influence grecque. D'ici la frontière se dirigeait le long de la côte septentrionale des Balkans, jusqu'à la Mer Noire.

P. Skok place cette frontière un peu plus au Sud [2].

J'ai dit la *Mésie Supérieure* et la *Mésie Inférieure*, non seulement parce que ces provinces ont été parmi les plus latinisées dans l'Ouest, mais parce que les historiens romains Festus Rufius *(Breviarium rerum gestarum populi Romani*, VIII) et Eutropius *(Breviarium hist. rom.*, VIII, 2) lorsqu'ils nous parlent de la désertion de la Dacie (arrivée d'après les uns sous Maximus entre

---

ment les descendants de la latinité balcanique septentrionale et des régions latinisées de la rive gauche du Danube, mais encore de la péninsule entière telle qu'elle a existé après sa conquête faite par les Romains ».

[1] *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, dans *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Classe, Band XLVIII, Wien, 1901, I, p. 13 et 20; *Archeol.-Epigraphische Mittei lungen*, X, p. 44 et *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 39; cf. aussi K. Kadlec, *Deutsche Literaturzeitung*, Berlin, XCIII—1918, p. 703—704; D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*, dans *Balkan-Archiv*, III, p. 254 et suiv.; A. Bunea, *Incercare de istoria Românilor până la 1382*, p. 16—18 et suiv.; A. Philippide, *Originea Românilor*, I, p. 70—72; I. Şiadbei, *Le latin dans l'Empire d'Orient*, extrait de l'*Arhiva*, XXXIX—1932, p. 3—4; C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneștilor*, dans « Lucrările Inst. de Geogr. al Univ. din Cluj », IV—1928, p. 117.

[2] *Byzantion comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balcaniques*, dans *Byzantion*, V—1931, p. 371—372 (cf. aussi chez Th. Capidan, *Aromânii, Dialectul aromân*, București, 1932, p. 25, n. 1). Auparavant A. Philippide, *o. c.*, p. 70—72; G. Schütte, *Über die alte politische Geographie der nichtklassischen Völker Europas*, dans *Indogerm. Forschungen*, XV, p. 211—336, spécialement p. 298—299 (cf. K. Sandfeld, *Linguistique balcanique, Problèmes et résultats*, Paris, 1930, p. 17); C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Sudosteuropa*, V. Aus 500 Jahren vorrömischer und römischer Geschichte, 1. Teil: Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien, Wien-Leipzig, 1932, p. 160—161 (cf. aussi S. Pușcariu, *Dacoromania*, VII, p. 494).

235—238; d'après d'autres à la fin du règne de Gallienus en 268; enfin, d'après la plupart sous Aurelianus en 270—271 après J.-C.) ils nous montrent que « les Romains » et Flavius Vopiscus *(Divus Aurelianus,* XXXIX), falsifiant leur texte, que « l'armée et les provinciaux », les « peuples » ont été transférés là [1].

J'ai dit la *Pannonie,* parce qu'elle a eu d'étroites relations avec la Mésie et elle fut même, en partie, englobée dans la Mésie [2].

De même que dans le Noricum et dans Raetia la vie romaine n'a pas cessé lors de leur conquête par les Germains [3], malgré que Eugippius dans *Vita S. Severini,* c. 45, nous dise que l'année 488, au temps d'Odoakar: « Onuolfus vero praecepto fratris (i. e. Odoacri) admonitus *universos* jussit ad Italiam migrare *Romanos* [4]... Universi per comitem Pierium compellebantur exire », elle ne cessa pas, non plus, dans la Pannonie qui fut occupée par les Huns en 377, et qui en 588 fut livrée aux Avares, et la population passa de la « Pannonia Secunda » à la rive droite du Danube [5]: « sie lebte fort, wenn auch in veränderten, mitunter besseren Verhältnissen als früher » (Jung, *o. c.,* p. 182). Les relations que nous donnent Hieronymus [6], Salvianus [7] et Priscus [8] concernant ce sujet sont

---

[1] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus,* XXXIII, que Vopiscus a également employé, en parlant de Licinius Gallienus dit seulement; « Et amissa tra s Istrum, quae Traianus quaesierat »,

[2] Voir A. Philippide, *o. c.,* I, p. 281, qui nous dit que la Mésie Inférieure comprend encore une partie du Sud des provinces de la Pannonie Supérieure et Inférieure; cf. aussi N. Iorga, *o. c.,* vol. II, p. 223.

[3] Voir Jung, *o. c.,* p. 182—184; Dopsch, *o. c.,* I, p. 106, 118—122.

[4] Cf. Jung, *o. c.,* p. 205, n. 2; Dopsch, *o. c.,* p. 134; A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reiches,* Berlin, 1881, p. 167; M. Friedwagner, *Über die Sprache und Urheimat der Rumänen in ihrer Frühzeit,* Halle (Saale), 1934, p. 648; N. Iorga, *o. c.,* vol. II, p. 14, 205 et 209. D'après Tamás, évidemment, ayant supprimé de « Eugippus » *(sic),* ce « bestes Analogon », nous ne devons pas lui donner l'importance que lui attribue Jung, *l. c.,* et Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen,* Bonn, 1891, p. 76 et suiv., pour la continuité de la vie romaine de la Pannonie et de la Dacie.

[5] *C. I. L.,* III, p. 416; voir aussi Philippide, *o. c.,* p. 427.

[6] *Ep.,* CXXIII, 17.

[7] *De gubernatione Dei,* V, 8.

[8] Prisci *exc.,* p. 193 (éd. Bonn). On trouve, en roumain, la traduction complète du passage, p. 190—194, chez Philippide, *o. c.,* p. 785—787, qui nous indique qu'on parle d'un « Grec » citoyen romain (et non de « ein Römer », comme avance Jung, p. 183). Cf. aussi V. Grecu, *Cetățeanul roman din Priscus dela curțile lui Attila,* dans *Codrul Cosminului,* VIII—1933/34, Cernăuți, 1934, p. 432—438, qui conclue que, « si un citoyen romain, négociant grec, tombé

concluantes. À l'appui de ce qu'ils avancent se joint aussi la note d'un chroniqueur syrien qu'on trouve chez C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 95: «Les Avars et les Slaves disaient aux habitants: Semez et récoltez, nous ne vous retiendrons qu'une partie» [1].

P. P. Panaitescu relève de même dans la critique qu'il fait du livre de P. Mutafčiev, *Bŭlgari i Rumăni v istorijate na Dunavskitĕ zemî*, Sofia, 1927 (*Revista Aromânească*, I, 1929, n° 1, p. 18), que dans le traité entre Attila et Théodore II il est fait mention des foires tenues par les Huns auxquelles les habitants de l'Empire d'Orient pouvaient aussi participer (Prisci *exc.*, p. 168, éd. Bonn) que la population des régions danubiennes a souvent été favorable aux barbares: la cité de Viminacium a été livrée aux Huns par la population même.

Si les monuments écrits ne sont pas assez éloquents sur la vie romaine de la Pannonie, par contre, les découvertes archéologiques, notamment celles numismatiques, ont mis à jour les régions où cette vie s'est maintenue. En aucun cas la vie rurale et pastorale romaine n'a pu cesser, car, sans elle, le pays n'aurait pas survécu sous la domination des Huns et des Avars [2].

Jusqu'au XIII-e siècle, à la destruction des Avars, la langue romane de Pannonie s'est formée sous les mêmes influences illyriques et mésiques (donc thraces) que la langue roumaine des deux Mésies et de Dacie. Des conditions identiques de développement supposent des résultats identiques. Nous pouvons donc supposer d'une manière évidente, que la langue romane de la Pannonie a été identique, ou du moins a eu des ressemblances très proches, à la langue roumaine, elle en a (peut-être) été un dialecte. Si cette langue avait subsisté et s'était tenue isolée, très probablement elle aurait pris un aspect, en grande partie, différent de la langue roumaine actuelle. Mais cette langue ne fut isolée ni avant le VIII-e siècle, ni ultérieurement.

---

entre les mains des barbares, n'a pas senti la nécessité de retourner dans l'empire, les anciens éléments romains, établis depuis plus longtemps dans les provinces occupés par les barbares, en auront senti d'autant moins la nécessité» (p. 438).

[1] Consulter A. Philippide, *o. c.*, p. 422, note.

[2] Voir A. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonia*, dans *Ungarische Bibliothek*, Reihe I, Heft 10 et 12, et *Ungarische Jahrbücher*, III et IV; J. Pfister, *Pannonien in politisch-geographischen Betrachtung*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VIII—1928, p. 152—153; et spécialement Pleidell A., *A magyar várostörténet elsö fejezete*, c. III, dans *Századok*, LXVIII—1934, p. 166—200.

Cette population a dû conserver et transmettre aux peuples installés plus tard en Pannonie, le petit nombre de noms topiques anciens qui s'y sont conservés: *Sirmium* > *Sĭrmĭ* > *Sremŭ*; *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába* > tchéc. *Rab* > allem. *Raab*; *Salla* > hongr. *Szala* > *Zala*; *Savus, Saus, Sava* > *Sava*; *Dravus, Dravis, Draus* > *Drava*; *Colapis* > *Kulpa*, etc.

En effet, c'est de cette population à la langue ressemblant au roumain actuel qu'a pu nous parvenir la forme *Zelice*, le diminutif de *Zala*, près duquel on conserve dans *Chron. Pict.*, ed. M. Florianus, I, 2, p. 160: « iuxta fontes rivorum *Zala* et *Zelice* ». On connaît la particularité caractéristique de la langue roumaine de transformer le *a* atone en *ă*, que les étrangers rendent, dans la prononciation et l'écriture, en *e* [1].

Le même phénomène, amené cette fois par un suffixe d'origine romane (cf. *-uț, uță*, it. *- uzzo, -uccio* < *-uceus*, voir G. Pascu, *Sufixele românești*, Bucarest, 1916, p. 159) nous le retrouvons dans le diminutif de *Raba*, attesté d'abord chez l'Anonyme du Roi Béla, c. 50, ensuite dans de différents documents commençant par l'année 1220: *Rabuca, Rebuca, Rebuce* dont se sont formés les formes actuels *Rábca* et *Repce, Répce* [2].

---

[1] *Zelice* = « *Kis Zala* » = « *Zala* la mineure » interprète aussi Ortvay *T.*, *Magyarorsz. r. vizr.*, II, 429—30 (cf. Pauler Gy., *A. m. nemz. tört.*[2], p. 427, n. 204), interprétation juste comme l'indique l'expression « utraque Sala », cité par lui. Voir pour plus de détails: chez N. Drăganu, *Românii în veac. IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticei*, București, 1933, p. 164—165.

[2] Voir pour plus de détails chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 166—167. I. Kniezsa dans le pamphlet *Pseudorumänen(?) in Pannonien und in den Nordkarpathen*, Budapest, 1936, p. 193 et 204, il part d'un mot slave subsistant *Rabica* (de même que J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, Budapest, 1925—1929, p. 379—380; mais celui-ci plus prudent donne **Rabica* avec astérique). **Rabica* ne peut pas être le radical de l'allemand *Rabnitz* qui, comme l'a si bien démontré E. Schwartz, *Flusznamen und Völkerbewegungen in Oberpannonien*, dans *Z. f. slav. Phil.*, I—1924, p. 330; < slav. **Rabanica* < *Rabana* < lat. *Arrabona* = *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába*, tchéc. *Rab* > allem. *Raab*. Toutefois Kniezsa a l'aplomb de qualifier l'explication donnée plus haut de « überflüssiges, je kritikloses Vergehen » (p. 193). D'ailleurs tout le livre de Kniezsa n'est qu'une série d'audaces et de mystifications. Il se mêle de faire la critique des œuvres philologiques roumaines sans même connaître la langue (il ne sait même pas lire le mot *Zima* = *Sima* = *Simion*, nom slave qu'il aurait dû connaître, il le lit *Šima* et le fait dériver de l'hongrois *sima* « glatt », p. 122 etc.). Naturellement, lorsqu'il n'emploie pas d'interprète (Tamás), ne comprenant pas le texte, il parvient à attribuer à l'auteur des choses qu'il n'a pas dites, et ainsi à combattre des affirmations qu'il n'a pas faites, etc. Il établit des lois phonologiques (cf. p. 54, où il nie l'existence d'un roumain *Florea*, qu'il aurait très bien pu trouver, en

J'ai désigné la *Péninsule Balcanique,* comprenant non seulement la Mésie qui s'est étendue parfois jusqu'à la rive gauche du Danube, mais encore toutes les autres régions latinisées, jusqu'à la ligne de démarcation, mentionnée plus haut, à l'exception de la Dalmatie où la langue latine a pris une orientation différente de la langue roumaine.

Le gros de la population romaine, à la vie romaine la plus intense de l'Europe orientale, a été dans la Péninsule Balcanique, notamment en Mésie, qui a été assujetie à la latinisation pendant 400 ans environ. C'est là que nous trouvons le plus grand nombre d'inscriptions, c'est là que fut transbordée la population de la Dacie, c'est donc là, que nous devons chercher le centre de formation du peuple roumain et de la langue roumaine.

Malgré que, en 602 après J.-C. on parle la dernière fois de la population romaine de Mésie, cependant par le fait que la population de Mésie parle plus tard une langue encore plus roumaine, elle aurait dû subsister. Nous ne pourrions pas nous expliquer autrement comment sont parvenus aux Slaves de la région danubienne du Sud, des noms topiques tels que: *Oeneus* > *Una ; Timacus* > *Timok ; Almus* > *Lom ; Cebrus* > *Cibrica ; Augustus* > *Ogost ; Oescus* > *Iskăr ; Utus* > *Vid ; Asamus, Asemus, Asimus* > *Osăm ; Jatrus* > *Jeter, Jantra*; *Bononiae* > *Bŭdinŭ* > *Vidin ; Florentiana* > *Florentin ; Ratiaria* > *Arčar ; Serdicae* > *Srědecĭ ; Castellum* > *Kostol, Kostolac ; Utus* > *(Somo)vit ; Nikopolis* > *Niküp ; Naissus* > *Niš ; Durostorum, Dorostorum* > *Dristria, Silistra ; Trajanus* > *Trojan*; *Roman(ia)* > *Hŕman, Hŕmanija,* etc[1].

J'ai désigné la *Dacie* car, partant des conclusions controversées en tant que texte et bonne foi de Flavius Vopiscus, appuyées sur les ouvrages de Sextus Aurelius Victor, Eutropius et Festus Rufius

même temps que d'autres exemples de ce genre, en très grand nombre chez Iordan, *Diftongarea lui* e *şi* o *accentuaţi în poziţiile* ă, *e*, Iaşi, 1921, p. 247) et de dérivation inexistantes (cf. p. 148, 188, etc., où, comme Tamás, il dit qu'on ne peut former avec des noms de personnes des noms roumains topiques; ça ne lui convient guère d'admettre cela). Il affirme des choses excessives comme « das rumänische Christentum selbst im wesentlichen slawischen Ursprungs ist » (p. 66) etc., etc. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur toutes les audaces grandiloquentes de Kniezsa. Je les exposerai ailleurs.

[1] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, etc., Wien, 1901—1904, I, 33; D. Scheludko, *o. c.*, p. 259; P. Skok, *Dunaj et Dunav*, dans *Slavia*, VII—1929, p. 729 et *Zu den rum. Orts- und Personennamen auf skr. Gebiet*, en *ZRPh.*, XXXVIII—1917, p. 552; J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, p. 72—82, 195—198; A. Philippide, *o. c.*, I, p. 454—456; etc.

qui ne mentionnent que le déplacement des « Romains » [1], et ayant en vue les analogies si éloquentes de Noricum, Raetie et Pannonie [2] dont j'ai parlé plus haut, on ne peut admettre la désertion complète de la Dacie, qui, aujourd'hui possède la plus nombreuse population roumaine.

Même si « la théorie de la continuité, conçue sous une forme absolue, est aujourd'hui insoutenable, en réalité, lors de l'évacuation de 275, un grand nombre, sans doute la majorité des habitants sont restés dans la province, surtout dans les régions montagneuses de la Transylvanie et de l'Olténie septentrionale; le reste de la population a suivi les légions romaines sur la rive droite. Il peut, difficilement être question d'une évacuation générale. Il dut rester dans les campagnes un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province » [3].

Le fait qu'en Dacie les inscriptions ainsi que le monnayage cessent entre les années 260—268 ne veut rien signifier; c'est un simple hasard. En Mésie aussi les inscriptions s'arrêtent en 287,

---

[1] Au sujet de cette question consulter Petru Maior, *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, ed. III, Budapesta et Gherla, 1883, p. 30—54; A. Philippide, *o. c.*, p. 420—427; N. Iorga, *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien*, dans la *Revue hist. du sud-est européen*, I—1924, p. 37—58, et *o. c.*, p. 324—353; M. Friedwagner, *o. c.*, p. 645 et suiv.; L. Tamás, *o. c.*, p. 64—68, n. 47 et p. 106; G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, vol. IX et X. *Părăsirea Daciei*, Vopiscus et Eutropius, Bucureşti, 1936 (Introduction); C. C. Giurescu, *o. c.*, I, p. 162 et suiv. Celui-ci relève (p. 164) les contradictions du texte de Vopiscus qui commençe par l'affirmation: « Cum vastatum Illyricum et Mœsiam deperditam videret », pour continuer: « Daciam.. sublato exercitu et provincialibus reliquit... abductosque ex ea populos in Mœsia collocavit ». Dans ces ouvrages on trouve la bibliographie nécessaire complète.

[2] On peut encore citer de Ammianus Marcellinus, XXV, 9, 2 (N. Iorga, *Rev. hist. du sud-est européen*, I, 52—53); cf. Friedwagner, *o. c.*, p. 647, n. 5) un passage dans lequel on parle du refus des colons romains de quitter la ville de *Nisibis* (au temps de Jovianus, 363—364): « manusque tendentes orabant ne imponeretur sibi necessitas abscedendi, ad defendendos penates se solos sufficere, sine adjumentis publicis... ». Mais le commandant romain ne s'est pas laissé fléchir: « intra triduum omnes jussit excedere mœnibus.. Adpositis ita compulsoribus, mortem, siqui distulerit egredi, minitantibus... ». Ce procédé du commandant, qui est explicable vis-à-vis d'une ville, est cependant impossible pour un pays tout entier.

[3] L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, p. 316—317. Même P. Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen, 1883, p. 13—14, est obligé d'admettre que ce n'est pas été toute la population romaine qui a abandonné la Dacie.

et la fabrication de la monnaie à Viminacium en 240 après J.-C.[1] Toutefois, en Dacie, les monnaies continuent de circuler jusqu'à la 2-e moitié du V-e siècle [2], ce qui prouve qu'il se trouvait là une population qui en avait besoin. Et s'il nous faut donner une attention toute particulière aux inscriptions, nous devrions aussi nous demander pourquoi cette évacuation d'un si grand nombre d'habitants, n'a laissé absolument nulle trace dans les mouvements et les inscriptions de la Mésie [3].

Par les inscriptions, on ne peut tirer de conclusions que pour les habitants des villes, sur le nombre différents des éléments et sur le progrès de leur latinisation; mais on ne peut rien dire sur la population rurale et pastorale sans laquelle un pays ne peut exister [4].

De la langue des Daces n'ayant pas subi l'influence latine, il nous est trop peu resté pour que nous puissions nous en faire une idée. Nous ne savons pas non plus sous quel aspect se présentait la langue romane parlée en Dacie jusqu'à sa transformation. Nous pouvons, cependant, affirmer qu'elle n'a pas dû être trop différente de la langue de Mésie, d'autant plus qu'une partie de la Dacie (l'Olténie, la Transylvanie et le Banat) fait partie de la Mésie Supérieure [5]. Sans doute c'est une exagération que de parler de « eine Bevölkerung verwandten Ursprungs » dans le Danube septentrional, par rapport à la population de la Mésie, et d'une langue néolatine dans la Dacie, différente de celle de la Mésie [6]. On ne pourrait parler que de la disparition possible d'une de

---

[1] Voir Philippide, *o. c.*, p. 353 et 406; Friedwagner, *o. c.*, p. 645, n. 4; N. Iorga, *Ist. Rom.*, vol. I, 2-e partie, p. 321.

[2] Voir C. Goos, *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens*, Hermannstadt (Sibiu), 1876 p. 132—138 et N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 173.

[3] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, București, 1935, p. 109.

[4] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 104 et suiv.; Tr. Tamm, *o. c.*, p. 73—75; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 9.

[5] Cf. Philippide, *o. c.*, p. 420 et 854; Friedwagner, *o. c.*, p. 645, n. 3.

[6] H. Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1905, p. 11; Tamás, *o. c.*, n. 86. Philippide, *o. c.*, I, 659 (pas 658 comme Tamás l'écrit) ne parle pas d'une langue néolatine distincte dans le Danube septentrional, mais seulement du fait qu'une population romaine était demeurée là, « sur la rive gauche du Danube », que si elle a gardé sa langue, cette langue a subi certaines modifications dûes aux emprunts à la langue des Roumains immigrants. Il y a, certes, une grande distance entre les modifications par emprunts et une langue nouvelle. Philippide sait très bien que « les Daces ont contribué à la formation de la nation roumaine » non seulement en Dacie, mais aussi bien en Mésie Supérieure et surtout dans la Mésie Inférieure. En ceci, du moins, il ne peut se contredire dans la mesure que lui attribue Tamás.

ses parties, qui possédait des éléments latins plus rares, en une langue barbare (gothe, gépide, slave), et de la conservation de l'autre jusqu'à l'arrivée des Romains du Danube du Sud, qui l'ont fortifiée et rendue à une nouvelle vie.

Par conséquent on ne peut établir ni la proportion des habitants romains de la province et de ceux qui sont devenus romains [1], par rapport aux Daces (Dacisci) non latinisés, parmi lesquels, les Carps, vaincus par Galerius, ont été transférés sur le territoire romain au Sud du Danube, comme l'indique la localité *Carporum vicus* [2]. O. Densusianu nous parle de la « conservation d'un certain élément romain en Dacie même après l'abandon de cette province par les légions romaines » [3]. Quant à Philippide, il croit que « de l'ancienne population romaine de la rive gauche du Danube, seulement quelques restes de population ont émigrés sur la rive droite du fleuve, les autres sont restés sur place » [4].

Mais il est certain que, la Dacie étant «concédée» par les Romains aux Goths « fœderati » (271—275), « quos diuturnitas nimis validos ac prope incolas effecerat » [5], le sort de cette population au temps de ces Goths, de même qu'au temps des Huns (375—451), des Gépides (453—456), des Avars (566—799) n'a pu être pire que celui des « Romains » de la Pannonie, Noricum et Raetia, etc. [6].

Si les noms de *Cerna* (*Διέρνα*, *Dierna*, *Tierna*, *Ζέρνη*, *Zer-n]ensium]*, *Tsierna)*, *Bârzava* *(Bersovia*, *Bersobi[m]*, *Timiș* (*Τίβισις*, *Τίβισκος*, *Tiuisco*, *Τιφήσας*, *Tibisia*, *Tibissus*, *Tibis[is]*), *Criș* *(Grisia*, *Grissia*, *Gresia*, avec *g* = *c*), *Mureș* *(Μάρις* = *Μάρι[σι]ς*, *Μάρισος*,, *Marisia*, *Marisius*, *Motru* (*'Αμούτριον*, *Amutria)* et *Buzeu* ou *Buzău* (*Μουσεός*) ont pu être reçus des Slaves et directement des Daces et transmis par eux aux

[1] La romanisation rapide de la Dacie s'explique aussi par le fait que la langue latine etait langue commune pour tous les colons venus «ex toto orbe Romano» (cf. Al. Graur, *Rev. Fund. Reg.*, III—1936, p. 669—672).

[2] Voir les citations probantes chez Philippide, *o. c.*, p. 289.

[3] *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1902, p. 302; cf. aussi p. 214: « conservation d'un élément latin, sans doute, assez important en Dacie et en Mésie ».

[4] *O. c.*, I, p. 659.

[5] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIV; cf. aussi Friedwagner, *o. c.*, p. 649, et N. Iorga, *o. c.*, vol. I, 2-e partie, p. 318.

[6] Cf. Jung, *o. c.*, p. 182—184; Dopsch, *o. c.*, I, p. X; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 197—198; Friedwagner, *o. c.*, p. 649; N. Drăganu, *o. c.*, p. 28—29 où l'on donne la bibliographie nécessaire. Je rappelle ici que C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 166, ajoute que l'écrivain Joannes Lydus se référant à l'époque postérieure, à celle de Justinien, montre que les provinciaux romains preféraient une invasion de barbares à un arrêt de l'armée impériale chez eux.

Roumains et aux Hongrois (ils n'ont directement rien transmis aux Saxons) sous des formes modifiées à la nature de leur langue. l'*Olt* (Ἀλούτας, *Alutus* ou *Alitus*) a pu être conservé par les Roumains sous la forme de **Altu, Alt*, tel qu'on le retrouve dans les premiers documents reçus des autorités hongroises, et tel qu'il est transmis aux Saxons du XIII-e siècle (On ne peut pas expliquer la forme sax. *Âlt*, de *Olt*, mais seulement de *Alt*) par les Roumains, et qui ont ensuite reçu des Slaves et des Hongrois la forme *Olt* [1].

L'ancienne forme de *Ampoiu* est *Ampeium*, qui aurait dû donner en roumain **Ampei* ou **Ămpei*, **Împei* (cf. *Trâmpoel, Trâmpoele)*. S'il n'était question que d'une graphie allemande (*ey*=*ay*), cette forme pourrait être reproduite de *Ompey*, selon qu'elle se trouve dans certains documents de la fin du XIII-e siècle et du commencement du XIV-e siècle (cf. aussi *Ompeicha* à côté de *Ompeicza* = *Ampoiţa*, diminutif roumain) [2]. Les Roumains ont reçu la forme actuelle *Ampoiu*, *Ompoiu* du hongr. *Ompoj* >*Ompoly* qui corresponde au roum. anc. **Ampei*, **Ămpei*, **Împei*.

Quant à *Dunăre*, c'est une forme purement roumaine, et pour plus de précision, nord-danubienne. Elle dérive du thrace **Donare* ou **Donaris* [3].

Parmi les noms cités plus haut ayant un phonétisme roumain, et, par conséquent, une descendance directe, on peut citer aussi *Criş* [4]. Si l'*u* de **Mutru*, **Amutrus* ou *ad Mutrum*, forme qui se

---

[1] Voir tous les détails et la bibliographie complète chez N. Drăganu, *o. c.* : *Cerna*, p. 237—242; *Bârzava*, p. 242—244; *Timiş*, p. 244—248; *Criş*, p. 313—319; *Mureş*, p. 496—499; *Motru*, p. 276; *Buzeu*, p. 248—250; *Olt*, p. 536—540.

[2] *Id.*, *ib.*, p. 489—494; *Abrud* (anc. doc. *Obruth)* ne peut pas provenir du dace **obrudi-* > **obrudz* (cf. gr. ὄβρυζον, ὀβρύζη lat. *obryzum*, *obryza* « aurum purum »), car le groupe *-br-* donne *-ur-* en roumain, et dérivent du slave: *obъ* + *rŭd*, *rud* « rot », « rötlich » (cf. *obrъdati se* « erröten »), probablement à l'origine n. pers. *(id.*, *ib.*, p. 485—489). L'identification d'*Argeş* avec Ὀρδησσός, d'Hérodote n'est pas certaine; il ne peut être séparé des autres *Argeş*, *Argheş* ou *Ardeş* et il est peut-être d'origine pétchénègue ou coumane *(id.*, *ib.*, p. 530—532). *Mehadia* n'a rien de commun avec *Ad-Mediam*, qui a dû donner **Ameazǎ*, mais d'après les documents il dérive du hongrois *Mihál*(y) † suf. top.-*d*.

[3] *Id.*, *ib.*, p. 576—581. Les observations de Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris, 1933, p. 142, n. 2, Friedwagner, *o. c.*, p. 652, 653, Tamás, *o. c.*, p. 168—169, ne peuvent pas écarter le caractère nord-danubien du nom *Dunăre*.

[4] S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Beihefte zur Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXVI, 75, et A. Philippide, *o. c.*, I, p. 457; cf. aussi N. Drăganu, *o. c.*, p. 313—319.

trouve à la base de *'Αμούτριον* et *Amutria*, était bref, phonétisme roumain pourrait avoir aussi *Motru* [1].

Après la conquête de la Pannonie Inférieure par les Huns et après l'abandon de la Dacie, le territoire de formation du peuple roumain et de sa langue a été réduit d'abord à celui occupé au Sud du Danube, ayant son centre en Mésie.

Au VI-e et VII-e siècles après J.-C. la pression slave a forcé les masses compactes des Roumains de Mésie de quitter leur domaine, et donc de transformer leur mode de vie, — qui, jusqu'alors était aussi urbaine, — en une vie plus pastorale et moins agricole.

Cette vie pastorale « émigrante » était avant tout « transhumante », ce n'était pas une vie de « nomade ». Elle était semblable à la vie des pasteurs romains décrite par Varron, *Res rusticae*, II, 1, 16, II, 2, III, 17 pour l'Apulie et II, 10 pour l'Illyrie [2].

En ce qui concerne l'ancien mode balcanique de transhumance et de vie nomade, nous trouvons de renseignements chez Anne Commène, laquelle, tout en constatant que *ὁπόσοι τὸν νομάδα βίον εἵλοντο (Βλάχους τούτους ἡ κοινὴ οἶδε διάλεκτος)* (*Alexias*, éd. Bonn, VIII, p. 393), parle quand même de *Ezeva* (Exeva) *'Εζεβάν, χωρίον... Βλαχικόν*, « oppidum Valahicum » près d'Andronie (V, p. 138).

Il y a un passage particulièrement intéressant de Kekaumenos (dans B. Wassilewsky, *Sovĕty i raskazy vizantijskago bojarina XI vĕka*, St. Petersbourg, 1881, p. 90), relevé par Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 64, dans *Sitzungsber. d. Wien. Ak. d. Wiss.*, Phil. hist. Cl., XCIX, p. 498 (cf. aussi Th. Capidan, *Românii nomazi*, dans *Dacoromania*, IV, p. 201): *τὰ κτήνη καὶ φαμίλιαι αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ 'Απριλλίου μηνὸς ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλοῖς ὄρεσι καὶ ψυχοτάτοις τόποις*.

Je n'insisterai pas sur les Valaques demeurés dans les montagnes de Haemus ou Balkans, Pinde, Thessalie, Macédoine, au Sud-Ouest de Bulgarie, etc., quoiqu'on en fasse mention dès le VIII-e siècle dans une annotation des commentaires du monastère Kastamunitu, et l'historien byzantin Kedrenos nous dit que les « Valaques voyageurs » ont tué en 976, entre Prespa et Castoria, David le 4-e fils du comte Şişman. Une charte de 980 rappelle la souveraineté donnée

[1] A. Philippide, *o. c.*, p. 456; G. Weigand, *XXVI—XXIX. Jahresbericht*, p. 73, mais quoiqu'il reconnaisse l'identité de *Motru* avec *Amutria*, il croît qu'il ne peut pas avoir sa forme actuelle « die lautgerechte rumänische Entwicklung ».

[2] Cf. aussi ce que nous donne Thallóczy, *Illyrisch-Albanische Forschungen*, I, 40 et suiv. de Lucius Junius Moderatus Columella, *De re rustica* libri XII.

à son aïeul « Niculiţa » sur les Valaques de l'Hellade [1]. Les différentes *Valachies* (Valachie de l'Hellade, Grande et Petite Valachie, « Anovlacha », « Palia-Vlachia » ou Ancienne Valachie) sont de bonne heure cités par les auteurs byzantins [2].

En fin, des noms tels que: *Băiasa* < *Vavïssa* (gr. *Voïusa*, *Vovusa*), *Lăsun* < *Elason*, peut-être *Sărună* < *Salona* (mais cf. aussi l'app. *sărună*) qui gardent des phénomènes caractéristiques à la langue roumaine, nous montrent que, même si les suppositions des philologues concernant une descente des régions plus septentrionales des Aroumains (Roumains de Macédoine) [3] paraissent être fondées; l'opinion historique de leur continuité, du moins partielle, des lieux qu'ils occupent aujourd'hui, ne peut être complètement abandonnée [4].

II. LES ROUMAINS DE LA PANNONIE ET DE LA MORAVIE

Le peuple roumain a eu deux grandes routes d'expansion du centre commun de la Mésie vers le Nord. La première, vers la Pannonie, et d'ici, vers le Nord-Est jusqu'en Valachie morave, la Silésie et la Galicie. La seconde du côté des montagnes du Banat lesquelles, au-delà du Danube, se rattachent immédiatement aux monts Balcaniques; de même du côté de l'Olténie, vers les « Munţii Apuseni » (ou Carpathes occidentales) d'une part, où ils ont rencontré des éléments autochtones, et d'ici vers le Nord-Est sur la vallée de Tisa et de Someş; d'autre part, sur le sommet des Carpathes, d'abord vers le Nord-Ouest et dans la Plaine de l'Ardéal.

---

[1] Voir les citations concernant ce sujet chez Th. Capidan, *Dacoromania*, IV, I, p. 199—200; *Revista filologică*, I, p. 161; *Aromânii, dialectul aromân*, p. 7; N. Drăganu, *o. c.*, p. 593—594.

[2] Voir les textes qui en font mention chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 612—613.

[3] Th. Capidan, *Macedoromânii*, dans *An. Inst. naţ. din Cluj*, IV, p. 177—180; cf. aussi *Aromânii, Dialectul aromân*, p. 22—30.

[4] *Kekaumenos* nous parle d'une fuite vers le Sud des Valaques habitant près de la « rivière Save ». Il écrit vers 1070 (cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 58, 60 et suiv., et N. Drăganu, *o. c.*, p. 20—21 où l'on fait les renvois nécessaires). Quant au bannissement des Valaques par les Hongrois dans la Macédoine et vers Salonique, *Anonymi Descriptio Europae orientalis* de 1308 (éd. Dr. O. Gorka, Cracovie, 1906, p. 13—14) nous en parle.

Les cartes géographiques, publiées jusqu'ici dans l'«*Atlasul Linguistic al României*» [1], nous indiquent exactement les mêmes routes. Elles nous expliquent aussi qu'après l'abandon de la Dacie, les Roumains autochtones, descendants de ceux qui s'y fixèrent (en Dacie), ont dû se maintenir dans les régions de l'Ouest et du Nord-Ouest, car autrement «on ne comprendrait pas pourquoi les innovations venus du Sud auraient été arrêtées dans leur expansion, non par d'autres innovations parties de l'Ouest et du Nord, mais par une barrière de mots et de formes anciennes d'origine latine» [2]. Il s'agit de *arină, Sâmedru, nea, aiu, păcurar, june, cuminecătură, pedestru, Sânicoară, ceteră, cotătoare, moare,* etc., qui ne s'emploient que dans ces régions-là, tandis que dans les autres nous trouvons des éléments slaves ou des formations nouvelles: *nisip, Sfântul Dumitru, zăpadă, omăt, cioban, mocan, tânăr, flăcău,* etc.; *grijanie, împărtășanie, Sfântul Neculai, vioară,* etc.; *oglindă, zeamă de varză,* etc.

D'après ce qui ressort de l'exposé de l'Anonyme du roi Béla (c. 11): «Et mortuo illo [Athila] preoccupassent Romani principes terram Pannonie usque ad Danubium, ubi collocavissent pastores suos», l'expansion vers la Pannonie a dû commencer après la mort d'Athila qui les avait bannis («rex Athila... de terra scithica descendens cum ualida manu in terram Pannonie uenit: et fugatis Romanis regnum obtinuit», c. 1). Cela ne signifie pas que le lendemain «après la mort d'Athila», mais dans l'intervalle qui la suivit jusqu'à la venue des Hongrois, et surtout après la défaite des Avars (en 796), lorsque toute la Pannonie est restée, suivant Einhard, «vide de population» [3] et lorsque la domination politique que lui imposèrent les prince slovaques de Nitra y amena aussi quantité de colons du Nord, par conséquent de colons tchéco-slovaques [4].

Ces «pasteurs romains», ayant en vue leur origine, ont été considérés comme même peuple que les *Valaques* arrivés plus tard en Pannonie, spécialement après la pénétration des Slaves

---

[1] Voir le prospectus et S. Pușcariu, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, dans *Revue de Transylvanie*, t. III, n⁰ 1, p. 13—22, et les cartes annexées.

[2] Id., ib., p. 21.

[3] *Vita Karoli Magni*, c. 13 (4-e éd., Hanoverae, 1880, p. 11—12): «vacua ommi habitatore Panonia et locus in quo regia Kagani erat ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis apparant».

[4] L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, T. I, Paris, 1923, p. 83.

en Mésie, malgré qu'ils n'avaient pas encore leur langue romane formée complètement (cf. l'Anonyme de 1308, *o. c.*, p. 13: « *blazi* qui et *olim* fuerunt *romanorum pastores* »). D'ailleurs les Roumains se sont partout appelés eux-mêmes *Roumains*, donc précédemment *Romains* [1].

L'Anonyme du roi Béla nous dit qu'à leur arrivée les Hongrois ont trouvé en Pannonie « Sclavi, Bulgarii et *Blachii ac pastores Romanorum* »; et il ajoute de nouveau: « Quia post mortem Athile regis terram Pannonie Romani dicebant pascua esse, eo quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur » (ch. 9). *Blachii ac pastores Romanorum* est une des expressions doubles ou parallèles de l'Anonyme pour mentionner un seul et même peuple [2].

Le même chroniqueur appelle les Roumains de Pannonie tantôt « Blachi », tantôt « Romains ». Il ajoute que ceux-ci ont résisté aux Hongrois à « Bezprem » (=Veszprém) mais, étant vaincus, « ils ont abandonné leur camp de Veszprem ...et se sont refugiés chez les Teutons » (c. 48 et 49). Il constate enfin que, de son temps encore, on retrouvait ces sortes de Valaques en Pannonie ou Hongrie: « Et jure terra Pannoniae pascua Romanorum esse dicebantur, nam et *modo pascuntur de bonis Ungariae*. Quid plura? » (c. 9) = « Et c'est à bon droit qu'il disait que le pays de Pannonie est le pâturage des Romains, car aujourd'hui encore les Romains paissent parmi les biens de la Hongrie. Que dire de plus? » La dénomination lui semble donc tellement naturelle et si conforme à la situation de fait, qu'il ne veut plus continuer la discussion [3].

Et les autres chroniques postérieures à *Gesta Ungarorum* d'où l'Anonyme aussi puise son inspiration, parlent des *Valaques* et

---

[1] Le nom de *Roumain*, n'est pas une preuve de l'origine dace, du peuple roumain, comme le croyait V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoroman*, București, 1911, p. 92 et suiv., ni de son origine balcanique, comme le croit Tamás, *o. c.*, p. 23—30. A. Philippide l'a clairement démontré, *o. c.*, I, p. 659—660.

[2] Cf. E. Moór, *Ungarische Jahrbücher*, VI—1926, p. 426; K. Schünemann, *ibid.*, p. 454, et N. Drăganu, *o. c.*, p. 15—16. L'*ac* du texte latin doit être compris d'une manière explicative et non copulative ce qui ne peut être, étant donn l'*et* précédent.

[3] Le texte doit être considéré tel qu'il est écrit et tel que D. Pais le traduit. Toute interprétation figurée et toute affirmation que l'Anonyme pense aux Roumains contemporains de l'Ardéal est erronée (Voir Jakubovich, *Emlékkönyv Dr. Gróf Klebersberg Kunó... emlékére*, p. 211; Tamás, *o. c.*, p. 216—217 et *Századok*, LXVIII, 1934, p. 214: Kniezsa, *o. c.* p. 217).

des «*Pascua Romanorum*». Ainsi Odo de Deogilo (a. 1147) qui confond *Pascua Romanorum* avec *pabula Julii Caesaris* [1], Ricardus dans son rapport du voyage du frère Julian dans *Ungaria Magna*, Thomás Archidiaconus Spalatensis (à la moitié du XIII-e siècle), *Chronicon pictum*, *Chronicon Dubnicense* [2].

Le moine Anonyme de 1308 les nomme « *Blazi*, qui et olim fuerunt *Romanorum pastores* » (p. 13). *Blazi* doit être lu *Blasi*, qui n'est que le pluriel slave *Vlasi*; c'est ainsi que le notaire anonyme du roi Béla appelle les Roumains de l'Ardéal cf. hongr. *olasz*, «italiens». Il les appelle encore des Pannoniens d'après la province qu'ils occupent et il ajoute: « *Panoni*, qui inhabitabant tunc panoniam, *omnes erant pastores romanorum, et habebant super se decem reges potentes in tota messia et panonia* » (p. 43—45).

La chronique russe du XII-e siècle parle également du banissement des « Valaques » de Pannonie par les Hongrois conquérants [3].

Avant le XIII-e siècle les choses ont dû se passer de la même façon que plus tard au XV-e — XVII-e siècles. Les écrivains hongrois S. Takács, *Rajzok a török világból*, II, Budapest, 1915, p. 296—300 et Szekfü Gy., *Magyar történet*, IV, p. 84, 88, 89—90, etc., montrent que de nombreux « pasteurs nommés valaques » (slav. *vlah*, hongr. *oláh*) » ont immigré presque inaperçus, et pendant longtemps, dans la Hongrie au-delà du Danube et de là. en Moravie, surtout lorsque la Bosnie fut envahie par les Turcs, En 1627, Ferdinand, reconnaissant leurs mérites militaires, leur donne des *Statuta Valachorum* [4]. Il les nomme « pasteurs de nom valaque » parce qu'ils les considèrent slavisés, « Croathes », comme Kniezsa, *o. c.*, 174.

Quoique les documents témoignent que les Romains antérieurs au XIII-e siècle sont venus du Sud, Melich, Tamás et Kniezsa les considèrent « romains de l'Ouest », « *Walchen* », et cela parce qu'après la lutte de Veszprém ils se sont retirés vers l'Ouest, « in terram Theotonicorum » [5].

---

[1] Cf. N. Drăganu, *o. c.*, p. 13—14.

[2] Voir les citations chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 19.

[3] Voir le texte chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 22.

[4] *Glasnik srpskog učenog družtva*, Knjiga peta, p. 22—24 (ap. N. Densusiauu, *Revoluţiunea lui Horia*, Bucureşti, 1884, p. 38—39.

[5] Melich, *o. c.*, p. 416; Kniezsa, *o. c.*, p. 216. Pais D., *Magyar Anonymus Béla király jegyzőjének könyve a magyarok cselekedeteiről*, Budapest, 1926, p. 129—130, voit parmi eux « une certaine population de pasteurs *valaques* qui parle une langue *romane*, c'est-à-dire d'origine *latine* ».

Or si, ni les uns, ni les autres n'ont été Roumains comment explique-t-on dans les langues hongroise, serbe, croate et slovène et allemande de l'au-delà du Danube des mots d'origine roumaine, tels que: s.-cr. *čutura*, n.-slov. *čutara, čutura*, hongr. *csutura, csutora* (a. 1624); *ficsor, ficsóros, ficsorkodni*; s.-cr., n.-slov. *kùstura, kostùra*, hongr. *kusztura, kusztora, kustora,*; n.-slov. *štriga, štrigon*, slovac *stryga, strygon, strygoja* qui dérivent du roum. *strigă* et de ses dérivés *strigoiu, strigoaie*, anc. *strigoniu, strigoane*; hongr. *berbécs, berbecs;* hongr. *brinza (brenza, bronza)*, n.-slov. *brînza, brînzov*, tch. — morav., slovac *brynza*, germ. dial. *Brinse, Brinsenkäse, Prinsenkäse*; hongr. *gujësztra, gulesztra*, (cf. *kurászló, kurásztra, gulásztra*, etc., d'autres régions); slovac *kurastra*, etc.; hongr. *palacsinta*, germ.-autr. *Palatschinken;* bav. *Blach* «verschnittener Hengst»; ča-cr., slov., slovac *càp*, hongr. *cap;* slov. *frúla*, hongr. *furugla, furuglya = furulya*; hongr. *csuta, suta*; slov. *golíba, kolíba, gràp, gràpa, lac, ploja, plójalica, struga*, etc., sans mentionner encore les formes hongr. *valaska, balaska (< valah)*, n.-slov. *lah (< vlah), vlàh, vláha* «eine Art Pfirsichbaum», plur. *vláhi* «ein Gestirn von sechs Sternen», *vláhovca* «eine Art Birne», etc. ? [1].

Pourquoi ne retrouvons-nous rien de semblable chez ces *Walchen* occidentaux auxquels pensent les savants hongrois? [2].

Pourquoi ne retrouvons-nous aucune empreinte, chez ces mêmes *Walchen*, ni dans la toponimie, tandis que certains dénominations topiques de Pannonie ne s'expliquent que par la langue roumaine? [3] Parmi celles-ci, il y en a d'assez anciennes pour pouvoir nous témoigner que l'Anonyme du roi Béla et de celui de 1308 rédigeaient d'après des faits vus par eux et par conséquent parfaitement connus.

Ainsi, on a, tout d'abord, les composés de *mál* que l'on recontre pour la première fois en 1219, à Hont, dans la forme

---

[1] Un atlas linguistique qui aurait en vue l'expansion géographique des mots cités et d'autres, pourrait donner des résultats éminemment instructifs.

[2] Pour leur langue cf. Th. Gartner, *Die Rätoromanischen Mundarten* (dans *Grundriss* de *Gröber*, p. 608—636) où l'on donne aussi la bibliographie (inclus. Ascoli, *Saggi Ladini* et les autres ouvrages de Gartner); Z. Gombocz, *Rätorománok*, dans *Egyet. irodalomtörténet*, Budapest, 1905, p. 873—884.

[3] Cf. L. Steub dans *Kleinere Schriften*, III, p. 156, dans lequel il attire l'attention au sujet des villages de « *Walchen* » ou « *Vici Romanisci* »; Jung, *o. c.*, p. 84, 166 et 167; E. Schwartz. *Walchen und Parschalkennamen im alten Norikum* », dans *Zeitschr. f. Ortsnamenforsch.*, I, 2, 1926, p. 91—99; Dopsch, *o. c.*, p. 136—141.

Zevlevmal (à Somogy en 1403: *Ze(w)lewmal ;* en 1473, *Zewlewmal*, etc.), et quels que soient les efforts de Tamás [1] et de Kniezsa [2] afin de prouver le contraire, selon que le montre les documents, il a le sens original de « mons », « promontorium ». De celui-ci s'est formé celui de « vinea » et de cet autre-ci, par fausse interprétation, celui de « südwärts gelegene Berglehne », étant donné qu'on plantait les vignes du côté du soleil.

Ce « *mál* » ne peut pas être identique au « *mál* » hongrois « pellis subventralis », « Wamme » de qui le sens de « mons » n'aurait pu évoluer, car il n'a jamais le sens de « Brust », terme de tannerie dérivé du germ. *Mal* « Fleck als ein angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper » et signifie, à l'origine, « peau d'une autre couleur du ventre » ou « du goître » des animaux sauvages, habituellement tannée, pour servir comme doublure; il n'a donc aucun rapport avec le hongrois *mell* « poitrine », qui n'a nulle part la forme *mál* [3]. Étant donné qu'on ne trouve pas dans la langue hongroise de mots d'origine albanaise, il ne peut donc dériver que du roumain *mal* (< *alb. mal'*).

Nous avons de même: « Vallis *Borbath* », a. 1279/1367 du com. de Somogy, dont nous devons reconnaître le roumain: *Bărbat*, *Mencshely* < *Menčel (Menchel*, a. 1284, etc.) qui se trouve aujourd'hui près de la colline de *Halomhegy* et ne peut être séparé de la forme nord-carpathique *Menčel* du roumain *Muncel ; Csût (Chuth*, vers 1269) qu'on n'a pu expliquer autrement que par le roumain *Ciut* < *ciut* < alb. *tε šut ; Furkó*, a. 1276, de n. pers. rom. *Furcă* souvent attesté [4]. *Picsor (Pichord*, a. 1235) [5] *Septe*, *Söpte* (a. 1361, etc.) etc., pour ne point parler de *Vlah*, a. 1275, que Kniezsa, *o.*

[1] Cf. la dernière fois, *o. c.*, p. 202—207.

[2] *O. c.*, p. 160—161 où il reproduit l'argumentation de Tamás.

[3] Cf. Pungur Gy., *Magyar Nyelvör*, XXXV, p. 130, dont Tamás et Kniezsa ne veulent pas tenir compte.

[4] Voir les exemples, chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 84—85, n. 3. C'est une légèreté de la part de M. Kniezsa de douter de leur existence, *o. c.*, p. 55—56. Il aurait pu les controler étant donné que j'indique d'une façon précise le lieu où on les trouve attestés.

[5] Kniezsa, *o. c.*, p. 178, dit: « über den Ursprung des Namens können wir nichts Entscheidendes sagen », malgré cela il nie la relation avec le roumain « *picior* » parce que « der ON * *Picior* » ne se trouve pas « auf rumänischem Sprachgebiet ». Mais « *Picior* bei Komádi (com. Bihor) » que Kniezsa cite, ne se trouve pas sur le territoire roumain? On peut aussi ajouter : *Picioara* à Tecuci, *Picioreni* à Prahova, s'ils ne sont des hyperurbanisations de *Chicioara*, *Chicera*, et *Piciorul* determiné par un attribut fréquent dans la toponymie. Je relève aussi le prénom valaque *Pyczor* en Moravie (D. Crânjală, *Arhiva*, XLIII, 1936, pag. 219).

c., p. 173, considère comme un diminutif dérivant avec *ch* de *Vladislav ; Ola*, a. 1463 que Kniezsa *o. c.*, ne veut pas identifier à *Olah*, parce qu'il lui manque l'*h* (mais il l'a, au même endroit, confirmé avec *-h* de a. 1467) : *Olah-Ciklin* a. 1698 ; *Ola-Cziklin* a. 1773, germ. *Walachisch-Zicken*, de *oláh* auquel Kniezsa, *o. c.*, p. 174, donne la signification de « croate », et anc. *Sec* (*Zec* a. 1157).

Mais, les « pasteurs roumains » de Pannonie ne se sont pas arrêtés au Danube. Soit à cause de la contrainte des Huns, des Avars et des Hongrois, soit qu'ils aient été attirés par les pâturages des marais (« paludes ») et des montagnes (« montes ») de là-bas ; et cette dernière cause a été plus décisive que la première. Ils sont passé très tôt (et non à peine vers la moitié du XVI-e siècle, comme le soutenait récemment Szekfü, *Magyar történet*, V, p. 87 et suiv.) aussi sur la rive gauche du Danube, vers le Nord, en Moravie.

Déjà en 1113 on mentionne la « Villa *Staul* », aux environs de la ville de *Nitra*.

Une autre « villa *Staul* Tawarnicorum in paludibus » se trouve en 1268 et 1296 à la frontière de la com. Szakállos du com. Pozsony ou Komáron.

La 1-e en 1311, 1331, 1342 se nomme encore *Staul*. À la 2-e moitié du XIV-e siècle elle prend la forme *Stál* avec disparition de *u*, dans la prononciation hongroise (comme dans *Pál* = « Paul(us) », *Sál* = « Saul(us) »).

Kniezsa, *o. c.*, p. 146, soutient maintenant que ce *Staul* ne peut pas dériver du roum. *Staul* < lat. *stabulum*, devant lire *štaul*, et parce que « aus einem *s* im Ungarischen kein *š* werden konnte und auch dem. slaw. *st* im ungarischen immer ein *szt* nicht aber *st* entspricht » et «das rum. *staul* immer mit *s* ausgesprochen wurde». Il existe cependant dans la langue hongroise les prononciations tels que : *iskola* < lat. *schola, istálló* < it. *stallo, klastrom* < lat. *claustrum*, *alabastrom* < lat. *alabastrum, kristály* < germ. *Kristall* (cf. Balassa J. et Simonyi Zs., *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest, 1895, p. 175, 182) et les mots roumains au XII-e siècle n'ont pu avoir une prononciation différente à celle latine (cf. surtout l'analogie du mot *Saul*(*us*) > *Sál)* et à celle italienne (cf. *stallo* > *hongr. istalló)*. Nous avons même un mot roumain plus nouveau et rendu avec l'*š* hongrois : *struzsál* < *struji*, (voir Szinnyei, *M. Nyr.*, XXIII, p. 529 et *MTsz.* II, 431) et le slav *straža* > roum. *strajă* > hongr. *strázsa* (Szinnyei, *MTsz.*, II ; 430 cf. aussi *kustora* et *kusztora*, id. ib., I, 1259).

Toutefois nous pouvons lire aussi *Sztaul* (cf. *Sec*, *Secu* = *Zeku* = *Szék; Sor* = *Zor* = *Szor*, etc., dans les documents contemporaines), et le hongr. *Stál* peut dériver et de cette forme.

Mais, outre ces considérations, les formes documentaires *Alastal, Olastal*, a. 1378, nous disent d'une façon claire qu'il s'agit d'un « staul » valaque; et *Alustrar* a. 1356, *Alystar* a. 1532, nous renvoient même à un « staur » valaque.

C'est étonnant après cela que quelqu'un puisse encore penser (voir Kniezsa, *l. c.*) à un « lotharingisch-französischen Ursprung » qu'on ne connaît plus dans la langue hongroise. Des villages et des hameaux isolés « lotharingo-français » peuvent aussi exister mais roumains nullement !

Dans le même document où nous trouvons le mot *Staul*, donc 1113, se trouve aussi une « piscine *Lac* » qui ne peut être « auch . . . Schreifehler » comme Kniezsa le croît, *o. c.*, p. 153—154, car tous les éditeurs l'ont lu de la même manière. Il correspond exactement au *lac* roumain.

Aux sources de Nitra se trouve *Magura*, et aux celles de son affluent *Belanka* se trouve *Bella Valaška* ou *Valaška Bella* (au XVI-e siècle *Bella Valahorum)*, dans laquelle nous trouvons *Gaurov, Kopiletz*, etc.

Les Roumains de Moravie ont encore d'autres noms topiques dont la forme roumaine se maintient jusqu'à nos jours: *Valašsko, Meziriči, Grapa* = *Zgrapa* = « Groapa », *Magura* (en Silésie *Mahura*, forme qui peut appartenir à la prononciation tchèque, mais qui peut être aussi une preuve d'ancienneté, antérieure au XII-e siècle), *Gaurovy, Gahura, Lunga, Fagoska, Koliby, Kolibky, Kolibska, Redikanovo, Radikalno*, a. 1665, *Putyrky, Vlahovice, Hora Valašsky, Valachov*, etc. Ceux-ci, de même que les mots: *cap*, *galeta* (cf. aussi en prénoms *Galetka), grun, kornuta, kurnota* ou *kurnuta, merinda* (cf. les prénoms *Merenda), redykat, klag, kl'ag* ou *glag, stryga, strygon, strygoja, frombia, kurastva, dzer, koliba, brynza, urda, strunga, vatra, putyra, murgana*, etc., nous indiquent que ceux qui les ont légués ont autrefois parlé roumain. Ils ont cessé de parler leur langue vers le XV-e—XVI-e siècle seulement. C'est alors que *valah* a simplement signifié « pasteur » de même que *rumân* devenait, en Valachie, le synonyme de « iobag », en Moldavie, de « vecin », et *rëmër*, chez les Albanais, « pasteur » ou « paysan »[1].

[1] De ce qu'on a cité plus haut de *Anna Comnena* on peut remarquer que ce sens a apparu beaucoup plus tôt, dans le Sud.

Dans cette région, nous trouvons aussi dans la langue hongroise des mots d'origine roumaine. Ainsi à Nógrád (Novohradska stolice) nous avons: *ficsór*, *ficsúr*, *urda*, *csongár*, *(meg)esztringol* « bien frapper », à « Palocság » *demikát*, *domikát*, et à Zólyom (Zvolenska stolice) il y a une fleur appelée *oláh virág*.

À Árva (Oravska stolice), l'existence du peuple roumain est prouvée aussi par des documents au XV-e—XVIII-e siècle ayant « ab antiquo libertates » et des charges militaires [1]. *Dubova* de ce comitat est nommé aussi *Dubova Valahorum* ou *Oláh-Dubova*.

Les descendants des Valaques d'Árva, devenus Slaves, portent aujourd'hui encore des noms tels que *Valašek*, *Valaškov*, *Framusz* (=« *Frumos* »), *Kurtulik*, etc.

Au centre du comitat d'Árva s'étend *Magura*; là se trouve encore un *Minčol* = « Muncel ».

Le philologue hongrois Melich fait dériver du roumain *râu* le slave *rava*, *riava* (ruisseau de montagne, torrent) [2], mais il s'agit plutôt du roumain *reaua*, *raua*, le féminin articulé de *rău* «mauvais», car les ruisseaux rapides se nomment le plus souvent « *Valea-rea*, *Turbata*, *Valea Dracului*» [3].

Il est certain ensuite, que c'est de là que dérive, ayant le suffixe roumain *-uță* (d'origine latine, comme je l'ai montré plus haut), le nom de la rivière *Reucza* de Liptó (Liptovska stolice), a. 1260, *Rewucze* ou *Rewuche*, a. 1270, etc.

L'origine roumaine de *Reucze* paraît probable aussi par sa situation géographique dans le voisinage immédiat des villages roumains du comté d'Árva, ayant à l'Est *Magurka*. En effet, en 1598, ses habitants « census solvunt Valachorum cum sunt Valachi maxima ex parte ».

Dans Liptó, nous trouvons également *Magura*, *Koliby*, *Kolibiska*, *Strungi*, etc.

(A suivre)

N. DRĂGANU

---

[1] Voir les documents respectifs cités chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 214—218.
[2] Slovak. *rava*, *riava*, en *Arch. f. slav. Phi.*, XXIV—1929, p. 312.
[3] N. Drăganu, *o.c.* p. 219—221.

LA ROMANITÉ BALKANIQUE[1]

Par la romanité balkanique j'entend la latinité orientale représentée par la langue roumaine qui, vers la fin du IV[e] siècle, ne pouvant plus garder la liaison avec la latinité occidentale, prit un aspect que les linguistes appellent « balkanique ».

Cet aspect s'observe aussi dans les autres langues parlées dans le Sud-Est européen; le grec, le bulgare et l'albanais, et consiste en certaines concordances grammaticales qui partent les unes des mêmes tendances, les autres résultant des influences réciproques. Les premières se manifestent surtout dans le système morphologique et syntaxique, très peu dans le système phonétique, les secondes dans le lexique et la phraséologie. Ici je dois attirer l'attention sur un fait très important pour la question qui nous préoccupe. Tandis que les concordances de la première catégorie, existant dans deux ou trois langues, comme p. ex. la postposition de l'article, sont générales, c'est à dire qu'elles se rencontrent partout, celles de la seconde catégorie au contraire, sont partielles et diffèrent d'une langue à l'autre et même d'une région à l'autre où la même langue est parlée. Ainsi certaines ressemblances existant entre le roumain et le slave manquent à l'albanais; d'autres existant entre l'albanais et le roumain manquent au slave. De même les ressemblances qui accusent le daco-roumain avec le grec, le slave ou l'albanais manquent au macédo-roumain et ainsi de suite.

De tout cela il résulte que les faits linguistiques de la première catégorie constituent l'élément essentiel dans l'aspect balkanique

---

[1] Communication faite au IV-e Congrès International de Linguistes (Copenhague, août 1936).

de la romanité orientale représentée par le roumain, tandis que ceux de la seconde constituent l'élément accessoire.

La partie accessoire s'explique par certains événements historiques renforcés par la configuration physique trop fragmentée de la péninsule balkanique. A la suite de ces deux facteurs, eurent lieu des dislocations de populations qui, dans leur isolement, se mêlèrent aux populations locales. De ce mélange résulta cette uniformité dans la mentalité balkanique qui conduisit à l'homogénéité linguistique.

La partie essentielle présente un caractère spécial et son éclaircissement comporte de grandes difficultés. Les linguistes ont essayé de toute façon d'expliquer les causes ayant produit cet aspect: les uns, se référant au prestige de la langue grecque en Orient, ont pensé à l'influence de cette langue. D'autres se sont référés au bulgare, vu que cette langue a beaucoup influencé le roumain dans la partie lexicale. Enfin il y en a eu qui ont pensé à l'albanais et au substrat autochtone. Certes, nous avons là un des problèmes les plus compliqués de la linguistique balkanique et si je m'engage à contribuer à son éclaircissement, je le fais en partant de quelques réalités de la vie des peuples balkaniques dont on n'a pas assez tenu compte lorsqu'on a voulu expliquer l'aspect balkanique de la romanité orientale.

Puisque le problème trop vaste ne peut être traité dans le peu de temps dont je dispose pour faire ma communication, je ne m'occuperai ici que des traits balkaniques de la romanité orientale qu'on attribue au grec et qui existent aussi dans le bulgare et dans l'albanais.

Ce sont:

1. La perte de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées.

2. La formation du futur à l'aide du verbe « vouloir ».

3. L'emploi d'une même forme pour le génitif et le datif.

4. L'emploi de pronoms personnels de datifs au lieu de possessifs.

Il n'est pas dans mon intention d'entrer dans une discussion détaillée sur toutes ces particularités. Ici je ne veux qu'insister sur le fait que leur existence dans le grec médiéval ne constitue pas une preuve définitive qu'elles aient manqué dans l'ancien roumain. Malheureusement nos plus anciens textes littéraires datent à peine de la première moitié du XVIe siècle; dans ce cas qui peut nous assurer que dans le roumain parlé au VIIIe siècle

ces particularités n'aient pas existé. Les mêmes motifs pourraient être invoqués aussi pour l'albanais. Il en résulte que l'influence grecque peut être probable mais non sûre. En faveur de cette dernière hypothèse plaident aussi le manque d'éléments grecs de l'époque ancienne en roumain et surtout l'absence des Grecs de la romanité orientale.

Tout en reconnaissant l'influence grecque de l'époque byzantine sur la vie des peuples balkaniques, nous ne devons pas l'exagérer pour l'époque ancienne. Cela résulte de l'absence de l'ancien élément grec, non seulement dans le roumain du Nord, parlé par les Daco-roumains, mais aussi dans celui du Sud, parlé par les Macédo-roumains, qui eux se trouvent au cœur de la Grèce. Ce fait est très important pour la question qui nous préoccupe. Depuis leur définitive séparation des Daco-roumains, les Macédo-roumains ont vécu dans la zone de l'influence grecque, ils ont appartenu à l'église grecque, c'est à dire qu'ils ont entendu officier la messe seulement en grec. Leur idiome a admis une infinité de mots grecs. Enfin, d'après les dires des plus grands ethnographes de la péninsule balkanique comme Jireček, Cvijić et Weigand, ils ont été, après les Grecs, les plus actifs porteurs de la civilisation byzantine au Sud du Danube. Parmi eux on compte beaucoup de bilingues, qui parlent aussi bien le grec que le roumain. Pourtant leur idiome ne diffère en rien du roumain commun en ce qui concerne l'aspect balkanique dans les traits cités plus haut. Si vraiment le grec ancien pouvait agir sur la langue de la romanité balkanique à la suite de son prestige en Orient, c'était alors le macédo-roumain qui en devait porter les traces les plus profondes. Le manque total de cette influence dans un parler de la romanité orientale qui a évolué dans la proximité de la Grèce, nous prouve que le rôle du grec dans la formation de l'aspect balkanique du roumain a été exagéré. Cette assertion est confirmée d'ailleurs, par l'absence de l'élément grec dans les régions de la péninsule des Balkans où la romanité orientale prit la forme roumaine.

Nous savons par l'histoire que la péninsule balkanique depuis l'antiquité la plus reculée a présenté l'aspect d'un conglomérat de peuples dominé plus tard par les Thraces à l'Est, les Illyriens à l'Ouest et par les Hellènes au Sud. De tous ces peuples, les Hellènes étaient les plus indiqués, autant par leur organisation militaire que par leur civilisation, pour exercer une influence sur les Thraces et les Illyriens, jusqu'à leur dénationalisation. Mais les

Hellènes n'activèrent pas dans cette direction, non parce qu'ils n'auraient pu réussir dans leur tâche, mais parce que leur civilisation envers les étrangers avait un caractère plus commercial que cultural, et encore moins politique ou militaire, comme l'avait les Romains. Là où les Grecs avaient la posibilité de faire du commerce, ils s'installaient sans beaucoup de regrets pour la patrie abandonnée et, avec le temps, ils réussissaient à s'assimiler les éléments aborigènes. Mais pour cela ils avaient besoin de voies ouvertes comme celles de la mer. Ils se décidaient très difficilement à s'aventurer dans l'intérieur d'un pays, où les voies de communications manquaient, même si ces pays se trouvaient dans la plus proche proximité de leur patrie comme c'était l'intérieur de la péninsule des Balkans. C'est de cette manière qu'on doit expliquer leur expansion le long de la mer Egée, en Chalcidique, à Byzance, enfin au Sud de l'Italie, où ils créèrent la « Grecia Magna » et dans la partie méridionale de la France.

D'ailleurs la pénétration hellénique dans l'intérieur des Balkans devenait difficile aussi à cause du caractère trop montagneux de cette partie du Sud-Est européen. Celui qui n'a pas voyagé plus longuement dans l'intérieur de la péninsule des Balkans ne peut se rendre compte de la configuration montagneuse de cette partie de l'Europe. Ce que nous voyons sur la carte ne suffit pas pour nous faire une idée juste sur sa configuration orographique. C'est à cause de cette situation que la pénétration romaine dans les Balkans se fit, après la conquête de l'Illyrie, dans un intérvalle très long et avec de grandes difficultés.

De tout ce qui précède il résulte que les Grecs de l'antiquité, n'ont pu pénétrer dans les Balkans dans la mesure qu'on a supposée en parlant de l'influence grecque sur la romanité orientale. Sous ce rapport l'ancienne influence grecque est beaucoup plus profonde dans les parlers méridionaux de la France qu'il ne l'est dans le roumain. En roumain nous avons à peine une douzaine de mots grecs anciens, tandis que dans la France leur nombre, d'après le travail de von Wartbourg se monte à trente. Cela veut dire que l'ancienne influence grecque sur la romanité orientale qui se trouve à la base du roumain est à peu près inexistante.

Cette constatation tirée de l'état de la langue est confirmée aussi par l'expansion actuelle de l'élément grec dans l'intérieur des Balkans. Outre les deux Thraces, d'où les Grecs par l'intermédiaire de leurs colonies situées au bord de la mer s'introduisirent dans bon nombre de villes de la Bulgarie, ils n'existent

pas dans toute la vieille Serbie, dans toute l'Albanie et dans toute la Macédoine. Si nous nous référons à l'époque antique nous trouverons un désacord entre l'expansion de l'élément grec dans les Balkans et entre la densité des inscriptions grecques. Ces inscriptions se trouvent par rapport aux inscriptions latines plus nombreuses non seulement dans les deux Thraces où l'élément grec était assez dense, mais aussi dans la vieille Serbie, dans l'Albanie et dans la Macédoine. Ce contraste ne peut être autrement expliqué qu'en admettant que la culture grecque qui s'exerçait superficiellement dans les classes de la haute société, manquait dans les couches populaires qui continuaient à parler leurs idiomes indigènes. Nous ne devons pas confondre la culture grecque avec la langue grecque. Jusqu'avant la guerre mondiale on trouvait des Albanais, des Slaves et des Roumains, qui, à cause de leur appartenance à l'église grecque, laissaient graver leurs épitaphes en grec. Avant le réveil de la conscience nationale chez les peuples balkaniques, cette habitude de faire écrire ou graver en grec des inscriptions sur les églises ou les pierres funéraires était très en usage chez les Roumains, les Slaves et les Albanais du Sud du Danube. Pour tous ces peuples le grec était la langue sainte de l'église, le sanskrit des Balkans.

Cette compréhension du passé tirée de l'étude de l'état actuel des réalités balkaniques s'impose si nous voulons avoir la véritable image d'une latinité qui, malgré son développement dans les Balkans, accuse très peu de traces de la langue d'un peuple de culture classique dont la civilisation sous la forme byzantine lui fut connue à peine après la conversion des Slaves au christianisme. Pour ce motif je pense que le partage de la péninsule des Balkans en deux zones bien distinctes d'après le nombre des inscriptions en grec ou en latin, comme a essayé de le faire Jireček, ne correspond pas aux réalités balkaniques.

D'après moi l'aspect balkanique de la romanité orientale, dans ses traits essentiels, ne peut s'expliquer qu'avec des moyens internes ou en relation avec la langue albanaise. Entre le roumain et l'albanais existent des rapports de langue qui sont assez nombreux et très profonds. Outre un bon nombre de mots du domaine pastoral communs aux deux langues dont l'origine doit remonter aux idiomes préromains thraco-illyriens, il y a encore toute une série de particularités du domaine grammatical qui, par rapport aux mêmes phénomènes du bulgare, sont plus anciens et accusent une parenté plus manifeste. Je cite ici p. ex. la particularité

du roumain de transformer tout *a* non accentué en *ă*, qui se trouve aussi en albanais et en bulgare. D'après mes recherches faites sur place en Albanie et en Bulgarie, j'ai pu faire la constatation que la voyelle roumaine, en s'identifiant comme prononciation avec celle de l'albanais, diffère de la même voyelle bulgare qui se prononce un peu plus fermée. Ce fait résulte aussi du traitement de l'*ă* roumain en bulgare dans les mots d'emprunt roumains. Dans tous ces mots nous avons en bulgare un *a* au liu de *ă*, ce qui prouve que le timbre de la voyelle roumaine paraît plus ouvert pour l'oreille bulgare. Outre cela l'extension de l'*ă* roumain et albanais est beaucoup plus grande que celle de la voyelle bulgare. En roumain et en albanais un *ă* ne dérive pas seulement d'un *a*, mais aussi des autres voyelles en position non accentuée. En partant du traitement particulier de ce son, si caractéristique pour les trois langues balkaniques, je pense que son origine nous conduit au domaine albano-roumain et tient probablement du fond commun thraco-illyrien. Cette supposition présente l'inconvénient que nous ne savons pas si les Albanais sont les descendents des Thraces ou des Illyres. Ici aussi je crois qu'on exagère trop lorsqu'on veut expliquer tout par des moyens linguistiques, sans tenir compte des réalités balkaniques.

L'absence de noms de lieu d'origine illyrienne dans le territoire de l'Albanie actuelle a obligé les savants à chercher la patrie du peuple albanais dans une région de l'intérieur de la péninsule des Balkans où les ancêtres des Albanais pouvaient se rencontrer avec ceux des Roumains. Cette région ne pouvait être autre que la « Dardania » de la « Dacia Mediterranea » habitée par les Thraces, vu que dans ce nom on voyait un dérivé du mot albanais « dardhe » poire, ainsi Dardania aurait pu signifier à l'origine « la région des cultivateurs des poires ». De plus, cette région tenait du fameux triangle Niş—Sofia—Uskub, où d'après Tomaschek, se formèrent la langue et la nation roumaine. On y a ajouté aussi l'observation de Weigand d'après laquelle les termes albanais se référant à la pêche ne tiennent pas du fond indigène. C'était une preuve de plus que l'ancien habitat des Albanais devait être cherché dans l'intérieur de la péninsule.

J'observe d'abord qu'en ce qui concerne les noms de lieu indigènes qu'on cherche dans les habitats actuels des Albanais, manquent aussi dans l'intérieur de la péninsule des Balkans. La même objection se peut faire aussi pour les termes de pêche. L'Albanie actuelle possède des lacs et des rivières où l'on a pêché

de tous temps. Dans ces conditions je me demande pourquoi ces termes manquent dans l'intérieur du pays si leur persistance dans la langue a été conditionnée par les habitats des Albanais près des eaux. Cela prouve que leur perte est due à d'autres facteurs dont je ne veux pas m'occuper. Je rappelle ici un cas analogue du roumain. Les Daco-roumains sont d'excellents agriculteurs et en majorité habitent la plaine. Les Macédo-roumains au contraire, sont des pâtres et occupent les montagnes. Parmi les mots d'origine latine se référant à l'agriculture les termes de base aratu (du lat. aratrum) et vomeră (lat. vomer) existent chez les Macédo-roumains et manquent chez les Daco-roumains. Faut-il en déduire que les Daco-roumains qui ne possèdent pas ces termes, ont habité jadis dans les montagnes et les Macédo-roumains qui les possèdent ont habité dans la plaine? Voilà à quelles regrettables conclusions nous arrivons lorsque dans nos déductions historiques nous forçons trop nos moyens linguistiques.

Les mêmes objections se peuvent faire à la théorie de Tomaschek, concernant la patrie primitive des Roumains qu'il a voulu placer dans le petit triangle de Niş—Sofia—Uskub, où les ancêtres des Albanais se sont rencontré avec ceux des Roumains. La réalité balkanique sous le rapport démographique est toute contre cette théorie. Cette réalité nous dit qu'alors que le nombre total des Roumains aujourd'hui s'élève à 15 millions, celui de tous les Bulgares, de tous les Grecs et de tous les Albanais atteint à peine le chiffre de 13 ½ millions. Cette proportion a dû exister aussi au moyen âge, parce que si les Roumains du Nord du Danube, au cours des siècles, ont réussi à s'assimiler des éléments allogènes, au contraire, la plus grande partie des Roumains du Sud a péri dans la grande masse grecque ou slave. Dans ces conditions, quelles que fussent les considérations linguistiques, il paraît impossible d'admettre que les ancêtres de la population la plus nombreuse du Sud-Est européen fussent restreints à se fermer dans un petit coin de la péninsule et que ceux des autres nations (Grecs, Bulgares et Albanais) moins nombreux aient occupé toute la Roumanie avec toute la partie orientale et méridionale de la péninsule balkanique.

Je crois que les Albanais représentent les descendants des Illyriens. Leurs anciens habitats se trouvaient jadis plus au Nord du royaume actuel. J'appuie mon affirmation sur une réalité balkanique dont les recherches linguistiques n'ont pas tenu compte. De tous les peuples balkaniques, l'Albanais est seul dont l'organisation

sociale ait comme base la tribu. Ces tribus sont nombreuses et très anciennes. Il y en a qui datent de la première moitié du 14-e siècle. Leur organisation fut respectée par les Turcs pendant toute leur domination. La partie intéressante de cette organisation consiste en ce que le village albanais a comme base la tribu. Si nous comparons cette forme de vie avec celle des Roumains, nous trouvons une grande différence: d'un côté nous avons la tribu avec la vie de classe, représentant un groupe humain pour lequel le territoire ne joue pas le rôle principal; de l'autre côté (chez les Roumains) nous avons le village pour lequel la vie de classe manque et le territoire joue le principal rôle. Cette vie de classe existe aujourd'hui seulement chez les Albanais et elle ne peut être séparée de la vie des Illyriens, caractérisés par d'infinies fragmentations locales. Les tribus existaient aussi chez les Thraces, mais leur nombre n'a jamais été aussi grand que chez les Illyriens. Voilà pourquoi je crois que les Albanais représentent les descendants des Illyriens avec leur langue influencée par le thrace. En qualité de pâtres montagnards ils ont habité plus au Nord de leurs habitats actuels, là où ils pouvaient venir en contact avec les ancêtres des pâtres roumains. Cette région ne peut pas être spécifiée exactement; elle se peut seulement imaginer. Dans cette région la langue devait être un mélange illyro-thrace, à l'instar du slave de la frontière serbo-bulgare d'aujourd'hui, qui n'est ni complètement serbe ni complètement bulgare mais représente l'une et l'autre langue. Je suppose que c'est de cette langue illyro-thrace que dérivent les ressemblances albano-roumaines dans l'élément essentiel de l'aspect balkanique. Elles ont beaucoup contribué à la formation du type balkanique qu'on observe aussi dans les autres langues du Sud-Est européen.

TH. CAPIDAN

PARADUNAVON-PARADUNAVIS

Nous avons décrit à plusieurs reprises les changements politiques survenus dans les Balkans vers la fin du X-e siècle et au commencement du XI-e.

Après avoir, l'été 971, chassé de Silistrie, non sans terribles luttes, les Russes commandés par Sviatoslav, l'empereur Tzimiskes annexa délibérément la Bulgarie danubienne. Il installa ensuite dans cette même ville de Silistrie un stratège que nous retrouverons plus tard, sous le successeur au trône de Tzimiskes. Lors des deux invasions conduites par Sviatoslav, les Bulgares avaient été quasiment anéantis. Ils seront lents à se remettre de pareils désastres; aussi verrons-nous la domination de Byzance s'exercer librement dans ces contrées. Quand les Bulgares essaieront de secouer le joug, c'est dans l'Est de la péninsule qu'ils se soulèveront, d'où la fondation d'un royaume sous le sceptre du tzar Samuel, d'où ces longues campagnes d'impitoyables répressions menées par Bulgaroctone. À la fin de l'an 1018, les toutes dernières résistances des Bulgares seront vaincues; le domaine de Samuel s'appellera désormais « Duché de Bulgarie » et se verra abaissé au rang de province byzantine, avec résidence à Skoplje. De l'autre côté de la péninsule, les territoires de l'ancienne Bulgarie danubienne, annexée naguère par Tzimiskes, s'unissent sous le successeur même de Bulgaroctone en « Duché-frontière », nous dirons en « Thème », pour employer un terme qui, depuis l'empire des Isauriens, désignait toute province administrée militairement. L'indigence de documents relatifs à cette époque nous empêche de préciser la date à laquelle fut achevée l'organisation de cette province que comandèrent, dans les premiers temps, les stratèges résidant dans les citadelles importantes. Notons qu'en dehors des stratèges de Silistrie (et les documents en mentionnent deux, à

savoir: Tzitzikios et Théodore primikerios), nous sommes en mesure d'affirmer aujourd'hui qu'il y en eut un troisième dans la capitale même des premiers tzars, à Preslav la Grande. En effet, un sceau récemment découvert à Silistrie, porte en légende le nom de Leon Pegonites[1] *στρατηγὸς Πρεσθ(λάβης) μ(ε)γ(άλης)*.

Dans les premiers monuments littéraires byzantins, le chef du Thème danubien est mentionné d'ordinaire comme *ἄρχων τῶν παριστρίων πόλεων καὶ χωρίων, ἄρχων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων καὶ χωρίων* (commandant des villes et contrées riveraines du Danube). Anna Comnena, dans sa langue savante, substitue pour la première fois à cette longue périphrase le terme de *Paristrion*. Puis, faisant peut-être en cela une concession au langage vulgaire, plus répandu, elle lui préfère un jour celui de *Paradùnavon*, son équivalent.

Ce terme, *τοῦ παραδουνάβου* dans le passage du manuscrit florentin où il est question de Leon Nikerites, duc de Paradùnavon, sous Alexios Comnène I-er, a été corrigé par les soins de l'éditeur en: *τοῦ Παραδανουβίου*[2] plus propre au langage hellénisant de notre princesse-écrivain. Cette dernière forme passa pour la bonne jusqu'à l'érudit grec Kougeas, qui fit remarquer qu'il s'agissait là d'une variante et qui rétablit ainsi la forme première qu'il importe de respecter[3].

Ce terme apparaît, en effet, à plusieurs reprises, pour désigner dans la sigillographie du XI-e siècle le duché byzantin sis sur le Danube. Peut-on en conclure que la langue vulgaire préférait cette appellation à celle de Paristrion? Mais voici une nouvelle variante: *Paradùnavis*. Nous la rencontrerons dans une note marginale consignée sur la page même du manuscrit (aujourd'hui: Paris. Coisl. 263) par les copistes d'un ouvrage religieux.

Cette note est datée avec précision du 4 avril 1059 et passa longtemps inaperçue, enfouie qu'elle était dans une collection de remarques recueillies par Sp. Lambros. Ce dernier ne la publia qu'en 1910 dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*. Nous avons été les premiers à souligner l'intérêt particulier de cette note qui mentionne, par ailleurs, toute une série de grands dignitaires de l'empire, à l'époque où les scribes, deux Cappadociens, s'employèrent à

---

[1] I. N. Bănescu—P. Papahagi, *Plombs byzantins découverts à Silistrie*, Byzantion, 10 (1935), p. 602—603.

[2] Reifferscheid,

[3] V. *Ἑλληνικά*, 3 (1930), 459.

la copie du manuscrit. En la relevant, Lambros ne comprit pas le terme de Paradùnavis qu'il prit pour un nom patronymique. Aussi glisse-t-il carrément à la table des noms: «Basilios Paradùnavis». Mais la phrase *δουκῶντος Βασιλείου μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι* ne saurait avoir d'autre sens que celui-ci, à savoir qu'en avril 1059, *le duc de Paradùnavis était Basilios magistros.* Nous avons mis certes les choses au point, mais l'erreur de Lambros a eu ses adeptes et Zlatarski a trouvé en elle un argument pour nier qu'il fut question de Paristrion dans cette note. Mais il a bien fallu se rendre à l'évidence et notre correction a finalement eu gain de cause. Nous avons eu la satisfaction de voir nos dire confirmés par Kougeas (voir article cité plus haut), par M. Lascaris [1], par le philologue Amantos [2], qui a montré que la langue grecque connaît à l'époque byzantine d'autres formations de ce type, à preuves *Παραβαρδάριον, Παρεύρια* qui dérivent des noms de fleuves respectifs. Fr. Dœlger a signalé lui aussi dans G. Akropolites un *τόπον Παρέβριον* [3].

Nous connaissons trois chefs du thème byzantin du Danube, dont les titres empruntaient les noms de Paradùnavon ou de Paradùnavis:

1. Le premier dans l'ordre chronologique est Simeon, élevé au rang des Vestes. Il s'intitule sur son propre sceau, étudié par Mordtmann [4] *κατεπάνω τοῦ παραδουνάβου*. Nous avons identifié en lui un personnage influent du règne de Romanos Argyros (1028—1034).

2. Le deuxième est ce Basilios, élevé au rang de Magistros et signalé en 1509 dans la note dont nous nous sommes occupés plus haut. Nous avons démontré qu'il ne fait qu'un avec le général Basilios Apokapes, célèbre à cette époque et mentionnée par d'autres documents concernant les luttes soutenues contre les barbares sur le Danube. Cette identification est aujourd'hui incontestée.

3. Le troisième est ce Leon Nikerites dont parle Anna Comnène en 1091 en l'appelant *δοὺξ τοῦ παραδουνάβου*.

Une heureuse trouvaille permet d'ajouter à la liste un quatrième commandant de Paradùnavon. On a découvert récemment, à

---

[1] *Sceau de Radomir Aaron*, Byzantinoslavica, 3 (1931).
[2] *Παραδούναβον, Ἑλληνικά* 4 (1931).
[3] B. Z., 32 (1932), 186
[4] *Ἑλληνικὸς φιλολ. σύλλογος* de Constantinople, suppl. au t. 17 (1886), 144.

Silistrie, un sceau qui a appartenu lui aussi à un chef du Thème danubien. La légende porte les titres de Anthypatos et Patrikios, suivi de ces mots: *καὶ κατεπάνου τοῦ Παραδουνάβου τὸν Κατακαλών*. Nous avons donc affaire à un Katepano du Duché danubien, dont la famille était Katakalon. Dans la communication qu'il nous a été donné de faire à propos de ce sceau à l'Académie roumaine, nous avons énuméré les motifs qui nous autorisent à voir dans celui qui l'a frappé un membre de cette famille et dont la vie se place à l'époque d'Alexis Comnène I, c'est-à-dire aux approches de Nikerites, sans doute peu après 1091.

Paradùnavon-Paradùnavis n'ont rien à voir avec l'appelation bulgare подоунавие, comme a essayé de le soutenir Zlatarski. C'est, comme le terme même de Paristrion, une formation purement byzantine. Elle dérive de *Δούναβις* attesté dès la fin du IV-e siècle par les Goths du Danube. V. Pârvan croît que Dunavis était la prononciation dace adoptée par les Goths [1]. Les formations analogues signalées par un philologue aussi distingué que Amantos, ne laissent aucun doute sur la nature byzantine de celle qui nous occupe, ni sur celle de Paristrion dans laquelle entre l'autre nom de *Ἴστρος*.

N. BĂNESCU

[1] *Consideraţii asupra unor nume de râuri daco-scitice*, Ac. Rom., Mem. secţ. ist., S. III, t. I, Mem. 1, Bucureşti, 1923.

LA ROMANITÉ BALKANIQUE

DISCOURS TENU LE 26 MAI 1936 PAR Mr. TH. CAPIDAN À L'ACADÉMIE ROUMAINE. BUCAREST 1936

M. Th. Capidan est sans doute, parmi nos savants, celui qui connaît le mieux la vie des peuples balkaniques. Les monographies monumentales sur les Méglénoroumains et sur les Macédoroumains, ses études fondamentales comme *Les Roumains nomades*, *Les rapports albano-roumains*, *Les rapports linguistiques slavo-roumains*, *L'élément slave dans le dialecte macédoroumain*, *Les Farcherots* et d'autres études et travaux de moindre étendue, constituent une partie de la production la plus précieuse de la linguistique roumaine d'après guerre. Ces travaux éclaircissent de nombreux problèmes très difficiles, autrefois obscurs, ils élargissent l'horizon de notre intuition et créent un fondement solide aux recherches futures. Doué de connaissances qui dépassent sensiblement le domaine de ses explorations, M. Th. Capidan se dédie avant et par dessus tout, avec une grande passion, aux problèmes concernant la romanité balkanique.

Entrant à l'Académie Roumaine, il a choisi pour son discours de réception un sujet qui constitue la synthèse des résultats auxquels l'ont conduit ses recherches sur les réalités balkaniques.

«La romanité balkanique» n'est, dans l'acception que cette expression a acquise chez M. Capidan, que le phénomène roumain, compris dans les limites de nos quatre dialectes et dans toutes les phases de son développement à travers les siècles.

Le problème cardinal qu'il s'est posé à cette occasion, et qui exerce sur nous une attraction permanente, concerne la question de nos origines, celle du territoire à l'intérieur duquel nous nous

sommes formés comme peuple néolatin distinct et, surtout, celle des facteurs qui ont déterminé le spécifique roumain.

Je résumerai dans ce qui suit les idées que M. Capidan a développées dans son discours et la conception sur laquelle il s'est arrêté, en réunissant ici les conclusions que je crois devoir être acceptées dans l'état actuel de nos recherches. Je leur joindrai les pensées nouvelles qui confirment de vieilles opinions et les suggestions auxquelles une réflexion très sérieuse est dûe.

La patrie primitive de tous les Roumains, ne peut avoir été comprise seulement dans les régions du nord de la péninsule balkanique, sur la rive droite du Danube. D'autant moins aurait-elle pu être comprise seulement dans le territoire entre Nich, Sofia et Scoplié (Tomaschek). Il est impossible et contre toute logique d'admettre que 14 ½ millions de Roumains aient tiré leur origine de ce seul petit triangle, pendant que 13 millions de Grecs, de Bulgares et d'Albanais seraient les descendants d'une population qui aurait occupé toute l'étendue restante de la péninsule jusqu'à la rive droite du Danube. En présence de tels chiffres il est évident que les Roumains primitifs, dans leur totalité, manquent d'espace suffisant, uniquement parmi les régions occuppées par les autres peuples balkaniques, et il faut nécessairement qu'ils aient vécu aussi au nord du Danube [1].

Un nombre quelconque de vieux mots albanais, grecs et slaves sont également connus aux Dacoroumains et aux Macédoroumains. Cette circonstance prouve que les ancêtres de tous les Roumains ont vécu ensemble au moins jusqu'à ce que les premiers Slaves s'établissent parmi et à coté d'eux. La séparation et, par conséquent, la différenciation des dialectes a commencé seulement après que quelque temps de vie commune avec les Slaves se fut écoulé. La vie commune de tous les Roumains primitifs et, par là, l'unité de leur langue, ne s'explique seulement pas par une continuité quelconque de leur établissement géographique. Par suite de leur caractère de pâtres nomades, le contact s'est maintenu entre eux même là, où ils étaient éloignés les uns des autres. Les Roumains d'aujourd'hui appartenant aux quatre groupes dialectaux «ne représentent pas seulement les descene dants de la romanité du nord de la péninsule balkanique et cell-

[1] Sur le problème de notre continuité en Dacie v. dernièrement l'exposé de M. S. Pușcariu tout resplendissant de lumières nouvelles (*Dacoromania* VIII, 299—306 et 319—329).

des régions romanisées à gauche du Danube, mais ils représentent aussi la romanité de la péninsule entière telle qu'elle a existé après la conquête des Romains ». Il nous faut admettre, pour la région du Pind particulièrement, une vie roumaine ininterrompue depuis l'époque de notre formation jusqu'aujourd'hui. Certains noms de lieux et de montagnes (Băiasa, Săruna, Moaşa, Dzâna, etc.) et certaines indications historiques prouvent ce fait [1].

Le caractère « balkanique » de notre romanité dérive avant tout du substratum thraco-illyrien qui est à la base de notre être. Les aspects qui en sortent constituent une totalité organique et unitaire et d'ordre général dans les limites de cette romanité. Ils ont leur source dans les tendances très anciennes qu'on peut également observer dans la langue albanaise. M. Th. Capidan attribue, en toute raison, d'accord avec d'autres auteurs, un grand rôle à l'hérédité. Le caractère balkanique de notre romanité s'accroît durant les siècles par le contact avec les autres langues balkaniques et particulièrement par l'influence de la civilisation byzantine et slave. Seulement, les effets de cette influence sont des particularités accessoires, caractéristiques dans leur totalité pour la péninsule balkanique entière, mais non communes à tous les parlers qu'on y rencontre et donc, pour ainsi dire, plutôt interbalkaniques que balkaniques, d'aspect différent de région

---

[1] Les conclusions concernant la région du Pind sont très précieuses. Mais il me semble qu'elles ne changent pas beaucoup la conception de ceux d'entre nous, pour lesquels la patrie primitive roumaine se trouvait au nord de la peninsule balkanique et dans les contrées romanisées à gauche du Danube. Pourtant elles lui ajoutent une mise au point importante. La patrie primitive a été et est dans notre pensée seulement la base territoriale pour la formation du peuple roumain, sa situation géographique expliquant même les aspects essentiels de notre langue, telles que les présente M. Th. Capidan. Nous n'avons pas imaginé tous les Roumains primitifs enfermés hermétiquement dans cette patrie, car ceci contredirait ce que nous savons de l'histoire de presque tous les peuples. Des groupements écartés de Roumains doivent avoir existé à l'époque primitive aussi au nord du Danube, parfois même à des grandes distances. (Cf. comment j'ai cru pouvoir présenter les choses pour les régions du nord du Danube, dans *Dacoromania* IV, p. 63, puis Dr. M. Friedwagner « Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit » dans *ZRPh.* LIV, pp. 665 et dernièrement S. Puşcariu dans *Dacoromania* VIII, pp. 328—329 et 336—341). Pour l'extension des Roumains primitifs nous avons gagné jusqu'ajourd'hui deux points extrêmes, d'une part le Pind au sud, d'autre part (v. S. Puşcariu « Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie », extrait de la *Revue de Transilvanie* III, no. 1, 1936) la région des limites de nord-ouest de la Roumanie.

en région et d'un dialecte à l'autre, même à l'intérieur de la même langue [1].

Il n'existe pas une race balkanique. Depuis les temps les plus reculés, la péninsule balcanique a abrité un mélange de populations dont l'origine se trouvait d'un côté aussi bien que de l'autre de la Mer Égée. Elles ont formé un conglomérat dans lequel les Grecs anciens se sont imposés dans le sud, les Thraces au nord-est et les Illyriens au nord-ouest. Les Grecs, par leur civilisation beaucoup plus avancée que celle des autres peuples balkaniques et par le rôle politique de premier odre qu'ils ont joué, auraient pu être les facteurs générateurs d'une puissante expansion de l'hellénisme dans la péninsule entière. L'éclat de la civilisation et de la politique d'Athènes et l'analogie avec d'autres cas dans lesquels les choses se sont passées de la même manière, ont fait croire à beaucoup d'hommes que l'hellénisme s'est imposé et superposé presque partout dans la péninsule à l'élément ethnique autochtone. L'auteur, en invoquant la configuration physique de la péninsule balkanique, avec les obstacles qui se dressent sans cesse devant la communication entre les diverses régions, nous montre combien fausses et exagérées apparaissent de telles opinions. Les Grecs, commerçants et marins, en différence p. ex. des Macédoroumains,

---

[1] S'il s'agit donc de caractériser notre romanité d'après ce qu'il y à de plus essentiel dans sa structure organique et d'après ce qui a été le plus décisif dans sa différenciation des autres peuples néolatins, nous l'appellerions peut-être plus convenablement « thraco-illyrienne » que « balkanique ». Toutefois, de cette manière nous ne faisons que remplacer le mot « roumain » par une autre expression faite pour évoquer l'idée de ce qu'il y a de plus spécifiquement roumain dans notre constitution d'ailleurs néolatine. Le terme « balkanique » ne me semble très propre, ni au point de vue géographique, ni au point de vue historique ou même linguistique. Par une lettre reçue de M. Capidan je me sais d'accord avec lui. Nous nous trouvons devant la difficulté de créer une autre expression plus convenable, bien qu'à un certain moment l'expression « balkanique » ait été nécessaire dans le cadre de nos raisonnements. Le terme « balkanique » a l'avantage de renfermer toutes les interférences balkaniques anciennes et récentes, jusqu'à nos jours, très caractéristiques pour l'histoire de notre langue roumaine. Je crois toutefois que nous n'éprouverions pas le besoin d'appeler «balkanique» le dialecte dacoroumain, beaucoup plus important, que les autres s'il n'y avait à côté de lui les dialectes macédoroumain et méglénoroumain. Malgré le « balkanisme » commun à ces trois dialectes, le dacoroumain diffère beaucoup, même sous ce rapport, de ceux du sud du Danube, car il a dans sa structure une foule d'éléments non-balkaniques. Et puis, le dialecte istroroumain ne peut certainement pas être appelé balkanique dans la même acception que les dialectes macédoroumain et méglénoroumain. Le terme « balkanique » acquiert donc des nuances différentes pour chacun des dialectes.

qui constituaient une population de montagnards et de pâtres, ou bien des Slaves agriculteurs, n'ont pas pénétré là où les places n'étaient pas ouvertes et où on ne pouvait les atteindre par la voie ouverte des mers ou des rivières importantes. Les Grecs, préoccupés d'asservir les autres peuples à leurs intérêts commerciaux, ne pratiquaient pas, dans leurs rapports avec ceux-ci, des méthodes qui leur auraient pu faire perdre la nationalité. Par là, même dans la péninsule balkanique, les régions montagneuses extérieures à la Grèce, occupées par d'autres races, n'ont pas été colonisées, donc ni grécisées, durant les siècles jusqu'aujourd'hui.

Les inscriptions grecques ne peuvent pas prouver la présence des Grecs là, où elle n'est pas confirmée par d'autres témoignages encore (noms toponymiques, documents historiques, etc.), comme p. ex. à l'intérieur de l'Albanie et dans la Macédoine. Partout où l'église dépendait canoniquement du patriarcat de Constantinople, la langue grecque était langue sacrée et officielle et les chrétiens mettaient leur ambition à l'employer dans leurs inscriptions, particulièrement dans les épitaphes.

Les Romains procédaient tout autrement. Peuple de grand dynamisme politique, militaire et administratif, ils avançaient dans toutes les directions, ne s'arrêtant devant les obstacles naturels que pour préparer des nouvelles conquêtes. Ainsi ils sont devenus les maîtres des régions les moins accessibles et leur ont imposé leur régime politique, leur civilisation et leur langue. C'est pourquoi les transformations provoquées dans la configuration ethnique de la péninsule balcanique par leur présence ont été beaucoup plus profondes que celles dûes aux Grecs. L'influence des Grecs, pénétrant à de grandes distances, se fondait sur la supériorité de leur civilisation et de leur culture. Devant de telles circonstances, on s'explique facilement que dans la langue albanaise et roumaine il y a aujourd'hui moins de vocables grecs anciens que dans les autres langues romanes. Quant à l'influence grecque ancienne, la romanité orientale ne diffère pas trop de celle de l'occident. Lorsque, par la suite, à partir de la fin du IV-e siècle environ, la romanité de l'est a commencé à se différencier de la romanité de l'ouest, l'élément grec ne pouvait plus avoir un rôle important et d'aucune façon un rôle décisif pour notre évolution. Les aspects nouveaux, roumains, de notre latinité se développent en dehors de son influence.

La différenciation de notre romanité à l'égard des autres régions romanes est dûe au fait que, à un moment donné, par

suite de l'émiettement de l'empire romain, nous avons cessé de constituer un tout organique, politique et social avec les autres peuples latins. S'il n'y a pas de doute sur les causes qui ont fait, avec le temps, du parler de nos ancêtres une langue romane différente, il nous reste toutefois à voir quels sont les facteurs auxquels notre langue doit ses aspects distinctifs.

Dans le domaine des particularités archaïques qui distinguent la langue roumaine des autres langues romanes et constituent son aspect le plus caractéristique, nous ressemblons davantage aux Albanais. Ce qui pourrait apparaître ici comme l'effet d'une influence grecque ou slave, est en partie d'origine préromane, en partie le résultat d'une évolution indépendante, ou la ressemblance dûe à notre influence sur ces langues ou bien le résultat d'une interférence ultérieure. De même, ce qui unit depuis les temps les plus reculés la langue roumaine à la langue albanaise, ne saurait souvent s'expliquer dans notre langue par l'albanais ou inversement, surtout dans le domaine lexical [1]. Ainsi il faut admettre que, en pareil cas, les deux langues continuent, conformément à leur évolution, des éléments autochtones communs, thraco-illyriens. Ces éléments sont, d'après l'opinion de l'auteur, une série de mots [2], la voyelle *ă*, la position enclytique de l'article défini et le participe employé comme nom verbal, outre d'autres particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques [3].

---

[1] Tout comme certains slavismes évidents ne sauraient être expliqués par aucune des langues slaves qui nous sont connues, de façon que, d'après toutes les probabilités, nous ne pouvons les avoir des Slaves voisins à nous. La conclusion s'impose que nous les avons reçus d'une population slave du nord du Danube absorbée par nous. (Cfr. S. Puşcariu « Les enseignements de l'atlas linguistique de Roumanie » dans *Revue de Transilvanie* 1936 pp. 5—6 et *Dacoromania* VIII, 354, cf. p. 121).

[2] Certains d'entre eux pourraient toutefois trouver une autre explication (v. sur *gata* et *măgura* E. Petrovici, *Dacoromania* VII, pp. 348—49, cfr. S. Puşcariu *ib.* VIII, p. 348).

[3] Je crois, qu'il ne faut pas douter de la vérité comprise dans la conclusion de l'auteur, concernant le rôle du substratum thraco-illyrien. Contre la conception de principe, sur laquelle elle se fonde, on ne peut invoquer aucun argument convaincant. Elle a été adoptée par les linguistes avec une approbation théorique presque unanime. (V. aussi les indications bibliographiques de M. Th. Capidan dans la note 2 de la p. 10—11 et les notes des pp. 48—49). Les hésitations qu'elle rencontre s'expliquent par la difficulté de vérifier par des faits beaucoup plus nombreux et plus concluants que ceux sur lesquels les adhérents se sont fondés jusqu'à présent.

Combien alléchantes que soient les ressemblances à apparence archaïque entre notre langue et l'albanais, la conclusion à laquelle

---

Nous admettons tous qu'en des temps très reculés nos ancêtres ainsi que ceux des Albanais ont vécu les uns à coté des autres. D'où pourraient nous arriver les coïncidences albano-roumaines, qui ne sauraient être empruntées d'une langue à l'autre, sinon du substratum commun, ou mieux dit, des substratums téhniques étroitement apparentés des Roumains et des Albanais? Notre trésor lexical connaît quelques exemples de cette espèce. Combien que je sois de la même opinion que M. Th. Capidan, les incertitudes surgissent vite et de tous côtés en matière de détails.

La voyelle *ă* est-elle un emprunt direct que nous avons reçu de la langue autochtone, ou bien n'apparaît-elle dans notre usage que plus tard, par suite d'une prédisposition héréditaire, transmise par ce substratum? À côté de *ă* il faut mettre la voyelle *â*. Celle-ci n'a pas de correspondant albanais, mais, selon toute probabilité, *a* en position nasale en passant à *â* est devenu d'abord *ă*. Par conséquent, *â* est un *ă* évolué, pouvant apparaître ensuite, même là où il n'y a pas eu une phase antérieure *ă*, dans des cas comme, *râu*, *târg*, etc. La voyelle *ă* se développe surtout de *a* non accentué, donc dans les mêmes conditions que *u* et *i* de *o* et *e* non accentués, et *â* de *a* accentué en position nasale, donc surtout dans les mêmes positions que *u* et *i* de *ó* et *é*. Ce parallélisme entre *a*, *o*, *e* > *ă (â) u*, *i* est-il en rélation avec le substratum linguistique primitif? Je crois avoir montré, au moins pour la position non accentuée, que son origine est autre et j'ai eu l'approbation de M. Th. Capidan (*Dacoromania*, III, 169).

Si nous supposions que *ă* fût un emprunt direct du parler des Thraco-Illyriens, nous n'eussions pu l'avoir d'abord que dans les mots reçus d'eux. Une fois pénétré par cette voie dans notre système vocalique, il aurait pu se développer ensuite aussi dans les mots d'origine latine. Mais l'altération et la transformation du système phonétique par des influences étrangères se produit seulement là où le sujet parlant a commencé à se dénationaliser. Il est difficile d'admettre pareille chose pour la langue des Roumains, qui a conservé son caractère roman et dont le système phonétique a résisté à travers les siècles à toute influence extérieure. Rappelons un autre phénomène qui se passe sous nos yeux. Les Macédoroumains ont reçu les spirantes-dentales *ϑ* et *δ* des Grecs, mais ils remplacent d'habitude le *ϑ* par *h'*,*k'*, *s*, *f*, *d* ou *t*, le *δ* par *d*, rarement par *z*. Seuls les Macédoroumains du sud conservent non seulment presque régulièrement le *δ* et le *ϑ*, mais ils introduisent ce phonétisme grec même dans les mots d'origine latine (*arăδătsină*, *coarδă*; une forme comme *δală*, d'origine albanaise, attestée chez Daniil, v. Th. Capidan, *Aromânii*, 358 et *Dacoromania*, II, 529, est probablement une forme savante de l'auteur cité, qui connaissait la langue albanaise). Un seul phénomène phonologique qui nous rappelle la langue grecque est commun, au nord et au sud, dans toute l'étendue du dialecte macédoroumain. C'est la transformation de *au* et *eu* en *av* et *ev* respectivement *af* et *ef*. Mais comme le nord se montre encore très réfractaire à toute influence néogrecque sur son système phonétique, l'opinion de M. Capidan que ce phénomène, qui existe aussi dans l'albanais, pourrait ne pas remonter à la langue grecque, apparaît comme très fondée (*Aromâni*, 288). Mais ce n'est pas tout. L'évolution

aboutit M. Th. Capidan nécessite la confirmation de quelques faits analogues, pris dans d'autres domaines que celui du langage.

---

au > *av* et *eu* > *ev* appartient aussi au dialecte istroroumain et a laissé des traces dans le Banat; des formes semblables (*l'ovratică*, *Lovreč*, *Lavra*) se trouvent également dans la langue serbo-croate. M. S. Pușcariu, en relevant ces faits (« Studii Istroromâne », II, pp. 334—335), montre que le phénomène est roumain primitif, mais il déclare que nous ne disposons pas encore d'une documentation suffisante pour conclure si chez les Macédoroumains ce phénomène remonte à l' époque primitive ou s'il est d'origine grecque. Cette dernière hypothèse, de l'origine grecque, nous semble maintenant exclue, vu que le conservatisme phonétique du nord reste inébranlé. Mais alors voici un fait très intéressant dont on devrait tenir compte quant à l'influence du substratum thraco-illyrien.

En différence des Macédoroumains du nord, ceux du sud non seulement ont fait une large place dans leur langue à *δ*, et *ϑ*, mais ils transforment selon la coutume grecque les *t*, *k*, *p* après nasales *(n*, *η*, *m)* en *d*, *g*, *b* et conservent la phonique *γ* de la langue grecque, en remplaçant quelque fois même le *g* par *γ* de la langue grecque (pour les différences, concernant le phonétisme, entre le nord et le sud macédoroumain, cfr. Chr. Geagea, *Elementul grec în dialectul aromân* dans « Codrul Cosminului » VII, 236—240, 246—247, Th. Capidan, *Aromânii*, 356—359, 295, 313, 327). Des phénomènes semblables d'aliénation, nous en trouvons, en ce qui nous regarde, chez les Istroroumains (cf. S. Pușcariu, *Studii istoromâne*, II, 329). Les Macédoroumains du sud et les Istroroumains sont des populations en plein déclin national, situation qui ne saurait être admise pour les Roumains primitifs. Ceux-ci ont été d'une vitalité ethnique singulière et ascendante comme le prouve la force de résistence et d'expansion de leurs descendants (cf. S. Pușcariu, *Dacoromania*, VIII, 304—305; M. Friedwagner remarque la vitalité des Macédoroumains dans *Über Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*, 667—668). C'est pourquoi je crois encore maintenant que *ă* et *â* « ont apparu spontanément dans le parler de nos ancêtres » (*Dacoromania*, IV, p. 59), ce qui n'exclut pas que nous ayons affaire à un phénomène d'« atavisme linguistique » (cf. mon *Mic tratat de lingvistică generală*, 116) dû au substratum thraco-illyrien, mais je me sens ici encore — à part l'hypothèse de l'emprunt direct — d'accord avec M. Th. Capidan.

J'ajoute encore une remarque. L'article apparaît assez tard dans la technique du langage humain. Sa fonction est l'expression d'une conception plus achevée des choses et suppose une civilisation plus avancée (cf. *ib.*, pp. 81—83). L'article est partout un élément secondaire développé d'un autre élément, dans la plupart des cas un pronom de caractère démonstratif. La langue latine le crée à peine à l'époque préromaine. Il n'est pas probable que les Thraco-Illyriens l'aient eu à cette époque ou même avant les Romains. (J'ajoute, en corrigeant les épreuves, que M. Gamillscheg aboutit à des conclusions semblables dans sa récente étude « Zum romanischen Artikel und Possessivpronomen » dans *Sitzungsber. der preuss. Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Klasse 1936, XXVII. M. Gamillscheg prouve que la position enclitique est une particularité commune autrefois à la romanité entière, conservée avec beaucoup de fidélité

Une symbiose à effets aussi importants dans la structure de la langue, ne pourrait ne pas avoir laissé d'autres traces dans la vie sociale. L'auteur complète son argumentation de ce côté aussi.

Les Albanais du nord, divisés en de nombreuses tribus appelées *fys*, nous rappellent, par cette organisation et par les traditions et les coutumes qui s'y rapportent, les anciens Illyriens, qui en cela se distinguaient beaucoup des Thraces. Les pâtres macédoroumains du Pind, avec leurs *fălcări*, leur ressemblent sous ce rapport. Ainsi les Albanais du nord et ces pâtres macédoroumains se groupent selon le principe de la parenté, en familles et en tribus *(fys*, resp. *fălcare)*, les Roumains au nord du Danube selon le principe géographique, en villages. M. Th. Capidan arrive ainsi à la conclusion que les Albanais avec leurs tribus continuent la vie ancienne des Illyriens, qu'ils sont en effet des Illyriens, dont la langue a été influencée par la langue des Thraces. Ceux-ci, apparentés aux Illyriens, paraissent ici indispensables, parce que nous ne pouvons douter de leur mélange avec les Roumains et que de cette seule manière peut s'expliquer le fonds thraco-illyrien dans ce qu'il y a de commun dans le langage et en général dans la vie des Albanais et des Roumains.

Les établissements des premiers doivent s'être étendus autrefois beaucoup plus vers le nord et vers l'est, où ils touchaient aux derniers. Les Tosques particulièrement « ont descendu très tard dans leurs emplacements d'aujourd'hui ». En de telles conditions

---

dans la langue roumaine et il affirme qu'ici il ne saurait être question d'une influence du substratum. Cf. surtout pp. 328—356)

La langue albanaise aura donc reçu l'article de façon plus probable par l'influence du latin, tout comme le slave bulgare fera plus tard sa connaissance et le développera seulement après son installation dans les Balkans. Mais enfin, nous nous trouvons en présence d'un problème qui, dans la plupart des cas, ne permet pas encore des mises-au-point certaines, et d'autant moins pour des langues que nous ne connaissons pas suffisamment. Mais M. Th. Capidan n'a pas en vue autant la présence que la position enclitique de l'article dans les langues albanaise et roumaine. La préférence accordée par nous à la position enclitique pourrait être aussi le résultat d'une prédisposition héréditaire pour des telles positions et ce penchant nous distingue des autres peuples néolatins (cf. aussi mon étude « Pronumele personal în funcțiune morfologică verbală », Cluj 1933, p. 14). Je ne conteste donc ni dans le cas de *ă*, ni pour la position de l'article la probabilité d'un rapport avec le substratum thraco-illyrien.

on comprend aisément que des héritages communs, des influences et des emprunts réciproques unissent les langues albanaise et roumaine [1].

AL. PROCOPOVICI

Que les Tosques aient été autrefois plus au nord et qu'ils aient immigré seulement plus tard vers le sud dans leurs habitations actuelles, c'est une hypothèse qui a été souvent soutenue ou qui semblait au moins très vraisemblable (cf. par ex. S. Puşcariu « Zur Rekonstruktion des Urrumänischen, 63 ou la remarque de M. Friedwagner, oeuvre citée, 666). De cette manière, ai-je dit dans le temps, s'expliquent mieux certaines ressemblances entre l'Albanais et le Roumain et particulièrement entre le dialecte tosque en différence du guègue et le dialecte dacoroumain. J'ai donc soutenu que l'ordre géographique entre les deux dialectes albanais s'était renversé par ce déplacement (*Dacoromania*, IV, 66). Mais ici je voudrais ajouter que le fait souligné par M. Th. Capidan, que même en ce qui concerne leur organisation (les « fys »), les Guègues diffèrent de nous, ceux du nord, plus que les Tosques, s'accorde avec cette hypothèse.

« Les coïncidences linguistiques avec les Albanais, soutient M. S. Puşcariu, prouvent une seule chose, hors de doute, à savoir que des ancêtres à nous ont vécu ensemble avec des ancêtres des Albanais actuels. « *La transformation de la langue latine en langue roumaine*, dans les régions du cours inférieur du Danube, n'est dûe ni au retentissement du substratum daco-thraque, comme le croient quelques-uns, ni à l'adstratum albanais, ni au mélange avec une autre langue, comme l'admettent d'autres auteurs, mais elle *s'explique par le fait que la population romaine s'est rustiquée après la fin de la civilisation romaine dans ces contrées* » (*Dacoromania*, VIII, 330—331, cf. 333).

Il me semble que la transformation de la langue latine en langue roumaine n'a pu trouver une explication plus propre et plus heureuse que par « la rustification ». Comment la langue roumaine pourraît-elle être une langue néolatine, si sa transformation n'était pas issue de ses propres ressources matérielles et dynamiques? Étant donné que chez nous le latin classique a été oublié et que toute vie urbaine a disparu, la rustification est évidente et les raisonnements de M. S. Puşcariu me semblent impéccables. Le caractère tout à fait rustique des agents du développement de notre langue lui a imprimé son aspect particulier.

Mais on peut discuter encore le sens dans lequel s'est produite cette rustification. La symbiose avec d'autres populations n'a pu rester sans suites, surtout là où nous les dénationalisions et où nous nous fondions avec elles. Peut-être que sans l'invasion des barbares le processus de la romanisation n'aurait pu se développer dans la même mesure ou même point du tout là où la domination romaine a cessé. Le péril commun a solidarisé les Romains restés sur place et les aborigènes; les premiers formaient l'élément d'élite et par là dirigeant. Ce que signifiait cette communauté, nous pouvons nous l'imaginer d'après les aspects que la langue roumaine a reçus aujourd'hui là ou nous nous trouvons à coté des Hongrois, des Saxons, des Ukraîniens, des Grecs, des Croates, etc., malgré, par endroit, les adversités entre nous et eux. Il est vrai que ceux d'entre eux que nous avons dénationalisés, comme p. ex. les Bulgares établis en Valachie, parlent notre langue d'une manière telle que nous ne pouvons plus les

distinguer des Roumains d'alentour. Mais en quelle direction pourrait se développer notre langue, là où elle a reçu une teinte magyare ou ucraïnienne etc., si l'influence de l'élément urbain, des classes instruites, de l'école et de la langue littéraire n'intervenait pas pour remettre les choses, si donc aujourd'hui encore notre vie était tout à fait rustique? Imaginons-nous p. ex. que les Macédo-roumains du sud arrivassent à vivre isolés et privés de tout contact avec les Grecs et avec les autres Roumains, ou que les Istroroumains avec leur puissante influence croate se trouvassent dans une situation identique. Où aboutiraient leurs dialectes? Où les mènerait le matériel grec, resp. croate avec leur dynamisme inhérent, qu'ils se sont approprié?

Pouvons-nous constater des influences analogues dans les temps primitifs de notre rustification jusqu'à ce que la langue latine de nos ancêtres soit devenue roumaine? Il me semble qui si. Nous ne pouvons pas trop attribuer aux Slaves un tel rôle. « L'influence slave n'est donc pas au commencement, mais à la fin de l'époque de la formation de la langue roumaine » (S. Puşcariu, *ib.*, 348). Ce sont des vérités dont nous ne doutons plus, devenues presque lieux communs, quoique nous rencontrions encore d'autres opinions, sur les Slaves particulièrement. Mais personne ne conteste qu'il a existé une influence albanaise à l'époque roumaine primitive. Ce qui a été étiqueté comme élément albanais nous conduit d'autre part jusqu'au substratum thraco-illyrien. Même s'il n'en était pas ainsi, nous devrions lui accorder l'importance qui convient, à cause de la rustification de notre vie. Dans le concert de notre rustification se mêlent des notes thraco-illyriennes que M. Th. Capidan a le mérite d'avoir rendues plus distinctes.

Nous pouvons distinguer dans l'histoire de notre évolution une époque « slave » de cohabitation chez nous avec une population slave et de prolongement de cette symbiose par l'introduction et par la conservation de la langue paléoslave comme langue officielle et sacrée. Mais à ce temps-là la langue roumaine avait déjà développé son caractère néolatin. Il me semble d'autant plus que l'époque de notre formation nous pourrions l'appeler aussi époque thraco-illyrienne.

L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA ROUMANIE[1]

Après une intense activité de près de huit années, le Musée de la langue roumaine de Cluj achève de préciser l'image géographique des différentes dialectes du territoire roumain par la publication de l'Atlas Linguistique de la Roumanie, c'est-à-dire de la langue roumaine, le plus oriental des idiomes romans.

Cet ouvrage, réalisé sur le terrain en utilisant les questionnaires des autres atlas romans et en suivant la même méthode d'enquête, contribuera selon nous, dans une large mesure, au progrès des études de géographie linguistique inter-romane.

Nous sommes tout particulièrement heureux de déclarer que nous devons d'avoir pu mener à bien cette œuvre au haut patronage de notre auguste protecteur, S. M. le Roi Carol II, qui, par l'intermédiaire des Fondations royales, a contribué, grâce à une aide financière des plus importantes, tant à l'accomplissement des enquêtes qu'à l'édition du premier volume.

L'animateur et l'initiateur de ces travaux, le professeur S. Pușcariu, a su encourager et soutenir les deux enquêteurs de

---

[1] Pour l'histoire de l'Atlas linguistique de la Roumanie (ALR.), voir: Notre étude: *Buts et méthodes des enquêtes dialectales*, Paris, 1927, ainsi que nos articles: *L'atlas linguistique de la Roumanie* (dans la *Revue de linguistique romane*, tome IX, nos 33—34 (1933), p. 86—120.

Din Atlasul linguistic al României, dans *Dacoromania* (DR.), Bulletin du Musée de langue roumaine de Cluj, VII, 1931—1933, p. 55 et suivantes.

Cu prilejul Buletinului Atlasului linguistic italian (Bolletino dell'Atlante linguistico italiano), DR. VIII, 1933—1936 p. 163—174.

S. Pușcariu a fait une comparaison entre l'ALR. et *Sprach- und Sach-Atlas Italiens und der Süd-Schweiz*, de K. Jaberg et J. Jud, dans D.R VI (1929-30), p. 504—518.

l'Atlas qui, à leur tour, ont apporté à l'accomplissement de leur tâche leurs connaissances acquises à l'étranger, comme tout leur élan juvénile.

* * *

L'Atlas linguistique de la Roumanie comprend deux enquêtes parallèles qui se complètent l'une par l'autre.

La seconde (A L R. II), menée par mon collègue Émile Petrovici, avec un questionnaire distinct de celui de la première, et comprenant 4800 questions, a été faite dans environ 80 points [1] distants de 100 km. environ et différents de ceux où j'ai moi-même effectué mes recherches. Elle sera terminée en 1937.

Nous avons intentionnellement laissé dans les deux questionnaires un petit nombre de questions identiques afin de parvenir à une plus étroite collaboration [2].

La seconde enquête s'est faite sur un plus grand nombre de sujets que la première. L'on y a donné une attention toute particulière à l'élément minoritaire habitant notre territoire, qui a influencé les dialectes roumains comme il a été influencé par eux [3]. A L R.II. comprendra un matériel linguistique rassemblé dans des communes serbes (deux), ruthènes (deux), bulgares (deux), magyares (trois), allemandes (deux) et une tzigane.

Ces matériaux ne serviront pas seulement aux études sur la langue roumaine mais ils seront d'un intérêt tout particulier pour les idiomes dont font partie les parlers de ces villages minoritaires [4].

À la fin de la deuxième enquête, mon collègue E. Petrovici aura rassemblé un matériel extraordinairement riche, environ

---

[1] Par « point » nous entendons les communes enquêtées.

[2] Notre article: « *Mână* » *cu pluralul*, dans DR., VII, p. 93—102, constitue un début de collaboration de ce genre entre les deux enquêtes. Cet article démontre comment celles-ci se complètent.

[3] Mon collègue E. Petrovici a montré dans son étude, *Graiul Caraşovenilor* (Bibliothèque *Dacoromania* nº 8), Cluj, 1935, comment se sont conservés dans le langage de cette population minoritaire des mots d'un ancien phonétisme roumain (cf. *strigl'ata*, p. 83 de cette intéressante étude). Dans l'enquête que j'ai faite chez les Houtzouls et chez les Ucraïniens de Bucovine, j'ai noté un nombre considérable d'éléments roumains entrés dans le dialecte des communes Şipotele Sucevei (hameau Izvor du département de Rădăuţi) et Vijnicioara (département de Storojineţ).

[4] Cf. S. Puşcariu dans le *Prospectus de l'Atlas linguistique de Roumanie* (Bucarest, 1936).

360.000 fiches auxquelles s'ajoutera un nombre considérable de textes, de photographies, d'enregistrements phonographiques.

* * *

La première enquête (ALR. I.) a été faite par l'auteur de cet article dans 301 communes, sur une liste de 2160 questions. Dans ces communes sont également compris des villages minoritaires sur lesquels nous insistons par la suite. Si l'on compte en plus les documents réunis à l'occasion des recherches poursuivies avec les trois écrivains consacrés [1], cette enquête a enregistré la totalité de ses matériaux linguistiques sur 661.960 fiches. Des photographies et des textes complètent l'image du parler de chaque commune étudiée.

Les deux enquêteurs ont également filmé différentes habitudes (noces, etc.) et occupations de la population roumaine (fauchage, binage, etc.). La suite de ces films a dû être à peu près abandonnée durant les dernières années de l'enquête par suite des difficultés financières.

Insistons sur quelques caractéristiques de l'ALR.

Richesse du Questionnaire. Les 2160 questions comprennent, dans la même interrogation, le singulier aussi bien que le pluriel des mots et, pour le verbe, ses six formes. Nous pouvons donc compter, pour chaque village, un ensemble approximatif de 6000 réponses [2]. Outre les 2160 questions, la partie introductive comprend 60 interrogations supplémentaires concernant la commune et le sujet enquêtés. Ces interrogations présentent *l'aspect social du village* et *la situation culturelle, économique,* etc., de la personne enquêtée, deux problèmes extrêmement importants en liaison avec l'étude du parler d'une commune.

Collaboration avec les autres Atlas romans. Notre collaboration avec les atlas romans présente deux aspects qui vont permettre un progrès et la conquête de nouveaux horizons dans le domaine des langues romanes. Le premier de ces aspects est celui qui résulte

---

[1] Voir le même *Prospectus.*

[2] M. E. Gamillscheg qui a enquêté parallèlement à nous dans les communes Tâmpeni (département de l'Olt) et Drăgănești (département de Teleorman) compte le même nombre de réponses pour notre enquête. Voir son importante étude *Die Mundart von Șerbănești-Titulești*, Iéna, 1936, p. 4 (publiée dans *Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie*, Band VI, 1—2).

de notre présence sur le terrain avec les trois enquêteurs éprouvés: A. Griera, Ugo Pellis et P. Scheuermeier.

La riche expérience de ces derniers, leurs observations, leurs conseils même sur ce que doit éviter un enquêteur, ont été, dans une large mesure, la pierre angulaire de la méthode de recherche de l'ALR. Nous devons, reconnaître que, si celui-ci se présente dans les meilleures conditions, il le doit à notre collaboration avec les enquêteurs et les directeurs d'atlas. Les dernières leçons de J. Gilliéron, les discussions avec M. Roques, les conseils de J. Jud et de M. Bartoli sont la base de l'ALR. À la veille de l'apparition de notre œuvre, nous sommes heureux de reconnaître la contribution indirecte de ces maîtres au perfectionnement de nos méthodes de travail. La participation à une enquête dialectale pose une foule de problèmes qui ne sauraient être saisis dans un traité, quelle que soit la façon magistrale dont il ait été écrit. L'expérience demeure ici souveraine. À notre avis l'absence de ces collaborations se laisse sentir dans l'Atlas linguistique polonais subcarpatique (M. Małecki et K. Nitsch, *Atlas językowy Polskiego Podkarpacia,* Kraków, 1934), dont les auteurs, dans le volume introductif, soulèvent des objections méthodiques sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord avec eux (par exemple, présence de deux sujets qui se complètent réciproquement, etc.).

Le second aspect de notre collaboration est le résultat du premier. Le questionnaire des deux enquêtes a eu comme base tous ceux des autres atlas romans. Par suite, un nombre considérable d'interrogations de l'ALR. figure dans les autres ouvrages du même genre, fait qui permettra dans l'avenir l'établissement d'une carte linguistique présentant les parlers de toutes les langues romanes étudiés par la méthode de la géographie linguistique. Cette carte montrera le conservatisme de certaines régions de l'empire romain, conservatisme connu seulement par les informations qu'offrent des dictionnaires et des travaux dialectaux régionaux dépourvus de l'étendue géographique des phénomènes. À côté de ce conservatisme, l'on y verra également les influences exercées par les langues voisines sur chacune des langues romanes prise à part. Les innovations dans les différents parlers vont apporter la contribution originale de chaque sujet parlant, toujours en action sur le trésor de la langue par laquelle il extériorise sa pensée.

Originalité de nos questionnaires. Pour avoir des réponses aussi fidèles que possible comme pour lâcher les rênes aux sujets dans

leurs reparties, nous avons pratiqué sur une grande échelle l'interrogation indirecte et par gestes, etc. [1].

D'autre part, nos questions ont été rédigées en tenant compte de la situation culturelle et économique des personnes qui devaient servir de sujets. Comme la majorité absolue de notre pays (80 %) est formée de paysans s'adonnant à l'agriculture et à d'autres occupations apparentées à celle-ci, les questionnaires de l'ALR. ont *un caractère nettement paysan*. Ils ont en vue en premier lieu la vie du village roumain avec toutes ses préoccupations. Un certain nombre de questions prévues par nous ne figure pas dans les autres atlas romans parce que, dans les pays occidentaux, les circonstances sociales et économiques diffèrent de celles de chez nous. Cette part d'individualité roumaine dissemblable du caractère romain d'Occident nous rapproche de ce monde romain balkanique présenté si magistralement et de façon si convaincante par le professeur Th. Capidan dans sa récente étude *Romanitatea balcanică* [2].

Importance de l'ALR. pour la langue roumaine. Un atlas consacré à une langue doit embrasser tous les dialectes de celle-ci, aussi bien que ceux des éléments nationaux hors des frontières.

Cette pensée nous a conduits quand nous avons enquêté quatre villages de la rive gauche du Dniester (Union Soviétique), un de Tchécoslovaquie, deux de Hongrie, quatre de Yougoslavie et un de Bulgarie. Ces recherches n'ont pas toujours pu avoir lieu sur place, certains étrangers ayant cru voir dans nos préoccupations non des problèmes scientifiques mais des manœuvres politiques.

Le territoire du dialecte dacoroumain paraît suffisamment unitaire et, comme nous l'avons observé à d'autres reprises, l'on ne saurait parler d'un dialecte appartenant spécifiquement à la Transylvanie [3] ou au Banat. Dans le cas de ce dernier, nous observons que certains phénomènes passent au Nord du Mureş, atteignant les Monts Apuseni, tandis que d'autres descendent au centre du Banat, vers Reşiţa. Notre atlas confirme ainsi les déplacements de la population et, dans le cas de l'identité des parlers sur les

---

[1] Nous avons insisté sur ce problème dans notre article de la *Revue de linguistique romane*, n° cité.

[2] Th. Capidan, *Romanitatea balcanică*, Académie Roumaine, discours de réception, LXVII, Bucarest, 1936.

[3] Voir notre étude *Câteva capitole din terminologia calului*, extrait de D R., V (1928), p. 60.

deux versants des Carpathes, la transhumance de nos pâtres. L'unité des parlers dacoroumains est due en grande partie à ce fait, reconnu par d'autres d'entre nos savants (mais qu'il est possible de démontrer géographiquement par le seul Atlas).

Cette unité n'est cependant pas aussi grande en Transylvanie que dans l'Ancien Royaume; les différences de lexique, de phonétique, de morphologie, sont suffisamment prononcées. Nous nous demandons si ce fait ne pourrait pas être attribué aux circonstances politiques et sociales (le paysan de la Transylvanie ne pouvait passer du domaine d'un seigneur à celui d'un autre noble).

Présence des dialectes dans l'ALR. Une orientation d'une importance considérable pour notre langue nous est offerte par les villages aroumains, méglénoroumains et istroroumains, enquêtés avec le même questionnaire que les localités dacoroumaines. L'on connaît leur importance pour l'étude de la langue roumaine, l'Atlas ne fait que la confirmer par les réponses mentionnées.

Chez les Aroumains et les Méglénoroumains interrogés en Dobroudja, la première enquête a profité de la participation sur le terrain du professeur Th. Capidan, le plus éminent connaisseur des dialectes aroumain et méglénoroumain comme des problèmes de linguistique balkanique. Il a lui-même fixé les villages qui devaient être étudiés et a facilité la réalisation des recherches par une collaboration très particulièrement précieuse [1].

Chez les Istroroumains, j'ai enquêté sur place, en même temps que Ugo Pellis qui effectuait ses recherches pour l'ALI. (Atlas linguistique italien) [2].

En examinant un nombre considérable de cartes de l'ALR. I. dressées jusqu'à présent, nous constatons un fait surprenant: la partie septentrionale du territoire dacoroumain, entre autres particularités (une tendance accentuée à diphtonguer les voyelles, une différence du lexique), présente fort souvent des ressemblances avec le dialecte aroumain et, en partie, avec le méglénoroumain. Une partie des villages aroumains, aujourd'hui dans une zone de puissante influence grecque, présente de nombreux emprunts à

---

[1] M. Th. Capidan a soumis à ses recherches, en se servant du questionnaire développé de la deuxième enquête, deux communes, l'une aroumaine et l'autre méglénite.

[2] Sur cette enquête, voir notre article *Cu prilejul Buletinului Atlasului linguistic italian*, dans D R., VIII, p. 167, n. 1.

la langue hellénique, à la différence des Aroumains du Nord, plus conservateurs et au langage plus dépourvu de syncope. Même cet *a*, ajouté au commencement d'un mot, assez généralisé en aroumain, est plus fréquent dans la zone septentrionale du territoire dacoroumain (par exemple *asudoare*, plus au Sud *sudoare* et, en Valachie, *năduşală)*.

* * *

Pour confirmer par des exemples certaines affirmations et pour illustrer l'importance de l'ALR., nous présentons les réponses reçues à l'interrogation n⁰ 100 du questionnaire de notre enquête (enquête I).

Il est important de signaler que cette question a été posée par gestes en montrant le ventre. Ce procédé a rendu impossible toute suggestion ou influence de notre part. Les sujets ont répondu librement, prononçant le mot qui désigne dans leur patois cette partie du corps. Les nombres de la carte ci-jointe représentent les communes où nous avons poursuivi nos recherches avec le questionnaire de la première enquête qui, comme nous l'avons dit, comprend 2160 interrogations.

Nous avons fixé les dialectes sur la carte de la manière suivante: dans la partie du bas, à gauche, les Istroroumains [1] et, toujours en bas, mais à droite, les Aroumains [2] et les Méglénoroumains [3], parce que ceux-ci habitent aujourd'hui dans la partie Sud de la Dobroudja, étant installés là comme colons depuis environ dix ans.

Les autres numéros cartographiques qui apparaissent au-delà des frontières actuelles de notre pays représentent des communes qui parlent le dialecte dacoroumain. Le n⁰ 3, en bas, à gauche de la carte, est la commune *Batinac* (en roumain *Batinţ)*, près de Cuprija, localité située à 160 km. environ au Sud de Belgrade, dans la direction de Nich. Elle fait partie d'un groupe de sept

---

[1] Le n⁰ 01 représente le hameau Briani (anciennement Brdo) de la commune Valdarsa (anciennement Susnieviţa) et 02 représente le hameau Seiane (Jeiani) de la commune politique Castelnuovo d'Istria.

[2] Les communes suivantes ont été étudiées chez les Aroumains: 04 *Pleasa* (en Albanie), 05 *Giumaia de Sus* (hameau Crupnic) en Bulgarie, 06 *Selia de Sus* en Grèce, 07 *Perivoli* en Grèce et 08 *Avdela* en Grèce (le sujet de cette commune était arrivé depuis deux jours seulement en Roumanie, pour visiter des parents installés chez nous comme colons).

[3] Chez les Méglénoroumains ont été enquêtées les communes suivantes: 012 *Liumniţa* et 013 *Ţârnareca* en Grèce.

communes environ qui parlent encore aujourd'hui un patois roumain où se retrouvent les particularités caractéristiques du Banat.

Dans le coin droit du haut de la carte, nous avons placé les réponses reçues dans les points minoritaires (ruthènes, sicules). Nouș montrons ainsi la contribution de l'ALR. I. pour les langues dont font partie ces communes.

Les réponses reçues de nos écrivains se trouvent au bas de la grande carte sous les initiales majuscules B (I. Al. Brătescu-Voineşti), S (M. Sadoveanu) et A (I. Agârbiceanu).

La carte que nous présentons ne comprend pas les matériaux linguistiques notés dans les communes étudiées, mais seulement la fixation des aires lexicographiques que nous limitons présentement sur l'examen des réponses [1].

Les particularités d'ordre phonétique *(pînčit'e,* etc.) et morphologique *(pîntec,* singulier analogique; *burturi,* pluriel analogique, etc.) n'entrent pas dans la présentation actuelle de cette carte [2].

Dans le territoire *dacoroumain,* nous constatons l'existence des aires suivantes:

I. Aire du mot *burtă* que DA. *(Dictionnaire de l'Académie Roumaine) s. v.* considère comme « trivial » [3]. Le même DA. déclare inconnue l'étymologie de ce mot, ajoutant qu'il existe dans la même acception chez les Bulgares *(burta)*. Ainsi qu'on peut le voir sur la carte (où j'ai délimité son aire d'une ligne) ce mot est caractéristique de la Valachie, de l'Olténie, de la Transylvanie du Sud-Est [4], de la Moldavie du Sud et de la Dobroudja.

Les numéros cartographiques que j'ai entourés d'un cercle sont particulièrement intéressants dans l'aire du mot *burtă*. Dans

---

[1] Cette carte fait partie des petites cartes d'orientation rapide qui seront colorées dans ALRM. (Petit Atlas linguistique roumain) et qui seront une annexe des plus importantes aux cartes comprenant les matériaux linguistiques. Cette innovation (voir le prospectus de l'A L R.) rendra, nous le croyons, de réels services à tous ceux qui utiliseront notre Atlas.

[2] La réduction des cartes à l'echelle 1: 4.000.000 ne nous aurait d'ailleurs pas permis de signaler ces particularités extrêmement intéressantes.

[3] Le mot passe pour trivial (DA).

[4] Dans de nombreux cas, cet angle Sud-Est de la Transylvanie présente des phénomènes lexicologiques, phonétiques, morphologiques, identiques à ceux de l'Olténie et de la Valachie, ce qui prouve des relations étroites et intenses (économiques, sociales, etc.).

ces communes existe aujourd'hui encore PÂNTECE, synonyme plus ancien de *burtă*. Aussi considérons-nous ce dernier comme un terme nouveau qui s'impose de plus en plus de nos jours, cherchant à supplanter l'ancien PÂNTECE. Les réponses qui mentionnent PÂNTECE sont intéressantes pour la dégradation sémantique que souffre celui-ci par rapport au nouveau mot. PÂNTECE parvient à avoir le sens de partie inférieure du ventre (dans les communes 887, 786 etc.), de la partie molle latérale (aine) (qui a comme équivalent dans le lexique *stinghii, povăială, slăbii*, etc.), d'estomac (au point 984) ou même de parties génitales de l'homme [1]. À la suite de ces procès d'élimination, PÂNTECE parvient à être considéré comme un mot que les anciens employaient autrefois (point 588) mais qui aujourd'hui ne se rencontre plus que dans le langage des femmes (point 595).

Les mêmes numéros cartographiques entourés d'un carré qui se voient dans l'aire septentrionale PÂNTECE, montrent que le nouveau mot *burtă* commence à y pénétrer [2].

II. L'aire du mot PÂNTECE (latin PANTĬCEM) [3] comprend toute la partie Nord du pays. Comme la précédente, elle montre (ce que nous disions plus haut) que la Transylvanie s'englobe dans le Vieux Royaume. Les Carpates avec leur ancienne frontière politique *ne représentent pas une frontière dialectale* dans le domaine de la langue roumaine.

Les dialectes *aroumain* et *méglénoroumain* [4] conservent le latin PANTECEM. De nombreuses cartes de l'A L R. illustreront cette identité de conservation des éléments latins avec le Nord du pays [5].

---

[1] Dans l'expression: *îl dor pântecile* « il souffre des testicules » — commune 846. Dans la présentation des réponses, nous avons utilisé l'orthographe officielle, renonçant à notre transcription phonétique.

[2] La préparation scolaire des sujets qui, dans l'aire de PÂNTECE, ont répondu par le mot *burtă*, serait à examiner.

[3] Pour les langues romanes, voir REW., 3, n° 6207. Pour les autres atlas romans, étant donné le caractère informatif de cet article, nous sommes obligés de renvoyer seulement aux cartes correspondantes.

[4] Chez les Aroumains, j'ai noté les formes suivantes: *pănticu* (09), *pîntecu* (05), *pîntic* (07), *pîndică* (06), (08). Chez les Méglénoroumains de Ţârnareca, (point 013), j'ai reçu la réponse *pănticā*.

[5] Dans ce dialecte, dans la commune Liumniţa (012 de notre carte) nous avons reçu la réponse *trubušónă*, pluriel *trubušóń* qui est encore une innovation (bg. *tărbuh*, v. T. Capidan, *Dictionnaire mégléno-roumain*, Bucarest, 1935, *s. v. tărbuşóńă*).

III. Aire du mot « FOALE » (latin FOLLEM, qui avait le sens de « poche de cuir fermée », « ballon à jouer », « soufflet », etc.) pour les langues romanes, voir REW.[3], n° 3422).

Cette aire comprend le Banat avec les régions du Nord de la rivière du Mureş, Hunedioara, une bonne partie de la région de Sibiu et du centre d'Alba-Iulia, s'étendant en Yougoslavie, chez les Roumains du Banat serbe.

Chez les Istroroumains, nous le rencontrons dans le hameau de Jeiani (plus conservateur) sous la forme FOLE. Dans le hameau de Briani, toutefois, apparaît le slave *trbuh* (du croate *trbuh* « Bauch »).

FOALE, par rapport à PÂNTECE, représente une innovation venue du langage figuré. Le fait que cette innovation est commune aux habitants du Banat et aux Istroroumains nous donne le droit de soutenir qu'il existe une étroite liaison entre ces deux régions roumaines (d'autant plus que cette communauté apparaît en d'autres points ainsi que le démontrera une prochaine étude). Nous croyons que les particularités dialectales du Banat s'étendaient aussi au Sud du Danube, à l'époque roumaine commune.

IV. La petite aire de *dobă* (du hongrois *dob* « tobă » — tambour) qui continue plus au Nord l'aire de FOALE, représente une innovation récente qui a reçu sa nouvelle signification par emploi figuré (ressemblance avec un objet gonflé). Ce prolongement de l'aire n° III montre une identité de procès sémantique.

V et VI. Signalons aussi les deux petites aires de synonymes de *pântece* en Transylvanie orientale: *burduh* (point 229 et dans le point 227 à côté de PÂNTECE) et, en Moldavie méridionale, *bârdan* (dans les communes 508, 614, 632 et 600 à côté de PÂNTECE).

Cette carte, ainsi qu'il ressort de l'exposé sommaire que nous venons de faire, pose d'intéressants problèmes de linguistique (disparition des mots et causes de cette disparition, identités d'innovation et de conservatisme entre des régions aujourd'hui dépourvues de tout lien et séparées par de grandes distances, etc.) [1] qui intéressent au plus haut point la langue roumaine elle-même.

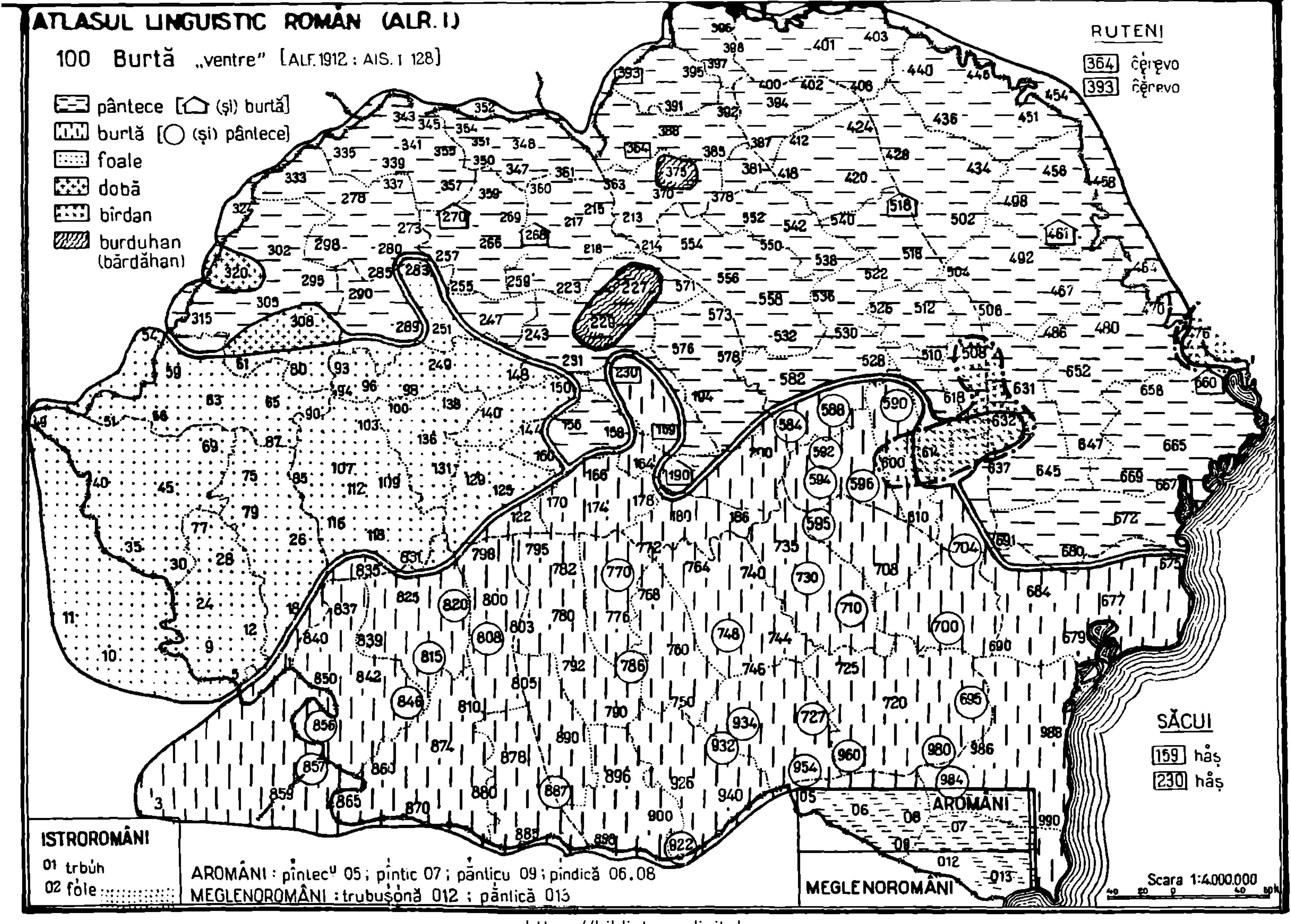
* * *

[1] Nous avons sous les yeux plus de cent cartes dont nous pourrions tirer une liste impressionnante. Nous espérons le faire prochainement, lorsque nous présenterons ce problème sous ses différents aspects.

Importance de l'A. L. R. pour les langues slaves. L'importance de nos travaux pour les langues slaves tant du Sud que du Nord ressort du simple examen des cartes colorées de la première enquête, publiées dans le *Prospectus de l'Atlas linguistique roumain.* Des traces lexicologiques évidentes de la communauté de vie slavo-roumaine sont demeurées dans notre langue. Ces traces montrent, semble-t-il, à côté d'une influence slave méridionale, la présence, dans le territoire actuel dacoroumain, d'îlots slaves disparus dans la suite des temps mais laissant des traces dans le roumain [1]. Nous sommes portés à croire que ces traces ne sont pas seulement de nature lexicologique mais encore phonétique. Nos cartes montrent comment certains mots slaves ont une origine, soit méridionale, soit septentrionale (par exemple *tarniță* « şea »—selle—descend du Nord de la Transylvanie vers les Monts Apuseni). La présence de ces éléments sur des aires aussi étendues est la preuve de notre probité scientifique; nous aimerions la rencontrer à un égal degré chez tous nos voisins. Nous savons fort bien qu'on peut influencer le sujet et qu'on peut en obtenir des réponses qui satisfont l'amour-propre national. Mais nous avons repoussé, nous repoussons et désapprouvons de toute notre force un semblable procédé.

Notre désir d'éclairer le plus possible le champ de la linguistique nous a poussés à étudier également les points minoritaires. L'enquête I présentera des notes sur deux communes ruthènes de Bucovine (l'une de dialecte des Houtzouls, Şipotele Sucevii, hameau Izvor, du département de Rădăuți; l'autre de dialecte ucraînien, Vijnicioara, du département de Storojineț) deux villages seklers (communes de Praid et Mereşti du département d'Odorheiu). Dans ces deux communes, nos sujets étaient bilingues, nous les avons interrogés en roumain, notant leur réponse en roumain de même que son équivalent en langue maternelle. Ces recherches ont une double valeur, montrant d'une part l'aspect du roumain dans la bouche d'un minoritaire, d'autre part le vocabulaire de la langue maternelle, qui se conserve mieux dans un milieu étranger. Pour notre langue, nous avons constaté la présence, tant chez les Seklers que chez les Ruthènes, d'un nombre considérable de mots d'origine roumaine. Il est intéressant de

[1] Dans son article, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, extrait de *La Revue de Transylvanie*, tome III, n° 1, 1936, M. S. Puşcariu a mis en évidence, sous ce rapport aussi, quelques particularités des cartes colorées que nous avons choisi pour le prospectus (cas du mot *zăpadă).*


ATLASUL LINGUISTIC ROMÂN (ALR. I)
100 Burtă „ventre" [ALF. 1912 ; AIS. I 128]
pântece [⌂ (şi) burtă]
burtă [○ (şi) pântece]
foale
dobă
bîrdan
burduhan (bărdăhan)
RUTENI
364 čerevo
393 čerevo
SĂCUI
159 hȧş
230 hȧş
ISTROROMÂNI
01 trbúh
02 fọle
AROMÂNI : pịntecᵘ 05 ; pịntic 07 ; pặnticu 09 ; pindică 06.08
MEGLENOROMÂNI : trubuşọnă 012 ; pặntică 013
AROMÂNI
MEGLENOROMÂNI
Scara 1:4.000.000

relever que la majorité de cea vocables sont venus de notre terminologie pastorale. Les Seklers ont à l'origine beaucoup d'éléments roumains ; les *Houtzouls* [1] de la région montagneuse des sources du Ceremuş ou de Suceava, lorsque nos pâtres conduisent là leurs troupeaux durant les mois d'été, vivent avec les populations roumaines des environs de Pojorâta, Coşna, Dorna, Dorna-Cândreni, Dornişoara, Poiana Ştampi, etc. Chez les uns comme chez les autres, la présence des mots roumains s'explique, soit par dénationalisation de l'élément roumain, soit par des circonstances sociales et économiques.

Nécessité d'Atlas linguistiques pour les langues balkaniques. Les cartes de l'ALR. montrent combien les Atlas linguistiques simplifieraient les problèmes balkaniques. Nous ne doutons pas que les savants bulgares, grecs, serbes et même les jeunes travailleurs albanais commencent les enquêtes. Les moyens financiers ne peuvent représenter un obstacle alors que les services rendus par les atlas sont d'une valeur nationale incontestable, représentant en même temps un apport du plus haut prix pour la linguistique générale. C'est par les atlas linguistiques que nous pourons jeter un rayon de lumière dans le domaine complexe des problèmes balkaniques. Nous croyons que les affirmations de certains savants de la péninsule des Balkans — « chez nous, il n'existe pas de préoccupations de géographie linguistique » — seront démenties par le courage et l'élan des jeunes générations.

En vue de semblables recherches, nous nous permettons de souhaiter:

1. Une collaboration aussi étroite que possible [2] entre les futurs Atlas alinguistiques des langues balkaniques.

2. Des enquêtes sur le terrain avec un seul enquêteur (ou avec plusieurs mais avec des questionnaires distincts et dans des localités différentes). Les enquêtes par correspondants peuvent

[1] M. Gr. Nandriş, dans DR., VIII, p. 138 — 148 à l'occasion d'un compte-rendu sur *l'Atlas linguistique polonais de la région subcarpathique,* a montré l'importance de cet atlas pour la langue roumaine. La présence en ce lieu des éléments roumains s'explique par l'existence historiquement attestée de Roumains dénationalisés dans les siècles passés.

[2] Un Atlas linguistique se prépare pour la Hongrie. Il semble toutefois, d'après les communications de István Papp (dans *Piano d'un Atlante linguistico ungherese*, article publié dans le *Bolletino dell'Atlante linguistico italiano*, année II, n° 1, 1935, p. 1—16), avoir des préoccupations évitant tout contact avec l'ALR. Sous ce rapport, l'affirmation de M. Papp au sujet de l'ALR. dans *Scientia*, 1934, p. 40, est caractéristique et pleine de sens.

compléter les atlas mais dans aucun cas ne peuvent remplacer les recherches faites sur place. Quelle que soit la bonne volonté des intermédiaires, ils sont disposés à falsifier les réponses et, tout naturellement, esclaves de l'orthographe de la langue littéraire.

3. Une identité de méthode dans les enquêtes afin que le matériel soit recueilli dans les mêmes conditions pour chaque idiome et soit comparable [1].

4. Pour l'intérêt des problèmes balkaniques, une identité aussi parfaite que possible entre les questionnaires, ne sacrifiant rien toutefois de ce qui est spécifique de chaque pays.

5. L'enquête d'un certain nombre de points minoritaires en raison de leur intérêt linguistique particulier.

6. La présence d'un certain nombre de questions posées dans les deux enquêtes de l'ALR. qui contribuera ainsi au progrès des études de linguistique balkanique.

7. Le moins possible de comités et de séances qui n'apportent ni progrès ni économie de temps [2].

La linguistique générale, la science nationale de chaque peuple, nos descendants surtout, reconnaîtront les mérites de ceux qui défricheront ce champ trop négligé dans les pays balkaniques.

SEVER POP

---

[1] Cf. A. Meillet, *Un nouvel Atlas linguistique* (il est question des Atlas slaves) dans *Le Monde slave*, II, 1925, nº 11, p. 161—167.

[2] Pour les Atlas linguistiques slaves, un comité de coordination des travaux a été élu (« afin de permettre d'éviter les disparates inutiles »), composé des comités nationaux de chaque pays slave. Le président de ce comité était le regretté linguiste A. Meillet et son secrétaire L. Tesnière. Nous reproduisons, d'après le *Recueil de communications* du Congrès des slavisants tenu à Varsovie en 1934, p. 74—78, une partie du communiqué du Comité de coordination qui s'encadre dans ce que nous affirmions: « Le travail se poursuit, dans les différents pays, au sein des différents comités, selon des conceptions différentes, avec des méthodes différentes, d'après des questionnaires différents, sur des domaines de densité différente, pour être publié sous des formes différentes... Cela signifie que nous aurons non pas un atlas du monde slave, établi même avec un minimum d'unité de méthode et d'exécution, mais autant d'atlas différents qu'il y a de différents pays slaves et de différents comités... Depuis trois ans, le travail de coordination n'a pas avancé d'un pas et j'ai perdu tout espoir de le jamais réaliser ». Présentant leur démission de la direction de ce comité, A. Meillet et L. Tesnière déclarent plus loin: « Ils restent persuadés qu'un Atlas du monde slave eût été plus utile et plus intéressant qu'une série disparate d'atlas slaves particuliers » (reproduction d'après le *Bolletino dell'Atlante linguistico italiano*, II (1935), nº I, p. 40). — Nous avons conservé une collaboration étroite avec les autres atlas, même avant les premières enquêtes de l'ALR.

LES ÉLÉMENTS SLAVES D'ORIGINE SAVANTE EN ROUMAIN ET LES SUFFIXES – ANNIE, – ENIE

Comme toute langue littéraire, le slavon a aussi fourni une multitude d'éléments savants aux langues nationales des pays où il a rempli la fonction de langue de culture. Ce sont les pays orthodoxes de l'Europe Orientale où, pendant des siècles, il a joué le même rôle que le latin dans l'Europe Occidentale. L'histoire de ces éléments savants dans les langues nationales des pays slaves orthodoxes (Russie, Bulgarie, Serbie) est encore à faire [1].

Quant au roumain, dans l'espèce le daco-roumain littéraire, quoique déjà B. P. Hasdeu ait reconnu que la plupart des éléments slaves du roumain, en partie aussi de ceux qui sont devenus populaires, sont d'origine slavonne ecclésiastique [2], le travail de dépouillement des éléments spécialement slavons dans la grande masse des éléments slaves n'a même pas été tenté. On traite, encore de nos jours, les éléments slaves en bloc, sans essayer de faire une distinction entre ce qui est d'origine populaire et ce qui est d'origine savante.

Pourtant l'aspect phonétique de certains mots roumains d'origine slave présente parfois des traits dûs sûrement à la prononciation littéraire, artificielle, du slavon et qui se retrouvent dans les mots correspondants, également d'origine savante, du russe, du bulgare et du serbe. Ceux-là au moins sont facilement reconnaissables.

---

[1] V. *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1, Prague, 1929, pp. 22—23.

[2] Fait relevé par M. Th. Capidan dans son étude *Bogdan Petriceicu-Hasdeu ca linguist, indoeuropenist și filolog*, București (1937), p. 27.

Ne citons qu'un seul exemple. Le mot russe *sobor* est d'origine slavonne puisqu'il conserve le jer faible du préfixe *sŭ* - (cf. v. sl. *sŭborŭ*), conservation due à la graphie et à la prononciation traditionnelles du slavon (v. A. A. Šachmatov, *Očerk sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka*, Leningrad, 1925, p. 35). Le doublet populaire de ce mot est *sbor* (v. Šachmatov, *op. cit.*, p. 36). Le même élément slavon à jer faible conservé et le doublet populaire correspondant à jer faible amui se retrouvent aussi dans les autres langues qui ont subi l'influence du slavon: en bulgare (*săbor - sbor)*, en serbe *(sabor - zbor)* et en roumain *(săbor*, devenu par assimilation *ă - o — o - o, sobor* [1] « synode, concile, assemblée des notables » — dr. *sbor* « réunion, divertissement, foire »; ar. *zbor* « mot, parole » [2].

Pour des raisons de même ordre les suffixes roumains *-anie*, *-enie* doivent être d'origine slavonne. En russe, en bulgare et en serbe la graphie et la prononciation en trois syllabes de *-anie*, *-enie* (en serbe *-anije*, *-enije*) sont dues au slavon (v. Šachmatov, *op. cit.*, p. 38; St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Berlin—Leipzig, 1929, p. 107). En effet le *i* du suffixe vieux slave *-ije* n'était qu'un *i* réduit provenant du jer mou du slave commun suivi de yod *(-ĭje > -ije)*. Cet *i* réduit a eu dans les parlers populaires — là où il s'est produit — les mêmes destinées que les jers: en position faible il s'est amui vers le XI-e siècle (v. Kulbakin, *Le vieux slave*, Paris, 1929, pp. 119—120). Ainsi, aussi bien *-anĭje*, *-enĭje* que *-anije*, *-enije* ont dû aboutir à *-an'je*, *-en'je*, d'où en russe *-ańjë*, *-eńjë (-ańje*, *-eńje)*, en bulgare *-ane*, *ene*, *(-ańe*, *-eńe)* et en serbe *-ańe*, *-eńe*. (V. Šachmatov, *op. cit.*, p. 41; Mladenov, *ibid.* et Leskien, *Grammatik der serbo-kroatischen Sprache*, I Heidelberg, 1914, pp. 35, 86).

Cependant la graphie et la prononciation traditionnelles slavonnes de *- anije*, *-enije* ont été gardées jusqu'à nos jours. Les

---

[1] Cf. aussi le dérivé *sobornicesc* « synodale ». La forme roumaine *sobor* peut être due aussi à une prononciation *sobor* du slavon employé dans les pays romains.

[2] Le mot *sobor* ne peut par conséquent pas être considéré comme un élément slave ancien du roumain comme le fait M. Bărbulescu. Il ne peut rien prouver pour le traitement des jers dans les éléments slaves anciens du roumain. (V. Ilie Bărbulescu, *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi.* București, 1929, p. 59 et suiv. et p. 183).

Sur les doublets *a sfârși — a săvârși* (v. sl. *sŭvrŭšiti*) et les éléments slavons d'origine savante du roumain v. Sextil Pușcariu, *Études de linguistique roumaine.* Cluj — București, 1937, pp. 406—407.

langues littéraires nationales ont emprunté au slavon beaucoup de ces abstraits en *-anie*, *-enie (-anije*, *-enije)*, tout en possédant en même temps des dérivés populaires en *-áńjë*, *éńjë (-áńje*, *-éńje)*, *-ane*, *-ene*, *-áńe*, *-éńe*. De là des doublets comme r. *penie* — r. dial. *peńjë*, bulg. *pisanie* — *pisane (pisańe)*, serbe *bdenije (denije)* — *bdeńe (bdjeńe)* [1].

Le roumain [2] aussi a emprunté au slavon beaucoup de dérivés en *-anie*, *-enie*. Pour se convaincre que ce sont vraiment des emprunts savants et non pas populaires, il suffit de citer la liste des mots qui ont introduit en roumain, d'après M. Pascu (v. *Sufixele româneşti*, Bucureşti, 1916, pp. 226 et 243), les suffixes *-anie*, *-enie : cazanie* « prédication »; *citanie* « lecture »; *dihanie* « animal » [3]; *dostoianie* « avoir, bien, héritage »; *jalovanie* « dotation »; *obrezanie* « circoncision »; *poslanie* « épître, lettre », etc., etc., *blagoslovenie* « bénédiction »; *blagoviştenie* « annonciation »; *citenie* « lecture », *iscuşenie* « épreuve, tentation », etc., etc.

Ce sont les lettrés qui employaient et emploient — bien rarement — encore ces termes ecclésiastiques ou administratifs. Ce sont eux qui en ont tiré les suffixes *-anie*, *-enie* et qui les ont appliqués pour la première fois à des thèmes roumains. Les mots qu'ils ont ainsi créés (par ex. *petrecanie* « divertissement, funérailles », sur le modèle de *provaždanije (kŭ grobu)* ; *împărtăşenie* « communion », sur celui de *pričęštenije)* ont pénétré ensuite dans la langue du peuple aussi [4], où ils ont servi de modèle pour d'autres dérivés.

---

[1] En russe, d'habitude, la forme populaire n'est plus sentie comme un abstrait à un verbe (v. Šachmatov, *op. cit.*, p. 41).

Notons que l'emploi fréquent des abstraits du type de ceux en *-anije*, *-enije* est un fait caractéristique d'autres langue littéraires aussi. Pour le tchèque v. Havránek, *Influence de la fonction de la langue littéraire* dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1, pp. 109 et 118.

[2] Le daco-roumain seulement, parce que seuls les pays daco-roumains ont possédé, depuis la fondation des États roumains et de l'Église roumaine, une classe de lettrés dont la langue de culture était le slavon et qui ont pu introduire en roumain — devenu langue littéraire à partir du XVI-e siècle — la grande masse des termes slavons remplacés dans la langue actuelle surtout par des néologismes français.

[3] Le sens primitif a été celui de « être qui respire ». En effet dans le Psautier de Coresi on lit (150,6): *Toată dihania se laude Domnul* = *Vŭsěko dyxanĭe da xvalitĭ Gospoda.*

[4] L'aroumain, le mégléno-roumain et l'istro-roumain ignorent ces suffixes. « L'istr. ne connaît que les formes empruntées directement au croate au et slovène *napastovanje*, *živl'enje.* » (v. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, p. 251).

On ne doit par conséquent pas citer des mots tels que *danie* « donation pieuse, legs » (v. Densusianu, *op. cit.*, I, p. 283), *denie* « service divin nocturne » (v. Densusianu, *op. cit.*, I, p. 276 et Bărbulescu, *op. cit.*, p. 159), *spăsenie* « salut, délivrance » (v. Densusianu, *op. cit.*, I, p. 275), *videnie* « vision, apparition, fantôme » (v. Densusianu, *op. cit.*, I, p. 251, 274), etc. parmi les éléments slaves du roumain d'origine populaire et ancienne. On ne peut rien tirer d'eux pour la phonétique des éléments slaves du roumain (d'origine populaire, bien entendu). De même on ne peut pas suivre M. Densusianu (*op. cit.*, I, pp. 283—284) lorsqu'il suppose que, au moment où commença à se manifester l'influence slave, *n* latin suivi de *i* en hiatus était tombé dans la plupart des parlers daco-roumains, puisque l'on a *cui* < lat. *cuneus* [1], mais *danie* et les suffixes *-anie*, *-enie*, sans chute de *l'n*. Cette constatation nous montrerait, d'après M. Densusianu, « que même avant l'invasion slave [2], le roumain présentait certaines divergences dialectales et même assez prononcées ».

En examinant de près les éléments slaves populaires du roumain on constate justement le contraire. L'*n* mouillé des éléments slaves populaires et anciens s'est confondu en roumain avec l'*n* mouillé roman issu de l'*n* latin suivi de *i(e)* en hiatus du type *cuńu* < *cuneus*. Ce *ń* a passé à *i̯* dans la plupart des parlers daco-roumains, tandis qu'il s'est maintenu en aroumain, mégléno-roumain, istro-roumain, et dans les parlers daco-roumains du Banat et des régions voisines de la Transylvanie et du Pays des trois Criş.

Ainsi bulg., s.-cr. *kladnja* > dr. *claie* (Banat *clańe*) « meule de foin, monceau, tas »; bulg., s.-cr. *kopanja* > dr. *copaie* (Banat *copańe*), ar. *cupańe* « auge de bois »; v. sl. *pustyńi*, bulg., s.-cr. *pustinja* > dr. *pustie* (Ban. *pustîńe*) « désert », etc.

Il semble même que nous ayons à faire au suffixe slave — de forme populaire — *-eńe* dans le mot *pécie* « gîte à la noix » qui doit dériver d'une forme slave *pečeńe* (cf. s.-cr. *pečéńe* « roti » magy. *pecsenye*) [3].

---

[1] En aroumain, en istro-roumain et dans le parler daco-roumain du Banat on a *cuńu*.

[2] Ce qui serait d'après M. Densusianu, le plus tard avant le VII-e siècle (v. *op. cit.*, I, p. 241).

[3]) V. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, s. v. *pecie*.

La forme *pécină* du Banat a dû être refaite de la forme du pluriel. On a eu d'abord sg. *pecińe* — pl. *pecińi*; ensuite sg. *pecină* — *pecińi* (comme *perină* — *perińi* « coussin, oreiller »). Cette explication vaut aussi pour la forme *pecine*.

Les formes *pecie* - *denie* illustrent le double traitement du suffixe - *enije* dans les éléments slaves du roumain: le premier dans un élément populaire, plus ancien, le second dans des éléments savants, slavons, empruntés à une époque plus récente.

E. PETROVICI

UNE PAGE MACÉDO-ROUMAINE CONCERNANT LES DÉBUTS DE LA VACCINATION ANTI-VARIOLIQUE EN EUROPE

La variole a constitué, jusqu'au siècle passé, l'un des plus grands fléaux qui, pendant des centaines d'années, détruisit — épidémiquement — la population de l'Europe. C'est à cause de celà que la découverte de la vaccination antivariolique, dûe à *Edouard Jenner* (1796) ,et surtout la généralisation de l'obligativité de la vaccination préventive dans tous les pays européens, représente une date mémorable dans l'histoire de la médécine. Consécutivement, la maladie alla en décroissant de telle manière, que c'est à peine si le médecin de notre époque parvient à soigner, la long de toute une carrière, un cas de variole.

Les historiographes médicaux placent donc, à juste titre, le nom de Jenner dans la galérie des grands bienfaiteurs de l'humanité. L'année 1796 compte comme le point de départ d'une nouvelle époque, dans l'évolution de la santé publique, qui a eu comme résultat l'accroissement considérable de la population dans tous les pays européens, pendant ce dernier siècle. L'auréole du célèbre médecin rayonne sur tout le peuple anglais, fier de sa contribution au patrimoine de l'humanité.

Mais, en réalité, Jenner a eu des *précurseurs*. Ceux-ci font partie, — d'après les sources documentaires et la filiation des faits que nous allons exposer —, de la grande famille des peuples balcaniques, et surtout de la population roumaine connue sous le nom de Macédo-Roumains. Il y a là une constatation des plus intéressantes, peu connue jusqu'à présent, et qui nous démontre encore une fois que les Balkans ont constitué le berceau d'un

méthode — cette fois-ci non plus dans le sens péjoratif, comme il s'est accrédité faussement — mais constituant une véritable bienfaisance pour tous les peuples de l'Europe.

En effet, *la variolisation fut pratiquée, dans la péninsule des Balkans, d'une manière primitive, par les empiriques et les bergers valaques, chez les hommes et chez les animaux, beaucoup antérieurement à ce qu'elle fût connue dans les pays occidentaux de l'Europe.*

Sans vouloir diminuer, tant soit peu, les mérites considérables de Jenner, et sans porter atteinte au patrimoine scientifique du peuple anglais, nous devons toutefois mettre en évidence la vérité historique. Nous allons montrer, dans le cadre de cette étude, qu'en ce qui concerne la *prévention* de la terrible épidémie, les pratiques empiriques des peuplades roumaines des Balkans, ont constitué un véritable phare, dont les rayons lumineux, captés par les hommes de science de l'époque, ont servi *directement* à eriger la méthode scientifique de la vaccination jennérienne.

En d'autres mots, si la méthode scientifique appartient au médecin anglais, la méthode empirique dont il s'est inspiré, appartient, elle, sans conteste, aux macédo-roumains.

C'est ce que nous allons élucider dans ce qui suit.

* * *

On sait que la pratique de la variolisation primitive, a son origine, la plus vieille, en Chine. On n'a pas encore pu préciser par quelles voies fût réalisée la propagation et l'introduction de la pratique des vaccinations en Europe; on ne sait pas encore, de même, s'il y a eu réellement quelques corrélations, à ce point de vue.

Mais, il est indubitable que, depuis les temps les plus reculés, les bergers et une partie de la population roumaine des Balkans, pratiquaient empiriquement la variolisation préventive. C'est par eux que cette méthode primitive s'est répandue, progressivement, au commencement du XVIII-ème siècle, dans les provinces de l'empire ottoman, et jusqu'à Constantinople. Dans cette dernière ville, surgirent un nombre de personnalités d'élite, qui, ainsi que nous allons voir, ont fait sortir la dite méthode du domaine obscur publique où elle se cantonnait, pour la porter à la connaissance des cercles scientifiques médicaux de l'Occident. On a vulgarisé ainsi, dans toute l'Europe, et en premier lieu en

Angleterre, la méthode modeste de la population roumaine des Balkans.

Quelles sont les preuves documentaires pour ce que nous venons d'affirmer?

1. Tout d'abord, le *folklore* des macédo-roumains.

La vaccination des animaux *entre eux*, représentant une des plus vieilles méthodes empiriques, elle inspira, sans conteste, la vaccination humaine aussi. Les macédo-roumains, pour lesquels l'élevage du bétail a toujours constitué l'occupation principale, ont connu la variolisation depuis les temps les plus reculés. Ils l'ont appliquée aux animaux aussi bien qu'à l'homme.

a) Dans la médecine vétérinaire: les bergers macédo-roumains pratiquaient, depuis des temps immémoriaux, la variolisation, sur les animaux atteints par la variole.

« Quand la variole a commencé à sévir parmi le bétail, on attend jusqu'à ce que les pustules d'un animal crèvent; un berger prend alors *une aiguille avec un fil de soie, qu'il fait passer dans les pustules varioliques remplies de pus*, pour que le fil s'y trempe. On fait passer ensuite l'aiguille *par l'oreille* de chacun des bestiaux restés épargnés par la maladie, pour que le fil dépose une partie du pus dans l'oreille de l'animal. Cette vaccination une fois pratiquée, les animaux ne tombent plus malades de variole » [1].

« La plupart (des pâtres macédo-roumains) vaccinent les brebis non atteintes, au moyen d'une *aiguille enfilée de soie, qui a été d'abord introduite dans le pus d'une pustule de variole.* On passe le fil, humecté de pus, *à travers l'oreille de la brebis*. De cette manière les brebis sont préservées de cette maladie ».

b) Dans la médecine humaine: les macédo-roumains ont passé, de la variolisation des animaux, à celle des hommes.

« On utilise, contre la variole, la vaccination (« simnarea », signation), effectuée soit par un *médecin populaire* (un empirique) qui court d'un village à l'autre, soit par les *gens du peuple* eux-mêmes; ils se servent du pus (« proiu ») prélevé sur la « simnatura » d'une personne quelconque, ou du « mălţizos » (malade vario-

---

[1] Gr. Tocilescu: *Materialuri folkloristice*, vol. II, Colecţia Per. Papahagi, p. 282. Auzită dela mama autorului din com. Avela, Epir; Apud, Pompei Samarian: *Variolizarea şi începuturile vaccinării antivariolice în trecutul românesc*, « Revista ştiinţelor medicale », Nr. 8, p. 1109, August 1931.

[2] Th. Capidan: *Les Roumains nomades*, p. 109, Cluj, 1927; Apud V. Bologa: *Histoire de la variolisation et de la vaccination dans les pays habités par les Roumains*, Archeion, Roma, vol. XI, p. 28, 1929.

lique) lui-même; et, en pratiquant *une piqure à la main avec l'aiguille*, on mêle le pus avec le sang, et puis il est enveloppé de papier ou d'une chiffon propre, on lie avec un bandeau, et après cela « ça mord » (prise) (« acață »).

« Quand il arrive qu'une personne tombe malade de « mălțează » (variole) dans une maison, il faut « signer » (vacciner) immédiatement tous les cohabitants »[1].

2. Quelques *sources historiques* attestent celà, avant l'avénement de la découverte jennérienne.

« Nous pouvons déduire du témoignange de Griselini (1780) et de Sulzer (1782) que la variolisation était connue par les Roumains déjà au XIII-ème siècle. Il est probable qu'ils la connaissaient encore plus tôt »[2].

« Un intérêt particulier présentent, chez les roumains de Osani (Meglenia), les « belejarii », c'est-à-dire les vaccinateurs; cette profession était pratiquée depuis des temps immémoriaux: les instruments pour la vaccination, les seringues, étaient inventées par eux-mêmes »[3].

Sprenghel (1766—1803, professeur à Halle), l'un des premiers historiographes de la variolisation, affirme que cette opération était connue depuis longtemps par les « Grecs tessaliens », « par lesquels elle fut inventée »; de chez ceux-ci, elle s'est répandue à Constantinople. « Ce métier était accaparé par les vieilles femmes empiriques (« babe »)... Elles pratiquaient la variolisation en croix sur le visage, en piquant le front, les joues et le menton... elles prenaient soin de récolter le pus d'une variole bénigne et inoculairent seulement les enfants vigoureux ».

« En ces temps là, l'Europe était sévie par une effroyable épidémie de variole... une femme de Tessalie a montré « la piqure » c'est-à-dire l'inoculation préventive contre cette maladie... de chez elle, la méthode s'est répandue en Turquie et elle fût appliquée avec succès par les femmes grècques »[5].

Samarian (Ibidem) conclue, sur la base de ce que nous venons de reproduire:

---

[1] Gr. Tocilescu: *Ibidem.*

[2] V. Bologa: *loc. cit.*

[3] A. Hâciu: *Aromânii*, p. 239, 1936.

[4] Sprenghel: *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, 5 vol. Trad. française par A. Jourdan, Paris 1815—1820; Apud P. Samarian: *loc. cit.*, p. 1109.

[5] Sathas: *Neoellinichi filologia*, p. 419, 1872; Apud P. Samarian: *loc. cit.*

1. « Il résulte que les femmes grecques ont appris la variolisation, par l'intermédiaire des empiriques (« babe ») de la Tessalie, et elles l'ont pratiquée par « enchentrosis » (piqûre), de la même manière que les bergers roumains de l'Epire, par « signation », c'est à dire toujours par la piqûre ».

2. « Il résulte encore que la variolisation fût « inventée » — ainsi que s'exprime Sprenghel — non pas par les grecs de la Grèce, mais par les populations mixtes de l'Epire, de la Tessalie et de la Macédoine, où se trouvaient les « Aromâni », qui connaissaient la variolisation ».

* * *

La méthode empirique de la variolisation, pratiquée par les macédo-roumains, comment est-elle parvenue à se répandre à Constantinople, et, d'ici, dans l'Occident de l'Europe?

L'obscurantisme, qui dominait alors dans l'empire ottoman, empêcha que la dite méthode parvienne à la connaissance des milieux officiels, malgré qu'elle s'est avérée utile, depuis des siècles.

Il arriva que trois personnalités de prestige, qui se trouvaient alors à Constantinople, en apprenant la dite méthode empirique à l'occasion d'une effroyable épidémie de variole, ont tenté de la porter à la connaissance des milieux scientifiques de l'Occident. Il s'agit, tout d'abord, de deux médecins hellènes: Emanoil Timoni, originaire de l'île de Chio, et Jacob Pylarino, originaire de la Kephalonie, îles ioniennes. C'est de ces deux médecins amis, de Constantinople, que datent les premiers renseignements *écrits* sur la variolisation pratiquée dans les Balkans.

Timoni, dans sa qualité d'ancien élève de l'université d'Oxford, envoya, en 1713, au professeur anglais Woadward, une *note*, où il communique la dite *pratique populaire* dans l'empire ottoman.

Pylarino, de son côté, ancien médecin de Padoue, a porté la méthode à la connaissance des milieux médicaux de cette dernière ville, ainsi qu'à la connaissance du professeur anglais, physiologue et historien en même temps, Gerhard.

C'est toujours Pylarino qui, en 1715, rassemble toutes les données et tous les détails, sur le problème, dans un *livre*, qu'il fait imprimer à Venise. (*Nova et tuta variolas excitandi per transplantionem methodus ; nuper inventa et in usum tracta ; qua rite peracta immunia in posterum praeservantur ab hujusmodi contagio corpora*, Venitis, MDCCXV). Ce livre de Pylarino, traduit

dans plusieurs langues, et qui représente la première description scientifique de la variolisation empirique pratiquée dans les Balkans, a le grand mérite d'avoir contribué à la vulgarisation de la méthode, en la transplantant dans la sphère des préoccupations scientifiques médicales de l'Occident.

En 1717, deux années donc plus tard, apparait le livre de A. Raymann, de Breslau *(Historia variolarum superiori Hungariae et Eperjesini anno 1717, Epidemice grassantium earumque origo, per emetica et inoculationem curatio)*. Il y a là le deuxième essai de popularisation de la méthode. C'est relativement à ce livre que Weszpremi, le biographe bien connu des médecins de l'Hongrie et de la Transylvanie, affirme (*Succinta medicorum Hungariae et Transylvaniae Biographia*, Leipzig et Vienne, 1774—1781): Raymann a apris la variolisation, de chez les arméniens et les grecs séjournant en Hongrie. Or, nous savons aujourd'hui pertinamment que les soi-disant « grecs » n'étaient autres que les macédo-roumains des compagnies commerciales du Levant »[1].

Il est hors de doute que les deux médecins hellènes n'ont pas appris la méthode directement de chez les grecs, qui l'ignoraient, mais indirectement, de chez la population roumaine de la Tessalie, soit qu'il s'agissait de la population stable, soit des peuplades nomades qui y descendaient, pendant l'hiver, des montagnes de l'Epire et de la Macédoine, avec leur nombreux troupeaux.

En ce qui concerne l'hypothèse que fait Alivisatos: « Il se peut que cette pratique ait été introduite en Grèce par des navigateurs bien avant le XVII-ème siècle », nous croyons qu'elle ne correspond point à la réalité. En effet, la population du *littoral*, celle de la *Grèce* aussi bien que celle des îles *ioniennes* (lieu d'origine des deux médecins) qui se trouvaient sous la protection de la république de Venise, ignorait complètement la dite pratique »[2].

Alivisatos précise d'ailleurs, à l'occasion de l'analyse qu'il fait du livre de Pylarinos: « Il (Pylarino) nous narre comment, poussé par un de ses amis commerçant du Phanare, qui voulait inoculer ses enfants, il fut porté à expérimenter cette méthode populaire et à en découvrir les réelles vertus. Il le fit lors d'une

[1] V. Bologa: *loc. cit.*, p. 35.

[2] Constantin N. Alivisatos: *Un grand initiateur hellène de la vaccination au XVIII-ème siècle: Jacques Pylarino*, « Presse médicale », No. 103, 24 décembre 1930.

épidémie variolique, très meurtrière, qui avait atteint Constantinople... et pour avoir des informations directes et plus précises, son ami se mit à la recherche d'une de ses femmes théssaliennes, et la mit en présence de Pylarino. Celle-ci, *lui apprit* comment elle connaissait la méthode par expérience... Par la suite, Pylarino, pratiqua l'inoculation dans de nombreuses familles *hellènes* nobles de Constantinople. Les familles turques, par contre, avaient certaines appréhensions et ne se laissaient convaincre que difficilement »[1].

La troisième personnalité, enfin, laquelle porta à la connaissance des milieux plus vastes de l'Occident, la dite méthode, fut la femme de l'Ambassadeur de la Grande Bretagne près le Sultan: Lady Mary Montague, dame à la Cour du Roi George I. Étant l'une des femmes les plus instruites de cette époque, écrivaine distinguée en même temps, elle a laissé, entre autres, une vaste correspondance où sont étudiés les mœurs de la Turquie, la variolisation inclusivement. Elle raconte, dans une lettre datée 1717 (d'Andrinople), ce qu'elle *a vu personnellement :* « en faisant venir l'une des femmes théssaliennes, versées en variolisation, elle l'invita à inoculer un enfant âgé de 6 ans ; mais la dite femme s'est montrée tellement *inhabile*, que Maitland, le chirurgien de l'Ambassade, qui se trouvait présent, a terminé — lui — l'opération, à l'aide de la lancette »[2].

L'attestation de cette « inhabilité » (bien certainement, pas à cause de l'émotion) chez une femme théssalienne réputée comme « versée » dans l'art de la variolisation, — nous la considérons comme très significative pour la thèse soutenue par nous. Il y a là une forte présomption, sinon la preuve même, que les femmes théssaliennes d'origine grecque ne connaissaient la dite pratique que par ce qu'elles entendaient et voyaient chez la population valaque avec laquelle elles y venaient en contact. L'isolement de la population valaque d'un côté, l'ubiquité de la population hellène (dans les villes) de l'autre, ont contribué à ce que cette dernière devienne la « colportatrice » de la variolisation.

Enfin, Lady Montague termine sa lettre par la phrase suivante: « devant les résultats acquis serait considéré comme vrai bienfaiteur de son pays celui qui introduirait cette méthode en

[1] Alivisatos: *Ibidem.*

[2] P. Samarian: *loc. cit.*

Angleterre. Si je vis. je m'efforcerai de le faire, quitte à me mettre en guerre avec le corps médical de mon pays »[1].

En quittant l'Orient, vers 1718, et « des son retour en Angleterre, elle fit une telle campagne en faveur de cette vaccination primitive, qu'on peut lire dans les chroniques de l'époque comment elle commença d'abord par vacciner son propre enfant et comment le gouvernement s'y intéressa, à son tour, en faisant vacciner cinq condamnés à mort !.. Lady Montague força l'admiration de ses contemporains par les résultats de cette pratique primitive »[2].

Ce n'est qu'en 1796, après 20 ans d'observations et de recherches sur la méthode de variolisation apportée des Balkans en Angleterre, que *Jenner* fit paraître son livre mémorable: « *Sur les recherches, l'étiologie et les résultats de la vaccine* ». La conséquence immédiate en fut le remplacement de la variolisation empirique par la vaccination scientifique, ce qui assura à *Jenner* des mérites immortels dans l'histoire de la vaccination antivariolique.

DR. S. TZOVARU

---

[1] Alivisatos: *Ibidem.*

[2] Alivisatos: *Ibidem.*

LES BULGARES

OEUVRE INÉDITE DE ZAMFIR ARBORE

A la bibliothèque nationale de Sofia se trouve au numéro 11/926 II B. 2409, un manuscrit de Zamfir C. Arbore, intitulé « Umbrele celor dispăruți ».

L'ouvrage est divisé en quatre parties: I. Bulgarii, II. Sârbii, III. Polonii și Rutenii, IV .Rușii, mais à la section des archives de cette bibliothèque on ne garde que la partie qui se rapporte aux Bulgares, les trois autres étant probablement perdues. Le manuscrit est en roumain.

Comment ce manuscrit est-il arrivé dans la capitale de la Bulgarie? C'est le docteur Paraschiv Stoianov, professeur à la faculté de médecine de Sofia, un des amis de Z. Arbore — les deux ayant milité dans l'ancien mouvement socialiste de Roumanie — qui l'a déterminé à donner ce manuscrit à la bibliothèque nationale de Sofia, afin qu'il fût à la portée des savants et historiens bulgares. Le manuscrit y fut remis le 22 Fevrier 1926. Il est écrit par Arbore en 1914 et présente un fragment de ses souvenirs.

Nous avons déjà signalé dans la presse bulgare ce manuscrit qui nous fait voir la générosité avec laquelle le peuple roumain, et souvent l'état même, ont soutenu les Bulgares dans leur lutte pour la liberté. J'en ai fait également un compte-rendu dans « Literaturen Glas » (No. 291 et 293 VIII-e année) et dans la collection de la revue « Missal i Volja ».

Zamfir Arbore fut l'une des figures les plus proéminentes de l'histoire des mouvements révolutionnaires du XIX-e siècle. Né en 1848, à Cernautzi, d'une ancienne famille roumaine, il mena la vie agitée du combattant honnête qui lutte pour une

cause noble, étant présent dans tous les mouvements dont le but était l'affranchissement d'un peuple assujeti.

Arbore passa son enfance à Chisinau. Plus tard, il continua ses études à Odessa et Nikolaew. Adolescent, il entra dans le cercle de Karakozow, mais à la suite d'un procès, il fut emprisonné dans la citadelle de Moscou. Mis en liberté, il partit pour Petrograd. Ensuite, il mena pendant trois ans la vie de détenu dans la fameuse prison de Petropawlowsk. En 1871, il fut envoyé en Sibérie, d'où il s'échappa et partit pour la Suisse. Il y fut accueilli par le célèbre révolutionnaire M. Bacunin, dont il devint le secrétaire et collaborateur. — Il faut ajouter que Bacunin avait gagné la sympathie des démocrates roumains grâce à son attitude au sujet de la Transylvanie.

Zamfir Arbore fut un démocrate romantique, comme Ion Brătianu, Dim. Brătianu, C. A. Rosetti etc. Quittant le socialisme, il passe aux libéraux, travaille au « Telegraful » de Fundescu et devient professeur à l'école de guerre de Bucarest, où il enseigne la langue russe. On le voit constamment éprouvant un amour profond pour les malheureux et les opprimés qu'il tâchait toujours de secourir.

Arbore ne fut pas un historien, ni un revolutionnaire dans l'acception marxiste ou bacunienne, mais un révolté. Il a fait l'apologie de la liberté et a loué les grands libertaires, en vrai moldave au coeur pur et impregné de culture slave. Zamfir Arbore a fait les portraits des grands révolutionnaires russes, M. Bacunin et S. Neceaeff. (Cf. M. Bakunin iz moih vos pomenanii « O minuvşem Spb. 1909 et Serghei Ghenadevici Neceaeff, Iz moich vospomenanii, Băiloe No. 7 Juillet 1976).

Il a écrit, sous un pseudonyme « Hitraia Mehanica », une brochure russe, où il trace les lignes générales de l'esprit libertaire bessarabien et les possibilités d'affranchissement de la Bessarabie du joug russe. C'est, peut-être, le premier livre où l'on affirme, en 1879, les droits ethniques roumains sur la Bessarabie.

En roumain, Z. Arbore a écrit des livres où il enfile ses souvenirs sur les hommes et les idées de son temps. Nous en énumérons les plus importants: « Exil şi temniță » 1894; « Nihilişti » 1895; « In puşcărie » 1897. Il publia encore un dictionnaire bulgaro-roumain et son oeuvre capitale « Basarabia în secolul al XIX-a ».

En 1881 il a fait la biographie du revolutionnaire bulgare, H. Botev que l'on a voulu publier dans l'organe bacunien russe

« Obştina », rédigé par M. Dragomanov; mais, ce manuscrit est tombé entre les mains de la police suisse.

Quant au manuscrit que nous publions, il renferme des renseignements très précieux sur l'époque de la renaissance bulgare, dont les mouvements sociaux et politiques se sont passés sur le sol de notre pays et avec bien des sacrifices de la part du peuple roumain.

Ce document ayant également une valeur littéraire remarquable nous lui avons conservé la forme donnée par l'auteur.

BULGARII

1.

Cinci secoli, cinci secoli lungi fără o rază de lumină, fără o clipă de răgaz, fără un minut de reculegere, poporul bulgar a zăcut în robie, sub domnia plină de groază a turcilor. In curgerea acestui răstimp, lung ca noaptea neagră de iarnă, singura rază de redeşteptare a conştiinţei naţionale în straturile profunde ale naţiunii, a fost *haiducia*. Nenorocita Raia creştină, spoliată de avutul ei mizerabil, necinstită în credinţa sa, în familie.... în totul, la ce ţine poporul mai mult decât la vieaţă, când paharul răbdării nemărginite se umplea până la vârf — părăsea satul natal său, vatra părintească şi pleca în *haiducie*.

Haiduc, bulgăreşte *haidutin*, este cuvânt turcesc şi semnifică *tâlharul*. In ochii autorităţii otomane acest nenorocit, care îşi lua lumea în cap, nici nu putea să fie altceva decât un tâlhar de drum mare, dar în realitate haiducul bulgar, ca şi haiducul nostru român de pe timpurile nefaste ale boerimii fanariote, n'a fost de loc un simplu tâlhar de drum, un ucigaş ordinar, care ucide pentru a jefui şi jefueşte pentru a trăi bine.

Nu; nu numai instincte josnice împingeau pe raia în haiducie, ci şi motive de înalt ordin moral, mai cu seamă ura în contra impilatorului turc, răsbunarea pentru obidele jefuite, pentru femeea sau fiica necinstită, pentru sora dusă în robie, pentru sângele vărsat, al copiilor înjunghiaţi, al fraţilor omorâţi. In fine, pentru toate suferinţele şi toate grozăviile care în istoria peninsulei balcanice sunt legate de domnia otomană.

Nu arareori haiducia a fost în aceste timpuri negre singurul mijloc pentru suflete sleite — care se simţeau sufocate de atmosfera robiei — a ieşi din cercul blestemat al infernului social, unde la fiecare pas trebuia să abdici dela drepturile imprescriptibile de om şi de creştin. Ne mai putând să se împace cu silnicia regimului brutal, refuzând a-şi croi existenţa mizerabilă prin linguşire, josnicie de tot felul, trădarea aproapelui tău, suflarea elită bulgară părăsea mediul său social şi pleca în haiducie. Cu durda ghintuită pe umăr, cu cuţit şi cu pistol la brâu, cu ura care clocotea în suflet, bulgarul părăsea satul său, sau târguşorul natal şi pe furiş se strecura prin munţii Balcani devenind haiduc. Din acest moment el era în afară de lege, faţă'n faţă cu puternicul Imperiu otoman. Vieaţa sa de azi înainte era să fie plină de chinuri, de lipsă, de pericole la orice pas nesocotit, dar în acelaş timp pieptul său de voinic respira liber, dânsul nu mai avea a se teme mereu de zapciul, de aga cu potera sa, de temniţă şi spânzurătoare. Dela locuitorii satelor apropiate, dela ciobani, îşi procura el merindele necesare, pentru subsistenţa sa simplă pe tot timpul cât dura vara, iar pe timpul iernii, când viscolul troenea prin văile şi cărările munţilor — haiducul se vedea silit a scobori munţii şi a se ascunde printre târguşoare mai depărtate sau chiar a trece Dunărea şi a căuta adăpost dincolo de graniţă. Dar abia soarele de primăvară încălzea cu razele sale dătătoare de vieaţă poenile şi văile munţilor, când pe ici pe colea, începea să înverzească glia, iar pădurea se îmbrăca cu frunziş, haiducii din nou apăreau prin munţi şi deveneau groaza poporaţiunii musulmane.

Haiducii bulgari nu trăiau solitari în Balcani; până la liberarea Bulgariei de sub jugul otoman, Balcanii erau plini de haiduci, organizaţi în cete, în capul cărora stătea un *voevod;* aceste cete de voinici, uneori erau aşa de numeroase încât ocârmuirea otomană a fost adeseori nevoită de a întrebuinţa armata regulată în contra lor. Cutreerând Balcanii, cetele de haiduci păzeau drumurile şi stăteau la pândă prin trecătorile înguste ale munţilor, încunoştiinţaţi fiind de cu timp despre apropiata trecere a unor negustori bogaţi, a funcţionarilor şi perceptorilor Statului, faţă de care haiducii bulgari erau de o barbarie crudă şi fără de milă. Faţă de turci, haiducul se conducea *ad litteram* de sângerosul

precept biblic: « dinte pentru dinte şi ochi pentru ochi », el nu cruţa nici pe cel bătrân, nici pe cel nevârstnic, pe bărbaţi şi femei deopotrivă şi.... se mândrea cu numărul capetelor şi.... nasurilor tăiate.

Dar, să ne înţelegem. Se deosebeşte oare în această privinţă prin cruzimea sa, prin barbaria sa, bulgarul de alte neamuri? Să ne aducem aminte de braţele retezate negrilor din Africa, în Congoul german şi olandez, de chinezii torturaţi şi sluţiţi de ruşi în Mandciuria şi de multe altele..... Omul adeseori devine bestie şi-şi dă pe faţă pornirile sale de animal.... Sunt deopotrivă blamabile aceste porniri animale — dar atât; să nu considerăm deci de trăsătură caracteristică a unui neam aceste triste rămăşiţe de origină bestială, comune de altfel întregii omeniri; să deplângem că nici civilizaţiunea nu le-a putut stârpi din sufletul fiinţei cugetătoare, din conştiinţa omului civilizat, printr'o cultură seculară.

Nemulţumindu-se cu atacarea turcilor pe teritoriul munţilor, haiducii bulgari adeseori se coborau din văgăunile Balcanilor, în vale, şi ca nişte vulturi se năpusteau asupra satelor, unde devastau totul prin fac şi sabie; cu cea mai desăvârşită cruzime au fost aceşti haiduci pentru amploiaţii provocatori, pentru renegaţii bulgari, care linguşind pe stăpânii cotropitori, adunau averi mari în aceste timpuri triste, pentru *raia* creştină. Adeseori explorările acestea sângeroase treceau nepedepsite, de oarece haiducii scăpau din mâinile poterii şi fugeau în munţi cu prada lor. Dar şi mai des se întâmpla că *zapciii* turci organizau o adevărată goană în contra îndrăsneţilor răsvrătitori şi, după o luptă crâncenă, iataganul şi glonţul turcesc răpunea întreaga floare a haiduciei. Nimicirea bandelor în acest caz nu schimba întru nimic starea lucrurilor, de oarece în locul celor răpuşi se organizau în curând alte bande de haiduci şi în locul voevozilor morţi apăreau alţi voevozi. Dar nu toţi haiducii piereau prin văgăunile Balcanilor împresuraţi de potere; nu toţi mureau în ştreangul şi prin temniţele turceşti; mulţi din aceşti voinici, după ani de haiducie, sa lăsau de această îndeletnicire periculoasă şi obosiţi treceau Dunărea şi se aşezau prin satele vechei Basarabii sau în România, dacă nu rămâneau în Macedonia şi Epir. Mulţi din foştii haiduci mai trăesc şi azi în Bulgaria; unii din ei au ocupat posturi însemnate

în serviciul Statului bulgar, liberat de sub domnia otomană. Pe unii din aceşti bătrâni populari ai Bulgariei i-am cunoscut şi eu.

Fireşte, cuvântul de «*haidutin*» astăzi în limba bulgară are semnificaţiunea unui cuvânt de ocară, dar nu era aşa altădată şi activitatea lor de odinioară a fost înconjurată de nimbul martirului pentru mântuirea patriei nenorocite. Haiducia pe acele timpuri era protestul robilor, care se răzbunau în contra cruzimii stăpânirii nesocotite, protestul raiei, care visa deja libertatea politică şi se încerca prin haiducie să sfarme fiarele robiei. Această încercare, fireşte că era la începutul său pur instinctivă, căci ideea redeşteptării naţionale numai mai târziu a licărit în conştiinţa acestui popor robit de atâtea secole. Şi pentru această deşteptare a conştiinţei naţionale a lucrat tocmai o pleiadă de tineri, amintire care m'a făcut la bătrâneţe să iau condeiul în mână şi să aştern pe hârtie unele fapte referitoare la răposaţii mei prieteni — bulgari.

Timpul care face deci obiectul amintirilor mele, se referă la epoca când elita patrioţilor conştienţi bulgari, studiau cu sârguinţă trecutul poporului bulgar, trista stare de pe timpul robiei, când această elită aduna documente istorice referitoare la bulgari, la ţara Bulgariei de altădată, etc. Alături de această muncă grea şi pur ştiinţifică, această elită începe să organizeze societăţi de cultură «*Knijovni drujestwa*» menite dintr'o parte de a crea o literatură bulgară, iar de alta de a răspândi în popor cartea bulgărească. Sub imboldul acestei elite de patrioţi s'a creat în Bulgaria otomană biblioteci populare, săli de lectură, şi în fine, şcoli bulgăreşti. Această acitivitate pur culturală a durat un şir de ani, fără ca să fi fost turburată în desvoltarea sa prin vreo tendinţă politică manifestată pe faţă. Tocmai pentru această anume cauză, autorităţile otomane nici n'au recurs la represiuni drastice în contra acestui început de redeşteptare culturală a poporului robit.

Pe acele timpuri, eu unul eram un simplu licean, care făceam studii liceale la Nicolaef, port la Marea Neagră, azezat la gurile Bugului şi a Ingului. Aci, pe lângă acest liceu rusesc exista pe atunci un internat bulgar, organizat de ruşi pentru anumite scopuri politice. Internatul acesta bulgăresc avea ca directori pe d-nii: Mincoff, un bulgar şi

Codratsky, un rutean. Aci, pentru întâia oară am avut prilejul de a cunoaşte pe bulgari. Un neînsemnat episod din aceste timpuri merită de a fi menţionat aci, pentru a ilustra modul cum a fost administrat acest internat bulgar. Pe la 1864 constatându-se că mâncarea la internatul bulgar al liceului este insuficientă şi că bugetul liceului nu dispune de fonduri necesare pentru ameliorarea necesară, diretorul liceului von Haeck a organizat un bal în folosul internanatului. Banii care s'au adunat fură transmişi inspectorului liceului, d-l Şceretski. S'a constatat însă că întregul venit al balului a fost întrebuinţat pentru cumpărarea unui cal de trăsură inspectorului. Afacerea aceasta a produs în oraş o impresie foarte penibilă, iar internii bulgari au rămas cu buzele umflate; mâncarea lor nu s'a putut ameliora. Acest internat a dat apoi Bulgariei câţiva tineri de valoare, dar toţi aceşti tineri n'au corespuns însă nici tendinţelor, nici aspiraţiilor întemeetorilor oficiali ai internatului, deşi acest internat a avut ca director pe Mincoff, un ruso-fil încarnat. Cauza neisbândei a fost tineretul universitar din Moscova, educat sub influenţa liberatoare rusă, cu tendinţele sale politice contrarii tendinţei autocrate a guvernelor ruseşti — sub înrâurirea acestora, bulgarii internatului dela Nicoleaw numai unelte docile ale Rusiei n'au devenit. Aşa a fost soarta absolutismului barbar al ţarilor; toate încercările sale de a-şi fereca unelta docilă din elementele culte ale poporului slav, la urma urmelor n'au reuşit...

Se ştie că biserică bulgară până la decenia 70 din secolul trecut, a fost supusă erarhiceşte patriarhiei greceşti din Constantinopol. Ierarhii greci în Bulgaria au fost cei mai aprigi persecutori ai raiei bulgare şi amici interesaţi ai autorităţii otomane.

Fireşte că această atitudine a păstorilor bisericeşti produsese încetul cu încetul o ură implacabilă în sufletul poporului, care dipreţuia pe oamenii potcapului mai adânc decât pe ai fesului şi cealmalei. Având în vedere aceste simţiminte ale poporului faţă de ierarhia greacă, era logic şi firesc ca agitaţiunea care avea de obiect despărţirea bisericii bulgare de cea greacă, să prinză rădăcini adânci în sufletul *raiei*. Şi lupta pentru neatârnarea bisericii bulgare, a fost prilejul culminant pentru unirea tuturor bulgarilor într'un singur gând, într'o singură voinţă. Această luptă

pentru *biserica națională bulgară* a lărgit orizontul îngust al minței sănătoase a raiei, împingând-o afară din cercul îngust al luptei egoiste și răslețe pnetru mizerabila existență. Proverbul popular: *capul plecat nu-l taie sabia,* în care-și formulase robul întreaga sa filosofie practică, a fost lăsat pe seama părinților; interesele generale ale poporului făcură ca din mulțimea inertă de secole să iasă la lumină o pleiadă de oameni, credincioși intereselor vitale ale națiunii, care s'au pus în fruntea națiunii, ca s'o deștepte din somnul adânc al robiei seculare. Lupta pentru neatârnarea bisericii bulgare a pregătit terenul propice și pentru *lupta politică.* Liberarea de sub jugul ierarhiei bisericești a grecilor și autonomia bisericii naționale a servit drept prolog pentru redeșteptarea conștiinței naționale și prin urmare pentru liberarea în general a poporului bulgar de sub jugul otoman. De n'ar fi existat această luptă pentru biserică, cine știe dacă națiunea bulgară s'ar fi trezit așa de curând din somnul secular al robiei năpraznice! Și odată ce mișcarea intelectuală a prins mintea greoaie a națiunii bulgare, fie și în sfera pur religioasă, această mișcare treptat cu desvoltarea, firește că trebuie să depășească agitațiunea circumscrisă în chestia bisericească; din sfera chestiunilor morale mișcarea începută trebuia să iasă neapărat, pentru a îmbrățișa toate chestiunile arzătoare, de caracter puramente politic.

Ororile unui regim barbar, silniciile administrative, care în curgerea secolelor de robie păreau că au anihilat orice sentimet de revoltă sfântă în sufletul poporului slav, acum, sub imboldul mișcării au devenit nesuferite; atât pătura cultă, cât și straturile adânci ale națiunii nu mai puteau îndura această stare de lucruri. Capetele mai înflăcărate, temperametele mai umane începură a visa la *răscoale,* la lupte cu arma în mână, la revoluție pentru liberarea de sub jugul străin. S'au înființat cercurile secrete, fraternitățile (bratstava), organizații clandestine de patrioți, etc. și în curând toată această mișcare, a deșteptat atențiunea poliției secrete a Statului; poliția turcească ca orice poliție, recursese imediat la încercuirea cadrelor cu agenți secreți, cu spioni, care se introduceau în aceste cercuri și fraternități, aflau modul lor de organizare și apoi îi denunțau pe toți autorităților. Ca rezultat al acestei activități polițienești dintr'o

parte, a fost închiderea şcolilor bulgăreşti, sechestrarea averilor şcolare, închiderea bibliotecilor, arestarea membrilor cercurilor, etc, de altă parte sub presiunea persecuţiilor se formau caractere, se oţelea voinţa, se acumula spiritul practic de a lucra cu băgare de seamă. Şi pe câtă vreme mulţimea terorizată devenea mai poltronă, şi mai laşe, elita poporului se alegea din neghină, formând întâile cadre ale partidelor care aveau să desrobească patria bulgarilor.

Pentru a se reculege, pentru a organiza forţele naţionale de rezistenţă în aceste timpuri de reacţiune, bulgarii compromişi politiceşte fugeau de urgia turcilor dincoace de Dunăre, aşezându-se ba în Serbia, ba în România. La 1860—74, mii de emigranţi bulgari mişunau în ambele ţări vecine. Intreagă această mulţime de emigranţi fireşte că nu puteau să formeze cadrele organizaţiunii revoluţionare care tindeau a se închega. Elementele, din care era compusă mulţimea emigranţilor, nu dădea garanţii suficiente în această privinţă; în mijlocul acestor elemente au fost mulţi, mulţi de tot, oamenii fără caracter, amorali, gata a se vinde pentru bani, gata de a îmbrăţişa meseria odioasă de spion şi agenţi de ai poliţiei turceşti. De aceea fruntaşii printre emigranţi, oameni ca Liuben Caraveloff, ca Racowsky, etc., nici că se încercau să organizeze această mulţime emigrată, ci cu mare atenţiune, cu multă băgare de seamă culegeau încetul cu încetul, unul câte unul pe prozeliţii ideilor lor de libertate a patriei, apropiindu-şi pe cei buni şi îndepărtându-i pe cei suspecţi.

Mulţi din emigranţii bulgari de pe aceste timpuri, odată ce au pus piciorul pe pământul român, au căutat să se stabilească în ţară cât se poate de temeinic, având sigur de gând a rămâne la noi pentru totdeauna. Astfel s'au aşezat prin oraşele României mai multe familii de bulgari, formând la Bucureşti, Brăila, Giurgiu, Turnu-Măgurele, Corabia, Olteniţa şi aiurea un strat de comercianţi, care apoi s'au şi romanizat. Influenţa dintr'o parte a acestor emigranţi asupra păturii orăşeneşti, legătura lor de neam cu stratul destul de gros al burghezimei noastre, stratul format pe dintregul din elementele bulgăreşti sau greceşti, au produs un curent cât se poate de favorabil pentru cauza nenorocitului popor bulgar. De aceea, tocmai, emigranţii bulgari au găsit în

România multă dragoste şi sinceră simpatie în poporaţiunea de prin oraşe.

Prin satele româneşti, ţărănimea română de pe acele timpuri dormea încă somnul de secoli, ducând pe umerii săi de popor martir, povara grea a averilor boereşti şi a bogăţiilor adunate pentru mânăstirile greceşti din sfântul Munte sau din Ierusalim. Poporul-martir suferea poate şi mai mult decât îndura poporul-rob. Cum, în ce mod putea acest popor-martir să ajute pe vecinul său nenorocit?! Numai şi numai cu braţele sale, pline de bătături, cu umerii săi, cu muşchii anchilozaţi de reumatism şi muncă, numai cu resortul acestei munci titanice, rezultatul adunat şi de cei pribegi din ţarina românească, udată de sudoarea muncii poporului amic, a putut ajuta ţăranului român; şi aceasta a făcut-o precum a făcut-o şi pentru a ajuta Eteria de a desrobi bătrâna Eladă din robia în care zăcea de secole. Multă avere adunată din munca poporului român a fost risipită în cărţi, în fast şi lux, în desfrânare şi netrebnicie, dar o parte măricică din această avere, de milioane peste milioane, a servit şi pentru desrobirea popoarelor balcanice. Istoria nepărtinitoare o va înregistra toată pe paginile sale nepieritoare.

La Bucureşti, la Brăila, la Ploeşti, şi aiurea, locuiau pe aceste vremuri o mulţime de bulgari respectabili, oameni cu dare de mână, comercianţi şi arendaşi bogaţi, reprezentanţi de frunte ai «*ciorbagiilor*». Aceşti oameni, fireşte, n'au fost nişte revoluţionari şi chiar ca *patrioţi* erau suspectaţi, dar cu toate acestea, doreau a juca un rol de frunte într'o mişcare istorică, ce se manifesta dincolo de Dunăre. Neavând absolut nicio legătură cu revoluţionarii bulgari din Bulgaria robită, având frică de a se pune măcar în legătură cu aceşti oameni, fireşte, cam ca toţi bulgarii bogătaşi din România, n'au putut să aibă nici cea mai microscopică influenţă morală asupra mişcării de desrobire a raiei bulgare. Cu toate acestea, setea de a juca un rol în împrejurările aşa de importante, a hotărît pe aceşti bogătaşi de a forma din sânul lor un *comitet dirijator* al mişcării. In interesul cauzei, în acest comitet au fost invitaţi de a face parte şi doi democraţi — încercaţi — români. Comitetul acesta a fost deci astfel compus, (compunerea comitetului şi programului redijat de el e acela din cartea lui Nicolaescu.) Care a fost rolul

acestui *quasi* comitet? Ce autoritate a desvoltat? In afară de programul redijat mai sus, în afară de un sprijin sincer arătat de ziarele româneşti, mulţumită străduinţelor lui Eugeniu Carada şi Serruric, în afara demersurilor bulgarilor bogătaşi pentru *patria robită*, comitetul acesta a expediat în Bulgaria ceva cărţi bisericeşti în limba slavă, a dat nişte patrafire pentru preoţii bulgari, apoi a dirijat un memoriu şi câteva adrese către Napoleon al III-lea, cerând să ocrotească pe raia bulgară şi în fine a adresat sultanului o petiţiune numindu-l «părinte milostiv» al poporului bulgar. In aceste câteva linii pare-mi-se că am rezumat absolut întreaga activitate a acetui comitet.

Comitetul format de chiaburii emigranţilor bulgari din Bucureşti, ca reprezentant al păturii bulgare aşezate temeinic în România, nici că a putut să aibă o atitudine alta decât dispreţuitoare şi îngâmfată faţă de emigranţii tineri şi înfocaţi patrioţi, pe care soarta crudă i-a aruncat peste hotarele patriei. Chiaburii bulgari priveau cu sfială pe aceşti noi veniţi, acoperiţi cu zdrenţe şi fără o lăscaie în buzunar; în ochii chiaburilor toţi aceşti tineri, erau nişte «*vagabonţi*», nişte «*nechranimoicovţi*», adică nişte eretici, nişte târâe-brâu, oameni uşurei la minte, care sunt capabili numai şi numai de a înăspri relaţia dintre bulgari şi stăpânitorii turci, a înrăi starea de fapt a poporului rob. După părerea comitetului, despre răscoala în contra turcilor nici că trebuia să se gândească cineva, ci din contră era oportun a se ţine de adajio înţelept al robului că: «*capul plecat nu-l taie sabia*». Speranţa poporului bulgar, după părerea comitetului, se concentra în «diado Ivan», în «*unchiaşul Ion*», adică în Rusia, cu tunurile căreia vor pune capăt robiei seculare a poporului bulgar. Conform cu aceste consideraţiuni lucra comitetul din Bucureşti; în conformitate cu aceste vederi politice, chiaburii bulgari din comitet, precum şi prozeliţii săi sprijineau ziarele «Otecestvo», «Stara Planina» şi «Turţia», ziare duşmane tineretului bulgar, duşmane luptătorilor pentru desrobire, precum au fost Liuben Caraveloff şi alţii.

Aşa dar, emigranţii bulgari aşezaţi în România în aceste timpuri aveau în sânul lor cele două elemente istorice, care în toate mişcările de transformări politico-sociale se cristalizează pe arena publică. Unul din aceste elemente se formează

din clasa acelor care caută a beneficia de zguduiri ce sunt legate de orice evoluţie socială, alţii cari formează clasa celor ce se sacrifică, pentru ca evoluţia să se poată face. Elementul dintâiu din evoluţie se alege cu *foloasele*, elementul al doilea rămâne cu *procesele;* unii beneficiază, alţii sacrifică. Aşa-i adevărul, aşa e dreptatea istorică, care însă drept consolaţie pentru martirii evoluţiunilor sociale alege în fine, din neghină sămânţa cea bună din care încolţeşte progresul şi civilizaţiunea omenirii.

Răposatul meu amic, Zaharia Stoianoff, cunoscutul publicist bulgar şi om politic, fostul preşedinte al Sobraniei, în cartea sa « *Zapiski po bălgariskite vâzstania* », afirmă într'un mod categoric, că atât la Bucureşti, cât şi la Belgrad, nu s'a făcut nimic revoluţionar pe aceste timpuri. (V. 1, pag. 73—74).

Intr'un mod general această afirmaţie este prea riscată; cu atât mai mult ea ne pare riscată, întrucât chiar repauzatul meu amic îmi scrisese următoarea scrisoare în anul 1886 cu rugămintea de a o tipări în ziarul « Telegraful », unde pe atunci colaboram ca prim redactor.

Iată acest document al cărui original mi l-a cerut Ion I. C. Brătianu [1] dorind a-l avea transcris în limba bulgară, în care a fost scris de autor:

---

[1] Repauzatul Ion C. Brătianu ca de foc avea teamă de revoluţionarii sârbi şi bulgari şi deaceia n'a vrut niciodată să facă cunoştinţă personală cu Zaharia Stoianoff sau cu Niculae Pasici şi după multă ezitare a primit odată în vizită pe Petcu Karaweloff; cu toate astea la documentul de mai sus a ţinut mult, pentru că în acest document se pomenea într'un mod măgulitor numele său.

Imi aduc aminte că la observaţiunile mele, cum că N. Pasici reprezintă o individualitate mare, că dânsul e menit a juca un rol de frunte în ţara sa, că domnia familiei Obrenovici este şubredă, Ion C. Brătianu mi-a răspuns cu surâs ironic, insistând asupra oportunităţii despre interesele Statului ca N. Pasici să părăsească teritoriul României. Am fost nevoit deci, a recurge la măsuri excepţionale pentru a zădărnici expulzarea acestui om politic, care a fost într'un impas destul de critic.

In Rusia N. Pasici nu voia să plece, în Austria nu putea, căci Austria fiind amica lui Milan, desigur că-l extrăda Serbiei, iar regele Milan era gata de a răpune pe acest mare patriot sârb, inamic al său neîndurător.

Era necesar deci să-l sustrag de sub supravegherea poliţiei, agenţii care îl împresuraseră deja, aşteptând ca ordinul de expulzare să fie subscris de minister. N. Pasici locuia în hotelul Mercur care se afla în strada Carol, alături de prefectura poliţiei. Prefectul de poliţie pe acele

Această scrisoare a fost trimisă de Zaharia Stoianoff, cu rugămintea de a se tipări în ziarul redactat de mine pe atunci « *Telegraful* », ziar liberal al lui I. Fundescu, brătienist.

« *Nu există un singur bulgar mai mult sau mai puţin cult şi patriot, care n'ar fi călcat pământul liber al României şi nu s'ar fi folosit de ospitalitatea frăţească a românului. Intr'o epocă de o jumătate secol, într'o epocă groaznic de neagră pentru noi, privirea poporului bulgar a fost mereu ţintită*

---

vremuri a fost d-l D. Moruzzi, actualul prefect al Capitalei. După obiceiul poliţienesc, supravegherea emigrantului politic se făcea într'un mod cât se poate de grosolan şi brutal. Agentul civil urmărea pe om cu o aroganţă revoltătoare. Intregul personal al hotelului Mercur, dela stăpân până la portar, erau încunoştiinţaţi ca să dea informaţiuni amănunţite asupra călătorului desemnat. In fruntea agenţilor de supraveghere a fost pus inspectorul de poliţie, răposatul Nae Cristescu, supranumit de cetăţeni şi Burete, din cauză că fiind bun băutor nu se îmbăta niciodată, dar se umfla şi se înroşea când consuma multă băutură; umflătura aceasta dispărea apoi îndată ce nenea Nae se lăsa de băutură. De altfel era un om de minune şi bun român. N. Cristescu între altele era însărcinat de poliţie cu supravegherea şi a persoanei mele, considerată de răposatul Ion C. Brătianu, ca foarte primejdioasă pentru interesele Statului român. Această părere a trecut apoi drept moştenire şi la fiul răposatului, mare om de stat, astfel că la 1907, când cu răscoala ţăranilor, eram să fiu arestat ca presupus incitator, deşi nu cunoşteam absolut niciun ţăran român în România întreagă. Chestiunea despre arestarea mea a fost chiar desbătută în Consiliul de Miniştri, precum mi-a afirmat-o unul din miniştri în persoană. Multe necazuri am avut de îndurat de când am venit în ţară. Multe calomnii adesea am auzit vorbindu-se împrejurul meu, dar acum, la apusul vieţii mele, din toate aceste suferinţe sufleteşti n'au mai rămas decât nişte amintiri care mă fac să surâd. Caravana a trecut şi lătratul câinilor a amuţit. Hotărârea luată de prim-ministrul Ion C. Brătianu — precum am aflat în curând — se întemeia pe intervenţia Serbiei sprijinită de ambasadorul Austro-Ungariei; N. Pasici trebuia deci să plece.

Văzând ce întorsătură au luat lucrurile, am hotărât, împreună cu răposatul meu amic, Wladimir Liotici ca să sustragem de sub supravegherea poliţienească pe refugiatul politic şi să-l adăpostim într'un loc sigur. Fireşte că actul acesta trebuia să-l fac tot pe temeiul aceloraşi consideraţiuni de interes de stat, pe care se întemeia Ion C. Brătianu, hotărând expulzarea din ţară a unuia din fruntaşii poporului sârb.

Expulzarea aceasta cerută de Urilon şi sprijinită de Austro-Ungaria *ar fi fost o ruşine pentru România.*

Aceasta mi-a fost părerea nestrămutată şi evenimentele posterioare mi-au dat deplină dreptate; fireşte pentrucă am zădărnicit comiterea unei greşeli ireparabile trebuia să fiu răsplătit. Şi am fost răsplătit cu vârf şi îndesat — fiind declarat de spion al Rusiei. Promotorii calomniei

asupra malului stâng al Dunării. Tot ce a fost onest şi mare, tot ce avea vreo iniţiativă, tot ce n'a putut trăi şi respira în Bulgaria robită, lucra şi trăia în sfânta Românie. Mi-aduc aminte, precum şi-aduc aminte toţi amicii mei, că cuvintele: România, Bucureşti, Giurgiu, Ploieşti, Brăila, Galaţi şi aşa mai departe — erau pentru noi cuvinte sfinte ca cele din sfânta scriptură. Când vreunul din patrioţii noştri, prigonit crunt de guvernul otoman scăpa în fine din ghiarele străinului neîndurător, el găsea refugiul în unul din oraşele României.

---

erau oameni din partidul liberal dintre care unii *foarte bine văzuţi pe la ambasada rusească.*

Am stabilit următorul plan de a scăpa pe N. Pasici din neplăcuta şi periculoasa situaţiune ce i s'a creat. Spre seară, pe la orele 10 trebuia să viu la hotelul Mercur cu trăsura, să iau pe Pasici cu bagajul său şi să plec spre Gara de Nord, ca şi cum d-l Pasici era hotărît a lua trenul de noapte; pe drum, la Matache Măcelarul, pe strada Griviţei, trebuia să mă aştepte într'o altă trăsură Leotici; trăsura în care mă aflam eu cu Pasici se va opri o clipă lângă trăsura lui Leotici şi d-l Pasici sărind din trăsura mea se va urca în trăsura lui Leotici, iar eu cu bagajul voiu urma drumul la gară. D-l Leotici cu Pasici, vor lua apoi drumul spre casa lui Leotici, din calea Călăraşilor, iar eu cu bagajele dela gară, mă voiu întoarce acasă la mine. Astfel scăpând de sub supravegherea poliţiei, peste câteva zile, d-l Pasici va putea apoi să părăsească Capitala şi să-şi aleagă domiciliul undeva în provincie.

Planul nostru a reuşit de minune. Când am sosit la hotelul Mercur era întuneric; plătind contul, luând bagajul, ne-am urcat în trăsură auzind împrejurul nostru semnele de alarmă date de agenţii postaţi pe stradă. Când trăsura noastră trecu pe lângă prefectura poliţiei observai în curtea prefecturii alergătura unor oameni, apoi îndărătul nostru apăru o trăsură care ne urmărea dela distanţă. Sosit la gară, din această trăsură sări d-l Epureanu, unul din inspectorii de poliţie şi uitându-se în fundul trăsurii mele din care mă scoborâsem de-abia, rămase surprins văzând că sunt singur:

— Dar d-l Pasici d-le, unde-i? mă întrebă d-sa.

— Pasici? nu ştiu d-le.

— Dar aţi fost împreună în trăsură.

— Da; însă acum sunt numai cu bagajul său şi plec acasă la mine.

Astfel a fost scăpat d-l N. Pasici; peste câteva zile deabia, a plecat tiptil la Tulcea unde a petrecut la răposatul meu amic, dr. Petru [1] mai multe luni.

Dânsul a părăsit ţara apoi, fiind ales primar al Belgradului. Fruntaşul poporului sârb a intrat în fine în ţara sa.

[1] Dr. Petru este Petru Alexandrov — socialist bacunist, cumnatul scriit:rului Wladimir Korolenko. Dr. Petru a trăit sub numele Ivan Ivanovici ca tovarăş al lui Hristu Botev. Mai târziu se aşeză la Tulcea unde moare în anul 1911. (Notă de V. Chr.).

Țara voastră a fost pentru noi farul luminat al libertății, speranța în vieața nouă. Deși vasali puternicilor sultani, românii au tolerat, ba chiar au patronat organizarea comitetelor revoluționare, au permis lui Rakowsky să rostească cuvintele sale înfocate, au permis lui Liuben Caraveloff de a tipări ziarele sale Svoboda *și* Nezovisimost, *au permis neastâmpăratului Hristu Boteff să ne trimită* Cuvântul emigranților bulgari *și apoi a edita* Zname, *care dacă ar fi apărut acum în Bulgaria ar fi indignat desigur elementele din care se compune tagma trădătorilor patriei noastre mult încercate.*

Pământul vostru a hrănit pe apostolii libertății bulgare, pe luptătorii uriași ai independenței noastre, pe Levsky, Benkovsky, Hadji Dumitru, Caragea Volow, adică întreaga pleiadă a martirilor noștri căzuți pe câmpul de luptă, morți în ștreang și prin temnițele turcești.

Dar cu aceasta nu s'a isprăvit mărinimia poporului român. Din România au ieșit iunacii noștri înarmați, acești eroi ai libertății bulgare: Totiu și Panaiot la 1866, Hagiu Dumitru la 1868, Boteff la 1876 și alții. Satul Petroșani, Oltenița, Bechet, Giurgiu au văzut fâlfâind drapelul bulgar pe când îl duceau pe câmpul de bătaie pentru întâia oară.

Ați văzut aceasta, ați știut tot și niciodată nu ne-ați persecutat, ci din contră, ne-ați binecuvântat în sfânta luptă încinsă pentru desrobirea raialei.

Nu există un singur exemplu că românii să respingă vreunul din martirii noștri, deși de nenumărate ori ați fast îndemnați și chiar forțați de a face aceasta.

Salutare dar, pământul sfânt al României să fie binecuvântat.

România a fost a doua patrie pentru mii de martiri ai noștri.

După liberarea Bulgariei, simpatia poporului român a rămas nemărginită pentru noi. La 1885, când dușmanii năvăliră sub zidurile Slivniței și ale Vidinului, când am fost părăsiți de Europa întreagă, atunci numai în pieptul român s'a găsit o inimă plină de compasiune pentru noi, numai în parlamentul român s'a ridicat vocea pentru cauza dreaptă a poporului bulgar.

Am fost atunci în Capitala României și am văzut cu ochii mei că nenorocirile noastre au fost ca și ale voastre și că triumful victoriilor noastre, vă bucura precum ar fi fost triumful vostru.

In ziua nefastă de 9 August, când dela Nord se grămădeau nori negri asupra patriei noastre, când libertatea bulgară era gata să se ascundă prin stâncile și strâmtorile sălbatice ale Balcanilor, am fost în România. Și inima mea de patriot bulgar, sângerândă, nu va uita spectacolul frumos ce înfățișase capitala României în ziua de 17 August, când în persoana principelui Alexandru, poporul român întâmpina Bulgaria, Bulgaria liberă și independentă.

Destinul României este frumos. Din România ne vine razele binefăcătoare ale libertății. Razele redeșteptării noastre morale. Uzurpatorii și trădătorii dela 9 August știau bine simțimintele cavalerești ale poporului român, tocmai pentru aceasta ei se țineau departe de malurile Dunării române și căutau sprijinul în puterea jandarmului dela Reni.

Cu întristare și amărăciune ne gândeam că până acum n'am răsplătit cu nimic poporul român pentru toate astea. In temelia libertății noastre zac osemintele fiilor României, iar noi nici două cuvinte de mulțumire n'am pronunțat până acum. Știți pentru ce?

Nu ne acuzați. Poporul bulgar și clasa noastră inteligentă cu evlavie pronunță cuvântul sfânt de România, dar vai! nu suntem încă pe picioarele noastre; dacă nu mai există în Bulgaria iataganul, apoi există rublele a căror înrâurire e mult mai neînduratoare.

Mare și solemn va fi momentul când două popoare vecine își vor întinde frățește mâna și vor încheia o alianță puternică compunând o federațiune întemeiată pe respectul libertăților reciproce. Nu există absolut niciun singur motiv, pentru ca românii și bulgarii să nu trăiască, precum au trăit, într'o pace și bună înțelegere, nu există de asemeni niciun motiv ca să se mai repete odată răsboiul fratricid între sârbi și bulgari.

Sub domnia voastră la Belgrad și în coloniile bulgare din sudul Basarabiei în curgere de 30 de ani a domnit libertatea și a strălucit civilizațiunea, iar acum vai! acolo domnește un stanovoi și cancelaria sa.

Așa dar, să trăiască poporul român, să trăiască Carol I, să trăiască Ion Brătianu, al cărui nume este strâns legat de emanciparea noastră politică.

ZAHARIA STOIANOFF.

(« Telegraful », 1886, August 28).

Precum vedem din propria scrisoare a regretatului publicist şi preşedinte al Sobraniei, în România exista într'adevăr elemente de inițiativă, promotori adevărați ai dezrobirii poporului bulgar. Exista sau nu un comitet central al acestei acitivități revoluționare la Bucureşti? Comitetul înființat de Eugeniu Carada a fost sau nu acest comitet diriguitor?

La toate aceste întrebări răspund că după părerea mea comitetul lui Eugeniu Carada, deşi a fost alcătuit, deşi a lansat două trei petițiuni către Napoleon al III-lea şi Sultan, n'a avut absolut nicio legătură dincolo de Dunăre şi n'a avut mai cu seamă nici o înrâurire asupra evenimentelor ce se pregăteau în Bulgaria. Alăturea de acest comitet exista însă dela anul 1869 un *alt comitet*, compus din revoluționarii bulgari. Influența acestui din urmă comitet a fost foarte mare în Bulgaria atât printre poporaţiunea turcă, cât şi cea bulgară. Din cine anume a fost compus acest comitet? Un singur indiciu mai sigur pentru a răspunde la aceste foarte interesante chestiuni îl am în cele povestite mie de Serghei Ghenadievici Nieciaeff.

La 1869 a vizitat Bucureştiul unde a fost oaspetele lui Liuben Karaveloff. Mulțumită acestuia din urmă dânsul îşi procurase un paşaport bulgar cu care a trecut în Rusia şi a trăit un timp oarecare la Moscova. Liuben Karaveloff locuia pe atunc iîntr'o mică locuință lângă Obor, unde avea o tipografie şi unde lucra cu sublima sa soţie Natalia. Aci s'au tipărit mai multe scrieri revoluționare care apoi se răspândeau dincolo de Dunăre. In general vorbind, pe atunci, adică prin 1869—1874, Liuben Karaveloff redacta majoritatea scrierilor revoluționare ce au ieşit de sub presă la Bucureşti. După cele relatate nouă de către Neciaeff, care afară de vizita sa la Bucureşti a fost şi în corespondență cu Liuben Karaveloff, în anii 1869—1871 comitetul central revoluţionar a fost format la Bucureşti şi în acest comitet au intrat câțiva din bulgarii emigranți, dintre care Neciaeff mai cu seamă pomenea adeseori pe N. Obretenoff. Programul acestui comitet diferă mult de programul comitetului citat deja mai sus. Il dăm aci după cartea lui Z. Stoianoff: «*Zapischi po bâlgarskite Vâzstania*».

1. Comitetul revoluționar central are de scop eliberarea bulgarilor printr'o revoluție morală şi o răscoală cu arma

în mâini. Forma ocârmuirii viitoare bulgare se va stabili apoi, când liberarea va deveni un fapt îndeplinit.

2. Pentru a atinge acest scop, toate mijloacele sunt admisibile: propaganda, cuvânt tipărit, luptă cu arma în mâini, foc şi moarte.

3. Noi, bulgarii, dorim a trăi în pace şi înțelegere bună, şi în deosebi cu sârbii şi muntenegrenii, care simpatizează tendințelor noastre, asemenea şi cu românii cu care e strâns legată soarta noastră; împreună cu aceste popoare mai tindem a forma o *federațiune liberă.*

4. Noi, bulgarii, dorim ca ţinuturile locuite de bulgari să fie ocârmuite *bulgăreşte,* adică conform cu obiceiurile, moravurile şi caracterul poporului bulgar; ţinuturile locuite de români, sârbi, muntenegreni şi greci trebue să se ocârmuiască conform caracterelor poporului român, sârb, muntenegrean şi grec.

5. Fiecare neam să-şi apere neatârnarea sa şi să se ocârmuiască după voința sa proprie. Noi nu râvnim la ceea ce e a străinului, adică ceea ce nu ne aparţine; dar în acelaş timp nu vom ceda în folosul altora ceea ce e al poporului bulgar.

6. Noi nu ridicăm chestiuni de drept istoric şi de aceea lăsăm poporului singur să-şi croiască soarta sa, hotărând la ce anume alianță să se aplece, — către sârbi, bulgari, români sau greci, de aceea tocmai în momentul de față este inutil de a releva chestiuni privitoare la hotare.

7. Pentru noi, bulgarii, noi dorim libertatea poporului, libertatea individului, libertatea religioasă, într'un cuvânt întreaga libertate a ființei umane; tot astfel de libertate dorim şi pentru vecinii noştri. Nu voim a domni peste alții şi de aceea nu admitem nici ca alţii să domnească peste noi.

8. Drept duşmani şi potrivnicii noştri, noi considerăm pe acei din bulgari, ciorbagii, *care zădărnicesc rezolvarea chestiunii bulgăreşti;* pe aceşti bulgari trădători îi vom persecuta pretutindeni şi totdeauna.

9. Noi considerăm printre amicii noştri şi aliați asemenea şi pe greci, numai *dacă ei se vor lepăda de scopurile lor pan-eleniste precum şi de pretențiunile lor istorice.*

10. Noi ne răsculăm nu în contra poporului turc, ci împotriva guvernului otoman, precum şi contra acelor turci care apără acest guvern despotic. Drept amici ai noştri,

noi considerăm pe toţi acei, care simpatizează cererile sfintei şi dreptei cauze a poporului bulgar, fie ei de orice neam de credinţă.

Din chiar aceste paragrafe a programului revoluţionar se vede cât de *larg şi cât de nobil au fost formulate revendicările bulgare de către ideologii martiri ai liberării poporului bulgar.*

Programul de mai sus elaborat de către emigranţii politici de frunte a fost apoi, în partea sa privitoare la organizaţiunea forţelor revoluţionare, comunicat de către Liuben Karaveloff lui Sergiu Neciaeff, care ţinea mult ca comitetul central să fie întocmit *ad-hoc* şi în acelaş timp să fie considerat ca *guvern revoluţionar*, învestit cu puterea dictatorială. Sosind la Moscova, Sergiu Neciaeff povestise cu entuziasm despre tendinţele bulgarilor din Bucureşti şi, după obiceiul său, dădea drept real, ceea ce n'a fost încă decât în proiect. Părăsind apoi la 1869 Rusia, Neciaeff comunică despre formarea comitetului revoluţionar bulgar, lui M. Bacunin, care primi această ştire cu entuziasm. La 1871 Liuben Karaveloff rupse toate relaţiile cu Neciaeff, fiind se vede, rău impresionat de rolul său în tragica moarte a lui Ivanoff. După program şi statute. comitetul revoluţiogar, avea dreptul de a condamna la moarte pe bulgarul, care fiind membru al organizaţiunii revoluţionare, ar desvălui duşmanului vreun secret referitor la opera de desrobire a poporului bulgar. Ivanof n'a desvăluit niciun secret şi după părerea lui Liuben Karaveloff comitetul revoluţionar rus, n'avea drept a-l condamna la moarte şi a-l omorî. De sigur că, aflând apoi, cum că comitetul revoluţionar rus din Moscova nici nu a existat şi că acest comitet a fost inventat de Neciaeff — toate acestea au fost cauza ruperii relaţiilor dintre Karaveloff şi Neciaeff. Cu Cu toată dorinţa lui Neciaeff (pe la 1872) să lege din nou relaţii cu L. Karaveloff, acesta din urmă nu i-a răspuns la nici una din scrisorile lui, ceea ce mult a amărât pe neastâmpăratul revoluţionar rus.

In ceea ce priveşte programul şi regulamentul (Ustav) comitetului revoluţionar bulgar sunt de părere că, cu toate poveştile lui Sergiu Neciaeff asupra elaborării lor, n'a avut nicio influenţă nici revoluţionarul rus, nici Mihail Bacunin. In acest program din contră se oglindeau principiile care s'au manifestat în cercurile revoluţionare din Moscova în

anii 1864—1867. Bulgarii care au trăit în aceşti ani în vechea capitală a Rusiei şi între care a fost şi Liuben Karaveloff, frecventau casele din *Trekprudni pereuloc*, unde locuia Iasițin, Nicolaeff, Strandel, Iseracoff şi alții din Caracozovţi. Eu unul am făcut cunoştinţă pe atunci cu mulți din aceşti tineri bulgari în locuința Gremeacevski. Influența acestor karakozoviți asupra tineretului revoluționar din Moscova a fost foarte mare.

De altfel, cu preciziune a stabili *când* şi *de către cine*, a fost redactat programul comitetului revoluționar bulgar, este cu neputinţă. Rămâne să aşteptăm ca să se ivească alte documente, alte memorii pentru ca această chestiune de un interes culminant, să fie eludată definitiv. Oricum, după părerea mea, organizaţia revoluționară, tale quale, a căutat ea, s'a înjghebat pe la 1869—1870, de oarece în anul 1871 activitatea revoluţionarilor bulgari a fost deja întărită atât în Bulgaria cât şi în Tracia. Elementul revoluţionar în aceste timpuri era format din institutori, preoţi, lucrători de oraşe şi săteni. Un lucru este de notat şi anume acela, că în fruntea comitetelor localnice a organizaţiunilor revoluţionare au fost în general oameni fără o situație materială bună sau oameni cu avere.

II.

Lung e şirul martirilor pentru desrobirea poporului bulgar, sunt mii de eroi care şi-au jertfit vieaţa pentru mântuirea patriei bulgare. Pălăriile jos dar, înaintea acestor martiri, a căror nume azi aparţin istoriei!

Intr'o zi din luna Mai, la 1862, voevodul nostru Filip Totiu, cu 35 iunaci bulgari a trecut noaptea Dunărea părăsind scumpul pământ al României pentru a da piept cu turcii. Voevodul cu ceata sa a debarcat la Şiştova, îmi povestea amicul meu Zaharia Stoianoff. In acest moment a început era desvoltării noastre naţionale. Momentul acesta este însemnat în limba oficială turcă prin crearea unui cuvânt special, pentru a desemna pe eroii noştri naționali, care au fost numiţi *comita,* adică *răzvrătitorul.* Cetaşii lui Filip Totiu au fost recunoscuţi de autoritatea otomană de răsvrătitori, iar nu de simpli tâlhari de drum. Guvernul otoman a înţeles prin urmare, că de azi înainte haiducul

tradițional bulgar s'a transformat în luptător politic, în răsvrătitor în contra inequităților politice și sociale așezate la temelia organizațiunii de stat al imperiului.

Voevodul Totiu, scrie d-rul Dobrovolschi, s'a născut lângă Târnova, unde s'a ocupat cu negoțul de vite. O întâmplare a făcut ca acest om de o energie extraordinară să devie victima administraturii locale; Filip Totiu a fost aruncat în închisoare, iar avutul său de câteva sute de bivoli secfestrat în folosul Statului. Eșind din închisoare și găsind avutul său secfestrat, Totiu își luă lumea în cap și plecă în *haiducie*. In curând însă ceata sa a fost prinsă de poteră și nimicită de jandarmii turci; singurul voevod Totiu, rănit rău, a căzut viu în mâinile ocârmuirii; el a fost condamnat de astădată la ocnă pe vieață. Peste doi ani Totiu izbuti să fugă din temniță și să plece în România; adunând vreo patru voinici și formând din această mână de oameni o mică ceată, Totiu trece Dunărea și se chitește prin veriga munților din Stara Planina. Apoi pe la 1866 dânsul din nou apare în România și apoi în Balcanii pe lângă Târnova. Inconjurat de poteră, Totiu în curând se vede nevoit să fugă iar în România. Guvernul turc aflând despre prezența sa la București, ceru extrădarea sa. Poliția română a și pus mâna pe revoluționar și era gata să-l dea turcilor, dar Cuza-Vodă, solicitat de bulgari, ordonă liberarea arestatului și Totiu a fost pus în libertate din ordinul ministrului de interne. La 1884 am avut fericirea să fac cunoștință cu Filip Totiu. El locuia la Rusciuc unde îl întâlnii eu în casele răposatei Tonca Ticovița Obertenova.

In convorbirea ce am avut pe atunci cu acest om remarcabil mi-aduc aminte și acum de impresiunea ce a făcut asupră-mi narațiunea sa despre întâmplările din vieața haiducească.

Voiu încerca a rezuma această povestire pe cât s'a păstrat ea în memoria mea.

« Când m'am gândit să fac întăia mea năvălire în Turcia, am organizat o ceată de tineri bulgari aleși, printre bulgarii emigranți din Giurgiu și București, povestea Totiu. In Bulgaria n'am avut legături serioase decât cu un grup de tineri din Sistova, cu care punându-mă în relațiuni am izbutit să stabilesc, ca acești tineri să fie gata a se uni cu ceata mea imediat ce voiu pune piciorul pe pământul Bulgariei.

Mulţi dintre aceşti tineri au promis să se unească cu ceata mea, astfel că calculasem să pot forma o ceată de cel puţin 300 oameni bine înarmaţi.

Am avut un frumos drapel pe care era cusut un leu ce calcă peste semilună. Acesta era drapelul Bulgariei răsculate contra păgânilor. La Sistova, când am sosit dincoace de Dunăre, nu s'a unit cu noi decât vreo 40—50 de tineri, ceilalţi au avut frică ». Filip Totiu cu ceata sa n'a intrat în Sistova ci a plecat spre munţi. Spre seară ceata sa a ajuns lângă satul turc Verbavca. In sat, fireşte, n'au intrat, dar, fiind obosiţi au poposit într'o pădure numită *Pustia*. Aci ceata a fost surprinsă de poteră. S'a încins o luptă piept la piept şi în curând întreaga ceată a fost măcelărită. « In această luptă, zice Totiu, a pierit tovarăşul meu Ivan Sepciuschi, iar eu cu vreo zece iunaci rămaşi vii am scăpat, fugind spre Balcani. Apariţiunea acestei cete de revoluţionari a produs adâncă impresie asupra întregei Turcii. La Constantinopole guvernul a crezut chiar cum că această îndrăsneaţă încercare este semnalul unei răscoale formidabile ce se pregăteşte în Bulgaria. Pentru a înăbuşi răscoala, după ce ceata lui Totiu a fost distrusă, guvernul otoman inaugură un regim de teroare, considerând necesare represalii pentru a produce o *impresie salutară* asupra poporaţiunii. Sistemul tuturor guvernelor absolutiste. Se arestau bulgari cu sutele, pe ici pe colo se spânzurau câte un comerciant, preot, învăţător, ca dovedit de a fi avut relaţii cu ceata lui Totiu sau de a fi ajutat la formarea acestei cete. Numele lui Totiu a devenit celebru în toată Bulgaria.

Fireşte, rezultate practice directe n'au decurs nici de cum din gestul lui Totiu; expediţiunea sa revoluţionară, a fost un simplu elan patriotic şi entuziast fără vreun rezultat imediat, care să fi folosit naţiunii sale. Dar să nu pierdem din vedere că istoria omenirii ne arată multe din asemenea fapte care fără a avea un rezultat practic perfect stabilit, totuşi sunt şi rămân înregistrate de istorie pentrucă au concentrat în acţiunea lor ideea naţională a momentului. Fireşte, că eroismul cetei lui Totiu n'a atins scopul, adică n'a izbutit să ridice poporul bulgar şi împreună toate popoarele creştine din peninsula Balcanică în contra turcilor; fireşte că, dacă chiar ar fi fost atins scopul, totuşi

domnia turcilor n'ar fi fost sdrobită; dar, cu toate astea necontestabil este că semnificaţiunea morală a acestei expediţiuni a fost covârşitoare: *leul bulgar deschise ochii*, el se trezi din amorţeala robiei seculare.

III

Repauzatul meu amic, Zaharia Stoianoff, în frumoasa sa operă « *Cetite v Bâlgaria* », descrie pe doi eroi cei mai populari ai Bulgariei robite — pe Hadzi Dimitrie şi Ştefan Karadja. A nu vorbi aci despre aceşti doi luceferi ai raiei bulgare ar fi păcat.

Hadzi Dimitrie s'a născut la 1837 în oraşul *Slivna*. In personalitatea sa s'au concentrat aproape toate calităţile vitale ale neamului bulgar: caracter de fier, temperament fără astâmpăr, dispreţul morţii şi credinţa neclintită în dreptatea cauzei sale naturale. Crezul său politic încăpea pe deantregul în clasicul adagiu latin: *Adversus hostem aeterna autoritas*. Născut într'un oraş renumit prin caracterul ţanţoş şi susceptibil al locuitorilor săi, cunoscut turcilor ca un oraş nesupus, care se bucura de o reputaţiune foarte rea în sferele foarte înalte otomane, Hadzi Dimitrie la vârsta de 20 ani a devenit deja o individualitate cu idei subversive. De un temperament primejdios, ura tânărului om era mai cu seamă aţâţată de fărădelegile ce comiteau autorităţile turce faţă de femeile şi fetele bulgare .La Slivno, pe aceste timpuri, printre alte persoane simandicoase, trăia şi un ciorbagiu (ciocoi) anume Chostaki. Acest bogătaş bine văzut, fireşte, de cârmuire, ducea o vieaţă desfrânată şi necinstea femei bulgare care se aduceau cu sila în casa favoritului ocârmuirii. Tânărul patriot bulgar a hotărît să răzbune personal dezonoarea neamului său. Era, fireşte, o idee cât se poate de subversivă pe acele timpuri. Hadzi Dimitrie se travesti în femee şi astfel a putut fi introdus noaptea în iatacul lui Chostaki. A dou zi acest Olofern grec a fost găsit înjunghiat de o Juditha *sui-generis*. Aceasta era prima victimă căzută de mâna lui Hadji Dimitrie. De aci încolo, Hadji Dimitrie devine haiduc şi se înfundă în Balcani, făcând parte din o ceată care străbate Stara Planina; la 1860, iarna, dânsul se vede nevoit a trece Dunărea şi a căuta adăpost în România.

Impreună cu Hadji Dimitrie în acelaş timp pe arena luptelor revoluţionare cu turcii, s'a ilustrat şi un alt patriot bulgar, Ştefan Caradja. El s'a născut într'un cătun din Vilaetul Adrianopolului pe la 1842. Părinţii săi au părăsit acest cătun şi s'au aşezat în Dobragea, anume la Tulcea. Aci a murit muncind mama sa, lăsând o fată mare, pe Târna, şi cinci băieţi mici. Fata Târna, ca cea mai mare, îngrijea de fraţii săi; în curând Târna s'a măritat şi bărbatul ei a deschis o mică prăvălie în piaţă. Tocmai în această prăvălie Ştefan Caradja îşi petrece anii de adolescenţă în calitate de băiat de prăvălie. Robust, bine legat, cu un temperament neastâmpărat, băiatul lua adeseori parte la sportul de luptă ce se făcea de obiceiu între tineretul turc şi cel bulgar. Graţie forţei sale muşchiulare în aceste lupte dânsul avu nenorocul de a birui pe *pechlivanul* (luptător în limba turcă) turc; această victorie a îndârjit în contra sa toată poporaţiunea turco-tătară din oraşul Tulcea. Ştefan a fost prin urmare silit să părăsească Dobrogea şi să treacă în blagoslovita Românie. In curgerea de cinci ani Ştefan a cutreerat lumea fără ca rubedenia să afle despre el. A fost şi prin Serbia unde pe atunci răsunau discursurile înflăcărate ale marelui Rakowski *despre libertate*. Ascultând aceste predici din gura unui orator de frunte şi a unui suflet ales, Ştefan Caragea deveni, corp şi suflet, adept fanatic al dezrobirii poporului bulgar. La 1862 dânsul ca atare face parte din ceata lui Racowski şi împreună cu alţii ia parte la apărarea Belgradului, de garnizoana turcească care s'a închis în fortăreaţa capitalei Serbiei. Un an după aceasta Ştefan apare din nou la Tulcea, unde într'o zi de sărbătoare, înarmat se plimba într'o căruţă pe străzile oraşului, arborând drapelul alb şi cântând cântece haiduceşti. Turcii au pus mâna pe îndrăsneţul patriot şi îl băgară în închisoare. Liberat apoi, Ştefan ucide pe un tătar avut, urât orăşenilor mărginaşi, cari au fost victime ale acestui tătar. Acest omor a făcut ca familia sa întreagă să fie persecutată, iar soră-sa, Târna, şi-a pierdut soţul, mort de răni şi de închisoare. Pentru a nu cădea în mâinile *zapciilor* (jandarmi turci), Ştefan fuge din Tulcea şi se ascunde în carierele de lângă oraş. De aci dânsul face numeroase incursiuni haiduceşti prin satele dimprejur unde adună bani pentru cauza naţională a bulgarilor. Cu banii adunaţi de bună voie şi cu forţa, Ştefan

cumpără la Galați și Brăila arme, pentru cetașii săi, apoi în fruntea unei cete de șapte inși pătrunde în munții vecini.

La 1864 Ștefan părăsește Tulcea și se așeză în România, apoi devine cârciumar la Giurgiu. De aci organizează dânsul îndrăsnețele sale năvăliri dincolo de Dunăre.

Fizionamia lui Hadzi Dimitri și a lui Ștefan Karadja ni se desenează din amintiri și din legende țesute din imaginația poporului bulgar, cu totul altfel decât individualitatea lui Totiu. Acești din urmă doi eroi populari ai Bulgariei au pierdut multe din trăsăturile caracteristice tradiționalului haiduc și ni se înfățișează deja ca doi patrioți conștienți de lupta pe care o dau. Scopul exploatării lor este perfect desenat de modul cum operează ei; ținta la care tind este vădit subliniată și caută a arăta lumii civilizate că poporul bulgar se deșteaptă și că a sunat ora desrobirii sale. Pentru a organiza serios năvala cetelor pe teritoriul imperiului otoman, pentru a încerca cu ajutorul acestor cete a răscula poporul bulgar întreg, a fost, firește, neapărată trebuință de mijloace pecuniare. De unde să se capete acești bani? Ambii voevozi bulgari, Hadzi Dimitre și Ștefan au fost oameni atât de săraci; să adune bani prin donațiuni voluntare, au încercat ei, dar încercarea n'a reușit. Ștefan Caradja zicea în această privință tuturor: «Am fost la Giurgiu, Brăila, am fost la București și m'am rugat de bogătașii noștri, dar n'am căpătat nicio lețcaie. Toți îs buni patrioți, dar atât ».

Așa fiind, Ștefan Caradja, a hotărît să recurgă la exproprierea silită. A fost aleasă o bulgăroaică bogată, pare-mi-se, care poseda 20 pungi galbeni; una din aceste pungi cu o mie galbeni a fost expropriată prin forță. Pe banii astfel dobândiți s'au cumpărat arme pentru o ceată de 45 voinici, foști legionari bulgari, fugăriți din Serbia, precum și pentru alți cetași voluntari. Răposatul Z. Stoianoff în cartea sa « *Cetite v Bâlgaria* » dă numele tuturor cetașilor voevozilor Dimitre și Caradjea — toți acești cetași sunt tineri până la vârsta de 25 ani, oameni mai vârstnici sunt abia în număr de 13. Dar chiar și amândoi voevozii care au stat în fruntea acestei elite de patrioți au fost oameni de 26—30 ani.

După isprăvirea pregătirilor de organizare a cetelor, ambii voevozi au dispus ca într'o zi anume, toți cetașii să se adune lângă Giurgiu pe malul Dunării. Aci trebuia să

ancoreze un vas spaţios al unui grec tocmit pentru transportarea unei însemnate cantităţi de cherestea din România în Turcia; acest vas avea să transporte în loc de cherestea pe cetaşii bulgari. După calcula lui Caradjea s'au înscris în cete peste 4—5.000 bulgari, cea mai mare parte locuitori din Ploieşti, Brăila, Olteniţa, dar în ziua fixată pentru întâlnirea şi trecerea Dunării la locul de întâlnire nu s'au prezentat decât abia 125 oameni... Restul patrioţilor au rămas prin cârciumi, prăvălii şi zărăfii, pentru a urma alişverişuri *pro magna gloria* a patriei robite. Mulţi din aceşti cetaşi ce au lipsit dela apel s'au înpământenit în România şi au devenit boieri, bancheri, deputaţi şi senatori. Cu toate astea numele lor s'a păstrat în registrele lui Caradjea drept amintire a originilor lor şi a actului patriotic făcut în tinereţe. Oamenii cuminţi, care dacă *n'au făcut istoria* cel puţin au făcut averi, sunt partea ponderatoare a societăţii umane, oamenii cu mintea sănătoasă!!

Când Caradjea numără pe câmpul de lângă Giurgiu pe cetaşii prezenţi la apel, când văzu în loc de mii abia o sută şi ceva de adolescenţi, inima sa de patriot a svâcnit de indignare şi rostind o cuvântare către cei prezenţi, dânsul a spus: «Mântuitorul lumii nu s'a născut printre cei bogaţi ci printre cei săraci, printre plebe şi noi care nu avem de gând a cuceri Ţarigradul şi a mântui poporul nostru nenorocit, să mergem puţini câţi suntem şi să murim pentru patria robită. Pe osemintele noastre va răsări libertatea Bulgariei!» Cuvinte sfinte conforme cu adevărul istoric. Istoria omenirii o fac oamenii anormali: nebuni, genii; cei cuminţi se folosesc de izbânzile nebunilor care s'au jertfit pentru progresul omenirii, pentru triumful dreptăţii... Chiar acum, în clipa istorică, când trăim noi, mulţumită unor genii, omenirea pune stăpânire pe aer şi un şir de nebuni îşi petrec vieaţa ţinând în serviciul omenirii această grandioasă achiziţie, iar noi, *oamenii cuminţi*, cu ţigara în gură, cu mâinile în buzunar, căscând gura, privim la aviatorii care plutesc colo, sus, în slava cerului.

Când ceata lui Ştefan Caradjea a descins pe malul Dunării unde a ancorat vasul tocmit pentru transportul de cherestea, căpitanul vasului exclamă: «Iată dar ce marfă sunt silit a încărca!» Fireşte că înaintea unei cete bine înarmate proprietarul vasului n'avea încotro şi a fost

silit să se supună ordinelor primite. A debarca ceata direct pe malul turcesc a fost imposibil, de aceea Caradjea a dispus ca vasul să plece în josul Dunării, ţinându-se de malul românesc; spre dimineaţă ceata sa a debarcat pe o mică insulă între Rusciuc şi Sistova şi aci, în tufişul acestei insule, cetaşii s'au dibuit ziua întreagă, apoi noaptea pe furiş, pe tiptiş, au trecut pe teritoriul turcesc. Lângă satul Caraesen ceata a fost înconjurată de poteră; pentru a adăposti pe cetaşi de gloanţele soldaţilor, voevodul Caradjea a ocupat nişte vii. Lupta între cetaşi şi soldaţi a durat peste cinci ore. Unul dintre martorii acestei ciocniri între patrioţii bulgari şi armata regulată turcă povesteşte astfel despre acest episod istoric: « Numai mulţumită vitejiei disperate şi fără seamă a lui Carajdea, am putut scăpa din această întâia noastră întâlnire cu inamicul. Spre seară, turcii, crezând că cetaşii în întunericul nopţii vor încerca să se strecoare spre Balcani, au concentrat toate forţele lor în această direcţiune; tocmai mulţumită acestor dispoziţiuni ceata a putut scăpa, căci voevodul a ordonat cetei de a lua direcţiunea Dunării de unde înconjurând locurile de concentrare a poterii am ajuns la munţi. Mulţumită viilor, ceata a putut să se adăpostească de focul poterii şi de aceea ajunse în munţi puţin vătămată de gloanţele turceşti ». După spusele altor martori, au pierit în această luptă opt-nouă inşi. In drum spre munţi ceata s'a oprit la un loc adăpostit, pentru a se odihni, după un marş obositor pentru care a fost întrebuinţată noaptea întreagă. Din nenorocire, pe când cetaşii dormeau duşi, fără a fi păziţi de santinelă, ei au fost descoperiţi de doi ţărani turci care dete de ştire în sat despre groaznica lor descoperire. In curând ceata a fost înconjurată de mari forţe turceşti; a fugi, retrăgându-se spre munţii depărtaţi, era târziu. Singurul lucru ce rămânea era de a da piept cu inamicul şi a căuta să-şi vândă vieaţa cât mai scump. Această fatală hotărîre a şi fost luată de voevozi. Lupta a durat ziua întreagă iar după ce s'a înoptat ceata a putut să se retragă în munţi. Localitatea prin care trecea în retragere ceata era acoperită cu pădurişte şi mulţumită acestei împrejurări cetaşii puteau să-şi urmeze calea înaintând spre munţi. Dar, de altă parte, ştirea despre apariţia cetei a răsbit deja până la Sistova. Din toate părţile se adunau forţele militare alergând spre direcţiunea încotro au apucat cetaşii.

Ceata se apropie de *Aglitrina Poleana*, un platou ce se afla pe înălțimea vechiului Balcan (Star Balcan) de lângă Slivno. Aci a fost locul desemnat dinainte de voevozi pentru întâlnirea haiducilor, care trebuia să alerge din toate unghiurile Bulgariei robite. Spre amiaza zilei ceata a ajuns în fine la poalele munților, de unde începea o pădure destul de deasă. Aci cetașii găsiră pe niște ciobani dela care s'au aprovizionat cu ceva merinde. Dar abia ceata s'a așezat la popas și iată că sunetele trâmbițelor înștiințară, că din toate părțile se apropiau forțe formidabile turcești. Despre odihnă, despre potolirea foamei nici că putea să fie vorba. Abia s'au adăpostit cetașii printre stâncile munților, de abia au prins speranța de a duce lupta de acum înainte (odată că sunt stăpâni pe piscurile Balcanilor) și iată că din nou potera, cu ajutorul unor câini dresați i-au descoperit. O nouă ciocnire între ceată și poteră a durat câteva ceasuri; printre cetașii grav răniti era și voevodul Ștefan Caradjea care căzu în mâinile turcilor.

In fruntea cetei rău decimată rămase acum voevodul Hadji Dimitre. Turcii pentru a cruța pe ostașii lor recurseră la o strategie nouă; aducând pe țăranii bulgari din satele vecine ei împinseră aceste gloate de robi, ca pe niște turme de oi, înaintea poterii, ordonând mizerabilei gloate de a nimici cu propiile sale mâini pe frații săi răsvrătiți în contra stăpânirii. Văzând această mișelească strategie a turcilor, voevodul Hadji Dimitre se adresă către gloata bulgară: « Robilor, nu vă e rușine de a lupta împotriva fraților voștri, în lături mișeilor dacă nu voiți să muriți de o moarte mișelească! » Cuvintele voevodului a impresionat pe nenorociții țărani bulgari și turma lor s'a împrăștiat spre vale. Cu toate acestea soldații turci au atacat pe cetași, atacul a durat până noaptea târziu, când în fine ceata, care a pierdut mulți dintre ai săi s'a retras în munți.

Cei retrași au fost abia 40 inși, restul din ceată rămaseră pe câmpul de luptă ca morți sau răniți. In ziua de 18 Iulie această rămășiță de voinici a ajuns în fine până în vârful muntelui Buslugea, loc vestit în letopisețea luptelor bulgare pentru neatârnare. Baslugea este piscul munților Stara Planina; acest pisc este cu desăvârșire gol spre miazăzi și numai poalele abrupte ale muntelui sunt acoperite pe ici pe colo cu pădurişte și cu câte un arbore secular, rădăcinile

căruia şi-au sfredelit cale printre stânci. Mai jos de Buslugea se află aşezat satul Şipca, iară jos la picioarele verigei munţilor, în valea unde curge râul Tnudja, oraşul Cazanlâc. In aceste locuri de o privelişte tristă şi sălbatică ceata a fost silită să poposească. Potera din toate părţile împresurase locul de refugiu; în ajutorul acestei potere alergau acum turcii din toate oraşele dimprejur, precum şi forţele armatei regulate, încazarmată la Cazanlâc. Suna ultima oră a sângeroasei drame.

Ca un cerc de fier, poiana unde se adăposteau ultimii cetaşi era înconjurată de mai multe sute de oameni bine înarmaţi, sătui, odihniţi, cu atât mai viteji, cu cât duşmanul era slab, rău înarmat, obosit şi flămând. A scăpa din acest cerc de fier, era imposibil. Le rămânea următoarea alternativă: sau a preda armele şi a se pune la discreţia învingătorului, care de sigur ar fi trecut prin sabie pe toţi cetaşii, după ce ar fi recurs la o comedie de justiţie militară.... sau a da lupta supremă şi a muri cu arma în mână, cum mor adevăraţii eroi.

Această din urmă hotărîre luată de voevodul Hadji Dimitri, a făcut ca atât el, cât şi cetaşii săi, ca adevăraţi martiri ai cauzei naţionale bulgare să treacă azi la nemurire. In lupta supremă cu potera au căzut toţi cetaşii şi capul lui Hadji Dimitri, ca trofeu a fost adus de turci la Târnava. Dela 1883, ziua de 18 Iulie se prăznueşte pe piscul dela Buzludja de întreaga Bulgarie; mii de oameni se adună în acea zi pentru comemorarea patrioţilor martiri ai Bulgariei robite.

Una câte una trec înaintea mea umbrele celor dispăruţi; şi, involuntar, alături de aceste umbre ale oamenilor de caracter ale căror porniri sufleteşti au brăzdat adânc istoria neamului bulgăresc, memoria mea îmi aminteşte figura legendară a babei Tonca. Baba Tonca Obretenoff a fost soacra răposatului meu prieten Zaharia Stoianoff, despre care voiu vorbi mai departe. Vizitându-l, pe când dânsul trăia în Rusciuc, am fost ospătat de mai multe ori în originala căsuţă a babei Tonca, căsuţă aşezată pe malul abrupt al malului Dunării. Aci, în această căsuţă, construită într'o vastă curte, cu nişte uluci de scânduri, cu o portiţă mereu închisă, trăia retras entuziastul rumelist Zaharia Stoianoff cu soţia sa Anastasia fiica babei Tonca; aci, în această că-

suță scria dânsul cartea sa «Cetite v Bâlgaria» și citea «Kolocol»-ul [1] lui Hertzen, scrierile lui Cernischewski, etc. Baba Tonca Tichovitza Obretenova s'a născut la 1812 într'un sat din districtul Rusciucului. deci la 1886 când făcusem eu cunoștință cu această femee remarcabilă, dânsa avea vârsta de 74 ani. Și cu toată vârsta înaintată, baba Tonca, femee robustă, grasă, a fost în plenitudinea facultăților sale mintale, activă și comunicativă. Părinții babei Tonca au fost țărani, care părăsind satul lor natal s'au strămutat la Rusciuc unde Tonca fată de 20 ani s'a măritat curând luând de bărbat pe un comerciant de frunte, Ticho Obretenov. Cu acest om de treabă, bun patriot, Tonca a trăit aproape 40 ani având șapte copii, cinci flăcăi și două fete.

Partea activă în mișcarea de eliberare a patriei, Tonca a luat-o din anul 1862, fiind prin urmare femee deja în vârstă. Tocmai atunci răsunară dincoace de Dunăre, în România, discursurile înflăcărate ale refugiatului bulgar Racowski. Marele bulgar chema pe bulgari la răscoală în contra turcilor și organiza cete de răsvrătitori. Cuvintele sfinte ale lui Racowski ajunsese la auzul babei Tonca și deșteptară conștiința acestei remarcabile femei. De atunci casa sa de pe malurile Dunării, din Rusciuc, deveni locul de întâlnire al patrioților bulgari, care împreună cu fii mai mari ai babei cu Anghel și Petru Obretenoff, se îndeletniceau cu mânuirea armelor, cu întocmirea primelor cadre a cetașilor. Aceste cete însă n'au apărut încă pe teritoriul bulgar, deși la Belgrad, în Serbia, s'a format deja legiunea bulgară compusă din refugiații politici bulgari. Auzind despre formarea acestei legiuni, baba Tonca trimise acolo pe fiul ei Petre. Băiatul cel mai mare al babei, Anghel, plecă atunci în Tracia, pentru a organiza acolo, forțele revoluționare în sânul poporațiunii bulgare. La 1868, când pe teritoriul otoman au pus piciorul cetele lui Hadzi Dimitre și Ștefan Caradjea, ambii fii ai babei Tonca, Anghel și Petre Obretenoff, s'au afiliat imediat la aceste cete, iar baba Tonca, în persoană, a venit de a vizitat pe cetași aducând tinerilor vlăstari ai Bulgariei, flori și merinde. Această vizită a babei a produs

[1] «Clopotul» editat de emigrantul rus la Londra, A. Hertzen. (Nota V. Ch.).

o impresiune adâncă cetaşilor şi a ridicat mult entuziasmul celor care mergeau la moarte sigură pentru mântuirea patriei. Intorcându-se la Rusciuc, îmi povestea bătrâna, inima ei sângera de durere, căci acolo pe malul Dunării, lângă mlaştinile dela Bordin, au rămas cei doi fii ai săi. In curând veni la Rusciuc ştirea despre nimicirea cetei de potera turcească şi această ştire s'a confirmat imediat prin aducerea la Rusciuc a unui convoi de prizonieri cu lanţuri la picioare. Erau cetaşii biruiţi şi luaţi în plean Printre prizonieri a fost şi Ştefan Caradjea împreună cu revoluţionarii patrioţi; pe străzile Rusciucului, triumfătorii turci plimbau şi capetele înfipte pe suliţi ale celor căzuţi pe câmpul de luptă.

Numele celor morţi, astăzi sunt înscrise pe paginile istoriei poporului bulgar.

Mulţi din părinţi recunoscură printre aceste trofee sângeroase pe fiii lor morţi. Plânsul şi bocetele răsunară pe străzile oraşului. Mare şi amar a fost chinul babei Tonca, care avea doi fii angajaţi în această expediţiune revoluţionară, dar şi mai amârît i-a fost sufletul de acuzările şi blestemele mamelor, care o acuzau de a fi fost una dintre principalii îndemnători ai tineretului bulgar de a se răscula în contra păgânilor turci. Peste două-trei zile, un nou convoiu de prizonieri a fost adus la Rusciuc şi printre aceştia şi fiul cel mai mare al babei Tonca, Anghel, iar fiul cel mai mic Petru, a căzut, precum s'a constatat, în luptă cu turcii. Tribunalul militar a condamnat pe Anghel Obretenoff la muncă silnică pe vieaţă. Iu curând după pierderea celor doi fii, din care unul zăcea în temniţă, a pierdut şi pe bărbatul său care muri otrăvit. Văduva lui Pico Obretenoff a rămas fără mijloace de existenţă, având a hrăni trei băieţi şi două fete. Muncind din greu pentru numeroasa sa familie, economisind cea din urmă para, baba Tonca nu s'a lăsat învinsă de soarta crudă care încerca în zadar să doboare acest caracter de oţel şi această energie nesecată. In curgerea anilor de amorţeală şi laşitate generală (1868—1871), când întreaga suflare patriotă bulgară par'că se asfixiase, baba Tonca era frământată de cugetul negru ca noaptea de iarnă, cum că chiar amintirea despre martirii morţi în ştreang la Rusciuc va pieri în valurile Letei neîndurătoare; inima bietei mame se cutremura de durere, că mormintele

tovarăşilor fiului ei, se vor nivela, dispărând sub glia ce timpul aşterne peste toate faptele omeneşti. Şi iată că nenorocita mamă prinde obiceiul de a vizita mormintele părăsite ale celor căzuţi pentru neatârnarea patriei, curăţindu-le de bălării, împodobindu-le cu flori, aprinzând candele şi lumânări, făcând să se îndrepteze crucea unde din nepăsare aceasta a căzut. Umblând la mormintele cetaşilor, baba Tonca a desgropat capul lui Ştefan Caradjea şi învelindu-l într'un cearceaf curat l-a păstrat mult timp într'un sicriu din istorica sa locuinţă.

La 1871 când din nou s'a început mişcarea de redeşteptare patriotică în Bulgaria robită, baba Tonca a luat parte activă la această mişcare mântuitoare. Dânsa mai avea cinci copii în vieaţă şi împreună cu aceşti copii mai poseda un suflet nebiruit de toate suferinţele şi de toate decepţiile pe care soarta i le-a presărat în calea vieţii. Baba Tonca n'a precupeţit sacrificiile pe care patria le cerea dela suflarea aleasă a naţiunii bulgare; dânsa a dat tot ce a avut, a jertfit totul pe altarul ţării sale nenorocite. Vor trece ani, decenii, se va scurge un secol, se va aduna izbânde peste izbânde, inchietăţi peste inchietăţi, în istoria Bulgariei — dar peste tot şi toate umbra matroanei clasice, umbra babei Tonca va plana ca o icoană sfântă de pe vremurile de restrişte naţională.

Dar iată că au apărut pe arena luptelor politice apostoli noui, Anghel Câncev, diaconul Levski şi tovarăşii lor. Prin iniţiativa acestor luceferi bulgari, s'au organizat la Rusciuc *un comitet secret.* Intemeerea acestui comitet s'a făcut în casa babei Tonca. Martori oculari, care au participat la întâia şedinţă a acestui comitet povestesc despre atitudinea plină de abnegaţie ce a arătat în această şedinţă de noapte matroana bulgară. Intreaga noapte cât a durat sfatul secret, baba Tonca păzea casa şi curtea de ochii şi urechile indiscrete, apoi asigurându-se că nicăeri n'a pătruns şi nu s'a ascuns vreun spion, Tonca intra iarăşi în casă, unde rostea câteva vorbe pline de entuziasm, dădea sfaturi înţelepte, ridica energia membrilor adunării făcându-i să jure credinţă până la moarte pentru cauza poporului slav. Intocmirea unui comitet de acţiune, pe acele timpuri nu era un lucru de nimic; domnia turcă era la apogeul puterii sale, era epoca spânzurătorilor şi a persecuţiilor fără seamăn.

Comitetul secret din Rusciuc avea de scop înlesnirea comunicaţiilor cu România unde se refugiaseră mulţi emigranţi bulgari, apoi în al doilea rând pentru aducerea prin contrabandă, a armelor şi editurilor revoluţionare. Pentru a putea corespunde acestui scop a fost nevoie înainte de toate de un local în oraş, care să poată deveni un adevărat depozit central pentru contrabandă, precum şi pentru a servi de loc de întâlnire al emisarilor şi agenţilor comitetului. Ca intendent, ca păzitor al unui astfel de local nu putea fi decât un om cu caracter încercat, iscusit în a asigura absoluta sa indeferenţă pentru cauza bulgară şi tot odată credinţa fanatică pentru această cauză sfântă. O altă persoană mai indicată pentru acest post periculos, decât baba Tonca, nici că putea să fie, şi baba Tonca Obretenoff a jertfit vieaţa sa, soarta copiilor săi — totul pentru cauza naţiunii sale, pentru patria sa robită!

Spre a corespunde cerinţelor pentru care a fost aleasă de către comitetul revoluţionar baba Tonca, cu ajutorul numai al braţelor fiilor şi fetelor sale, a săpat sub casele sale o pivniţă spaţioasă, un fel de subterană menită a deveni un arsenal pentru arme şi un adăpost pentru emisar. Curtea sa îngrădită în jur împrejur avea mai multe portiţe simulate prin care la orice moment cei adunaţi în casă puteau să se strecoare pe furiş, neobservaţi fiind de poliţie. Baba Tonca în aceste vremuri, se mai ocupa cu recrutarea mai multor luntraşi şi barcagii români, cu ajutorul cărora, discret şi cu devotament, transportau din România toate cele necesare pentru răsculaţi. Barcagiii aceştia duceau lucrurile până la mal, iar de aci, arme şi cărţi, cartuşe şi praf de puşcă erau transportate în casele babei Tonca de către fiicele sale şi mai multe alte femei patriote bulgare. Una dintre aceste sublime fiinţe a fost şi venerabila soţie a lui Liuven Caraveloff, Natalia. Fiica mai mare a babei Tonca, Petrona, adeseori servea drept poştar care ducea corespondenţa comitetului la Târnava, Bucureşti şi alte centre de acţiune.

In toamna anului 1875 răscoala generală plănuită la Bucureşti n'a reuşit, deşi a fost spirijinită puternic de societăţile pan-slaviste din Rusia, unde se afla pe atunci fiul mai mic al babei Tonca, Gheorghe. Turburările din Stara-zagora, Şumla şi Cerpecohoda (în apropierea Rusciucului) a

deşteptat imediat atenţiunea amorţită a ocârmiurii otomane. Casa babei Tonca a fost percheziţionată, dar, mulţumită vigilenţei stăpânei sale, percheziţia n'a dat niciun rezultat; cetaşii care se aflau în casă s'au strecurat nevăzuţi, iar subteranul n'a fost descoperit. Baba Tonca a fost totuşi arestată şi supusă unui interogatoriu. Prezenţa de de spirit a femeii, modul ei glumeţ de a răspunde la toate acuzările ce i s'au adus, au făcut ca să fie eliberată şi pusă sub supravegherea poliţiei. Recăpătând libertatea baba Tonca cutreera Rusciucul adunând ofrande dela comercianţii bulgari pentru a ajuta o sumedenie de arestaţi politici, care zăceau prin temniţele Statului. Ambii fii ai babei, Nicolae şi Gheorghe, erau pe atunci fugăriţi în România, locuiau la Giurgiu, fără mijloace de existenţă. Pentru toţi aceşti martiri ai cauzei bulgare, baba Tonca lucra cu mare abnegaţie şi mulţumită energiei acestei femei de 63 ani — mulţi din voinici şi-au putut păstra tăria de caracter şi sănătatea în temniţele turceşti.

La 1876 baba Tonca a îndurat o nouă, crudă lovitură. Cei doi fii ai săi, care locuiau în România, se întoarseră tainic în patrie, unde s'au dedat la o propagandă aprigă pentru desrobirea poporului bulgar. In curând fiul babei, Gheorghe, a fost ucis de turci după o ciocnire a cetei din care făcea parte, cu potera turcească; alt fiu al babei, Nicolae, a fost prins cu arma în mâni şi împreună cu alţii iunaci, adus în lanţuri la Rusciuc. De aci, în curând dânsul a fost transportat în fortăreaţa Saint-d'Arc, unde de şapte ani zăcea închis fratele său mai mare, Anghel, fiul cel mai iubit al babei Tonca.

La 1878, după încheierea păcii dela Sf. Ştefano, baba Tonca a avut în fine suprema mângâere de a-şi îmbrăţişa cei doi fii ai ei, martiri; cel dintâiu s'a întors acasă, Nicolai, după doi ani de întemniţare, Anghel s'a întors mai târziu de oarece guvernul nu voia să-l libereze pe temeiul că el a fost osândit, împreună cu Hadji Dimitri, ca criminal comun.

Baba Tonca muri la Rusciuc. Cu doi ani înaintea morţii sale am vizitat-o în casele sale de pe malul Dunării. Bătrâna avea înfăţişarea unei matroane, conştientă că a trăit o vieaţă strâns legată cu soarta naţiunii sale, o vieaţă care a meritat să fie trăită. Să ne descoperim dar înaintea acestei fiinţe omeneşti, care a trecut ca un luceafăr pe firmamentul istoriei bulgare!

V.

Sunt adânc convins că nu Rusia oficială, Rusia ţaristă, a liberat Bulgaria. Această părere susţinută până azi de istoricieni miopi, care nu studiază istoria omenirii decât după documente ce emană din izvoarele oficiale, este absolut greşită. *Va veni timpul când dela un istorician se va cere nu numai conştiinţa actelor scrise şi tipărite, dar mai cu seamă o profundă cunoaştere a mişcărilor sociale din epoca studiată, a ideilor care erau stimulatoarele acestor mişcări, a psihicei mulţimii, în fruntea căreia se desenau, în relief, ideologii momentului istoric. Numai istoria studiată astfel, iar nu pe acte diplomatice, ne va putea reda nouă oglinda fidelă a trecutului trăit de o naţiune.*

In Rusia până la ultimul războiu balcanic, toţi istoricienii de frunte emiteau părerea cum că, fără concursul Rusiei, fără jertfele făcute de poporul rus, bulgarii şi până azi ar fi rămas robii turcilor, şi nimic nu s'ar fi urnit din loc în peninsula Balcanică; această părere a devenit în Rusia un adevăr indiscutabil, o axiomă. Dar iată că a venit războiul din anul 1913 şi lucrurile s'au cam schimbat. Istoricienii ruşi se sfiesc a repeta vechea lor părere, pentrucă sunt încă sub impresiunea rezultatelor obţinute de bulgari, greci şi sârbi, fără niciun concurs direct sau indirect eficace al Rusiei. Părerea mea este că liberarea Bulgariei *se făcea şi fără concursul Rusiei.* Să nu se uite că primele încercări de a se libera, n'au fost făcute de Rusia, ci, de însăşi bulgari, că declanşarea de răsboiu la 1877 s'a făcut de Rusia după ce întreaga Bulgarie a fost cuprinsă de răscoale formidabile, că Europa coalizată privea *enervată* la represaliile turceşti prin oraşele şi satele bulgăreşti. Războiul ruso-turc-român a fost *ultimul act* al dramei sângeroase din anii 1877—1878, iar întâiul act al acestei drame a fost *activitatea revoluţionarilor patrioţi bulgari*, care şi-au jertfit vieaţa lor pentru mântuirea patriei.

In şirul lung al martirilor bulgari străluceşte ca un luceafăr numele *diaconului Lewsky*. Bulgaria modernă, Bulgaria liberă şi independentă, datoreşte deosebită recunoştinţă acestui vlăstar viguros al poporului bulgar, căci dânsul a fost întemeietorul organizaţiunilor patriotice, dânsul a stat în fruntea mişcării de redeşteptare a nenorocitei

raiei. Bulgaria modernă, ca semn de recunoştinţă deosebită, a cinstit memoria marelui său martir, ridicându-i un monument la Sofia.

Vasile Lewsky s'a născut la 1837 în Rumelia. Locul său de naştere este Carlovo, un mic târguşor din judeţul Plovdiv. Familia sa a fost foarte săracă şi după moartea părintelui a căzut în deplină mizerie. La vârsta de 14 ani Vasile a fost luat de unchiul său, arhimandritul Hadji Vasile, care locuia la Stara Zagora. Aci în mijlocul călugărilor, ca servitor, a petrecut băiatul adolescenţa sa, frecventând însă în acelaş timp şi şcoala locală. Din îndemnul unchiului său, la vârsta de 19 ani Vasile Lewsky s'a călugărit. Tagma călugărească, fireşte, nu convenea absolut de loc caracterului lui Lewsky, care deşi nu avea idei precise despre menirea, în aceste clipe istorice, a oamenilor din elita neamului său, totuşi, sub impresiunea vieţii trândave a călugărilor, a început a dispreţui călugărimea, a se certa cu unchiul său, om foarte sgârcit şi iubitor de parale.

Aversiunea lui Lewky, dintr'o parte, pentru vieaţa inutilă a călugărilor bulgari, care în aceste timpuri triste deveniseră slugi plecate ale grecilor şi robi umili ai turcilor, iar din altă împrejurare fericită, că la Carlovo a sosit eruditul patriot bulgar Racowsky — toate aceste avură un impuls hotărîtor supra viitorului rol al lui Lewky în istoria Bulgariei.

Este cert cum că întâlnirea lui Lewsky cu Racowsky a fost cauza schimbării radicale în vieaţa celui dintâiu, este sigur că tendinţele politice şi ideile democratice despre libertatea politică, care s'au aşezat la temelia acrivităţii lui Lewsky au fost opera lui Racowski. După această întâlnire fericită, Lewsky părăsi brusc mediul călugăresc şi grupă în jurul său tineretul valoros din Carlavo. Propaganda sa, a ideilor de desrobire şi deşteptare naţională între aceşti tineri, a avut de rezultat că mulţi din prozeliţii săi deveniră apoi luptători încercaţi pentru liberarea patriei bulgare. Odată hotărît de a îmbrăţişa cauza naţiunii sale robite, Lewsky înţelese perfect de bine cum că este inutil a căuta să împaci dorinţa firească a omului de a-şi uşura calea vieţii prin agonisirea averii, prin întocmirea treptată a fericirii personale, cu hotărîrea nestrămutată de a servi patria nenorocită, poporul în robie.

Cel ce apucă drumul spinos al martirului pentru o idee mare, inutil va căuta a se aşeza în două luntre. Este mai bine să faci cinstit alegerea căiei pe care să apuci în vieaţă; mergând pe drumul martirului, să laşi pentru alţii calea largă şi netedă a fericirii personale! Aşa a şi făcut Vasile Lewsky.

Cu ajutorul unui *kefilime* (certificat) dobândit dela rudenia sa, dânsul plecă la Plovdiv pentru a-şi lua o *teskere* (paşaport), căci auzise că la Belgrad, în Serbia, s'au adunat mulţi refugiaţi bulgari cu scopul de a chibzui la mijloacele de eliberare a bulgarilor de sub jugul otoman.

In acest moment istoric, relaţiunile între sârbi şi turci, care ţineau o garnizoană puternică la Belgrad, au devenit foarte încordate. Citadela capitalei Serbiei suverane a fost în mâinile turcilor şi sârbii se gândeau a se libera de aceste ultime vestigii a supunerii umilitoare pentru demnitatea lor naţională. Pentru a goni pe turci din Belgrad, acolo se adunară oamenii hotărîţi din toată Peninsula. Printre cei adunaţi au fost şi peste 800 de bulgari, fugăriţi din nenorocita Bulgarie. Ceata bulgară a fost înarmată, întreţinută de către principele Vogoridi, care apoi a devenit guvernatorul Rumiliei orientale, iar organizatorul cetei a fost Racowski. Tocmai la această ceată de voinici s'a afiliat şi Vasile Lewsky.

In luna Mai 1862, ciocnirea între sârbi şi turci s'a manifestat prin bombardarea Belgradului cu tunurile citadelei, ocupate de turci; după o luptă, în care a curs mult sânge, garnizoana otomană a capitulat şi trebue să mărturisească public că izbânda lor se datoreşte în întâiul rând vitejiei cu care s'au luptat bulgarii în cursul celor trei zile cât a durat asaltul dat cetăţii. Izbânda din 1862 nu trebue să fie uitată de sârbi, această izbândă a fost câştigată cu sângele bulgar, care a curs pentru neatârnarea Serbiei! Fireşte că ajutând pe sârbi, bulgarii aveau în vedere înainte de toate interesul lor propriu. Ajutând pe sârbi, ei erau convinşi că şi sârbii la rândul lor îi vor ajuta, contra turcilor; această speranţă a fost chiar promisă lor, de către guvernul sârb. Principele Serbiei a declarat categoric lui Racowski şi altor voevozi sârbi, că le va ajuta a forma o ceată puternică de haiduci bulgari, menită a pătrunde în Bulgaria pentru a ridica acolo răscoala în contra turcilor. Fireşte că toate

aceste promisiuni au fost uitate îndată ce sârbii s'au împăcat cu turcii; aşa se întâmplă în istoria omenirii totdeauna, cu toate sentimentalismele politice. Guvernul sârb în această privinţă a mers chiar mai departe pentru a complace Turciei; dânsul arestă pe emigranţii bulgari cari cu arma în mână voiau să pătrundă în Bulgaria. La protestul celor arestaţi, principele sârb declară că *« interesele înalte ale Statului nu-i permit acuma agitaţiunile patriotice ale bulgarilor »*. Pentru a căpăta încrederea turcilor, sprijiniţi pe atunci de Austria, guvernul sârb începu a persecuta pe emigranţii bulgari, poliţia sârbă inaugură un şir de măsuri vexatorii, făcând vieaţa acestora imposibilă, astfel că toţi acei care cu arma în mână ajutaseră pe sârbi de a lua citadela Belgradului, acum au fost siliţi a fugi din Serbia. Racowski, Lewsky şi alţi refugiaţi bulgari, primiră chiar ordin de a părăsi Serbia.

Toţi aceşti fruntaşi ai Bulgariei robite, trecură graniţa şi puseră piciorul *« pe pământul sfânt al României »*. Aci, în România, Vasile Lewsky n'a zăbovit mult şi plictisit de a nu face nimic folositor pentru ţara sa, a trecut Dunărea şi s'a întors la Carlovo unde locuia mama sa. Lepădând hainele civile, Lewsky iarăşi a îmbrăcat haina călugărească şi astfel travestit umbla prin oraş ca şi cum n'ar avea nimic a-şi reproşa în trecuta sa vieaţă de revoluţionar. Odată însă identitatea sa stabilită, el a fost arestat şi închis în temniţa din Filipopole. Printr'o întâmplare fericită s'a dovedit în curând cum că pricina arestării sale a fost un denunţ privitor la dispariţiunea unui cal, bănuiala căzând pe Lewsky ca fiind acela care a cumpărat acest cal. Dovedindu-se contrariul, arestatul a fost liberat. Aşa dar, poliţia turcească nu ştia nimic despre participarea lui Lewsky la asediul citadelei din Belgrad, nimic despre emigrarea sa, nimic despre activitatea sa revoluţionară. Liberat, valorosul patriot bulgar a părăsit oraşul său natal şi în calitate de institutor s'a stabilit în Dobrogea unde a trăit aproape un an. Apoi, fiind denunţat la zapcii ca agitator, fugi în România.

La 1866, când pentru a doua oară veni ia Bucureşti, Lewsky găsi în capitala României o sumedenie de refugiaţi politici din Bulgaria, tot astfel şi printre alte oraşe din România; la Ploeşti, Olteniţa, Giurgiu, Brăila şi Galaţi s'au aşezat mulţi din fugăriţii bulgari; prin şcolile româneşti

învăța carte o generație întreagă de elevi bulgari. Această poporaţie bulgară fireşte că a trebuit să dea naştere unui număr de sanctoţii bulgare, unele din ele fiind secrete pe temeiul scopurilor revoluţionare ce urmăreau. Alături de bulgari în aceste timpuri s'au adăpostit şi o mulţime de greci, după revoluţia cretană. Intre ambele aceste unităţi etnice, fireşte comunitatea de idei a creiat o legătură firească. Mulţi din aceşti refugiaţi bulgari şi greci s'au aşezat definitiv în România formând apoi o clasă nouă de proprietari şi arendaşi ai moşiilor întinse; astfel s'au plămădit familiile bogătaşilor noştri ca Zappa, Cristin, Evloghie, etc., etc.; majoritatea nu se gândea la agonisirea averilor şi luptau pentru liberarea patriei robite de turci. Această majoritate a bulgarilor refugiaţi, nu se gândea decât la organizarea revoluţiei în Bulgaria. Am pomenit deja mai sus despre ceata lui Filip Totiu; împreună cu această ceată, tot din România a trecut Dunărea şi o altă ceată de patrioţi bulgari, sub comanda voevodului Panaiot Chitov. Din această ceată făcea parte şi Lewsky, care a fost « *bairactar* » (port-drapelul) cetei. Soarta acestei cete e analoagă cu a cetei lui Totiu nimicită de turci; ceata lui Chitov s'a apropiat de graniţele Serbiei şi s'a retras apoi în Serbia.

La Belgrad, în aceste vrenuri, (1868) cu permisiunea guvernului sârb se organizează o legiune bulgară care se exercită în arta militară. Iniţiatorii organizaţiunii au trimis în Bulgaria pe mai mulţi adepţi pentru recrutarea voluntarilor şi în curând peste 200 de tineri s'au prezentat la apelul acestor iniţiatori. Din nenorocire această încercare a fost paralizată din cauza atitudinei vrăjmăşeşti a ofiţerilor sârbi angajaţi ca intructori ai voluntarilor. Deja în aceste vremuri tendinţele şoviniste sârbe a început să jignească pe bulgari, de oarece sârbii pretindeau cum că întreaga Bulgarie dela Nord împreună cu Sofia, sunt locuite de sârbi şi prin urmare trebue să devie parte integrantă principatului sârbesc. Şi sub impresiunea unor asemenea pretenţii, vexaţi de brutalitatea ofiţerilor sârbi, care introduseseră bătaia în legiune, legionarii începură a dezerta şi astfel *organizarea militară a emigranţilor s'a descompus*. Astfel, în toamna anului 1868 Lewsky a fost în România, unde a trecut imediat după descompunerea legiunii bulgare din Belgrad. Fiind slăbit de boală el n'a putut lua parte la explorările cetei lui Caradjea, care plecase în Bulgaria.

Rămânând în Bucureşti dânsul organiza atentatul la vieaţa lui Christo Gheorghieff, un cunoscut bogătaş de pe acele vremuri.

Christo Gheorgheff se bucura printre refugiaţii patrioţi bulgari de o reputaţiune foarte rea; rolul acestui om în epoca redeşteptării conştiinţei naţionale la bulgari a fost scârbos. Mulţumită averei, Gheogheff avea legături întinse printre puternicii zilei. Şi rezemându-se pe aceste legături făcea totul pentru a zădărnici opera revoluţionară a patrioţilor bulgari. Dându-se din altă parte, drept un credincios apărător al cauzei bulgare, Christo Gheorghieff încasa banii bunicei din Rusia, drept ofrandă pentru desrobirea raiei. Tocmai pentru această dosire a banilor trimişi din Rusia, precum şi pentru ponegrirea voevozilor bulgari Hadzi Dimitri şi Caradjea, înfocatul Lewsky organiză omorîrea fruntaşului ciorbadjiilor bulgari. Din fericire pentru cauza revoluţionară bulgară, omorul nu s'a înfăptuit, mulţumită intervenţiunii lui Liuben Caraveloff, care înduplecă pe Lewsky de a-l lăsa în pace pe acest netrebnic.

După nimicirea cetei lui Hadji Dimitri şi apoi a cetei lui Caradjea, a venit timpurile triste de disperare şi de abatere pentru emiganţii patrioţi. Majoritatea revoluţionarilor de frunte au pierdut curajul şi s'au lăsat de activitatea revoluţionară, desperând în a putea răscula pe nenorociţii robi, adormiţi de secole sub povara credinţei că *capul plecat nu-l taie sabia*. Panaiot Chitov a plecat la Belgrad. Totiu s'a aşezat la tejghea într'o prăvălie din Odesa... Singurul Lewsky a rămas cu fruntea sus, neînduplecat, hotărît de a muri şi de a încerca pentru a mia oară salvarea naţiunii sale nenorocite. In aceste momente triste, dânsul a fost susţinut moraliceşte de marele patriot bulgar Liuben Caraveloff care locuia la Bucureşti, într'o căsuţă dela obor, unde organizase — cum am spus — o mică tipografie pentru a tipări ziarul său revoluţionar «Svoboda» (libertatea). Sub îndemnul lui Liuben, diaconul Lewsky părăsi iarăşi România şi plecă în Bulgaria ca instigator revoluţionar. Mult a călătorit dânsul prin Bulgaria, dar a fost prin oraşe, unde căuta aderenţi printre orăşeni, pretutindeni îndemnând pe toţi a se organiza şi a se pregăti pentru a scutura jugul robiei ruşinoase; dar pretutindeni întâmpinase alăturea de dorinţa arzătoare de liberare, o inerţie de sclavi, o frică

de robi, obişnuiţi a răbda şi a se apleca înaintea celui puternic.

După călătoria din Bulgaria, Lewsky s'a întors iarăş la Bucureşti, comunicând lui Liuben Caraveloff impresiile sale şi rezultatul obţinut în acea călătorie. Pesimismul, firesc de altfel, al lui Lewsky n'a impresionat rău pe Liuben, care emisese părerea că principala cauza a nereuşitei misiunii în Bulgaria se datoreşte în primul rând faptului că Lewsky căutase adepţi în clasa orăşenilor, şi mai cu seamă în pătura micei burghezii, foarte fricoasă pentru a nu periclita şubreda sa poziţiune socială. Din contră, după părerea lui Liuben, prozeliţii pentru desrobire trebuesc căutaţi în păturile profunde ale poporului; acesta dă elemente hotărîtoare pentru luptă, iar pe orăşeni revoluţia îi va avea imediat ce izbânda va fi bine asigurată, prin jetfele aduse pe altarul patriei de către poporul muncitor dela sate. Părerea lui Liuben a fost admisă, s'a format un mic comitet întitulat « comitetul central naţional bulgar », care şi-a însuşit o pecete pe care a fost săpat un leu turbat de nebunie şi care calcă în picioare semiluna. De aci înainte toate, proclamaţiile, ordinele, circulările, etc., care purcedeau dela acest comitet purtau sigiliul în chestiune.

La 1870, pe când mă aflam închis în fortăreaţa Petru Pavlovskaia din Petersburg, revoluţionarul rus Serghie Neceaieff adusese la Moscova mai multe proclamaţii tipărite la Bucureşti, pe care le-a primit dela Liuben Caraveloff pentru nişte bulgari studenţi care studiau în aceste vremuri în şcolile din Moscova. Tot atunci plecă din Bucureşti şi diaconul Lewsky în Bulgaria, ducând cu dânsul proclamaţiunile comitetului şi broşurile scrise şi tipărite de către Liuben Caraveloff.

Activitatea revoluţionară a lui Lewsky de astă dată a fost prodigioasă, şi rezultatul ei uimitor: meseriaşi, ţărani, institutori, plugari, preoţi, cu sutele se înregimentau în organizaţiunea revoluţionară. Cu ajutorul acestui element viguros şi plin de vlagă, Lewsky formează comitete localnice la Târnova, Lovcea, Rusciuc, Razgrad, Plevna, Stoian, Izvor, Orhania, Sofia, Tulcea, etc.; toate aceste comitete au fost legate între ele prin emisari, care cutreerau Bulgaria dela un capăt la altul. In fiecare oraş sau chiar sat, existau adăposturi pentru revoluţionarii călători. O poştă

specială, organizată de Lewsky ţinea mereu în comunicaţie toate comitetele, astfel că orice mişcare revoluţionară manifestându-se undeva, era cunoscută tuturor. Pentru acest scop Lewsky formase o formidabilă organizaţie compusă din hangii, proprietarii cârciumilor şi hanurilor dela drumurile mari. Toţi aceşti hangii au fost înregimentaţi fie ca patrioţi, fie de frică, căci trăind departe de locuinţe omeneşti aveau motive plauzibile de a sta bine cu călătorii patrioţi, oameni de altfel hotărîţi de a impune cu mijloace drastice datoria de a fi patriot şi acestor elemente sociale şovăitoare. In curând, în comun acord cu Liuben Caraveloff şi Câncev, a fost elaborat statutul comitetului revoluţionar care apoi a fost comunicat comitetelor localnice. După acest statut toate comitetele din Bulgaria erau datoare a se supune *comitetului central, ceea ce a fost absolut necesar pentru un partid de acţiune revoluţionară.* Compunerea comitetului central s'a înfăptuit fireşte prin chiar iniţiatorii organizaţiunii anume: din diaconul Lewsky, Liuben Caraveloff, Anghel Câncev, Nicoale Obretenoff, Arabadjiev şi încă câţiva al căror nume îmi scapă din memorie. La începutul existenţii sale, acest comitet a fost o simplă ficţiune, dar apoi a devenit indispensabil, căci numai în jurul său s'au putut uni numeroase comitete locale. Activitatea lui Lewsky în a organiza comitete localnice, în a da o direcţiune activităţii lor, în a organiza poşta secretă, în a întocmi o poliţie revoluţionară, în sarcina căreia a fost supravegherea agenţilor secreţi ai poliţiei otomane, a fost prodigioasă.

Lewsky a fost pretutindeni, unde cauza organizaţiunii revoluţionare necesita prezenţa sa. Se întâmpla de exemplu, ca un comitet local să fi fost în imposibilitate de a executa o hotărîre importantă a comitetului central; în acest caz imediat apărea în localitate Lewsky şi hotărîrea se executa fără întârziere. Mulţumită energiei lui Lewsky, comitetul central din Bucureşti, deveni curând, un adevărat guvern naţional secret al Bulgariei robite. Puterea morală şi materială a acestui guvern clandestin a fost necontestată dincolo de Dunăre şi întregul tineret bulgar se considera mândru de a face parte din organizaţia revoluţionară închegată de acest *comitet guvern.* Cei sfioşi din Bulgaria, oameni cu daraveri băneşti, comercianţi, întreprinzători, etc., aveau frică de acest guvern ocult mult mai mare decât

chiar de ocârmuirea otomană, deoarece de un zapciu turc se putea scăpa cu ajutorul unui dar bănesc, pe când de hotărîrea comitetului central nu scăpau altfel decât prin supunerea necondiţionată la hotărîre.

In 1872, în luna Martie, Anghel Câncev şi-a zburat creerii printr'un glonte de pistol, în momentul când poliţia turcească pusese mâna pe el la Rusciuc; pierderea acestui amic intim a fost ireparabilă pentru Lewsky; ea a fost dureroasă şi pentru întreaga organizaţie revoluţionară, pentru că pe corpul sinucigaşului s'a găsit documente şi scrisori compromiţătoare. Intemeindu-se pe aceste scrisori, poliţia turcească a ştiut să întreprindă o acţiune sistematică în contra organizaţiunii revoluţionare; s'au început arestări în massă, atât în Bulgaria cât şi în Tracia. Printre cei arestaţi a fost şi un oarecare Dimitri Obşti care odată arestat a pierdut tot avântul său revoluţionar şi a devenit un denunţător vulgar al tovarăşilor săi de conspiraţiune. Printre cei denunţaţi de Obşti a fost şi preşedintele comitetului din Lowcea, părintele Christo. Arestarea popei a fost fatală pentru Lewsky, căci dânsul avea nemărginită încredere în popa Christo. Ameninţat de a fi spânzurat, popa Christo, meditând în închisorile turceşti, a ajuns la hotărîrea că pentru a-şi scăpa vieaţa trebue neapărat să păşească pe calea tradiţională a legendarului Juda din Iscarioth, adică să predea în mâinile duşmanului pe capul mişcării revoluţionare, — pe însuşi Lewsky. Odată această hotărîre luată, popa Christo s'a condus întocmai după cum stă scris în sfânta evanghelie, adică a propus turcilor că pentru liberarea sa şi o anumită sumă de bani să le predea pe Lewsky. Propunerea, fireşte, a fost imediat acceptată; pentru guvernul otoman persoana lui popa Christo nu era tocmai interesantă; pe când a pune mâna pe membrul influent al comitetului central, pe energicul revoluţionar Lewsky — era un lucru de o valoare netăgăduită.

Pe când în Bulgaria, la Lowcea, Rusciuc şi aiurea se făceau arestarea revoluţionarilor, Lewsky se afla în Tracia, unde poliţia otomană era în absolută neputinţă de a pune mâna pe capul mişcării de liberare a Bulgariei robite. Acolo a primit Lewsky ştirea despre trădarea lui popa Christo. Indignat de această mârşăvie, Lewsky horărî a pleca imediat la Lowcea pentru a da ochii cu trădătorul, nădăjduind cel puţin

a-l sili să restituiască organizaţiunii revoluţionare, casa comitetului localnic, în care se afla o considerabilă sumă de bani. Amicii politicei lui Lewsky îl înduplecau să nu facă acest pas rătăcit, să rămână în munţii Traciei, lăsând pe seama altora pedepsirea popei trădător. Dar toate fură în zadar; Lewsky părăsi adăpostul său sigur, se cobori de pe munţi în valea Lowcei. Aci, într'un han depărtat la vreo trei ceasuri de oraş, Lewsky dete întâlnire popei, printr'o scrisoare expediată prin ajutorul poştei revoluţionare; naivul şi încrezătorul revoluţionar nu se îndoia de influenţa ameninţătoare a scrisorii sale. Popa Christo, fireşte, transmise această scrisoare autorităţilor şi acestea organizară prinderea lui Lewsky. Un întreg batalion de nizami a fost expediat pe furiş în direcţiunea hanului care a fost înconjurat din toate părţile. Prins chiar în han, Lewsky totuşi a încercat să scape şi cu revolvere în ambele mâini a străbătut prin şirul nizamilor, ieşind în curte, dar pe când dânsul sărea gardul, unul dintre picioare se încleştase între împletiturile gardului şi căzu jos. Odată în mâna duşmanului, soarta lui Lewsky era hotărîtă. Marele revoluţionar trebui să-şi ispăşească prin moarte sfânta credinţă în bine. Omul trebuia să moară pentru mulţumirea patriei sale, numele său trebuia să treacă în istorie. Adus la Sofia, Lewsky a fost condamnat la moarte prin ştreang; modul umilitor de a ucide adaptat de societatea modernă, precum pe timpul romanilor era considerată umilitoare, ruşinoasă, moartea prin răstignire. Lewsky însă s'a opus şi la această ultimă hotărîre a guvernului turcesc; în ajun de a fi executat dânsul şi-a sdrobit capul de zidurile temniţei, astfel că turcii s'au văzut nevoiţi a spânzura o fiinţă în agonia morţii. Astfel a dispărut de pe arena luptei acest vrednic fiu al Bulgariei. El a murit în vârstă de 36 de ani, lăsând numele său în istoria patriei desrobite.

VI

Intre munţii majestoşi ai Balcanilor din Rodopi, la poalele muntelui, cunoscut sub denumirea de Srednea Gora, există un mare sat bulgăresc, Crastovo; dacă cineva ieşind din acest sat va apuca potecile ce duc spre piscurile abrupte ale munţilor şi se va urca pe platoul înalt după înălţimea

căruia se desfăşoară într'o sublimă panoramă văile înflorite ale Traciei, apoi pe calea anevoios parcursă, călătorul va da de târguşorul Coprivştiţa, ascuns într'o văgăună de munţi. Localitatea aceasta se află la o înălţime mare, temperatura medie anuală aci e foarte scăzută, împrejurimile sunt sălbatice, solul pietros lipsit de vegetaţiune. Privind împrejur şi înaintea ochilor ţi se desfăşoară un peisaj trist, posomorît şi te gândeşti neapărat că trebue să fi fost anumite împrejurări istorice lugubre pentru ca omul să-şi fi ales tocmai aci locul de adăpost, de traiu. De ce oare era nevoie să urci munţi, să treci prin stânci abrupte, să părăseşti valea binecuvântată a râului Mariţa, pentru a-ţi face locuinţa aci, în aceste locuri de dezolare? Răspunsul la această întrebare se găseşte în istoria Peninsulei balcanice. In lupta înverşunată a omului cu om, în şiroaiele de sânge cu care de secole se udă acest pământ nenorocit.

Orăşelul Coprivştiţa este locul de naştere al lui Liuben Caraveloff. El s'a născut la 1837, părintele său a fost comerciant influent al oraşului Coprivştiţa şi destinase cei doi fii ai săi, aceleeaşi cariere care îi reuşise lui. Şcoala primară, Liube, ca şi fratele său Petco au isprăvit-o într'o şcoală bulgară, iar la vârsta de 18 ani, tatăl său îl trimesese la Filipopole, pentru ca acolo băiatul să înveţe a vorbi limba greacă, considerată pe atunci ca absolut necesară unui om de bună familie. Pentru acest anume scop, Liuben a fost plasat de tatăl său ca servitor într'o familie greacă, bogată. In mijlocul grecilor, bulgarilor şi turcilor din Filipopoli, orizontul intelectual al lui Liuben s'a mărit mult. Inteligent de natură, tânărul om observă cu mare agerime de spirit adâncimea demoralizării societăţii orăşeneşti din acele locuri. La orice pas dânsul dădea de manifestaţia cea mai desgustătoare a făţărniciei, a bigotismului, a rapacităţii, lipsei de caracter, necinstei, la fiecare pas, dădea de cel mai cinic desfrâu oriental, deghizat sub masca credinţei fie creştină, fie mahomedană. Impresiunile acumulate în această oră au servit apoi lui Liuben Caraveloff pentru a descrie cu pana sa măiastră pe «parveniţii» din oraşul Plovdiv.

Incontestabil, că Liuben Caraveloff a fost o personalitate excepţional înzestrată de natură, incontestabil că dânsul a concentrat în persoana sa, prin atavism, o mare cantitate de însuşiri şi nădejdi, care trebuia să formeze într'însul

un adevărat luceafăr al poporului bulgar. Fără a fi pregătit ştiinţificeşte pentru a aduna material folcloric bulgar, Liuben Caraveloff în tinereţea sa tragică a conceput deja idea de a culege cântece, snoave şi proverbe bulgare. Pentru acest scop el plecă la Adrianopole să se facă acolo ucenic la o croitorie. Pentru ce croitor şi nu altceva? Pentrucă, precum explica dânsul amicilor săi din Moscova, toţi coprivştiţienii, din părinţi în părinţi, sunt croitori şi pentrucă în calitatea lor de croitori vestiţi în Bulgaria întreagă, ei călătoresc din sat în sat, din oraş în oraş, fiind pretutindeni bine primiţi, găsind totdeauna de lucru. Voind dar a studia limba şi literatura populară a naţiunii sale, voind a culege cântecele bulgare, Liuben a intrat într'un atelier mizerabil de croitorie, învăţând a mânui foarfecele şi acul de cusut. In contra hotărîrii sale de a deveni croitor, s'a opus însă în curând tata, care îl înduplecă a accepta postul de contabil într'o casă comercială din Constantinopol. Aci, în acest oraş mare, pentru întâia oară Liuben Caraveloff s'a împărtăşit la vieaţa europeană; aci, pentru întâia oară, sufletul său a fost atins de ideile lumii civilizate şi mai cu seamă de curentul ideilor democratice. Odată atins de aceste idei umanitare, Liuben Caraveloff a fost câştigat pentru totdeauna pentru principiile democraţiei europene. In această privinţă imboldul covârşitor asupra sa l-a avut câteva scrieri ruseşti ale lui Alexandru Hertzen pe care şi le-a procurat dânsul dela nişte marinari ruşi, singurii colportori ale acestor scrieri pe acele timpuri triste. Adânc influenţat de aceste scrieri, Liuben Caraveloff plecă din Constantinopole la Londra, unde îl vizitează pe Alexandru Hertzen, apoi urmă sfatul acestui mare publicist rus şi în acelaş an, spre toamnă, vine la Moscova unde-şi schimbă hotărîrea şi în loc de a deveni auditor la universitate se hotărăşte a se pregăti să intre într'o şcoală militară. Peste puţin timp însă Liuben îşi aduce aminte de sfaturile lui Hertzen, părăseşte proiectul de a deveni militar şi se cufundă în studierea literaturii ruse.

La 1866 Liuben Caraveloff devine membru al unui cerc de studenţi şi publicişti din Moscova; prin intermediul amicului său Gremeacevski, el face cunoştinţă cu Stranden, Jurasof, apoi cu Jeşiudin, vărul lui Karakazoff. Când acest grup de tineri a fost arestat, după atentatul în curtea împăratului Alexandru I, Liuben Caraveloff împreună cu mai

mulţi tineri au părăsit Moscova, desgustaţi de atitudinea revoluţionară sălbatică a studenţimei universitare, desgustaţi de atitudinea unor fruntaşi literaţi. Unii din aceşti tineri au plecat în alte oraşe universitare—la Kiev, Cazan, Petersburg, iar Liuben a părăsit Rusia şi s'a stabilit la Belgrad. De aci dânsul scrie mai multe scrisori prietenului său Prijov, rămas la Moscova, apoi organizează pentru Hertzen un trasport prin Tulcea al valorosului organ de publicitate « Kolocol ». Mulţumită lui Liuben Caraveloff, tineretul din Moscova, căpăta acest ziar prin intermediul unei librării până pe la anul 1868, când poliţia rusească a dat peste această librărie, unde a găsit multe documente referitoare la corespondenţa lui Neceaieff.

La Belgrad, Liuben Caraveloff lucra în ziaristica democrată; în curând dânsul deveni un scriitor popular şi ca atare, atrase asupra sa persecuţiuni de tot felul din partea guvernului. După omorîrea principelui Mihail, în Serbia s'a inaugurat un regim reacţionar feroce; Liuben a fost silit să fugă, dar a fost arestat la Pesta şi extrădat Serbiei, unde acuzat de a fi luat parte la conjuraţiunea politică, s'a ales cu închisoare. Peste şase luni de încarcerare, Liuben a fost expulzat şi a trecut în România, stabilindu-se la Bucureşti, unde a locuit aproape şapte ani.

Triste şi grele au fost timpurile când Liuben a venit la Bucureşti; printre patrioţii bulgari aflaţi în România, domnea deplină descurajare, încercările eroice de a ridica poporul bulgar în contra turcilor au eşuat pe deplin: Totiu, Panait, Hedji Dimitri, Caradjea, etc., au plătit cu vieaţa pentru activitatea lor revoluţionară; alte metode de acţiune câştigară teren, emigranţii bulgari în majoritatea lor se pronunţară pentru politica de supunere, de răbdare şi de intervenţie pe cale diplomatică pe la curţile străine, pentru uşurarea soartei raiei bulgare. In contra acestul curent au fost singurii Vasile Lewsky şi Liuben Caraveloff, care emiteau părerea că « bulgarii trebue să se elibereze cu propriile lor forţe, că trebue câştigată libertatea cu arma în mână şi că a pune speranţa de liberare în ajutorul altora, este indiciul lipsei de vlagă al unui popor care prin urmare nici nu merită a fi liber ». Fidel acestei profesiuni de credinţă Liuben la 1869 începe a tipări la Bucureşti ziarul *Svoboda*. Acest ziar, redactat de un om cu mare talent literar, a avut

dela început un imens succes. Mii de exemplare din Svoboda, treceau prin contrabandă Dunărea şi se citeau ca evanghelia, în Bulgaria robită. Ziarul avea simpatii în toate, cercurile sociale, atât dincolo de Dunăre, cât şi în România printre arendaşii şi zarafii bulgari. Dar această simpatie, pe care o împărtăşea şi ambasada rusească din Bucureşti, a durat atât timp cât Liuben propovăduia în Svoboda lupta politică contra turcilor, atât timp cât în coloanele ziarului său nu vibrase coardele democraţiei, doritoare de a câştiga libertatea pentru poporul muncitor din satele bulgăreşti. Imediat ce Svoboda a arborat idei pur democratice, imediat ce ziarul a început să critice tendinţele egoiste ale Rusiei, sau aspiraţiunile de predominaţiune a ciorbagiilor bulgari — imediat toţi marii arendaşi şi zarafi bulgari din România, s'au declarat inamici ai Svobodei, duşmani de moarte ai lui Liuben Caraveloff. Cu spume la gură, turbaţi de mâhnire, aceşti bulgari romanizaţi, denunţară pe Liuben atât agenţiei diplomatice ruseşti, cât şi guvernului român.

Liuben Caraveloff n'a fost nici haiduc, nici luptător revoluţionar în sensul predecesorilor săi, ca Lewsky şi alţi martiri ai cauzei poporului bulgar; dânsul prin temperamentul său, prin talent literar, prin erudiţie, s'a mărginit a fi un publicist şi literat. Trăind departe de arena luptelor, Liuben lucra la Bucureşti în odăiţile sale, unde scria şi tipărea, dând vestminte gândirii supreme, care aduna în jurul său pe luceferii poporului robit, care înflăcăra pe luptători şi îi făcea să înfrunte moartea cu surâsul pe buze. De aceea, importanţa covârşitoare a lui Liuben Caraveloff, asupra mişcărilor de dezrobire a Bulgariei, rămâne astăzi un fapt istoric indubitabil; asemenea rămâne nediscutabil că mulţumită lui, Bulgaria liberă nu s'a cristalizat într'o ţară de ciorbagii şi de proprietate mare, devenind apoi, peste un scurt timp, o simplă gubernie muscălească, ci s'a cristalizat într'o ţară democrată, o ţară de ţărani chiaburi, plini de vlagă, o ţară cu un popor care va şti să-şi cucerească un viitor demn de un popor sănătos. Ca publicist şi literat, Liuben Caraveloff a scris foarte mult. Văduva şi tovarăşa sa fidelă, Natalia Caraveloff, a strâns toate scrierile sale, care azi formează un tezaur scump poporului bulgar. Ziarul «Svoboda» a existat patru ani (1869—1873) şi apărea regulat la Bucureşti, de două ori pe săptămână, apoi săptămânal; după acest ziar

Caraveloff a creat ziarul «*Nezevisimost*», iar mai târziu, în Bulgaria deja, a editat revista *Znanie*.

La 1869 pe când dânsul a început să tipărească întâiul său ziar, Liuben locuia la Obor, în casele care mai există şi azi, din care una servea drept tipografie. Aci l-a vizitat răposatul revoluţionar rus, Serghie Neceaieff, mort în fortăreaţa Petru Pavlovsk. Cu ajutorul lui Liuben revoluţionarul rus a isbutit să capete un paşaport rusesc, cu care a trecut apoi graniţa pentru a merge la Moscova. După povestirile lui Neceaieff, Liuben locuia la Bucureşti foarte greu. Lipsa de mijloace pecuniare stăvilea lucrarea sa şi dacă acest om n'ar fi avut norocul de a avea o soţie demnă de toată admiraţia, mizeria neagră l-ar fi doborît. De sigur că tocmai această mizerie neagră l-a făcut pe Liuben să scrie următoarea sa poezie, plină de ironie:

Neca chodia dripov
Neca chodia bos
Ce moiata sovesti
E iac abamos

Ne claniam se nizco
Ni pred edin vol,
A za prodleţite
Imam bucov col...

Adică pe româneşte:

«Umblu în zdrenţe şi desculţ, dar conştiinţa mea e tare ca un abanos. Eu nu mă închin unei bestii şi am un baston pentru mişei».

Şi pe când poetul muncea zi şi noapte trezind prin scrierile sale conştiinţa amorţită în curgerea secolelor a poporului bulgar, o droaie de zarafi şi arendaşi bulgari, această drojdie aşezată în România, visa întocmirea unei Bulgarii cu latifundii întinse în care s'ar putea pescui ca în apă tulbure, sub ocrotirea binecuvântată a Rusiei. Mulţumită avântului democratic al oamenilor ca Liuben, visul urît al ciorbagiilor bulgari nu s'a realizat şi în Bulgaria liberă şi neatârnată, trăeşte azi un popor de ţărani, stăpâni pe destinele ţării lor. Aceste destine, parte s'au făurit în cele două odăiţe mizerabile dela Obor, unde lucra Liuben; una din

aceste odăiţe servea poetului de cabinet de lucru, de tipografie şi de odaie de primire, iar alta de iatac şi bucătărie. Tânăra sa soţie, Natalia, ore întregi învârtea roata maşinei de mână, cu ajutorul căreia se tipărea ziarul său, proclamaţii şi toate acele broşuri, care apoi se căutau dincolo de Dunăre ca pâinea caldă, câţiva lucrători tipografi culegea textul în orele libere de muncă, prin tipografii, unde-şi agoniseau mijloacele de existenţă. Astfel se făurea libertatea Bulgariei!

La 1877, Liuben Caraveloff părăsi Bucureştiul strămutându-se în Bulgaria. La 1879, în luna Ianuarie, el a murit de tuberculoză, boala săracilor, la Rusciuc, unde îşi alese domiciliul.

Amintirile despre Liuben Caraveloff, atrag după sine umbra lui Petco Caraveloff, fratele său mai mic. Iar alături de Petco Caraveloff, în memoria mea răsare umbra lui Stambuloff. Şi pe unul şi pe altul i-am cunoscut ca făcând parte din cercurile revoluţionare din Rusia, şi unul şi altul au părăsit aceste cercuri unde şi-au făurit conştiinţa, principiile egalitare, etice, pentru a deveni oameni de acţiune, preşedinţi de consilii de miniştri, regenţi, dictatori; şi unul şi altul au fost directori de ziare, publicişti.

Pe Petco Caraveloff l-am cunoscut la Moscova, într'un cerc de slavi-studenţi, alţii publicişti şi libertari. Făcând cunoştinţă cu studentul Sando Titiani, a intrat prin intermediul acestuia în cercul socialiştilor, care apoi, în 1874 au fost judecaţi de o curte specială şi condamnaţi la muncă silnică şi exil în Siberia. Pe aceste timpuri Petru Caraveloff a fost un democrat convins. Părăsind Rusia la 1877, dânsul s'a reîntors în Bulgaria unde imediat a căpătat postul de vice-guvernator al Vidinului. La 1879 făcând parte din Sobranie, în calitate de vicepreşedinte al Parlamentului, Caraveloff s'a manifestat ca partizan al unei constituţii democratice; mulţumită lui şi erudiţiunii sale, în constituţiunea bulgară s'a înscris paragraful care oprea formarea unei proprietăţi latifundiare, de altfel gata a se forma, mulţumită rapacităţii ciorbadjiilor, care stăteau deja la pândă pentru a culege fructele liberării patriei bulgare. Această singură faptă ajunge ca numele lui Petru Caraveloff să fie înscris în Pantheonul Bulgariei. Intreaga vlagă, care se manifesta în naţiunea bulgară de atunci în care neastâmpărat

de a forma Bulgaria mare—toate calitățile care uimesc lumea întreagă și care adeseori, cu drept cuvânt necăjesc înțelepții zilei — se datoresc faptului că în Bulgaria modernă nu există marea proprietate funciară. Constituția bulgară nu îngădue ca proprietatea mare să treacă peste 500 hectare și în Bulgaria există abia 91 de proprietari care posedă o întindere atât de mare de pământ.

Aceasta este marea favoare de care se bucură poporul bulgar în calea sa spre progres. Poporul bulgar fiziceşte e sănătos, mulțumită împrejurărilor că latifundiile neexistând, pământurile nu se sleesc și împreună cu pământul nu se sleeşte nici țărănimea bulgară. Mortalitatea copiilor la bulgari e inferioară mortalității la noi și la sârbi, cauza rezidă, nediscutabil, în starea economică a populațiunii rurale, în modul cum se mânueşte această poporațiune, în cantitatea vitelor ce posedă, și în ceea ce priveşte pe copii în marea cantitate de lapte de vacă și de capră pe care o consumă copilărimea bulgară.

La 1880, Petco Caraveloff devine preşedintele consiliului și inaugurează o politică internă democrată, care fireşte, numai după planul rusofililor și reprezentanților Rusiei n'a putut să fie. De-aci ruptura sa pe față cu Rusia. In acelaş timp Stambuloff, fiind ales deputat, devine vicepreşedinte al Sobraniei și susține politica democratică a şefului de cabinet. Lovitura de stat dela 26 Aprilie 1881 prin care principele de Battenberg a suspendat constituțiunea, pune capăt activității sale de prim-ministru. In curgerea celor doi ani de perioadă constituțională (din Aprilie 1881 și până în Septemvrie 1883) Petco Caraveloff se ocupă cu organizarea forțelor democratice ale Bulgariei, devine profesor și redijează ziarul *Nazovisimost* în Rumelia orientală. Datorită simpatiilor adânci de care se bucură în straturile mari ale poporului, Caraveloff izbuteşte a învinge reacțiunea și pune cu botul pe labe pe muscal; constituțiunea abrogată a fost restabilită pe ziua de 7 Septemvrie 1883. Fireşte că acest triumf a necăjit mult pe Rusia absolutistă; generalul Kaulkors, ieşind din Sobrania, care a votat restabilirea regimului constituțional, a strigat adresându-se către Caraveloff: « Porci, porci, canalii, *pentru sacrificiul Rusiei ați fi putut să abdicați dela independența voastră, dacă n'ați fi fost niște ingrați!* » Curioasă, dar firească logica muscălească!

La 1884 Caraveloff devine iarăşi prim-ministru; la 1885, imediat după ce s'a înfăptuit revoluţia paşnică dela 6 Septemvrie, izbândă care a unit Rumelia orientală cu Bulgaria, am fost oaspetele lui Caraveloff pe care îl vizitasem pentru întâia oară la Sofia. Mari sunt serviciile pe care le-a adus Petco Caraveloff în aceste clipe istorice. Cine nu îşi aduce aminte de nemulţumirile Rusiei pentru călcarea tratatului dela Berlin. cine nu îşi aminteşte limbajul sever al notelor ruseşti după revoluţia dela Filipopole. Imi aduc aminte plângerile bietului diplomat rus, Sorokin, care ne dojenea că a fost înşelat de toţi, că vestitul doctor Russel-Sudzilowski i-a dat cuvântul de onoare că va zădărnici reuşita conspiraţiunii. Naivul diplomat n'a simţit nici după ce revoluţiunea a isbutit că doctorul Russel nu mai făcea parte din cercurile conspiratorilor, din chiar momentul în care s'a apropiat de agenţia diplomatică rusească din Filipopole [1].

Dar trec peste amintirile triste ale acestui episod. Poate că vreodată senatorul din Govora va da explicări despre atitudinea sa în această afacere.

Afară de Rusia, în contra revoluţiunii imediate a fost, fireşte, şi Turcia, ale cărei drepturi suverane au fost desfiinţate; tot acum şi Serbia, pentru întâia oară, şi-a arătat dinţii, simţindu-se jignită de creşterea neaşteptată a principatului bulgar.

C'est ici que s'arrêtent les souvenirs de Zamfir Arbore concernant les raports des héros de la renaissance bulgare avec la peuple roumain. Bien que certains faits exposés par l'auteur soient connus, nous les avons publiés parce qu'ils ont le cachet de la sensibilite et de la pensée du grand agitateur bessarabien.

VASILE CHRISTU

---

[1] Din cercetările pe care le-am făcut la Filipopoli, unde vestitul revoluţionar dr. Russel exercita profesiunea de medic, nu poate fi vorba de o apropiere a d-rului Russel de agenţia diplomatică rusă. A fost numai o manevră politică în interesul ideei revoluţionare. Fapt care a dat naştere la izgonirea d-rului Russel din Bulgaria. Amănunte a se vedea în lucrarea noastră: «Contribuţii la istoria mişcărilor libertare din România» publicată în «Azi» No. 23 (V. Ch.).

LES RELATIONS CULTURELLES ENTRE LES ROUMAINS ET LES SLAVES DU SUD

TRACES DES VOÉVODES ROUMAINS DANS LE FOLKLORE BALKANIQUE

INTRODUCTION HISTORIQUE

De tous les peuples qui ont envahi l'antique Dacie, un seul, les Slaves, s'y est établi et a pu, grâce à son naturel paisible et à son inclination à labourer la terre, cohabiter, au long des siècles, avec nos ancêtres [1].

Plus tard, après leur établissement au sud du Danubes, les Slaves furent asservis par les touraniens Bulgares; ceux-ci adoptèrent le nom, la langue et les habitudes de leurs sujets [2].

De cette cohabitation entre indigènes Daces et envahisseurs Slaves résultèrent, comme un fait naturel, d'une part, la dénationalisation des Slaves du nord du Danube [3], d'autre part, une intense influence exercée, sous tous les rapports, sur le nouveau peuple en formation, les Roumains [4]

---

[1] I. Bogdan: *Istoriografia română şi problemele ei actuale*. Bucureşti, 1905, A. D. Xenopol: *Istoria Românilor*, Bucureşti (1925) vol. II pp: 47—124. Const. C. Giurescu: *Istoria Românilor*, vol. I. Buc. 1935, pp. 210—249.

N. Iorga: *Istoria Românilor şi a civilizaţiei lor*. Buc. 1930, pp. 62—118.

[2] W. Slatarski: *Geschichte der Bulgaren*, vol. I, Leipzig, 1918. Const. C. Giurescu: *op. cit.*, pp. 250—259.

[3] I. Bogdan: *op. cit.* p. 4; Const. C. Giurescu: *op. cit.* p. 223; idem pp. 248—249.

[4] I. Bogdan: *op. cit.*, p. 21; I. Bogdan: *Originea voevodatului la Români*, dans Ac. Rom.» Mem. Sect. Ist. S. II, Tom. XXIV, pp. 191—207; O. Densusianu: *Histoire de la langue roumaine*. Tom. I. Paris, 1929, pp. 237—288, 361—369, 480—493; A. D. Cihac: *Dictionnaire de étymologie daco-roumaine*... Frankfort s/M. 1879, pp. 1—474; Ilie Bărbulescu: *Originea celor mai vechi cuvinte şi instituţii slave la Români*, dans « Arhiva » XXIX (1922)

Quand, plus tard, se sont fondés les états bulgare et serbe [1], les relations entre ces états et la principauté valaque, constituée et organisée, ont persisté, continuant ainsi les rapports qui avaient existé entre les ancêtres des nouveaux peuples [2].

Notre organisation politique et religieuse se trouva, dès le début, influencée par la constitution de l'état bulgare qui s'est formée au moment où l'on ne pouvait pas encore parler d'un peuple homogène au nord du Danube, ni d'une organisation établie; une autre influence fut celle de la conversion au

---

pp. 1—11; P. Cancel: *Termenii slavi de plug în daco-română*, Buc. 1921; I. Iordan: *Die Rumänische Toponomastik.* Tom. I—III. Bonn und Leipzig, 1924—1926; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, pp. 210—249.

[1] St, Stanojevič et M, Vukičevič: Histoire du peuple serbe, Belgrad, 1910—1912; L. Eisenman: La civilisation des Serbes au Moyen-Age, Paris, 1922; Miller: The eastern roman Empire, Cambridge, 1923; L, Niederle: Manuel de l'antiquité slave, I-II, Paris, 1923—1926; W, Zlatarskj: The making of the bulgarian nation, dans Slavonic Review, London, Dec. 1925; Dvornik: Les Slaves, Byzance et Rome au IX-e siecle, Paris, 1926; Pittard: Les peuples des Balkans, Paris-Neuchatel, 1926; J. Ancel: Peuples et nations de Balkans, Paris, 1926; Vl. Čorovič: Saint-Sava dans la tradition populaire. Belgrad, 1927; Em. Haumant: La formation de la Yougoslavie, Paris, 1930, W. Slatarski: Gesch. der Bulgaren, vol. I.; C. Jireček: *Geschichte der Serben* vol I, Gotha, 1911.

[2] I. Bogdan: *Despre cnejii români* dans « An. Ac. Rom. Mem. Sect. Ist. » s. II t. XXVI (1903—4) pp. 13—44; Idem: *Cultura veche română*, Buc. 1898; Idem: *Românii și Bulgarii*, Buc. 1895; Idem: *Insemnătatea studiilor slave pentru Români*, Buc. 1894; Ilie Bărbulescu: *Românii față de Sârbi și Bulgari, mai ales cu privire la chestia macedo-română.* Buc. 1905; Idem: *Nașterea individualității limbii române și elementul slav*, dans « Arhiva » 1923, Nr. 1—4, 1925, Nr. 2—4, 1926, Nr. 1—4; Idem: *Fonetica alfabetului cirilic în textele române din veacul XVI și XVII.* Buc. 1904; N. Iorga: *Entre Slaves et Roumains*, dans « Mélanges Ouspenski » Paris, 1930, pp. 41—49; Idem: *Sârbii, Bulgarii și Românii în Peninsula Balcanică în Evul Mediu*, Buc. 1915; P. Skok: *Les rapports lingvistiques slavo-roumains*, dans « Slavia » IV (1925), pp. 128—138 et 325—346; Ov. Densusianu, *op. cit.*; A. D. Cihac, *op. cit.*; P. P. Panaitescu: *La littérature slavo-roumaine (XV-e—XVII-e siècle) et son importance pour l'histoire de littérature slaves*, Praha, 1931; Idem: *Les relations bulgaro-roumains au moyen-âge. A propos d'un livre recent de* M. Mutaftichiev, Buc. 1929; R. Mutaftchiev: *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays Danubiens*, Sofia, 1928; B. Conev: Езиковни взаимности между Българи и Румъни, Sofia, 1921; Teodor Capidan: *Raporturile lingvistice slavo-române.* I. *Influența română asupra limbii bulgare*, dans « Dacoromania » III (1923), pp. 129—238; C. Giurescu: *Despre români*, dans « An. Ac. Rom. Mem. Sect. Ist. » s. II Tom XXXVIII (1915—16) pp. 161—246; Idem, *Despre boieri.* Buc. 1920; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, pp. 222—259.

christianisme des Bulgares par les Byzantins qui leur accordèrent le droit d'officier le service divin en leur langue maternelle [1].

Bien que convertis au christianisme avant les Bulgares [2], nous leur avons emprunté les normes d'organisation de notre église; en effet, celle-ci, se développant sous leur influence, a adopté non seulement les formes extérieures, mais aussi le rituel tout entier, ainsi que la langue de l'office divin qui est restée slavone jusqu'à ces derniers siècles; c'est à la suite des réformes religieuses d'occident, que l'on commença à traduire en roumain les livres religieux [3].

Quand, plus tard, les petites organisations politiques du nord du Danube eurent fusionné et formé un état militaire, ayant à leur tête des chefs capables, la même croyance et les intérêts communs menèrent à des alliances entre les familles régnantes de Valachie d'une part, de Serbie et Bulgarie d'autre part.

Un bref examen de cette question nous conduit aux constatations suivantes:

Le nom de Litovoĭ est tout aussi connu chez les Bulgares de Macédoine, qui celui de Seneslav, chez les Serbes [4].

---

[1] I. Bogdan: *Istoriografia română şi problemele ei actuale*, Buc. 1905; Idem: *Românii şi Bulgarii*, Buc. 1895; Const. C. Giurescu *op. cit.* pp. 254—259; N. Iorga: *Influences étrangères sur la nation roumaine*. Paris, 1923, pp. 25—44.

[2] C. Diculescu: *Vechimea creştinismului la Români. Argumentul filologic.* Buc. 1910; Idem: *Contribuţiuni la vechimea creştinismului în Dacia: Din istoria religioasă a Gepizilor*, dans « Anuarul Institutului de Istorie Naţională » III, Cluj (1924—25) pp. 357—376; V. Pârvan: *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman.* Buc. 1911; J. Zeiller: *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918; R. Netzhammer: *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Buc. 1918; Anton Velcu: *Contribuţii la studiul creştinismului daco-roman sec. I—IV d. Cr.* Buc. 1934; Const. C. Giurescu: *op. cit.* pp. 193—202.

[3] N. Iorga: *Condiţiunile de politică generală în care s'au întemeiat bisericile româneşti în sec. XIV—XV.* Buc. 1913; Idem: *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a Românilor* ed. II, vol. I, Buc. 1928; Sextil Puşcariu: *Istoria literaturii române. Epoca veche.* Ed. II, Sibiiu, 1930, pp.10—18, 213—225; Ion Bianu: *Despre introducerea limbii româneşti în Biserica Românilor*, Buc. 1904; Ilie Bărbulescu: *Curentele literare la Români în perioada slavonismului cultural*, Buc. 1928; A. Procopovici: *Introducere în studiul literaturii vechi.* Cernăuţi, 1922; N. Dobrescu: *Intemeierea Mitropoliilor şi a celor dintâi mânăstiri din ţară.* Buc. 1906; C. Marinescu: *Infiinţarea Mitropoliilor în Ţara Românească şi în Moldova*, Ac. Rom. Mem. Sec. Ist. S. III Tom. II (1923—24), pp. 247—269; Gr. Nandriş: *Un document privitor la împărţirea mitropoliei Ţării Româneşti* 1372 (1373) Cluj, 1931.

[4] N. Iorga: *Sârbii, Bulgarii şi Românii în Peninsula Balcanică*... Buc. 1915, p. 18.

Bassarab, celui qui fonda l'état valaque, était le beau-père du tzar bulgare Alexandre, neveu et successeur de Michel [1].

Alexandre Bassarab a eu de sa seconde femme, Clara, catholique et fille du noble hongrois, Ianos Kukemis, de la contrée du Sévérin [2] deux filles, Anne et Anca. L'aînée a été mariée à Stracimire, tzar de Bulgarie, la cadette à Etienne Uroš, tzar des Serbes, fils d'Etienne Dušan [3].

Selon certains historiens, Radou I Bassarab avait épousé une nièce de Lazare Garbleanoviči, kneaz de Serbie [4]; ceci explique l'affirmation de Pray relative à Dan et Mirtchea « *dicuntur esse nepotes Lazaris Regis Serviae* [5].

Čedin Miatoviči, se référant aux rapports existant entre Mirtchea le Vieux et son contemporain de Serbie écrit: *Notre despote, Etienne le Haut, (Visoki) et le Voévode Mirtchea le Grand*

---

[1] A. D. Xenopol: *Istoria Românilor*, ed. II, vol. III, pp. 84—85; St. Novakovič: Законик Ст. Душана Цара Српског *1349 и 1354*. Beograd, 1870; D. Onciul: *Radu Negru*, dans « Convorbiri Literare », XXIV, p. 1045; Idem: *Originile Principatelor*, Buc. 1899, p. 177; B. P. Hasdeu, *Negru-Vodă*. Buc., 1898, p. CLXXXIII; Const. C. Giuresco: *op. cit.*, p. 358.

[2] V. Drăghiceanu: *Curtea Domnească din Argeș*, dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », X—XVI. Buc. 1923, p. 17; G. I. Bratiano: *Les fouilles de Curtea de Argesch*, Paris, 1921, p. 18; N. Iorga: *Histoire des Roumains et de leur civilisation*. Paris, 1920, p. 69; St. Grecianu: *Genealogiile documentate (la tabele genealogique de la famille Basarab-Brâncoveanu)*; C. Gane: *Trecute vieți de Doamne și Domnițe*, vol. I, ed. II. Buc. 1933, p. 17 et la tabele I; Const. C. Giurescu: *op. cit.*, p. 370.

[3] A. D. Xenopol: *op. cit.*, pp. 88—89 et 95; C. Jireček: *Gesch. der Bulgaren*, p. 327; N. Iorga: *Relations entre Serbes et Roumains*, Buc. 1922, p. 22; B. P. Hasdeu: *Istoria critică a Românilor*, vol. I, Buc. 1873, p. 137; Ilie Bărbulescu: *Românii față de Sârbi și Bulgari*... Buc. 1905, p. 120; N. Iorga: *Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Balcani* An. Ac. Rom. Mem. Sec. Ist. s. II Tom. XXXV, p. 149; Ion Bogdan: *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschereibung*, dans « Archiv für slavische Philologie. » XIII, p. 543; V. Drăghiceanu, *op. cit.*, pp. 1—4; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 370. Engel: *Gesch. d. Mold. und Wal.* I, 96; Šafarik: *Památky drevniho pismenictvi Jihoslovanuv*, Praha, 1873, p. 53 et 71; D. Onciul: *Originile Pirncipatelor*... pp. 177—178.

[4] B. P. Hasdeu: *Negru Vodă*, p. CCXLV; Svilokositch: *Despina Doamna*, dans « Epoca » Nr. 810, 10 Iulie 1898; « Гласник » vol. LIII, p. 70 « четврта за Радоула војеводу оу Оугре »; St. Nicolaesco: *Noui amănunte istorice cu privire la Doamna Calinichia și Radu Vodă, 1374—1384*, dans « Universul » Nr. 13, p. 9, 16 Ianuarie, 1933; Const. Miatovici: *Reflexiuni sârbești în istoria română*. Un studiu istoric, dans « Convorbiri literare » Buc. 1897, pp. 952 et 956.

[5] Georgio Pray: Dissertationes historico-criticae in annales veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum. Vindobonae, 1775, p. 140.

(1386—1418) ont éprouvé l'un pour l'autre un amour paternel et ont suivi la même politique» [1].

La femme de Neagoe Bassarab, Milizta ou Despina [2] et sa soeur Hélène, femme de Pierre Raresch, étaient toutes deux d'origine serbe et filles de Jean Brancovici [3].

Ces unions entre les familles régnantes du nord et du sud du Danube ont souvent mené à des alliances armées. A cet égard, les sources historique sont concluantes. Elles attestent que Bassarab I a prêté son aide armée au tzar bulgare Michel, à la bataille de Philipopoli, en 1323 [4], au cours de ses luttes contre les Byzantins; de même, en 1330, contre les Serbes, à Küstendil, localité connue en histoire, sous le nom de Velbujd [5].

Vladislav Bassarab passe le Danube avec ses armées et délivre la ville de Vidin, capitale de l'état de son beau-frère, Stracimir, qui était captif du roi de Hongrie, Louis [6].

Plus tard, Dan I Bassarab vient en aide à son parent Stracimir, en luttant contre le tzar de Tarnava, Chichman, allié aux Turcs [7].

Après le court règne de Dan, son frère Mirtchea lui succède au trône et les relations militaires entre les Valaques et les chrétiens du sud du Danube deviennent encore plus amicales: Mirt chea

---

[1] C. Miatoviči, *op. cit.*, p. 817.

[2] I. C. Filitti: *Despina, Princesse de Valachie, fille présumée de Jean Brankovitch*, dans « Revista Istorică Română » vol. I, fasc. III. Buc. 1931, p. 250; Svilokositch, *op. cit.*

[3] I. C. Filitti: *Craiovești*, dans « Convorbiri literare » Buc. 1922, pp. 412—415.

[4] Ioannes Cantacuzenus vol. I dans « Corp. Script. Hist. Byzantinae. Pars XX » Bonnae 1828, p. 175: *Hic copiis suis in unum conductis. cum non sperdendis Ungroblachorum Scytarumquae auxiliis Romanum imperatorem Philipopolin obsident Iacessendum, quod se illi imparum sciebat, non putavit;* cfr. et D. Onciul: *Originele Principatelor*, p. 53 et 177; Const. C. Giurescu: *op. cit.*, p. 358.

[5] St. Novakovič: Законик Ст. Душана... p. XXIII „рекоужь и цара грьчаскаго Михаила и брата его Бълаоура, и Александра, цара Българом, и Бессарабоу Иванько таста Александра цара соумегь живуштихъ грьнихь Татарь"...; C. Jireček: *Gesch. d. Bulgaren*, p. 209; A. D. Xenopol: *op. cit.*, p. 84; D. Onciul, *op. cit.*, p. 179; N. Iorga: *Sârbii și Românii*... p. 19; V. Drăghiceanu: *op. cit.*, p. 14; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 358.

[6] C. Jireček: *op. cit.*, p. 325; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 90; N. Iorga: *Relations entre Serbes et Roumaines*, Buc. 1922, p. 19; Idem, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, dans « Conv. literare » XXXVI, p. 960; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 394.

[7] C. Jireček: *op. cit.*, p. 320 et 338; D. Onciul, *op. cit.*, p. 213; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 419.

intervient à plusieurs reprises contre les Turcs, à partir de la bataille de Cosova, où les soldats valaques, commandés par Mirtchea, viennent en aide au despote serbe Lazare [1].

Et quand les Serbes et les Bulgares perdent leur independance, les souverains valaques choisissent souvent parmi eux des troupes de guerriers. C'est le cas de Mathieu Bassarab [2] et de Michel le Brave, dans les armées desquels, outre les Hongrois et les Causaques, se trouvaient de nombreux Serbes [3]; Radou Vodă (1611) avait lui aussi à sa solde 4.500 Serbes [4].

A une époque plus récente, les Roumains ont accordé leur appui aux chrétiens de la péninsule balcanique en ce sens qu'ils leur ont donné les possibilités de s'organiser militairement dans nos principautés, afin qu'ils puissent passer le Danube pour aller lutter contre les Turcs [5].

De même, pendant la guerre de 1877—1878, les soldats roumains ont versé leur sang sur les champs de Bulgarie, afin que, par leur sacrifice, celle-ci pût recouvrer son indépendance.

Les liaisons entre les Regnants valaques et les Kneazes serbes ont occasionné, outre des parentés et des concours armé, la création de monuments religieuse [6].

Radou le Grand, dès son avènement au trône de Valachie,

---

[1] N. Iorga: *Sârbii, Bulgarii și Românii*... p. 20; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 99; D. Onciul: *Titlul lui Mircea cel Bătrân și posesiunile lui*, dans « Conv. lit. » 1903, p. 214; Ilie Minea: *Principatele române și politica orientală a împăratului Sigismund*, Buc. 1919, p. 12; Thury Ioszef: *Török törtenetirak* I, Budapesta, 1893, p. 33 et. suiv. (apud. I. Minea, *op. cit.*). B. P. Hasdeu: *Negru-Vodă*... pp. CCXLIII—CCL; Idem, *Istoria critică*... p. 58.

[2] N. Iorga: *Relations entre Serbes et Roumains*..., p. 23.

[3] N. Iorga: *Documente noui, în mare parte românești, relative la Petru Șchipoul și Mihai Viteazul.* An. Ac. Rom. Sec. Ist. S. II, Tom. XX, Buc. 1898, p. 469 « *Să se știe venitul ce au venit în mâna lui Dumitrache vist... + Srăbi, Petco i Nccula Cap(i)tan, kon. 40 laf. tal. 400; mes. tal 30* »; Ilie Bărbulescu *Românii față de Sârbi și Bulgari*... p. 180.

[4] N. Iorga: *Studii și documente*... vol. IV. Buc. 1902, p. 155 « *Seines Landtvolkes, Rätzen und Walachen, bey virthalbt tausent* » Ilie Bărbulescu, *op. cit.*, pp. 180—181.

[5] P. Constantinescu-Iași: *Rolul României în Epoca de Regenerare a Bulgariei*, Iași, 1919; Nicola Trajkov: Споменитѣ на Капитанъ Василъ Вълковъ... Sofia, 1930.

[6] M. Miličevič: Манастири у Србiи, dans Гласник српског ученог друштва Кн. IV, Beograd, 1867, p. 37; Paul d'Alep: *Călătoriile Patriarhului Macarie.* Trad. de Emilia Cioran, Buc. 1900, p. 187; Al. Stefulescu: *Mânăstirea Tismana*, T.-Jiu, 1896, pp. 20—24; B. P. Hasdeu: *Istoria critică*, vol. II, p. 138, 146; Ieromonahul Ștefan: *Viața sfântului Nicodim.* Buc. 1883, p. 59;

eut soin de faire venir de Serbie, alors sous la domination turc, un organisateur de l'église valaque, en la personne du moine Maxime [1] celui-ci, souverain sous le nom de George Brankovici en 1499, avait renoncé au trône en faveur de son frère Jean et s'était retiré dans un monastère, prenant alors le nom de Maxime [2].

Après le mariage du régnant de Valachie, Radou, avec Militza, nièce de Maxime [3], celui-ci fut chargé, non seulement de l'organisation de l'église, mais encore de quelques missions diplomatiques, parmi lesquelles nous rappelons sa médiation, au moment de la réconciliation de Radou avec le souverain de Moldavie, Bogdan [4].

Plus tard encore, lorsque le trône fut occupé par Mihnea Voévode, ce fut Maxime à qui l'on confia la mission de déterminer le roi de Hongrie, Vladislav II Jagellon, à conclure la paix avec la Valachie [5].

Et, tandis que Maxime, sous le règne de Radou le Grand, était chef de l'église valaque, voici qu'est abrité à la cour un autre moine, serbe lui aussi, qui venu de Četinge, connaissait très bien l'art de l'imprimerie l'ayant appris à Venise. Ce moine est Macarie l'imprimeur qui, en 1508, fait imprimer un livre de messe portant les armoiries du souverain valaque [6].

---

[1] N. Iorga: *Istoria bisericii româneşti* ed. I, vol I, Buc. 1908, pp. 121—124; Idem, idem, ed. II vol. I Buc. 1929, pp. 126—128; Idem: *Relations entre Serbes et Roumains*... p. 31; I. Bărbulescu, *op. cit.*, p. 119; B. P. Hasdeu: *Arhiva Istorică*, vol. II, Buc. 1865, p. 67.

[2] Гласник... 1859; cfr. « Arch. Ist. » II, p. 67; I. Bogdan: *Vechile cronici moldoveneşti până la Ureche*. Buc. 1891, pp. 150 et 269—270; C. Engel: *Gesch. von Serwien*, p. 448 et suiv; N. Iorga: *Istoria bisericii rom.* vol. I, ed. I, Buc. 1908, pp. 121—124; Idem, *Relation entre Serbes*... p. 31;

[3] Idem note 1; cfr. S. Puşcariu: *Ist. lit. rom. Epoca veche*. Ed. II Sibiiu, 1930, p. 40.

[4] I. Bogdan: *Cronici inedite atingătoare de istoria Românilor*, Buc. 1895 p. 48 „и тамо приїде отъ Радула воеводы посель единь калугерь именентъ Максимїянь, сынь деспота царѣ србского“ cfr. et I. Bogdan: *Vechile cronici*, p. 178; Ilie Bărbulescu *op. cit.*, p. 181.

[5] Iohan Christian Engel: *Gesch. von Servien und Bosnien*, Halle, 1801, pp. 453—456; Гласник српск. учен. друж. XXI, p. 271; « Archiva istorică... II, p. 68; I. Bărbulescu: *op. cit.*, p. 181; N. Iorga: *op. cit.*, p. 31.

[6] V. Jagič: *Der erste Cetinjer Kirchen druck vom Jahre 1434*, dans « Denkschriften der K. Ak. d. Wissenschaften », Ph. Hist. Klasse, XLIII, Wien, 1894, p. 6; P. P. Panaitescu: *La littérature slavo-roumaine (XV-e—XVIII-e siècle) et son importance pour l'histoire de littérature slave*. V. Praze, 1931, pp. 10—11; N. Iorga: *op. cit.*, p. 30; Idem: *Istoria bisericii româneşti*, vol. I, ed. II, pp. 124—126; I. Bianu: et N. Hodoş: *Bibliografia veche românească*... I, p. 6; Sextil Puşcariu: *op. cit.*, p. 50.

Mais, outre les prélats, d'origine serbe, qui jouèrent un rôle prépondérant dans la vie culturale de notre peuple, il y a encore beaucoup d'autres moines ou prêtres serbes, établis en Valachie, qui occupèrent des dignités plus modestes. Parmi eux, il faut compter un archiprêtre de Craïova, contemporain de Mihnea Voévode, originaire de Kratova (Macédoine)[1].

C'est toujours un Serbe, Kozma, qui représenta la Valachie au concile ecclésiastique, tenu en 1619, au monastère serbe Gratschianka[2].

L'importance de ces clercs, dans le développement de l'église roumaine, a été largement étudiée dans des ouvrages de spécialité, c'est pourquoi je n'insisterai point sur cette question; j'essayrai de donner un aperçu succint des rapports culturaux des Roumains avec les Slaves du sud du Danube, dans le temps, anciens.

L'église bulgare, se développant sous l'influence de l'église byzantine, il était bien naturel que toute la littérature religieuse bulgare eût pour modèle la littérature grecque; de même, quelques siècles plus tard, nous devions employer les livres de rituel bulgares parce que l'organisation de l'église roumaine s'était faite, sous l'influence de l'église bulgare. Alors qu'on introduisait dans l'église valaque la vieille langue bulgare, nos voisins du sud du Danube avaient déjà une riche littérature religieuse et même quelques œuvres de caractère historique, philosophique, littéraire et scientifique; quelques-unes de ces œuvres ont circulé plus tard, chez nous aussi. Ainsi, à la fin du XV-e siècle, les Bulgares n'avaient pas moins de 154 livres et, un siècle plus tard, 55 en plus. De ces ouvrages, 94 étaient écrits sur parchemin et 115 sur papier; 203 étaient manuscrits et 6 imprimés[3].

Le professeur B. Conev en a publié une liste à peu près complète[4]; ce sont en majorité des traductions de livres similaires grecs, et Bojan Penev, dans son histoire littéraire[5] fait l'affirmation suivante: «La Bulgarie s'attache, durant quelques siècles, à la culture byzantine, abandonnant celle de l'occident.

---

[1] Stojanoviči: Стари српски записки и натписи, Beograd. 1902, p. 203, Nr. 674.

[2] Idem idem, p. 296, Nr. 1077; cfr. et I. Bărbulescu, *op. cit.*, p. 119.

[3] B. Conev: Класификация на български книжовни паметници отъ най старо врѣме до края на XVI вѣкъ. София, 1905, p. 14.

[4] Idem, *op. cit.*, p. 20—31.

[5] Bojan Penev: Българската литература. София, 1930.

Et, peut-être notre histoire et notre culture actuelle auraient-elles eu une toute autre apparence si, dès le IX-e siècle, notre pays s'était liée à l'église d'occident »[1].

Comme je l'ai déjà affirmé, la plupart des ouvrages de ce temps avaient un caractère religieux. On y trouvait alors en manuscrit beaucoup d'Evangiles, Psautiers, Vies des Saints, Livres d'office divin, Tuades, Recueils de vies des ermites pieux, etc.[2].

Dans le domaine de l'histoires, il y avait des traductions des chronologues byzantins: Malalas, Zonara, Hamartolas, etc.[3].

Comme ouvrage d'un caractère « philosophique », il y avait: „Сборникъ или нѣколко слова на разни празници", connu sous le nom de « Sbornik du Tzar Simion », parce qu'il avait été composé pour le tzar Simion, puis recopié en 1073 pour le kneaz russe, Svyatoslav[4]. Ce « Sbornik », fait de la compilation d'œuvres byzantines, comprend aussi une glorification du tzar Simion, comparé à Ptolomée et désigné sous le nom de nouveau Ptolémée[5]. On affirme[6] que le tzar lui-même avait composé une œuvre de compilation, de caractère moral, sous ce titre: « Златоструй »[7].

L'exarque Jean, animé d'idées théo-philosophiques écrit, en collaboration avec quelques-uns de ses disciples, l'ouvrage intitulé, « Шестодневъ »[8].

Le moine Hrabar, connu sous le surnom « Черноризецъ Храбъръ » a laissé un ouvrage historico-littéraire et polémique, où l'auteur cherche à demontrer l'importance des apôtres, Cirrille et Méthode, polémisant en même temps avec les écrivains byzantins sur l'utilisation de la langue bulgare comme langue ecclésiastique[9].

---

[1] Idem, *op. cit.* p. 25.

[2] B. Conev: *op. cit.*, pp. 20—31; B. Penev, *op. cit.*, pp. 22—102; Ilie Bărbulescu: *Curente literare la Români în perioada slavonismului cultural*, Buc. 1928, pp. 164—174; Idem, *Istoria literaturii și gramatica limbii bulgare vechi*, Iași, 1930, pp. 34—99.

[3] Idem, idem.

[4] D. Marinov: История на бълг. лит. Пловдивъ, 1877, p. 99.

[5] B. Penev, *op. cit.*, p. 42; D. Marinov, *op. cit.*, p. 101; Ilie Bărbulescu: *Istoria lit. bulgare*, pp. 70—82.

[6] D. Marinov, *op. cit.*, p. 101.

[7] D. Marinov, *op. cit.*, p. 101; Ilie Bărbulescu: *Curente literare*... pp. 67—68.

[8] D. Marinov, *op. cit.*, p. 101; B. Penev, *op. cit.*, p. 44; Ilie Bărbulescu: *Curente lit.*, p. 169; Idem, *Ist. lit. bulgare*, p. 60—66.

[9] B. Penev: *Op. cit.*, pp. 39—41; D. Marinov, *op. cit.*, p. 100; I. Bărbulescu, *Ist. lit. bulgare*, pp. 75—77.

Il y avait à cette époque un curieux livre de sciences naturelles où la description des animaux, oiseaux, reptiles et poissons, avec leurs habitudes, d'après les traditions populaires, prenait diverses interprétations morales et religieuses. Ce livre s'appelle: « Physiologiste » et a été répandu chez nous aussi [1].

La littérature est représentée par quelques romans: « Alexandrie », « Varlaam et Joasaf », « Archiri et Anadam », etc [2]. Les vers n'ont pas fait défaut non plus, car c'est de ce temps-là que datent: « Похвала » (Apologie du tzar Simion) [3] et « Азбучна Молитва », hymne religieux écrit par l'évêque Constantin et dédié à la Sainte-Trinité. Chaque vers de cet hymne commence par une lettre de l'alphabet [4], ce qui explique son nom. Une autre œuvre en vers est « Погласъ къмъ Евангелието », composée de 108 vers et attribuée, elle aussi, à l'évêque Constantin [5].

C'est toujours la Bulgarie qui a été le centre de dispersion en Europe de l'hérésie bogomilique et des légendes d'un caractére religieux, répandues par cette secte [6].

La diffusion des livres religieux bulgares, chez nous est évidente, puisque le service divin n'était officié qu'en cette langue [7].

Quant à la circulation des manuscrits au contenu apocryphe et populaire, c'est le professeur N. Cartojan qui nous présente dans son étude. *« Les livres populaires dans la littérature roumaine »* [8] tout le matériel concernant ce sujet; il le commente et arrive, en s'appuyant sur des documents, à la conclusion suivante: « La littérature populaire écrite commence chez nous

---

[1] B. Penev, *op. cit.*, pp. 39—41; D. Marinov, *op. cit.* p. 100; I. Bărbulescu, *op. cit.*, pp. 92—95; N. Cartojan: *Cărţile populare*, pp. 188—194, avec une riche bibliographie.

[2] B. Penev, *op. cit.*, p. 79; I. Bărbulescu, *op. cit.*, pp. 88—91; N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 195—262.

[3] I. Bărbulescu, *op. cit.*, pp. 70—72.

[4] B. Penev, *op. cit.*, p. 37; D. Marinov, *op. cit.*, pp. 96—97; I. Bărbulescu, *op. cit.*, pp. 57—60; Idem: *Curente literare*, p. 106.

[5] Idem, idem.

[6] Iordan Ivanov: Богомилски книги и легенди, София, 1925; B. Penev, *op. cit.*, pp. 48—78; D. Marinov, *op. cit.*, pp. 105—119; N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 24—164; I. A. Candrea: *Iarba fiarelor*. Buc. 1928; D. Russo: *Studii bizantino-române*. Textele eshatologice din « Codex Sturdzanus » Buc. 1907.

[7] P. P. Panaitescu: *La littérature slavo-roumaine (XV-e—XVII-e siècle) et son importance pour l'histoire des littératures slaves*. Prague, 1931.

[8] N. Cartojan: *Cărţile populare în literatura românească*, vol. I. *Epoca influenţei sud-slave*. Buc. 1929; cfr. et M. Gaster: *Literatura populară română* Buc. 1883 et B. P. Hasdeu: *« Cuvente den Bătrâni »* Buc. 1878—81.

peu après la traduction du premier cycle des livres saints, à visions apocalyptiques »[1].

« Cette littérature, se développant en rapport avec les aspirations de l'âme roumaine de l'époque, revêtit au début un caractere religieux, acquit plus tard au XVI-e siècle un caractère héroïque et au XVII-e siècle enfin, une note didactique assez prononcée. C'est pour cette raison que les livres populaires ont été très répandus; c'était la littérature de prédilection de toutes les classes sociales[2].

Au début du XI-ème siècle, les Bulgares, écrasés par les Byzantins, furent rappelés à la vie par les Roumains, au XII-ème siècle, alors qu'une grande partie de notre peuple habitait encore dans les monts de la Péninsule balkanique[3].

Quand la domination turque se fut étendue sur la Bulgarie et la Serbie, les moines et les écrivains de ces pays passèrent dans les principautés roumaines, apportant avec eux de nombreux manuscrits qui ont été conservés dans nos monastères[4].

Là, dans les Principautés, les refugiés slaves du sud du Danube s'occupent dans les monastères et à la cour des Voévodes, de former des disciples dans l'art de l'écriture, du dessin, des vignettes, de la peinture des icônes, de l'architecture des églises, etc.[5].

Ces disciples ont continué et perfectionné l'art qu'ils avaient appris de leurs initiateurs[6] les surpassent souvent, comme on peut le constater, en comparant les vignettes des évangiles d'Alexandre le Bon, Étienne le Grand, Pierre Raresch, Alexandre Lapouchneanu, Neagoe Bassarab, etc., aux manuscrits bulgares des XII, XIII et XIV-e siècles[7].

---

[1] N. Cartojan, *op. cit.*, p. 263.

[2] Idem, *op. cit.*, pp. 265—266.

[3] I. Bogdan: *Românii şi Bulgarii*, Buc. 1895, pp. 44—46; Const. C. Giurescu: *Despre Vlahia Asaneştilor.* Cluj, 1931 18 p. Extrait par « Lucrările Institutului de Geografie al Universităţii din Cluj, vol. IV).

[4] I. Bianu et R. Caracaş: *Catalogul manuscriptelor româneşti*, I—III; N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 1—9; A. J. Jacimirskij: Изъ исторiи славянской письменности... 1906; idem: Славянскія и русскія рукописи румансkахъ библiотекъ, С. Петербургъ, 1905.

[5] N. Iorga: *Istoria statelor balcanice în epoca modernă*, Vălenii-de-Munte, 1913, pp. 22, 40, 43; I. Bărbulescu: *Românii faţă de Sârbi şi Bulgari*... Buc. 1895, p. 116; N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 1—9.

[6] I. Bogdan: *Românii şi Bulgarii.* Buc. 1895, pp. 30—31.

[7] I. Bogdan: *op. cit.*, p. 30; cfr. V. Stasov: *L'ornement slave et orientale.*

Toutes ces relations entre Roumains d'une part, et Serbes et Bulgares de l'autre, qui ont mené à l'inscription de nos voévodes dans les Annales serbes [1], ainsi qu'à celle des Serbes dans les obituaires du monastère de Tismana [2] ont eu un large écho dans le folklore du sud du Danube, d'après ce qu'on verra dans ce qui suit.

Mais, avant de passer à l'exposition et à l'analyse du matériel folkloristique, je préciserai le point de vue qui m'a guidé dans la constitution de cette étude. Cette précision me paraît d'autant plus nécessaire que, ces derniers temps, on préconise diverses méthodes, pour l'étude des productions populaires.

Sans atribuer aux relations folkloristiques la valeur du document historique, j'estime qu'outre la part d'imagination, propre à toute création populaire, on y trouve souvent des vestiges de beaucoup d'évènements dont l'éxistence est confirmée par les sources historiques.

Par une étude systématique et une continuelle vérification des informations populaires et des dates historiques, le chercheur pourra distinguer les témoignages réels du fantastique, ajouté par l'imagination du barde populaire.

La question du véridique dans le folklore a été longtemps étudiée et je relèverai quelques-unes des conclusions qu'en ont tiré de nombreux investigateurs.

Voici ce que dit à cet égard Preis, l'un des rares connaisseurs, au vrai sens du mot, de la poésie populaire serbe: « *Dans les anciennes chansons, on respectait plus scrupuleusement la vérité hystorique* » [3], l'historien Kostomarkov précise: « *Les souvenirs historiques se présentent aussitôt sous la forme de l'épopée ou deviennent ses sujets de contes* » [4]. L'érudit russe Krusov, dans son étude publiée dans « *La Revue des traditions populaires* » arrive à la conclusion suivante: « Plus le berceau d'un peuple aura été riche en évènements, plus nombreuses aussi seront ses

---

[1] N. Iorga: *Relation entre Serbes et Roumains.* Buc. 1922, p. 23.

[2] N. Iorga: *op. cit.*, p. 25; Al. Ştefulescu: *Mănăstirea Tismana*, T.-Jiu, ed. II, p. 174.

[3] Preis: *O epič poezii Serbov* dans « Les Actes de l'Université de St. Petersburg, 1845, p. 45; apud, Pypin-Spasovič: *Histoire des literatures slaves.* Trad. du russe par Ernest Denis, Paris, 1881, p. 386

[4] Kostomarkov: *Monographie historique*, I, p. 266; apud., Pypin-Spasovič, *op. cit.*, p. 559.

traditions et ses légendes, miroir à mille facettes où se reflétent son histoire et son génie »[1].

En faisant des recherches dans le folklore russe, Alfred Rambaud conclue: « *(Les bylines) resteront pour l'historien, pour le mythologue, pour le philologue, un champ fécond de découvertes* »[2].

Quoique le nombre des savants roumains, qui ont soutenu la valeur informative du folklore, soit assez grand, je n'en mentionerai qu'une petite part.

Ainsi, Nicolas Balcescu arrive à cette conclusion: « *Les poésies populaires sont une grande source historique. Là, nous trouvons des faits généraux, de même qu'une image des moœurs, des idées et des sentiments de l'époque... Les traditions et les contes populaires sont une source qui sert la même but que les poésies. La perspicacité critique de l'historien consiste à discerner, entre ces données et toutes les autrès, les vraies des fausses et à s'en servir le mieux possible* »[3].

Et notre grand archéologue Basile Pârvan recommande aux archéologues: « ... *il faut aussi questionner la vie et pas les livres seuls car, pour dix siècles, en ce qui nous concerne, ils ne disent pas grand chose dans notre pays d'aujourd'hui* »[4].

L'émérite philologue et folkloriste, le professeur Ovide Densusianu, a exprimé son opinion à ce sujet en deux circonstances.

Dans « *La vie pastorale* », il affirme: « *Pénétrer profondément notre folklore, le poursuivre dans toutes ses directions, interprêter les faits, non d'après des illusions, mais des indications précises, les rapprocher, ainsi qu'il résulte, de leur consensus naturel, voilà la ligne d'orientation qu'il faut suivre dans les investigations de cette nature. En même temps, n'oublions jamais que les productions populaires comprennent un substratum réel et représentent des monuments caractéristiques de la vie ou de ses continuités* »[5]; et dans « *Aspects de la poésie populaire romanique*, il ajoute: « *Celui qui poursuit la poésie populaire ou les contes en rapport à la dernière guerre observera que cette littérature d'après guerre est liée à des faits réels, à des circonstances qui se sont déroulées sous nos yeux*[6].

---

[1] M. de Krušov: *Chants héroïques du peuple russe* dans « Revue des traditions populaires ». Paris, tom. V (1890), p. 163.

[2] Alfred Rambaud: *La Russie epique*. Paris, 1876, p. 26.

[3] N. Bălcescu: *Magazinul istoric pentru Dacia*, vol. I, p. 3.

[4] V. Pârvan: *Inceputurile vieţii române la gurile Dunării*, Bucureşti, 1923, p. 7.

[5] O. Densusianu: *Viaţa păstorească în poesia noastră populară*, vol. II. Bucureşti, 1923, pp. 117—118.

[6] O. Densusianu: *Aspecte ale poesiei populare romanice*. Buc. 1926, p. 11.

Je termine les reproductions de citations par les conclusions de deux érudits étrangers d'une valeur incontestable: l'historien C. Jireček et l'ethnographe M. Murko.

Le premier arrive à la conclusion suivante:

Plus récents sont les chants épiques en vers de dix pieds, qui se chantent encore aujourd'hui, certains très longs (jusqu'à 800 et 1200 vers), dont la recitations monotone s'accompagnait à la guzla ; ils sont connus, partis par des notations du XVIII-e siècle de la contrée de Cattaro et de Raguse, partie par les recueils de Vuk Karadžič, Sima Milutinovi et d'autres Serbes du XIX-e siècle. Mais, d'après Murko, le même chanteur ne répète jamais tout à fait exactement un chant ; il fait toujours des additions et de petits changements. Les sujets vont de Nemanja à l'histoire de la plus moderne. Le moyen-âge se reflète... encore dans ces chants avec une force et une fraîcheur remarquables [1], et M. Murko, relatant les constatations auxquelles il a abouti, à la suite de ses dernières recherches en Yougoslavie, affirme: « *Plusieurs simples chanteurs m'ont dit qu'ils pourraient raconter dans un poème ma rencontre avec eux et j'ai reçu un poème de ce genre d'une chanteuse aveugle de Dalmatie. Un bey de Bosnie âge de 75 ans s'attribuait cette aptitude* »[2].

Néanmoins, le fond de nombreux poèmes, même anciens, est historique et les chants modernes sont plus ou moins proche de la vérité historique. Ce qui est surtout remarquables, c'est leur vérité au point de vue de l'histoire, de la civilisation et, ici, de nombreux chants épiques populaires méritent réhabilitation.

On y voit se refléter parfaitement la vie féodale des seigneurs yougoslaves du moyen-âge, que les Musulmans de Bosnie et d'Herzégovine ont conservée, jusque dans la seconde moitié du XIX-e siècle » [3].

Les constatations de M. Murko sont confirmées aussi par le choise de lettres rimées, rédigé par le professeur P. V. Hanes [4], pendant la grande guerre.

Dans le compte rendu que le professeur universitaire, N. Cartojan, fait du livre de M. Murko, il affirme: « *Les ballades*

---

[1] C. Jireček: *La civilisation serbe au Moyene-Âge.* Paris, 1920, p. 95.

[2] M. Murko: *La poésie populaire epique en Jougoslavie au début du XX-e siècle.* Paris, 1929, p. 25.

[3] M. Murko: *op. cit.*, p. 29.

[4] P. V. Haneş: *Poesiile populare în scrisorile soldaților din vremea războiului* dans « *Prietenii istoriei literare* » Buc. 1931, pp. 276—290.

populaiers serbes ont à peu près toutes, un substratum historique et racontent les luttes contre les Turcs » [1].

Je termine ici la reproduction des conclussions de quelques-uns seulement des érudits les plus autorisés; je pense avoir réussi à présenter le rôle que le folklore a dans la relatation des évènements historiques et l'importance qu'ont ces relations; c'est pourquoi je passe à l'examen du matériel qui fait l'objet de cet ouvrage.

VUE D'ENSEMBLE DANS LE FOLKLORE BALKANIQUE

Bien que, des siècles durant, notre peuple ait été en liaison étroite avec les Bulgares, soit par mariages entre les familles régnantes des deux nations, soit par alliances militaires, soit à la suite de la large hospitalité qui leur fut accordée aux époques néfastes de leur histoire, soit par leur immigration en vue de trouver des moyens d'existence plus rémunérateurs, soit enfin pour beaucoup d'autres causes, nous ne trouvons aucune caractéristique du peuple roumain dans le folklore bulgare.

Par contre, le territoire habité par les Roumains y est très souvent mentionné, surtout dans les ballades.

A noter que dans ce folklore, nous ne rencontrons pas seulement la simple dénomination d'un territoire, mais souvent aussi une caractéristique de l'aspect sous lequel les Bulgares considéraient notre pays.

Quant à la dénomination de la Roumanie dans le folklore bulgare, il convient de remarquer, dès le début, qu'elle se présente sous différentes formes, parmi lesquelles la plus usitée est „Влашката Земя" [2] c'est-à-dire «Terre Valaque» ou «Pays Valaque».

---

[1] N. Cartojan: Mathias Murko: *La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du XX-e siècle*, dans «*Revista Istorică Română*» Bucureşti, 1931, vol. I, fasc. I, p. 83.

[2] Периодическо-списание 1885, p. 142—144; Сборникъ., 1896, p. 53—59; idem 1890, p. 87—88 et 139; idem 1915, p. 166—167; idem 1894, p. 7; idem 1893, p. 12—14; idem 1923, p. 70 et 76; idem 1906—907, p. 66—68; idem 1915, p. 179; idem 1913, p. 85 et 253; Цариградски вѣсникъ., 1853, III, nº 113; Български книжници., 1858, partie III, livre 22, p. 285—287; Иванъ Белоевъ: Български народни пѣсни., p. 29—30; П. Безсоновъ: Български-пѣсни.

Par substitution à l'adjectif „Влашка" de celui de „Богданска', nous avons la forme nominale sous laquelle était connue la Moldavie [1].

L'on trouve encore un autre terme pour dénommer notre pays; c'est celui de „Кара-Влашка" (Кара=noire) soit seul, soit avec „Кара-Богданска" qui est employé aussi séparément, mais rarement [2].

Voici encore d'autres formes en usage: „Малка Румания", „Румѫниія" „Романиja" „Румъниія", „Руманія", „Румацкуму Поли" [3], mais ces dénominations se rapportent, à mon avis, plutôt à la Macédoine qu'à notre pays, qui, à peine au siècle dernier, a adopté le nom de Roumanie.

Ce qui porte à croire que ces formes se rapportent à la Macédoine, c'est que dans une des ballades citées [4], l'on nous raconte des faits qui se passent dans la „Стара Планина" (Les Monts Balkaniques).

J'ai prétendu ci-dessus qu'en outre de la dénomination du territoire occupé par les Roumains, le folklore des Slaves du Sud nous donne quelques-unes des caractéristiques de son aspect extérieur.

Voici quelques exemples pour confirmer cette assertion:

Ainsi dans la ballade „Петко Найденовъ" [5] le heïdouque Petco, évadé d'une prison turque, vient trouver sa mère pour qu'elle le bénisse parce qu'il a échappé aux poursuites des Turcs

---

Tome I, n⁰ 1, p. 1—18 et 255—256; Найденъ Геровъ: Български пѣсни' n⁰ 5; A. Dozon: Chansons populaires bulgares, p. 115; Цариградски вѣникъ, 1860/I, 1, n⁰ 464; Славейковъ: Български пѣсни: p. 15—18; B. Богишич: Народне пjесме из стариjих наjвише приморских записа Кн. I. Београдъ 1878, 230 et 231.

[1] Сборникъ., 1890, p. 62 et 139; idem 1923, p. 76; idem 1915, p. 166—167; И. Белоевъ: ouvr. cité, p. 29—30. Цариградски вѣсникъ 1860, n⁰ 464. Ст. Верковичъ: Народне песме македонски бугаре 1880, p. 22—24 et 309—311; Д. и. Константина, Миладиновци: p. 124.

[2] Сборникъ., 1900, p. 17 et 126; Бълг. книжници 1858; partie II, Кн. II, p. 78. Славеиковъ: ouvr. cité, p. 16—18 et 104; Безсоновъ ouvr. cité, Tome, n⁰ 81 et 111; A. Dozon, ouvr. cité, p. 102; Миладиновци, Sofia 1871, p. 203; Ст. Верковичъ, ouvr. ité, vol. I, p. 229.

[3] Сборникъ., 1923, p. 74; idem 1909, p. 46—47; idem 1896, p. 6; idem 1923, p. 71; idem 1900, p. 15; Dozon, ouvr. cité, p. 46—48; Г. С. Раковски: Покасалецъ 1859, p. 301—303; Вук. Ст.-Караджич: Спреке народне пjесме, Vol. III, 7 ballades.

[4] A. Dozon, ouvr. cité, p. 46—48.

[5] Периодическо-списание., 1885, p. 142—144.

et qu'il s'enfuira secrètement dans «la vaste étendue des terres valaques »[1].

Dans deux autres ballades „На юнакъ"[2] et „Юпакъ и турцию"[3] le pays roumain est présenté dans les termes suivants:

„Зора ми се загорила
„Над хубава Романиіа" [4].

et

„Изгрелу е яснѫ зура
„Низъ хубавѫ Влашка земя" [5].

Dans la collection de Vouk Stef. Karadǧic, il y a sept ballades où sont représentés les héros populaires Baba Novak, Grouia, Radivoï et Tatomir réunis en assemblée „У зеленој гори Романији" [6].

Toujours dans les mêmes ballades, l'on indique les lieux mêmes qu'ils ont parcourus,

„А как додох близу Романије" [7]
„Одах право гору Романији" [8].

De nouveau, dans la poésie: „Какво мома с за момъкъ" [9] Ivan Naïdu, dans son désir de choisir une épouse se décide à aller jusque dans la plaine de Roumanie: „Дълеку тѫ идѫ, ф равнѫ Румънiiѫ" G. Mărculescu dans son article « La Roumanie et les Roumains dans les chants populaires bulgares »[10], sans en indiquer les sources, donne deux exemples qui définissent l'aspect de la région habitée de Roumains, par où, aurait passé St. Georges.

---

[1] „Вов, Влашка земля широка".
[2] Сборникъ., 1896, p. 6.
[3] Idem 1923, p. 70.
[4] Idem 1896, p. 6. { « L'aube s'est levée « Sur la belle Roumanie »
et
[5] Idem 1923, p. 70 { « L'aurore sereine s'est levée « Sur la belle terre valaque ».
[6] « Dans la forêt verdoyante de Roumanie »
[7] « Et quand nous arrivâmes à proximité de la Roumanie »
[8] « Nous fûmes tout droit dans les forêts de Roumanie ».
[9] Сборинкъ., 1913, p. 278. « Comment une jeune fille épouse un jeune homme ».
[10] Convorbiri literare, vol. XXX (II), p. 663—664.

Ces exemples de Mărculescu sont pris dans la collection de A. Iliev [1].

Les voici: „Свети Гіорги сиф конь язди, куладе ле,
„Нис хубжвж ми Румжнлиіе“ [2]
et
„Свети Гиорги сиф конь язди, куладе ле,
„Нис равнж ми Румжнлиіе“ [3]

Il est intéressant de noter qu'une poésie populaire bulgare [4] précise, même du point de vue géographique, l'emplacement du « Pays Roumain » à savoir, sur la rive du Danube

„Та отиде ф, Кара-Влашка
„Ф Кара-Влашка, краи бел Дунаф“ [5].

Mais non seulement le territoire roumain dans son ensemble est mentionné dans le folklore bulgaro-serbe, mais l'on y trouve parfois, même le nom de quelques localités, parmi lesquelles, le plus souvent, Bucarest [6].

Dans la ballade « Дете малиаче » recueillie au village Gorno-Djumansko (1892), on cite parmi les invités à un baptême le prince « Bedjelei Doubedjé de Bucarest ». Bucarest figure aussi dans quelques autres poésies populaires. Outre Bucarest, j'ai trouvé également citée la ville de Braïla sous sa forme turque « Ibraïla » [7]. Le souvenir de cette ville est lié à la découverte de la St. Croix qui aurait été cachée à Braïla par le juif Israïl. C'est vers lui que fut envoyé l'Empereur Constantin auquel les

---

[1] А. Илиевъ: Народна пѣсни. Sofia 1889.

[2] Idem, ouvr. cité, p. 65.
« St. Georges chevauche sur un coursier gris
« A travers la belle Roumanie »

[3] Idem, ouvr. cité, p. 66.
« St. Georges chevauche sur un coursier gris
« A travers la vaste Roumanie ».

[4] Сборникъ., 1890. (II) p. 17.

[5] « Et il est allé en terre roumaine
« En terre roumaine, au bord du blanc Danube ».
Voir égal. Miladinovici, ouvr. cité, p. 171 (n° 119?).

[6] От Букуреш Беджелей Дубедже“.
Периодисеской списание., 1893, p. 453—472.

[7] Сборникъ., 1900 (II), p. 149; idem 1896, p. 53—59; П. Безсоновъ ouvr. cité, Tome II, n° 108. Вук. Ст., Караджіч, ouvr. cité, vol. II, p. 460.

[8] Коло 1847, Livre, V, n° 13, p. 52—54, vers 78.

anges avaient ordonné de trouver tout à la fois la Croix sur laquelle le Sauveur avait été crucifié et celles des deux voleurs.

Au commencement de ce chapitre, j'ai rappelé que le folklore bulgare conserve, entre autres, quelques souvenirs de nos relations avec nos voisins du Sud du Danube; nous verrons à présent, de quelles informations nous disposons à ce sujet.

Dans la collection de Čolakov [1], il existe une poésie populaire où l'on raconte que le bienheureux Nicodim, épris d'une femme turque qui veut le convertir à l'islam, s'adresse à elle en ces termes:

„Да си излјезнем от тука
„Да си јотидем у Влашка
„Да си сторим чујдеса.
„На сиеко село по црква
„А у градове манастир".
. . . .
„Та го на даљек отвели
„Та је направил по црква
„У Влашка на сиеко-сиело
„А у градове манастир
„Голяма слава станала" [2].

Paul de Alep [3] mentionne Nicodim quand il parle du Monastère de Motrou qu'il estime plus ancien que celui de Tismana, considérant que Nicodim en fut le fondateur.

Le souvenir de Nicodim, comme fondateur de monastères en Roumanie, est conservé dans la chronique roumaine, rythmée

---

[1] Čolakov: Бъкгарски народен сборникъ, Болград, 1878, p. 343.

[2] « Sortons d'ici
« Allons en Terre Roumaine
« Y accomplir des miracles
« Dans chaque village (y construire) une église
« Et dans les villes un monastère ».
. . . .
« Et ils sont partis au loin
« Et ils ont construit une église
« En terre roumaine dans chaque village
« Et dans les villes un monastère
« Avec gloire est édifié ».

[3] Paul de Alep: Les voyages du patriarche Macarie. Dans les traductions de Em. Cioran. Bucarest 1900, p. 187.

« Plângerea Sfintei Mănăstiri a Silvaşului din eparhia Haţegului din Prislop »[1].

Quant à la vie de Nicodim, elle a été l'objet des préoccupations de différents historiens roumains [2].

Et comme nous l'affirmions précédemment, tandis que les princes serbes contribuaient à la fondation de monastères en Terre Roumaine, les voïvodes valaques concouraient à l'édification d'églises en Serbie. Voici ce qu'affirme à ce sujet M. Militchevitch [3].

„Црква ова била је некад сва исмолована и на вратила у алтару могло е до скоро прочитати само ово: РАДОУЛ БЕГ... Луди овне прочаји да је св. Никодим градио ову цркву а доцније је понавлао војвода Радулбег" [4].

Toujours en liaison avec l'édification des églises dans notre pays, l'on trouve encore une information du folklore dans l'édition française des poésies de Karadğitch [5].

Dans la poésie « La fondation de l'église de Ravanitza » [6] il est dit que, pendant le festin à la cour du tsar serbe, la tsarine Militsa lui rappelle les actions pieuses de son ancêtre Nemania, citant entre autres la fondation de « L'église de Janka, dans la vieille Valachie ».

Je crois que ces deux exemples — sans doute y en aura-t-il encore d'autres — peuvent être considérés comme témoignages populaires de faits certains, d'autant plus que la création de monastères en notre pays, par des moines serbes et bulgares, enfuite

[1] Buciumul 1863, p. 10—12 et 19—20. L'Église Orthodoxe IV (1878), p. 496—507. B. P. Hasdeu: Istoria critică, p. 139—140; I. Lupaş: Cronicari şi istorici români din Transilvania. Craiova (1934), vol. I, p. 58—78; Dr. Iacob Radu: Istoria Vicariatului greco-catolic al Haţegului. Lugoj, 1913, p. 351—367; Al. Ştefulescu: Mânăstirea Tismana, Tg. Jiu 1896, p. 26; B. P. Hasdeu: Negru-Vodă, p. CCXXXIV.

[2] Ieromonahul Ştefan din Tismana: Viaţa prea cuviosului părintelui nostru Nicodim Sfânţitul... Buc. 1883; B. P. Hasdeu: Istoria critică, vol. II, p. 138—146; Al. Ştefulescu: ouvr. cité, p. 20—24; Paul d'Alep: ouvr. cité.

[3] М. Миличевич: Манастири у Србији. Dans le „Гласник српског ученог друштва" livre IV. Београд 1867, p. 27.

[4] « Cette église était autrefois toute recouverte de peintures et sur les portes de l'autel l'on y pouvait lire: « радоул бег ». Les habitants de l'endroit racontent que St. Nicodim fonda cette église, que, plus tard, le voïvode Radoulbeg répara ». Ce passage se rapporte au Monastère Mănăstiriţa de Serbie, où, croit-on, fut ensevelie Milena, fille du Tsar Lazar.

[5] « Chansons populaires des Serbes » par E. Voïart. T. I—II. Paris 1834.

[6] Idem, ibidem (II), p. 156—157.

devant les conquérants Turcs, est généralement connue et mentionnée dans les documents historiques.

Voici une autre information, tirée de la même source, qui, cette fois souligne la beauté de la femme roumaine:

La Ballade « La belle orgueilleuse » [1] nous montre un jeune homme désireux de se marier, mais indécis encore dans le choix de sa compagne. Parmi celles dont il aura à choisir une épouse, figurent également:

« Les belles valaques ».

Du reste, ce renseignement pris dans la collection de Karağič n'est pas un cas isolé, car le folklore bulgare nous donne de nombreux exemples de jeunes bulgares épris de jolies roumaines.

Ainsi, dans le chant de Stoïan [2], un jeune homme s'adresse au soleil et le prie de lui dire s'il n'a pas vu sa compagne. Le soleil lui répond de la façon suivante:

„Маре Стоѣне, Стоѣне!
„А сѫмъ ти видялъ прилика
„Ала е твѫрде далеко
„Прѣзъ Дунавъ дури во Влашка" [3].

Le jouvenceau enfourche son cheval et après avoir traversé trois chaînes de montagnes, arrive en Pays Roumain, où il trouve la jeune Rada, avec laquelle il revient en Bulgarie et se marie.

La beauté de la femme roumaine est mentionnée même dans des vers:

„А Бог ја убил бела Румена
„Што се примени во бела руба" [4].

Ivan A. Bogoev, dans sa collection [5] publie une poésie populaire où les vers cités plus loin donnent le détail de la dot offerte

---

[1] Idem, ouvr. cité, p. 50—54.

[2] Миладиновци: ouvr. cité, p. 171, n° 119.

[3] « Gh. Stoïan, Stoïan,
« J'ai vu ta conjointe,
« Mais elle est très loin
« Elle habite près du Danube en Pays Roumain ».

[4] Сборникъ., 1891, p. 33.
« Et Dieu a mis fin aux jours de la belle Roumaine
« Qui se promenait en vêtements blancs ».

[5] Иванъ А. Богоевъ: Болгарски народни пѣсни и пословици vol, I. Пеща 1842, p. 29—30, n° IV.

à Stoïan par une jeune roumaine, au cas où il se déciderait à la prendre pour femme:

„Влахинка каже, мамеле
„А земи мене, Стаяне,
„Прикія да ти доносѫ:
„До триста чавгар биволи
„Пять стотенъ крави ялави,
„Шесть стотенъ и още с телцы
„Хиляде овне Карѫмски;
„На Стамбулъ новя салханъ,
„Младо джилепче да станешъ
„Хората да ти захвалятъ" [1]

Dans une autre poésie populaire [2], un jeune Bulgare, jetant un regard de l'autre côté du Danube, en Pays Roumains, aperçoit trois jeunes baigneuses. Il passe le Danube, en ravit une, et en fait sa femme. Les informations de ce genre sont fréquentes dans le folklore bulgare [3].

En voici encore une: Dans le recueil de 1893 [4], Ban le Valaque „Влашко Бану" ou „Влашко Бано" donne sa fille en mariage à Deli Marko, après avoir soumis le jeune homme à différentes épreuves auxquelles ce dernier satisfait pleinement.

---

[1] « La Roumaine me dit, maman,
« Prends-moi, Stoïan,
« Je t'apporte une dot:
« Trois cents paires de buffles
« Cinq cents vaches à lait
« Six cents et plus avec veaux
« Un millier de brebis de Karâm
« A Constantinople un nouvel abattoir
« Pour que tu deviennes un jeune marchand de bestiaux
« Et que les gens te louent ».

Note: Il est à croire qu'il est question dans ces vers d'une Roumaine de Macédoine, puisque dans la même poésie, apparaissent encore une Grecque et une Bulgare et que l'on mentionne Constantinople où la Roumaine possède un abattoir.

[2] Сборникъ., 1890, p. 17.

[3] Ст. Верковичъ: Народни песме македонски бугара: Vol. I, Belgrade 1860, p. 273 (n° 251), p. 296 (n° 275), p. 345—346 (n° 314); Сборникъ., 1906—07, p. 66—68; id. 1909, p. 46; id. 1913, p. 278.

[4] Сборникъ., 1893, p. 12—14.

L'histoire nous dit que de tout temps, les Bulgares, dans leurs malheurs, ont trouvé refuge en Pays Roumain.

Voici comment le folklore bulgare confirme ce fait:

Dans le recueil déjà cité de Bogoev [1], il y a une ballade qui montre Doicin se réfugiant en Roumanie, pour échapper aux poursuites des Turcs:

„Та че ми Дуйчине забѣгнѫ
„По Влашкя земля Богданскѫ". [2]

Le heïdouque Petko Naïdov, lui aussi poursuivi des Turcs, se réfugie chez nous

„Че щте далеко забегна
„Вов Влашка земя широка" [3]

puis, plus loin, dans la même ballade, Petko, arrivé en Roumanie fait paître, durant neuf ans, les troupeaux des valaques, gagne de l'argent, et retourne en Bulgarie:

„В'една ночи Петко премина
„Вов Влашка земя широка
„Текмо за деветь години;
„Зиме бе чуждо ратайче,
„Лете бе младо желенче,
„Купува стока, продава,
„Спечели паре хубава
„До седемдесе хиледи,
„Хиледи бели грошове" [4]

---

[1] Bogoev, ouvr. cité, p. 29.

[2] « Et Doïchin s'est enfui
« En pays valaque et de Bogdan ».

[3] Периодическо писани., 1885, p. 142—144.
« Et je m'enfuirai au loin
« Dans l'immense étendue du pays des Valaques ».

[4] « De nuit, Petco passe
« Dans le vaste pays des Roumains
« Petco durant neuf ans
« En hiver était valet de ferme chez les étrangers;
« En été jeune forgeron
« Achète et vend des marchandises
« Gagne un bel argent
« Soixante dix mille
« De blancs écus ».

Le départ des jeunes Bulgares des deux sexes, venus en Roumanie pour y amasser quelque argent, a été, pour les poètes bulgares, une source d'inspiration fréquente, ainsi que nous le prouvent les poésies publiées par M. le Dr. M. Arnaoudov [1]. L'aide la plus récente apportée aux Bulgares par les Roumains, dans la guerre de 1877—1878 est mentionnée d'une façon peu précise dans la ballade: „Въ станието на българитѣ и руско-турска война" [2]; voici ce qu'on y raconte: « Les Bulgares préparent en Serbie un soulèvement contre les Turcs, avec lesquels ils entrent en lutte à proximité de „Влашко земе".

Après plusieurs combats, les Bulgares se retirent au delà du Danube, en Valachie (Vlaşco), et d'ici une délégation se rend en Russie, en passant en terre valaque „Влашко земiо, изпред Букуреш".

Le Tsar Alexandre, averti des horreurs commises par les Turcs, fait venir six rois et deux princes; parmi les souverains, se trouve le roi des Valaques, auquel il s'adresse en ces termes:

„Хвала тебе, влашки кральо,
„Ти че да идиш у Турциа
„Турците че да накажиш
„Бугарете да избавйш" [3].

Par la suite, le Tsar Alexandre prend lui-même part à la lutte contre les Turcs. Les troupes passent le Danube, défont l'ennemi et occupent les villes de Nicopole, Sevastopole, Routschiuc, Sliven, Varna, Silistra, Târnava, Orlova, Plevna, Lovetchi, Svischtov et Sofia.

Le souvenir du passage des troupes russes par notre pays, sous la conduite du Tsar Alexandre, est aussi conservé dans la ballade de Petko Naïdov [4]. N'étant plus en état de supporter toutes les amertumes d'une vie en captivité chez les Turcs, Petko Naïdov se réfugie en Pays Roumain (Вов Влашка земя широка) où il s'occupe de commerce. Entre temps, une guerre éclate entre

[1] Сборникъ., 1913, p. 340 et 371; voir idem 1913, p. 74; idem 1894, p. 7. A. Dozon: ouvr. cité, p. 102.

[2] Сборникъ., 1896, p. 53—59.

[3] « Gloire à toi, souverain de Valachie,
« Pars en Turquie,
« Pour y vaincre les Turcs
« Pour y délivrer les Bulgares ».

[4] Периодическо списание., 1885, p. 142—144.

les deux empereurs, Mahmoud et Alexandre au sujet de la Roumanie (за тази земя широка), d'où sort vainqueur le Tsar Alexandre. Petko Naïdov prend lui aussi part à cette guerre, après avoir passé le Danube avec les troupes russes, qui avaient réussi à conquérir Sofia. Les Russes partis, la Bulgarie continuant à rester sous la domination turque, Petko Naïdov mène une vie de heïdouque dans les montagnes, à la tête d'une bande qui répand la terreur dans les rangs de l'ennemi.

Une note à cette ballade précise que ces faits se rapportent à la guerre entre Russes et Turcs en 1827 et que, dans le village d'origine de Petko Naïdov, l'on trouvait encore, à l'époque où fut recueillie cette ballade, des vieillards qui racontaient les exploits de Petko Naïdov.

Le courage de la femme roumaine a fait le sujet d'une ballade de la collection A. Dozon [1], dans laquelle l'héroïne Boïana conduit une bande de 77 guerriers à l'attaque des Turcs.

VLADISLAV ET RADOU BASSARAB, DANS LE FOLKLORE BALKANIQUE.

Si les documents historiques ne nous donnent pas des informations précises sur les premiers voïvodes de Valachie, nous pouvons par contre, en certains cas, avoir recours au folklore des Slaves du Sud, où s'est puissamment conservé le souvenir des princes Bassarab: Vladislav, Radou I, Dan II et Mirtchea l'Ancien.

Grâce aux alliances entre les familles régnantes, valaques d'un côté, serbes et bulgares de l'autre, ou, grâce à des conflits armés avec d'autres peuples, les Slaves du sud du Danube ont trouvé une source d'inspiration poétique dans ces relations et créé des chants populaires qui célèbrent des faits historiquement vrais, faciles à contrôler, soit à l'aide des chroniques roumaines ou serbo-bulgares, soit à l'aide de rares documents contemporains.

La vérification des faits historiques contenus dans le folklore peut se faire à l'aide des documents historiques lorsqu'ils existent; s'ils font défaut, nous devons nous contenter des données du folklore. Quant à l'ancienneté des témoignages du folklore, les uns sont considérés comme datant de l'époque de la création

[1] A. Dozon, ouvr. cité, p. 24—27.

du folklore à caractère religieux. Voici en effet ce qu'affirme Dr. M. Arnaudov dans son étude « Le folklore depuis Elensko »[1]:

„Независимо отъ това, дори тамъ, гдѣто първоначално „е могла да сѫществува потѣсна връзка на пѣсеньта с нѣкой „обичай или исторически поводъ, съ врѣметая връзка отслабва „и се замъглява, така че пѣсеньта става странствуващъ мотивъ, „узгубилъ отношението си къмъ бита на опрѣдѣленъ народъ, „или мотивъ. прикрѣпянъ къмъ другу случаи отъ живота: Така „е напримѣръ съ първоначално историческата пѣсень за Данъ „войвода и царь Шишманъ (А. Илиевъ Но. 25), която е станала „на много мѣста обрѣдна или съ западно-българската, изключи„чително обредна пѣсень (понеже се пѣе само на кръщене) „за Света Богородица и младъ Исуса (Д. Мариновъ жива ста„рина III, 187) която въ източна България (наш вар.) се е „прѣвърнела въ „романска“ по силата на асоциация между „обстроението на жетворитѣ кога миңуватъ пощѣ по мѣсе„чино, презъ Балкана“[2].

En effet, le nombre des cantiques de Noël où le voïvode valaque Dan figure comme héros principal, atteint une centaine de variantes. Nous y reviendrons à temps.

Le voïvode Dan n'inspire pas seulement les cantiques de Noël bulgares, mais aussi les ballades, où il apparaît dans ses relations avec ses voisins du Sud du Danube ainsi que dans celles avec son frère Mirtschea, son successeur au trône.

Après cette explication sommaire, je passe à l'analyse des témoignages précédemment mentionnés, commençant par ceux qui concernent Vladislav Bassarab puis Radou, Dan et Mirtchea,

---

[1] Dr. M. Арнаудовъ: Фолклоръ отъ Еленско dans le „Сборникъ“ livre XXVI Sofia 1913 p. 3, 4.

[2] « Outre cela, précisément là où au début il aurait pu exister une liaison plus étroite entre un chant et une coutume, ou un fait historique quelconque, dès cette époque le lien faiblit, les causes qui l'ont établi sont de plus en plus obscures, si bien que le chant devient une mélodie indépendante, sans rapport aucun avec la vie d'un peuple déterminé, ou bien, une mélodie, liée à un autre évènement de sa vie. Par exemple, c'est le cas du chant sur Dan Voïvode et du Tsar Chichman (A. Iliev, n° 25) de source historique, mais qui, en plusieurs régions, est chanté à l'occasion d'un rite, ou, du chant de la Bulgarie de l'ouest, exclusivement de caractère rituel (pour les baptêmes) en l'honneur de la Vierge et de l'enfant Jésus et qui, en Bulgarie orientale, s'est transformé à la suite du contact qui s'établit entre les moissonneurs lorsque prit fin la nuit qui s'étendait sur les Balkans ».

suivant en cette matière l'ordre de succession au trône de ces quatre princes Bassarab.

Dans une ballade serbe [1] (publiée par Vuk St. Karadğič) [2] sur les quatre princes Bassarab, nous trouvons à propos de Vladislav les vers suivants:

„На видину граду бијеломе
„Онде бијеше старац Владислав" [3].

Ces deux vers évoquent la prise de Vidin que le voïvode valaque conquit sur le roi de Hongrie Louis. Celui-ci avait enlevé cette forteresse à Stračimir, le mari d'une sœur de Vladislav [4].

Dans l'intéressant recueil de poésies populaires du prof. V. Bogitchich [5], une ballade intitulée „Војвода Радосав Северински и Влашко Удбински војвода" [6] nous montre le voïvode Radou prenant congé de sa ville Sévérine. Voici le fragment qui relate le départ:

„Кода ми се Радосаве војевода одилјаше
„Од своего града дивнога Северина,
„Често ми се Радосав на Северин обзираше
„Тере то ми овако белу граду бесидјате:

---

[1] Маргита Дјевојка и Рајко-војвода.

[2] Српска народне пјесме., T. III, p. 54.

[3] « A Vidin, la ville blanche
« Où fut Vladislav l'Ancien ».

[4] *Wadding* in Farlatti: Illyricum sacrum. Venetiis 1818. T. VII, p. 242; *Mauro-Orbini*: Il regno degli slavi, Pesaro 1601, p. 471. *Schwandtner:* Scriptores Aerum. Hung. T. I, p. 191—192; *Fessler:* Geschichte von Ungarn. Ed. Klein T. II, p. 1863; *Engel:* Gesch. der Moldau u Walachei I, 164. *Jireček:* Gesch. der Bulgaren, p. 328; *D. Onciul:* Negru Vodă (Conv. Lit. XXIV, p. 1051) où est reproduit le passage suivant de M. Orbini: « Il Re Ludovico venire in persona din Ungaria per dar adosso al Valaco. Il quale vedendo non poter resistere, torno cel sua paese. Ma poi fecere pace, et Wlaiko inando in Widino tutii quelli, che havera da quello luoge terati. E nel medissimo tempo Ludovico libero Stračimir di prigien et gli restitui Vidina » — Voir B. P. Hasdeu: Hist. critique des Roumains, p. 105—106, 108. Гласникъ T. XII, p. 470 où l'on trouve l'affirmation suivante de l'historien croate Koukoujevich, au sujet de la reprise du pouvoir par Stračimir: « Voilà comment Stračimir a reconquis le trône, grâce à la lutte du frère de sa femme, le prince roumain Vladislav ».

[5] В. Богишић „Нар. пјесме из стариех нивише приморских записа" Vol. I. Belgrade 1878 dans le Гласник срп. Друштва., Série II, T. I, X; voir B. Hașdeu, Negru Vodă, p. cc.

[6] В. Богишић: ouvr. cité, p. 126, n° 49.

„Ово ми те остављам, бели граде северине,
„Мои дивни граде!
„Не знам ветје видју ли те, не знам ветје видиш
ли ме!" [1]

Sans tirer des conséquences de ce qui précéde, se basant sur des documents historiques, Hasdeu conclut que ce fragment rappelle le souvenir de l'envoi dans la région de Fagarach du voïvode Radou, qui était encore à l'époque d'Alexandre Bassarab, gouverneur de Severin, après la conquête de Vidin par Vladislav; celui-ci par ce moyen, voulait s'assurer une domination plus durable sur tout le territoire placé sous son autorité.

Tandis que Radou le représentait à Fagarach, en qualité d'associé au trône, Vladislav restait seul maître du reste du territoire qui s'étendait alors sur les deux rives du Danube.

A l'appui des affirmations de Hasdeu en 1898, nous pouvons invoquer aujourd'hui les conclusions de C. Moïsil, conclusions tirées de l'étude des monnaies du temps de Vladislav, lesquelles portent à l'avers le nom de Vladislav, mais au revers celui de Radou [2]; or, voici ce qu'en dit C. Moïsil dans un de ses travaux: « Je ne puis terminer la description des diverses monnaies de l'époque de Radou I sans me souvenir d'une série de monnaies de type commun qui ont comme légende à l'avers le nom de Radou († Іѡ Радоуло Воєвода) et au revers le nom de Vladislav (†Іѡ Владіслав). Comme [3] je l'ai démontré ailleurs, la frappe de ces monnaies ne peut s'expliquer que par le règne en commun de Radou et d'un soi-disant fils, nommé Vladislav, à moins qu'il ne faille admettre une erreur commise par le graveur [4].

---

[1] « Quand le voïvode Radou prit congé
« De sa splendide ville Severin.
« A plusieurs reprises il jeta un regard en arrière sur Severin
« Et adressa ces mots à la blanche citadelle:
— « Voilà que je te quitte, o Severin, la blanche forteresse,
« Ville merveilleuse qui fut à moi,
« J'ignore si je te reverrai jamais, j'ignore si tu me reverras jamais ».

[2] C. Moïsil: Contribuţiuni la istoria monetăriei vechi româneşti, p. 15 et 43 dans « Buletinul Soc. Numismatice ». Vol. XII, 1915; idem, Monede vechi româneşti. Bucarest 1915/16. An. Ac. R., M. S. Ist., S. II, I. XXXVIII, p. 72; idem, Monedele lui Radu I Basarab în Buc. Com. Mon. Ist., X—XVI (1917/20), p. 130.

[3] Idem, Monedele lui Radu I, p. 130.

[4] Idem, Monedele vechi româneşti, p. 71. Voir ég. Minea: Urmaşii lui Vladislav I şi politica orientală a Ungariei ». Extrait des « Conv. literare », L. Buc. 1916, p. 17.

J. C. Filitti, dans son étude sur Negrou Voda[1], aboutit sur cette question à la conclusion suivante: « D'après la tradition, Vladislav était le frère de Radou Negrou; il était souverain des Roumains de Transylvanie, du gouvernement de Severin, du Banat, de la Hongrie; il s'agit donc sans conteste de ses fiefs, puisqu'il était possesseur des cinq districts de l'Olténie. En outre, son frère, Radou, siégeait à Argeş et gouvernait les douze districts d'au delà de l'Olt.

Et cette partie de la tradition a eu, semble-t-il, une base historique. On a conservé en effet des monnaies ayant, comme légende, sur un des côtés le nom de Radou Voïvode, mais sur l'autre le nom de Vladislav[2]. Il est possible que, à la suite des difficultés suscitées par les Hongrois, vers la fin de règne, Vladislav resté sans enfant, se soit associé au gouvernement du royaume son propre frère. Après la mort de Vladislav, dit la tradition, Radou devint le seul maître »[3].

Quant à l'opinion émise par C. Moïsil, que Vladislav serait, d'après l'étude des monnaies — dans les ouvrages cités — un supposé fils de Radou, il est à croire qu'elle ne correspond pas à la réalité et je partage l'opinion de J. C. Filitti que Vladislav s'est associé au pouvoir son frère cadet Radou, conclusion concordant à celles que B. P. Hasdeu a tirées de l'analyse de la ballade serbe „Војвода Радосавъ Северински и Вдашко Удбински војвода" dont il a été question précédemment.

En ce qui concerne Vladislav Bassarab, le folklore est assez pauvre d'informations; par contre, il nous en fournit des plus précieuses sur ses successeurs, ainsi que nous le verrons par la suite.

Je trouve à propos, avant de passer à l'exposition et à l'analyse des documents concernant Radou Bassarab, de préciser un fait: que le folklore bulgaro-serbe confond parfois la personne de Dan I avec celle de Radou et qu'il attribue à celui-ci les faits et gestes du premier. Mais cette confusion est aussi facile à dénoncer que l'identification des faits à préciser et ceci, à l'aide des informations tirées des documents historiques.

A propos de la fondation des monastères, j'ai rappelé celle du monastère « Manastiritza » de Serbie où en 1867, était encore lisible

[1] J. C. Filitti: Negru Vodă. (Ac. Rom.). Buc. 1925.

[2] C. Moïsil: Monedele lui Radu I Basarab, p. 130.

[3] Ieromonahul Ştefan: Viaţa preacuviosului părintelui nostru Nicodim Sfinţitul, p. 47.

un fragment d'inscription avec le nom du voïvode valaque Radou, qui ne peut être que le frère de Vladislav et le père de Dan et de Mirtchea, car c'est de l'époque de Nicodim que date la fondation des monestères, aussi bien en Serbie qu'en Roumanie.

Dans la poésie „Маргита дјевојка"[1] reproduite à propos de Vladislav, le souvenir de Radou est conservé dans les vers qui suivent:

„А на равној земни Каравлашкој
„Онде бјеше Каравлах Радул"[2].

La place réservée à Karavlah Radoul entre son prédécesseur Vladislav et ses successeurs Dan (mentionné dans cette poésie sous le nom de Radoul Beg) et son frère Mirtchea, tous deux anciens souverains à Bucarest[3], ainsi que le nom de „Каравлах Радул" maître du pays roumain „Земни Каравлашкој" sont, je crois, des arguments suffisants pour identifier la personne de Radou I Bassarab.

Dans une ballade d'un rare beauté[4] le voïvode Radou et le sultan Murat sont mis en présence.

Encore que cette ballade ne nous relate pas un fait exact du point de vue historique, Radou nous y est présenté de telle manière qu'elle ne me paraît pas dénuée d'intérêt et mérite d'autant plus á être connue.

---

[1] Vuk St. Karadğič: ouvr. cité, vol. III, p. 54.

[2] « Dans la plaine du pays de Karavlah
« Où fut prince Radoul Karavlah.

[3] La ballade n'a pas de titre; elle a été recueillie par Anghel Kăpčev et publiée dans le journal « Nezavisimost » n° 44 de 1873, reproduite dans « Oeuvres » du même auteur, vol. I, 1886, p. 170—172 sous le n° 20, d'où elle a été prise pour être rapportée par G. Kăpčev dans „Кѫща-музей" „Кароль I Ромѫнски краль въ с. Порадимъ" Sofia, p. 45—48 et traduite par Nicolaesco en roumain dans « Casa-muzeu Carol I Regele României din satul Poradim », trad. du bulgare par St. Nicolaescu. Buc. 1910, p. 41.

[4] Le titre d'ancien souverain à Bucarest, prouve que l'auteur a composé la poésie plus tard, puisque ni à l'époque du règne de Dan, ni de Mirtschea, Bucarest n'était pas la Capitale de la Valachie. Mais il n'en est pas moins vrai, à en juger par cette qualification, qu'il s'agit d'un souverain roumain. L'auteur populaire qui a mis en vers une tradition, dans son ignorance de l'histoire roumaine et du fait que la Valachie, a eu autrefois une autre capitale que Bucarest, pour préciser que des héros sont roumains, les a placés à Bucarest qu'il savait être la résidence princière. C'est ainsi que l'on peut expliquer la mention de la ville de Bucarest dans cette ballade.

Elle commence par ces vers:

„Посили са Радула—войвода
„Въ Кара-Влашко и въ Кара-Вогданско“.[1]

En effet, les documents historiques nous apprennent que, sous le règne de Radou-Bassarab, la Roumanie était à peu près entièrement indépendante et d'une très grande superficie.

A l'appui de cette donnée, nous avons le témoignage d'une lettre patente de Louis[2] de l'année 1377, où il est dit aux Saxons «că de va veni la mâinele noastre Ţara-Românească, precum nădăjduim» et «Iară în timpul până când va veni Ţara-Românească la mâinile noastre»[3].

Cette affirmation de Louis de Hongrie laisse nettement entendre que la Roumanie n'était pas vassale de la Hongrie. Juxtaposés à ce document, les deux vers de la ballade bulgare mentionnée, confirment donc un état de fait réel.

Dans une autre ballade „Радулъ войвода отъ свадба въ войската“[4], l'empereur Constantin demande aide à Radou, juste le jour de sa noce.

Radou part le lendemain et s'absente sept années jusqu'au jour où le bouquet de fleurs offert par son épouse, au départ et qu'il ne cesse de porter sur sa poitrine, se fane. Ce même jour, son épouse, voyant que Radou ne revient pas, avait consenti à épouser le Serbe Momtchil. Radou quitte le camp et, non loin de sa maison, il rencontre sa mère et sa sœur, qui, sans le reconnaître, lui annoncent, les larmes aux yeux, qu'à la cour de Radou, il y a grande réjouissance, car sa femme se remarie avec Momtchil, mais qu'elles n'y peuvent rester, car leur pensée est toute à leur fils et frère.

---

[1] «Il s'est fortifié Radou voïvode
«Dans la noire Valachie et dans la noire Bogdanie».

[2] Collection de documents de Joseph Kemény (voir A. D. Xenopol: ouvr cité, éd. II, vol. III, p. 34, reproduit dans «Transilvania» V (1892), p. 73, traduit par Chincai dans «Cronica Românilor» Ed. Tocilesco, vol. I, p. 546—548, voir Daniel Cornides mss. dipl. T. III, p. 46 (apud Chinkai: ouvr. cité, p. 546) «Bientôt va tomber en nos mains le pays roumain, ainsi nous l'espérons». «De nouveau jusqu'à ce que ne tombe en nos mains le pays roumain».

[3] Сборникъ., 1896, p. 97—98.

[4] Chronique serbe publiée dans le „Гласник друштва србске словесности“ T. V (1853), p. 67; B. P. Hasdeu: Hist. critique., p. 103; D. Onciul: Negru Vodă, dans les Conv. lit., vol. XXIV, p. 1046; A. D. Xenopol: ouvr. cité, vol. II, p. 95.

Radou entre, à brides abattues, dans la cour du palais où tous les invités tressaillent d'effroi, à la pensée que Radou, revenu, va les mettre tous à mort. Il les calme néanmoins et, pour leur montrer sa générosité, il donne sa sœur en mariage à Momtchil et passe lui-même le reste de sa vie à côté de sa compagne.

La vérité historique de cette ballade réside probablement dans la mention qui en est faite, des liens de parenté entre les familles régnantes valaques et serbes. D'autant plus que les sources historiques attestent le mariage des deux filles d'Alexandre Bassarab, père de Radou, l'une avec Ouroche, fils du Tsar Étienne Douchane [1] et l'autre avec Voukachine, tsar de Serbie et père du héros légendaire, Marko Kralevitch.

Dans son ouvrage « Negru Voda » [1] à propos de la ballade „Радул Войвода и сокол" [2], Hasdeu voit dans les fragments qu'il cite, l'idée d'une confédération balkanique autour de Radou:

„Хоро йграе на поляната
„На поляната на голѣмата
„Слѣдъ хоро сѣди Радулъ войвода
„На ръка държи птиче соколово,
„Соколъ пишчи жалко-милно,
„Радулъ соколу думаше:
—„Гладно ли си, жедно ли си.
„О сиво соколче?
„Што си пискашъ и жално плачешъ?
—„Ой ли ти, Радулъ войвода!
„Азъ не сумъ жадно, не сумъ гладно,
„Но я си погледи, оро голѣмо
„Како си играятъ редъ по редъ
„И братъ до сестра
„Како играятъ, а се не познаватъ.
„А погледни моитѣ сестри
„Мойтѣ сестри и мойтѣ братя,
„Како си играятъ тѣ на едно
„А не се познаватъ".[3]

---

[1] B. P. Hasdeu, Negru Vodă, p. CCL.

[2] П. Драгоновъ. Македонски славенски сборникъ. St. Pétersbourg 1894, p. 100. Variantes chez V. St. Karadğič: ouvr. cité. Tome III, n° 5 et 88.

[3] « Sur la plaine la danse bat son plein,
« Sur la plaine, sur la vaste (plaine)
« Après la danse, Radoul voïvode assis,
« Dans sa main tient un petit faucon

Au sujet d'un projet de confédération des chrétiens du Sud du Danube, comme l'entrevoit Hasdeu dans le fragment ci-dessus, les documents historiques n'en disent rien, mais cette supposition ne paraît pas être du domaine de l'impossible, si l'on tient compte que la puissance des Turcs ira sans cesse en croissant et que quelques années plus tard, à l'époque de Mirtchea l'Ancien, une semblable coalition se réalisera à Kossovo.

Logiquement l'on pourrait admettre qu'à l'époque de Radou, la question d'une confédération balkanique a été envisagée, puisque à la même époque dans les Pays Danubiens du Sud régnaient les mêmes souverains et que le péril turc était tout aussi manifeste que durant le règne de Mirtchea.

Dans le « Recueil » de 1896 [1] est apparue une ballade intitulée: „Радулъ войвода хванжтъ отъ зетя си съ измама" qui raconte la fin tragique du voïvode:

Un héraut annonce à Sofia que celui qui fera prisonnier Radou voïvode recevra la ville en présent. Nicolas, son beau-frère, est le seul qui se décide à entreprendre cet exploit et, après avoir pris une gourde de vin, il part à la recherche de Radou qui était avec son armée à proximité des monts Balkaniques „Стара Плгнина".

A l'écho de la voix de Nicolas, qui lui apprend la naissance d'un enfant de sa femme, la sœur même de Radou, et sur le désir de celle-ci de voir baptiser l'enfant par son frère, le voïvode renvoie au pays son armée et part à la rencontre de son beau-frère. Lorsqu'ils se trouvent face à face, Nicolas, après avoir serré dans ses bras Radou, l'enivre dans le dessein d'executer son plan, puis

---

« Un petit faucon triste, mélancolique
« Radoul s'adresse au faucon:
« As-tu faim, as-tu soif
« O gris faucon?
« Pourquoi cries-tu et tristement pleures-tu?
— « Malheur à toi, Radoul voïvode
« Je n'ai ni faim, ni soif
« Mais, tiens regarde la grande danse
« Comme l'on danse rang par rang
« Et le frère près de la sœur,
« Comme l'on danse, mais sans se connaître
« Tiens, regarde mes sœurs
« Mes sœurs et mes frères
« Comme ils dansent les uns à côté les autres
« Mais sans se connaître ».

[1] Сборникъ., 1896, p. 73—74.

lorsque celui-ci s'endort, il lui tranche la tête et la porte à Sofia qu'il projette de prendre sous sa domination. Mais le souverain de cette ville ne tient pas sa promesse, de sorte que le meurtrier de Radou n'obtient pas la récompense promise pour son crime.

Il n'existe aucun document sur la mort de Radou qui puisse être juxtaposé au récit de la ballade mentionnée.

Il est connu toutefois que les armées valaques, à l'époque de Dan I, entrèrent en lutte avec celles, conduites par Chichman, tsar bulgare à Târnova, et que le voïvode valaque, fait prisonnier, trouva la mort en Bulgarie.

Et comme, dans de nombreuses ballades bulgares et serbes, Dan est remplacé par son père Radou, substitution facile à vérifier, je crois, qu' ici aussi, nous pouvons admettre que les faits attribués à Radou doivent être imputés à Dan et que Chichman devra prendre la place de Nicolas.

Cette substitution de noms admise, nous pouvons considérer que nous nous trouvons en face d'une source du folklore, qui, à côté des informations des chroniques serbes, bulgares et roumaines, mentionne le meurtre de Dan par le tsar bulgare Chichman.

Mais j'insisterai de nouveau sur cette question dans les pages suivantes, quand nous reviendrons au souvenir du voïvode Dan, conservé dans le folklore des Slaves de Sud.

Une ballade qui a échappé à l'attention de Hasdeu, dans son étude du recueil de poésies populaires de Vuk St. Karadğič et dans laquelle est mentionné le mariage de Radou voïvode, est la ballade: „Женудба Влашка Радула"[1].

Dans une note à la fin de cette ballade, l'auteur nous dit:

„Радула Бега из Каравлашка а оженио се из Црне Гора
„синовицам Ивана Црнојевича. У Црној се Гори ова женудба
„и пјева и проповједа много пространије, врло ми је жао,
„што нијесам могао добити читаве пјесме по реду"[2].

Voici le sujet de cette ballade: « Le valaque Radou veut épouser une jeune et jolie fille qui lui fait cadeau d'un anneau ». Il rassemble à sa cour trois cents marieurs et les envoie ensuite avec ses deux frères à la recherche de la fiancée. A leur arrivée chez celui-ci,

---

[1] V. St. Karadğič. our. cité vol. II p. 520—524.

[2] « Radoul beg de Kara-Vlachka s'est marié avec la fille de Ivan Tchernojévitch du Monténégro. Ici les chants et les récits qui rappellent ce mariage sont très nombreux. Je regrette beaucoup de n'avoir pu recueillir ce chant en entier et dans sa forme régulière ».

les hôtes sont bien reçus, de riches cadeaux leur sont distribués; quant au fiancé, il lui est fait don d'un cheval, d'un faucon et d'une jolie jeune fille. Au retour dans le pays de Radou, le cortège rencontre au milieu de la montagne noire, Dounian Banianine. Les frères de Radou veulent le mettre à mort, mais la jeune fille s'y oppose, curieuse de connaître le motif pour lequel Banianine se trouve sur leur route. Celui-ci s'incline devant la jeune fille et, baisant la terre noire, lui demande de le conduire au pays de Radou pour y délivrer de prison ses deux frères. La jeune fille consent et reçoit en présent de Banianine douze ducats, en échange desquels elle lui donne un fichu de soie et se lie d'amitié avec lui sous le signe de la croix.

Arrivée à la cour de Radou, c'est la mère de ce dernier qui la rencontre, à cheval, tenant à la main un plateau sur lequel est un serpent tressé d'or et d'argent, avec, sur la tête, un gros diamant.

La jeune fille se refuse à accepter le don et à descendre de cheval pour entrer dans la maison. A ce moment sortent ses beaux-frères qui lui présentent un anneau d'or, mais elle leur oppose, à eux aussi, son refus.

Mis au courant de ce qui s'est passé, Radou sort en colère et lui adresse ces paroles:

„Одјаш 'коња, кучко! не девојка,
„Одјаш, коња одсјсч су ти главу
„Ни си коња од баба довела
„Веч си моја коња, коња уморила"[1].

La jeune fille lui répond qu'elle ne descendra pas de cheval avant de recevoir les clefs de la prison. Avec un sourire, Radou les lui tend, et, en compagnie de ses deux beaux-frères, elle se rend à la prison et délivre les frères de Dounian Banianine, ainsi que leurs esclaves, incarcérés avec eux.

Ensuite, elle introduit les frères de Banianine à la cour de Radou, appelle deux barbiers pour leur couper les cheveux et, après leur avoir donné des vêtements neufs, elle prend congé d'eux et fait présent d'une pomme d'or à son frère de croix Dounian Banianine.

[1] « Descends de cheval, chienne, mais non vierge »
« Descends de cheval, sinon je te tranche la tête »
« On n'est pas venu à cheval de chez ta mère »
« Et pourtant ce cheval qui est à moi, tu l'as épuisé ».

La ballade se termine ici, mais, selon le témoignage de Vuk Karactič, elle ne nous a pas été transmise intégralement.

Néanmoins, à l'aide de ce seul fragment, nous conservons à côté des éléments caractéristiques du folklore, quelques données, pouvant être considérées comme véridiques et d'une grande importance pour établir les liens de parenté, par alliance, de Radou avec la fille d'Ivan Crnojevič [1].

Les quelques informations historiques que nous possédons sur ce mariage ne nous disent pas grand chose [2].

Pour terminer, nous mentionnerons encore deux ballades, d'un sujet identique, publiées dans le recueil de Bogišič [3]; on y

---

[1] Voir pp, 6—9 du présent ouvrage.

[2] B. P. Hasdeu: Negru Vodă, p. CCXXXVII et CCXLIV « en 1360? grâce à l'intervention du primat Iacint Kristopol, Radou a épousé la princesse grecque Kalinikia » et sur la base d'un psautier, appartenant à Vuk Brankovitch, Hasdeu croit qu'elle aurait été amenée en Valachie, à la suite d'un mariage de Vuk Brankovič avec le fils de Radou Bassarab ». I. Minea dit à propos de Dan: « Dan a été le fils de Kalinikia mentionnée dans les documents roumains, mais cette Kalinikia était, selon toutes probabilités, la fille de Dobrotič (Les descendants de Vladislav, p. 23); Mirtchea dans une lettre patente de 1392 dit: « La princesse Kalinikia, mère de mon épouse (id., ibid., note 3) voir I. Draganiceanu: ouv. cité, p. 25, 26 et 46.

Au sujet de l'origine grecque de Kalinikia, voici ce qu'en dit P. P. Panaitesco dans: « L'Aigle byzantin sur les vêtements des princes roumains du moyen-âge »: « Il y a deux explications possibles d'une influence directe de Byzance à cette époque en Valachie. Premièrement, ce serait par la mère de Mirtchea, qui pourraît être alliée à la famille impériale byzantine.

Elle porte en effet le nom grec de Kalinikia qui justifierait cette hypothèse. Kalinikia était l'épouse du prince Radou (+ 1385) père du prince Mirtchea. Pourtant ce nom de Kalinikia n'apparaît que dans les diplômes de ses filles. Sur le *pomiénik* (liste des fondateurs d'une église) de Câmpulung, couvent fondé par Radou et ses aïeux, le nom de son épouse est Anne. Il est possible qu'Anne ait pris le voile après la mort de son mari, comme c'était souvent l'usage alors et qu'elle ait adopté en cette qualité le nom monacal de Kalinikia (du masculin Kalinikos). En ce cas, son origine grecque serait discutable ». dans le « Bulletin de la Section historique », Tome XVII. Buc. 1930, p. 64.

Au sujet de cette affirmation, le prof. N. Iorga publie au même endroit (p. 68) la note suivante:

« Il aurait été, sans doute, possible, qu'une influence serbe eût fait porter l'aigle byzantine par Mirtchea. Sa mère Kalinikia pourrait être la même que l'Anne du pomelnic, mais il est aussi possible que Radou et eût deux femmes; la femme de Mirtchea lui-même est cependant, sans doute, serbe ».

Voir également G. I. Brătianu: Les fouilles de Curtea de Argesh. Paris 1921, p. 22. Voir égal. p. 4, du présent ouvrage.

[3] Bogasič: ouv. cité, p. 184—188, la ballade „То исто другим размиjером“ et page 181—184. „Како воjвода Радуле дочеда Пераст пороби и побиде“ 15 за год“.

raconte que Vlak Radou, dédaigneux du conseil que lui donne sa mère « de ne pas asservir le pays qui l'a nourrie » „Не мјо землју робити, која те је охранила" part à la conquête de Peraste, qui est en la possession de son frère Martejie Marko.

Ce dernier malade, c'est sa femme qui sort à la rencontre de Radou. Prévenue du motif qui l'a amené, elle lui tranche la tête avec un sabre à deux tranchants et convoque à la lutte les habitants de Peraste, à l'aide desquels elle repousse l'armée ennemie jusqu'au Danube.

A la nouvelle de la mort de Radou, sa mère le maudit de n'avoir pas écouté ses conseils de renoncer à la conquête de Peraste.

DAN I BASSARAB DANS LE FOLKLORE BALKANIQUE.

J'ai déjà mentionné par ailleurs [1] l'opinion de l'historien bulgare Arnaoudov sur l'ancienneté des cantiques de Noël où figure le voïvode valaque Dan Bassarab. Je citais alors la remarque de A. Iliev dans une note à la ballade: „Данъ войвода кръщава царь Шишману дѣтето" où il dit: « Cette note vient ainsi nous donner une explication sur la popularité à travers toute la Bulgarie de la glorification de Dan Voïvode dans les cantiques de Noël».

S'il n'est pas prouvé historiquement que le prince roumain Dan ait baptisé le fils du tsar Chichman III, ces cantiques prouvent du moins que sa venue en Bulgarie, à une occasion quelconque, a été remarquée et que l'impression en fut si profonde que les Bulgares ne manquèrent pas de signaler cette visite dans leurs Noëls [2]. Ainsi donc, de l'affirmation de A. Iliev, il résulte que Dan aurait été en Bulgarie; j'y reviendrai plus loin; mais pour le moment, je chercherai à montrer en quoi consiste le souvenir du voïvode valaque Dan I Bassarab, dans les cantiques de Noël bulgares.

De prime abord, je constate le nombre considérable de chants religieux et de ballades où figure Dan [3]; aussi ne m'occuperai-je

---

[1] Voir p. 28 du présent ouvrage.

[2] А Илиевъ. Народни пѣсни. София 1889. p. 47.

[3] A. Dozon: ouvr. cité, n° 39, p. 28; И. Ивановъ: Сборник dans Общ. трудъ. 1868. T. III, p. 80—82. Миладиновици; ouvr. cité n° 599 et 618. Блъсковъ. Букваръ 1871, p. 15—16. Периодическо-Списание II (1870), p. 42; Общ. трудъ 1868, p. 89—90. Цариградски вѣсник. 1859 XII 12, n° 461; idem 1860, n° 464. К. Раковски: Описание стараго-катила, reproduit dans Ц. В.

que des plus caractéristiques. Dans la collection de Dozon [1], il existe une ballade intitulée: « Le commencement de l'empire turc » dont l'action se passe autour de Dan voïvode. J'en donne, à l'annexe, le texte original, mais je tiens à reporter ici la traduction intégrale, puisque c'est la seule ballade où ce sujet soit traité: « Dan, premier boïard, Seigneur Dan, bois du vin avec les villageois et les maires ». Les villageois lui disent: « Dan, Seigneur, nous avons assez bu de ce vin rosé, voici que se sont écoulés trois mois depuis que nous buvons ce vin rosé; nous ne pensons plus à Dieu, rendons-Lui ce qui Lui est dû. Allons, construisons des églises toutes d'argent et d'or».

Le Seigneur Dan leur répond: « O vous, villageois et maires. Il ne convient pas de construire des églises entièrement d'argent et d'or. Notre règne s'achève, l'empire turc s'annonce; ils détruiront les églises, avec l'argent ils feront des selles à leurs chevaux et avec l'or des mors. Bâtissons des églises de pierre blanche, de marbre, de chaux blanche et de terre jaune ».

D'après Hasdeu [2], il convient de noter, dans cette ballade, le passage sur l'avènement de l'empire turc; d'autant plus que ce passage se rapporte à un fait historique facile à contrôler: quelques années après la mort de Dan (1336?) le royaume du tsar Chichman tombe sous le joug turc 1393. Les documents historiques viennent donc, peu après, confirmer les prévisions qu'énonce le voïvode Dan, dans cette ballade.

Le fragment qui traite la question de la construction des églises en Valachie a son équivalent dans le vers suivant de la ballade serbe: „Зидане Рованица" [3].

„Цкрву Іану у Стараме Влаху" [4].

Une variante de la ballade publiée par A. Dozon a paru en 1854 dans le recueil de Draganov [5].

A la fin de cette ballade, qui a pour titre « Le malheureux mariage du généreux Dan », l'éditeur ajoute la note suivante: « Dan, père de Mirtchea, du voïvode Vladislav, renommé par

---

Драгановъ: Македонски-слав, сворник. Petersbourg 1894, p. 216; Сборникъ... T. II, p. 4—6; idem T. V, p. 16; idem T. VII, p. 16; idem T. IX, p. 13; M. Кифаловъ, заради возротдение 1842, p. 1909.

[1] A. Dozon: ouv. cité n° 39, p. 28.

[2] B. P. Hasdeu: Negru-Vodă, p. CLV.

[3] V. St. Karağič: ouv. cité, vol. II, p. 199.

[4] « L'église Jani dans l'ancienne Valachie ».

[5] Draganov: ouv. cité, p. 216.

ses victoires sur Bajazet, mort dans la lutte acharnée contre son ennemi Ivan Chichman de Bulgarie en 1378 [1]».

L'identification faite par Draganov ne supporte qu'une seule objection, à savoir le lien de parenté entre Dan et Mirtchea: Draganov considère Mirtchea comme le fils de Dan, quand, en réalité, ils étaient frères.

Nombreux sont les cantiques de Noël et les ballades bulgares qui chantent la prédilection de Dan voïvode pour la chasse. Avant de passer à leur analyse, je citerai un Noël, qui représente Dan en amateur de pêche.

Dans le recueil de A. Iliev, on trouve un cantique de Noël, intitulé «Dan Voïvode» [2] où, à la question pourquoi ses eaux sont sans cesse troubles, le Danube répond ce qui suit:

„Дан вѫйводѫ, бан вѫйводѫ,
„Де си лувет, мирѫна рибѫ.
„Пугони іé, ни сранѫ іé,
„Удде удé луду младу,
„Ф рѫкѫ неси тѫнкѫ миряже,
„Тѫ примряжи бял Дунавѫ,
„Тѫ си фана мрянѫ рибѫ,
„Тѫ іе даде Дан вѫйводѫ.
„Дан вѫйводѫ бан вѫйводѫ:
„Дан сѫ чуди, Дан сѫ маіе,
„Каквѫ дорбѫ дя чу дѫржт,
„Дѫруіе гу дивойчцѫ
„Чернѫокѫ, белуликѫ“[3].

[1] Id., ibid., p. 216.

[2] Илиевъ: ouvr. cité, p.

[3] «Dan le voïvode, ban voïvode
«Pêche la lamproie
«Il l'a épouvantée, mais ne l'a pas prise
«Arrive un fou vigoureux
«Un fou vigoureux sur un coursier
«En main, il porte un rets de soie
«Pour y prendre le blanc Danube
«Et capturer la lamproie
«Pour en faire don au voïvode Dan.
«Le voïvode Dan, ban voïvode.
«Dan s'étonne, songe
«De quel présent le payer de retour,
«Il lui fait cadeau d'une jouvencelle
«Au visage d'albâtre et aux yeux noirs».

De ce recueil, mentionnons aussi le cantique de Noël „Данъ-Банъ-баляринь посрѣща Вога“[1] qui raconte l'accueil, fait par Dan voïvode, à son hôte, qui n'est autre que Dieu.

Pour souligner l'importance donnée à Dan dans les cantiques de Noël bulgares, remarquons que souvent, le nom de voïvode valaque, occupe la place réservée dans les cantiques de Noël roumains au refrain « Leroï Doamne ». Voici quelques exemples:

„Станенине господине
„Дане, Бане, Дан войвода“.[2]

* * *

„Станьанине господине
„Данин, Банин, Дан войвода“.[3]

* * *

„Станьанине господине
„Проговори Данин Банин“.[4]

* * *

„Станьанине господине
„Дане Бане, Дан воивода“.[5]

* * *

„Дане ле, дели ли се
„Дане ле, двама брата
„Дане ле, Дан воиводо
„Враино ле, мoi коладе“.[6]

* * *

[1] А. Илиевъ: ouvr. cité, p. 90—91. Voir égal. « Şezătoarea », IV, p. 14.

[2] Периодическо-списание, 1876, p. 157.
« Levez-vous, princes.
« Dan Ban, Dan le voïvode »

[3] Сборникъ., 1891, p. 6.
« Levez-vous, princes
« Dan le Ban, Dan le voïvode »

[4] Сборникъ., 1891, p. 11.
« Levez-vous, princes
« Le Dan Ban parle »

[5] Сборникъ., 1890, p. 17 et 20.
« Levez-vous princes
« Dan le Ban, Dan le voïvode ».

[6] Сборникъ., 1892, p. 12.
« Dan, tu as communié
« Dan, les deux frères
« Dan, Dan voïvode.
« Petit frère, mon Noël ».

„У Данувн свешти свекьжтъ
„Даньу льо Данчо, Дан вуiводж“. [1]

* * *

„Даньо лежи io синджири
„Хеi, Даньо ле, коладе ле
„На Даньово равно дворе.
„Моi добре ле, коладе ле“. [2]

Dans les cantiques de Noël qui forment un groupe à part, Dan est sollicité pour être souverain en pays valaque et en pays bulgare, dans „Влашкя зимя и Вугданскя ии Бялгарскя пукрайникя“ [3].

Étant donné l'importance première de ce groupe de Noëls, nous jugeons qu'il n'est pas dénué d'intérêt d'en reproduire quelques-uns, dans lesquels est décrite en entier la cérémonie de l'offre faite au jeune souverain de régner sur les pays des rives gauche et droite du Danube: [4]

„Чули сми тж и разбрали
„Старжнийне гуспудине!
„Чи си имжж малку мумче!
„Дай гу, дай гу, цар дж бжди,
„Цар дж бжди ф Влашкж зимя
„Влашкж зимя и Бугдаскж,
„И Бжлгарскж пукраининж
—„Имжм си гу, бжх пи фаштжм,
„Ала ми е вилно младу,
„Вилно младу, дваш глупжву,
„Ни можи си кон усидла,
„Тж каму ги конь вжсеннж,
„Конь вжсеннж зимя джржа,
„Зимя джржа, вуйскж риди.
—„Нжзуви гу, царь дж бжди,
„Нж зиметж, нж вуйскжтж,
»Ниiе сми си ду три крале,

[1] Сборникъ., 1891, p. 16.
« Dans la maison de Dan les lumières éclairent
« Dan, petit Dan, Dan voïvode ».

[2] Сборникъ., 1892, p. 19.

[3] А. Илиевъ, ouvr. cité, p. 139—140 et les variantes de la page 49—50, 79 et 94. voir ausi Сборникъ., 1890, p. 10 et Периодическо-списание vol. XII, p. 157—158.

[4] Илиевъ, ouvr. cité, p. 139—140.

„Ду три крале, ду три бане:
„Пжрви краль шти зимя джржи,
„Фтори краль шти конь усидла,
„Трети краль шти вуйскж риди,
„Саму да ми й царь нжзуван,
„Царь нжзуван, нж зиметж.
„Вам ка пеим, Богж славим!
„Шту пу нибе древи дзвизди,
„И пу поли древнж тревж,
„Толкузи здрави нж нашему царе!“ [1]

Et dans les vers:

„Царь дж бжди ф влашкж зимя,
„Влашкж зимя и Бугданскж
„И Булгарскж пукраининж“ [2]

---

[1] « Nous avons entendu et avons compris
« Très vénéré prince
« Qu'as un enfant en bas âge.
« Donne-le nous, donne-le nous pour être tsar
« Pour être tsar en pays valaque
« En pays valaque et Bogdanie
« Et en notre contrée, la Bulgarie.
— « J'ai un fils, mais je ne m'engage pas.
« Car il est très jeune.
« Très petit, à peu près innocent
« Il ne peut monter un coursier
« Ni descendre de cheval.
« Qu'il descende de cheval, qu'il règne sur le pays
« Qu'il règne sur le pays, qu'il ordonne l'armée.
— « Prédestine-le à être tsar,
« De notre pays, de notre armée,
« Nous sommes trois rois.
« Trois rois, trois Bans.
« Que le premier roi conduise le pays
« Que le deuxième roi monte un coursier
« Que le troisième roi ordonne l'armée
« Nous ne demandons qu'une chose, qu'un tsar nous soit donné,
« Un tsar prédestiné à règner sur le pays,
« Sur le pays, sur l'armée,
« C'est à vous que nous adressons nous chants, c'est Dieu que nous louons
« Autant (il y a) d'étoiles minuscules au ciel
« Et de brins d'herbe sur les champs
« C'est autant de bonheur que nous souhaitons à notre tsar.

[2] Pour être tsar en pays valaque
« En pays valaque et Bogdane,
« Et en territoire bulgare ».

Serait-ce une réminiscence de l'ancien empire roumain-bulgare sous les frères Assan ou une allusion à un projet d'union sous le sceptre des princes Bassarab des deux pays séparés par le Danube?

J'ai affirmé à la page 41 que de nombreux Noëls et ballades présentent Dan Voïvode à son départ pour la chasse.

Toutes ces productions populaires exposent d'abord les préparatifs à la cour le Dan et nous montrent ensuite l'étonnement des habitants curieux d'en connaître le but:

„Дали мисли бяг да бяга,
„Бяг да бяга. ф влашка зимя
„Или мисли плень да плени?" [1]

L'historien bulgare G. Zanetov, dans son commentaire sur ces vers [2] en tire la conclusion suivante:

« Ce chant conservé dans un coin des Balkans, à Kotel, nous relate l'occupation du Pays Roumain par DanVoïvode, fait sans grand intérêt pour les Bulgares, s'il ne démontrait la trahison des intérêts de ce peuple par son favori, qui fut puni sous le Tsar Chichman, comme l'affirment les historiens bizantins [3].

Le but et le résultat des chasses du voïvode Dan varient suivant les cantiques de Noël.

Ainsi, dans le Noël publié par A. Iliev [4], il est dit que la chasse n'avait d'autre raison pour Dan que d'amener l'élue de son coeur et de la présenter à ses parents.

Le Noël publié par Venelin en 1838 et traduit par M. Kifalov-Tetevenec dit la même chose [5].

A la différence de ces deux Noëls, on en trouve, dans la collection de A. Iliev [6], un autre „Данъ войвода и Змеиче" où Dan part

---

[1] Периодическое списание., 1870, p. 106—107.
« Où projette-t-on une invasion
« Une invasion en Terre Valaque
« Où projette-t-on de prendre des prisonniers? ».

[2] Занетовъ, ouvr. déjà cité.

[3] Idem, ouvr. cité, p.

[4] A: Илиевъ ouvr. cité, p. 64—65.

[5] Заради возрождение болгарской словесности или науки. Сочинение Венелина. Москва 1838; traduit de M. Kifalov-Tetevenec. Bucarest 1842, p. 100.

[6] A. Илиевъ ouvr. cité, p. 33—34. Voir également « Şezătoarea », IV, p. 13.

pour la chasse, par un temps nuageux, et ne trouve aucun gibier. Par contre, il rencontre le petit d'un dragon qu'il prend avec lui. Celui-ci prie le voïvode de passer par le village où habite son père, qui donnera, sûrement pour rançon trois domaines. Le voïvode écoute cette prière, mais le père du petit dragon refuse le marché. Alors qu'ils étaient proches du village de la mère, celle-ci délivre son fils et fait don à Dan de trois de ses propriétés. Et le Noël se termine par le souhait suivant adressé au Voïvode par les chanteurs:

„Іой на здрави, Дан вѫйводѫ,
—„Тебе пеим, Бога славим"[1].

Dans d'autres variantes[2], le petit du dragon est remplacé par un cerf ou une biche.

Pendant la poursuite du cerf aux cornes d'or que Dan voïvode a rencontré à la chasse, le dialogue suivant s'engage entre le cerf et le chasseur :

„Ни ма гуни, Дан войвода,
„Не можиш ма нн дустигна,
„Чи ази съм ут кушута,
„Ут кушута първоскинье,
„Аз съм сукал първо млеко."
—„Ой на теби, сур илено,
„Моиту-й кончи ут кубилка,
„Ут кубилка първекинка
„И ази съм първи майци,
„Аз съм сукал първо млеко"
Утлуварве сур илена
„Ки ма струвай, Дан войвода,
„Чи ша блъвна ду три реки.
„Шта пудниса Румъниiе
„Идна река мет и маслу
„Втора река бело житу
„Руино вину за бакали

---

[1] Sois en bonne santé, Dan Voïvode.
C'est toi que nous glorifions, c'est Dieu que nous louons.

[2] Периодическо-списание, 1870, p. 106—107; id. 1899, p. 91—92. Сборникъ., 1891, p. 16.

„Бело миту за учари
„Мет и маслу за уфчари.“ [1]

De ce Noël j'attire l'attention sur les deux vers suivants, de la réponse de Dan voïvode:

„И ази съм први майци
„Аз съм сукал първо млеко.“ [2]

vers qui correspondent à la vérité historique, puisque Dan voïvode fut le premier fils du prince Radou-Bassarab [3].

Le « Recueil » de 1893 comprend entre autres une ballade intitulée „Дели Марко“ [4] où Dan Bassarab est présenté comme prince roumain, avec sa résidence dans un village roumain, mais les portes de son palais sont dorées. L résidence de Dan est au Village de la vallée (Dolnoselo) qui est situé dans une vaste plaine. A son départ pour la capitale de Dan Voïvode, Marko dit:

„Отговари дели Марко.
—„Не бoi ми се, укьовото,

---

[1] « Ne me poursuis pas, Dan voïvode,
« Tu ne pourras aucunement m'atteindre
« Car je suis de la biche
« De la biche le premier né
« J'ai sucé le premier lait.
— « Malheur à toi, cerf gris foncé
« Mon cheval d'une jument
« D'une jument est le premier né
« Et je suis le premier de ma mère
« J'ai sucé le premier lait ».
Le cerf gris répond:
— « Epargne-moi, Dan voïvode,
Je ferai couler trois rivières
« Pour les offrir à la Roumanie.
« Une rivière de miel et d'huile d'olive
« Une deuxième du vin, couleur de rubis,
« Une troisième rivière de blé blanc
« Le vin couleur de rubis pour les marchands
« Le blé blanc pour les chanteurs de Noëls
« Le miel et l'huile pour les pâtres.
(Периодическо-списание... 1870, p. 106—107. Voir égal. B. P. Hasdeu, « La Valachie jusqu'en 1400 » Buc. 1878, p. 96—97.

[2] « Moi aussi, je suis le premier né de ma mère,
« J'ai aussi sucé le premier lait ».

[3] A. D. Xenopol: ouv. cité, vol. III, p. 94.

[4] Сборникъ., 1893, p. 12—14. Voir également B. P. Hasdeu: Negru Vodă, p. CLVII.

„Ште да идем, дале дале,
„Дале, дале в Влашко село
„Влашку село в Долно село
„Влашсу Бану на слугама,
„Сега тамо госкье ходят.
„И ниiе ште госкье д'идем,
„Па оили на надоле
„На надоле в Далнo Село
„В Далнo село Влашко село,
„Отидаха у Данови
„Портите му позлатени.
„Повикаха, почукаха:
„Излез, узлез, Влашко Бано![1]

Un dernier groupe est formé des cantiques de Noël et des ballades où Dan se rend à un baptême ou à un mariage.

Je diviserai la matière du folklore de ce groupe en trois parties, suivant le lieu où le voïvode valaque est invité.

Ainsi dans deux Noëls[2] Dan part pour la Dobroudja, dans une ballade on le voit passant le Danube[3], mais dans trois autres[4], il est appelé pour baptiser un nouveau-né du tsar bulgare Chichman.

Dans un cantique de Noël[5] où Dan nous apparaît partant en Dobroudja et dans la ballade où il passe le Danube[6], le voï-

[1] « Deli Marko répond:
— N'aie crainte, petit oncle,
« Nous irons dans la vallée, dans la vallée
» Dans la vallée, au village valaque
« Au village valaque, au village de la vallée
« Au service du prince valaque
« C'est là qu'à présent se rendent les hôtes
« Nous aussi irons en qualité d'hôtes
« Et ils sont allés dans la vallée,
« Dans la vallée au village de la vallée
« Au village de la vallée, au village valaque,
« Il se sont rendus chez Dan,
« Les portes y sont dorées.
« Ils ont crié, ils ont frappé:
— Sors, sors, Prince valaque ».

[2] Сборникъ., 1915, p. 231—32. A Iliev: ouv. cité, p. 179—180.

[3] Idem 1890, p. 4—6.

[4] Idem 1923, p. 76; idem 1892, p. 16; A. Iliev: ouvr. cité, p. 46—47. Voir égal. « Şezătoarea » IV, p. 14. B. P. Hasdeu: Negru Vodă, p. CLV—CLVI.

[5] Сборникъ., 1915, p. 231—32.

[6] Idem 1890, p. 4—6.

vode est accompagné de sa sœur, habillée en homme. Dans le Noël publié par A. Iliev [1], Dan prie sa sœur de rester à la maison, parce que les indigènes du Dobroudja, hommes rusés et méchants chercheront à lui nuire.

„Доброджане, сестроле, лоши хора,
„Лоши хора, сестро ле, зли душмане,
„Та штет пяшто, сестро ле, да ти речет
„Да ти речет, сестро ле, зло направят." [2]

Comme le récit du Noël „Дан Войвода" [3] où le héros part en Dobroudja et la ballade „На голѣмо калѣдо" [4] où il passe le Danube, traitent à peu près le même sujet, je penche à croire qu'il y a deux variantes du même Noël, et l'action de toutes les deux se passe en Dobroudja.

Bien que je reproduise à l'annexe la ballade, je trouve néanmoins à propos d'en faire ici un résumé sommaire:

Partis dans le pays de la plaine (Долноземско), le frère et la sœur arrivent à un lieu où de jeunes gens qui se livrent à la danse, soumettent la sœur du voïvode à quelques épreuves dont elle sort victorieuse. Arrivés au lieu du baptême ou du mariage, ils prennent part à la cérémonie religieuse, mais au retour, ils rencontrent un garde-champêtre tout vêtu de noir „Чярно Вогре" [5]. La sœur de Dan parvient cette fois encore à déjouer les desseins du garde-champêtre et arrive ainsi au bord du Danube où elle change ses vêtements d'homme et crie au garde-champêtre:

---

[1] A. Iliev: ouvr. cité, p. 179—180.

[2] « Les Dobrodjiens, ma sœur, sont des hommes méchants
« Des hommes méchants, ma sœur, à l'âme mauvaise,
« Ils chercheront, ma soeur, à se débarrasser de toi.
« A se débarrasser de toi, ma sœur, à te faire du mal ».

[3] Сборникъ., 1915, p. 231—232.

[4] Idem 1890, p. 4—6.

[5] Hasdeu dans « Negru-Vodă », p. CXVIII constate l'existence en langue bulgare du mot „Вжгре" et se basant sur l'étymologie paléoslave „Вжгринъ" „Выгринъ" „Вжгрьсъ" du dictionnaire de Miklosič et sur le terme „Вжгровлахите" d'un document de Vladislav Bassarab ainsi que sur les mots « voger » ou « vogrin » du dialecte slavon, il conclut à la traduction du mot „Вагре" par « Hungarus ». Je crois que pour traduire ce mot, il était inutile de recourir à une telle étymologie, quand le synonime de „Вагре" est „Поляк" qui signifie: garde-champêtre. Voir N. Marcoff: Dict. bulgare Plovdiv 1898, p. 581, col. II.

„Пукни, тресни, чжрно Вагре
„Че не може да познаеш
„Че сам iазе малка мома“[1]

La partie du récit de la ballade qui a trait au passage de Dan en Dobroudja où il s'attend à l'hostilité des indigènes, pourrait semble-t-il, être attribuée simplement à un souvenir des luttes qu'il engagea pour la conquête de Dobroudja, qu'il hérita de son frère Mirtchea. Celui-ci du reste, sous les premières années de son règne, s'intitule Souverain des deux rives du Danube jusqu'à la Grande Mer [2].

C'est ainsi que je touche au sujet de la dernière partie de ce chapitre, dans laquelle il sera question des rapports entre Dan Voïvode et le Tsar bulgare Chichman.

Les opinions des historiens de ces deux souverains sont divisées. Les uns croient que leurs rapports furent amicaux, les autres sont d'un avis contraire. Personnellement, je crois que, comme dans beaucoup d'autres cas, la vérité tient le milieu et qu'après avoir été un temps amicaux, ces rapports s'envenimèrent ensuite, pour aboutir entre Dan et Chichman à une guerre où le voïvode valaque trouva la mort.

Avant d'analyser cette partie de folklore, il convient je crois, d'exposer à son sujet quelques-unes des opinions des historiens roumains et étrangers.

Hasdeu dans « Negru Voda » [3] conclut: « Dan n'avait eu aucun rapport personnel avec l'Empereur Chichman, mais seul son père, Radou le Noir, a eu des relations, encore du temps de Vladislav Vodă », par contre dans « La Valachie » [4] il est d'un tout autre avis, comme il ressort de la citation suivante: « Une précieuse ballade... a gardé le souvenir vivant de Dan avec son frère

[1] « Crève, éclate, hideux garde-champêtre
« De n'avoir pu reconnaître
« Que moi-même je suis une jeune fille ».

[2] Miletič et Agura: Дако-ромънитѣ и тѣхната славянска пьсменность [dans] Сборникъ., 1893, p. 117; „и оба пал по въсему подунавiоу даже н до великаго марѣ, й Дръстру граду владалецъ“. (Lettre patente de Mirtchea adressée au monastère de Cozia en l'année 6875 = 1387). D. Onciul: Titlul lui Mircea cel Bătrân dans le Conv. literare, vol. XXXV (1901), p. 1011 şi de amândouă părţile de peste toată Dunărea până la marea cea mare, şi cetăţii Dârstorulu stăpânitoriu ».

[3] B. P. Haşdeu: Negru Vodă, p. CCLI.

[4] Idem. La Valachie jusqu'en 1400. Buc. 1878.

Mirtchea, ainsi que de celui de Dan avec le bulgare Chichman »[1] et plus loin, revenant à la charge, il ajoute : « ... et surtout des deux frères, Dan et Mirtchea, dont les querelles et les luttes avec le bulgare Chichman, à peine indiquées dans la chronique hongroise et dans la chronique grecque de Chalcondylas »[2].

D. Onciul dans « Originele Principatelor » reconnaît d'une façon catégorique l'inimitié entre Dan et Chichman: « Les hostilités entre les princes roumains et Chichman ont été provoquées en particulier par la mésentente incessante entre Chichman et son frère utérin Stračimir de Vidin, cousin et tout à la fois beau-frère de Vladislav et Radou (Jireček: *Gesch. der Bulg.*, p. 220; et 338;).

Dans les complications qui s'en suivirent, les souverains roumains se rangèrent au côté de leur parent Stračimir dans sa lutte contre Chichman qui, comme vassal des Turcs, était en rivalité avec les princes voisins chrétiens. C'est ainsi que Dan trouva la mort dans une guerre contre Chichman[3]. Par ailleurs, dans les pages précédentes, au commentaire sur le texte de la chronique bulgare éditée par J. Bogdan[4], il écrit « Chichman, tsar bulgare mit à mort Dan Voïvode, le frère de Mirtchea voïvode »[5]. Nous trouvons la même opinion exprimée dans « Les descendants de Vladislav I » de Minea[6].

Dans les « Etudes et esquisses gréco-roumaines »[7], C. Litzika affirme ce qui suit: « Ni Chalkondylas, ni Thurocz, ni aucune autre source connue ne nous permettent d'accuser Mirtchea de fratricide: l'opinion de Onciu est tout à fait juste. Par ailleurs, puisque Dan n'a pas été tué par Mirtchea, il est fort possible que Chichman, qui vécut entre les années 1365—1393, ait tué Dan dans un combat, comme le prétendent tant de documents sans aucune connexion les uns avec les autres ».

N. Iorga croit de même que Dan et Chichman ont eu des rapports hostiles entre eux comme il en ressort du passage sui-

---

[1] Idem p. 86.

[2] Idem. p. 97.

[3] D. Onciul: Les origines des principautés Roumaines. Buc. 1899, p. 213. Voir. ég. Hurmuzaki, I_2, p. 198—200, Гласникъ vol. 53.

[4] I. Bogdan dans Arch. für Slav. phil. Vol. XIII, p. 530.

[5] D. Onciul: ouvr. cité, p. 211.

[6] I. Minea: « Les descendants de Vladislav I » tirés des Conv. litt. Buc. 1916, p. 9—12.

[7] C. Litzika: Studii greco-române I. Buc. 1912, p. 12.

vant: « Schischman scheint durch einen erfolgreichen Krieg mit den Rumänen dazu ermutigt worden zu sein. Er hatte den walachischen Fürsten Dan, einen Enkel Laykos, gefangengenommen, den er später auch töten liess »[1]. Parmi les historiens étrangers, C. Jireček a émis, lui aussi, son opinion sur la question, quand dès 1876 dans son oeuvre « Geschichte der Bulgaren»[2] il écrit:» Dem Schischman entriss er auf einige Zeit Sophia, dessen Eparchie 1371 vom Patriarchen von Konstantinopel dem Mitropoliten von Bdyn zugeteilt wurde[3], aaer 1378 finden wir Sophia wieder in Schischmans Besitz[4]. Stračimir wurde in diesen Fehden von der verschurgerten walachischen Fürstenfamilie unterstützt, was wohl den Anlass zu einem Kriege Schischmans gegen den Vojvoden Joannes Dan Anlass bot, in welchen Dan seinen Tod fand[5]. Dem Dan folgte sein energischer Bruder Joannes Mirča, welcher sich in kirchlicher Beziehung von Byzanz loslöste und sein Reich der fernen Kirche von Ochrida unterstellte».

Dans la critique de l'ouvrage « Negru Voda » d'Hasdeu, l'historien bulgare Zanetov publie sous le titre « Les premiers Hospodars Valaques »[6] quelques observations intéressantes sur les rapports entre le voïvode valaque et le tsar bulgare. Ainsi le critique croit que les deux voïvodes ont entretenu des rapports amicaux et apporte à l'appui de cette affirmation la citation suivante de l'archevêque Danaïla[7]:

„Едноже той Шишманъ билъ изгоненъ отъ краль Милутина и избѣгалъ при влашкия воевода“[8].

---

[1] N. Iorga: Geschichte des Osm. Reiches. Bd. I, Gotha 1908, p. 250.

[2] C. Jireček: Geschichte der Bulgaren. Prag. 1876, p. 339.

[3] Acta patr. I, 551.

[4] Urkunde bei Šafarike. Památky, 2 Aug., 105—108.

[5] Brachylogische Notizen in der rum. Chronik bei Grigorovič (« In dieser Zeit geschah es, das Šišman der Herschler der Bulgaren, den Vojvoden Dan, den Herrn der Rumunen erschlung ») und in zwei rum. Chronicken bei Roessler, Rum. Studien, 290.

[6] G. Zanetov: Първитѣ влашки господари.

[7] L'Archevêque Danaïlă est l'auteur d'une complication de chroniques serbes.

[8] Zanetov ouvr. cité, p. 124. « Un jour celui-ci (Chichman) fut chassé par le roi Miloutin et trouva refuge chez le voïvode valaque » et quelques pages plus loin, Zanetov dans un commentaire sur une ballade, ajoute à propos de la durée de l'amitié entre Dan et Chichman.

„Тия двата владѣтели изпръво дѣйствително сѫ били приятели, толково повече, че когато Шишманъ билъ изгоненъ отъ Милутина, той избѣгалъ при влашкия воевода. Освѣнъ това йма основание да се мисли, че тѣ сѫ били приятели до повечерието на битката подъ Търново, за търновски прѣстолъ; именно въ приведената пѣсень отъ Котелъ не се говори за нападението на Дан воевода въ Влашка земя, а за неговота измѣна на българското дѣло, когато като съюзникъ па българитѣ се видѣлъ въ опасность прѣгъ грѫцкатна войска на претендента Михаила“ [1].

Et de nouveau Zanetov nous dit [2] quelle a été la fin de Dan: „Като се знае, че Данъ воевода е помогналъ на претендента Михаила и че царь Шишманъ го е убилъ“ [3].

Et, à propos du règne de Dan et de Mirtchea, l'auteur bulgar affirme ce qui suit [4]:

„Въ 1385 г. Радула наслѣдилъ синъ му Данъ воевода който не владѣлъ повече от една година, защото билъ изгоненъ и замѣстенъ отъ брата, си Мирчу Велика. Данъ и Мирчу водили непримирима борба, като при това Мирчу се осланялъ на Маджаритѣ, а Данъ търсилъ помощьта на Турцитѣ, слѣдователь и на царь Шишмана. Тая борба се е отразила и въ народната поезия на сърбиѣ и българитѣ“[5].

Les chroniques roumaines, elles non plus, n'ont pas manqué de noter les rapports entre les deux princes, comme nous allons le voir.

---

[1] Zanetov: ouvr. cité, p. 127. « Ces deux princes au début, ont été vraiment des amis, d'autant plus que Chichman quand il fut chassé par Miloutin, se réfugia chez le voïvode valaque. En outre, il y a lieu de croire qu'ils ont été amis jusqu'à l'issue de la lutte de Tarnova, pour la possession du pouvoir, de sorte que dans le chant de Kotel que l'on cite, il n'est nullement question d'une agression contre le voïvode Dan en pays roumain, mais de la trahison de ce dernier dans l'affaire bulgare, quand en qualité d'allié des Bulgares, il s'est vu en danger en face des armées grecques du prétendant Michel ».

[2] Idem: ouvr. cité, p. 127.

[3] « Quand on sait que Dan voïvode est venu en aide au prétendant Michel et que le tsar Chichman l'a tué. »

[4] G. Zanetov: ouvr. cité, p. 135.

[5] En l'année 1385 à Radou succéda son fils Dan voïvode, qui n'a pas règné plus d'un an, puisqu'il fut chassé et remplacé par son frère Mirtchea le Grand. Dan et Mirtchea ont mené une lutte acharnée et c'est pourquoi Mirtchea s'est appuyé sur les Hongrois et Dan de son côté a demandé aide aux Turcs, puis au tsar Chichman. Cette lutte a trouvé écho dans la poésie populaire des serbes et des bulgares.

Moxa écrit dans sa chronique: « En ce temps, Chichman prince des Skey (Serbes) a tué Dan Voïvode, prince roumain » [1].

Dans la chronique attribuée à Const. Capitanul Filipesco, nous trouvons sur cette question le renseignement suivant: « Celui-ci (Dan) est resté en Pays Roumain, après Michel Voda, il avait un frère, Mirtchea. Néanmoins, ce qui se passa durant son règne de 23 ans, n'est pas mentionné; la seule chose que l'on ait écrite est que Chichman, roi des Serbes, l'a tué, mais pour quelle raison et de quelle façon, on l'ignore » [2].

De nouveau dans « Istoria Tzerei Româneşti » il est dit: « Dan Voda a régné 23 ans. Celui-ci a été le frère de Mirtchea l'Ancien et Chichman Voda, prince des Serbes, l'a tué, en l'année 6.864 (= 1356) [3].

Dans son commentaire sur les récits des chroniques roumaines, D. Onciu en arrive à la conclusion suivante: « Dan, frère de Mirtchea et fils de Radou, cité dans une chronique anonyme et dans la chronique de Philipesco en 1333—1364 avec un règne de 23 ans, par ailleurs dans la chronologie qui commence en l'année 1215 (chez Sinkai, Claïn, Tunuslli), cité même avant 1300 comme fils de Radou le Noir, a régné en réalité de 1384 à 1386 c'est-à-dire 23 mois (au lieu de 23 ans chez les chroniques). Avant lui, l'histoire ne connaît pas de voïvode roumain nommé Dan. Il succombe dans une lutte contre le tsar bulgare Chichman ».

En tout cas, il faut fixer en 6.894 (= 1386) l'année de la mort de Dan, du successeur duquel Mirtchea, nous possèdons la première lettre patente, datée en entier du 27 juin 1387 [4].

Parmi les documentations étrangères, il faut mentionner en premier rang, l'interprétation de la chronique bulgare, publiée par J. Bogdan [5] ainsi conçue:

„Шишманъ царь лъбгарскоы оубить Дана воеводѫ, брата Мирчѣ воеводѣ, въ лѣто з҂цк (6902—1393) мѣсѧца септемвріа.“ [6]

---

[1] B. P. Hasdeu: Cuvente den Bătrâni, vol. I, p. 402. Voir égal. I. Bogdan: ouvrage cité.

[2] Magazin Istoric pentru Dacia. T. I, p. 91.

[3] Istoria Tzerei Romaneşti. Ed. Ioanid, Buc. 1859. Voir également Mag. Istoric pentru Dacia. T. IV, p. 233.

[4] D. Onciul: Originele Principatelor Româneşti, p. 212.

[5] Bogdan: « Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichte » dans Archiv für Sl. Phil. T. XIII, p. 530.

[6] Chichman, tsar bulgare a tué Dan voïvode, frère de Mirtchea voïvode en l'année 6.902 (= 1393) au mois de Septembre.

D'après Onciul [1] en ce qui concerne cette glose, il faut faire une distinction entre deux informations de caractère diffèrent: la première, celle qui a trait à la chute de Târnova, d'autre part, la seconde, celle qui se rapporte au meurtre de Dan par Chichman. Cette distinction me semble juste et je l'adopte.

Sur la mort de Dan, l'Athénien Leonicos Chalcondylas écrit ce qui suit: „*Μύρξαν μέντοι τοῦτον ἄρχοντα τοῦ γένους τοῦδε τὸ παλαιόν γενόμενον ἐπικαλεσάμενοι τύραννον σφίσι κατεσδήσαντο, συνελόντες Δᾶνον, τό προσθεν δυραννεύοντα αὐτῶν*". (C'est ce Mirtchea, originaire de par ses ancêtres, de Roumanie, qu'ils appelèrent et qu'ils choisirent comme souverain après le meurtre de Dan, qui régnait précédemment sur eux) [2].

Dans le « Letopisețul Țării Românești » publié par Stoica Nicolaescu [3] entre autres, l'on donne l'information suivante à propos de la mort de Dan:

« Dan Voda a fait également une autre guerre avec Machcan Voda [4] prince des Serbes et Dan Voda a péri ».

Comme dans quelques ballades dont nous parlerons plus loin, il est question de la querelle entre les deux frères Dan et Mirtchea, je vous citerai à ce propos quelques fragments de source historique.

J'ai déja mentionné précédemment les informations données par Chalcondylas et l'archevêque Danaïla, aussi passerai-je à présent à d'autres sources, à commencer par la chronique hongroise de Joh. de Thurocz [5].

« Erant enim diebus in illis terra in hac duo principes, alter Daan, alter Merche, ambo eodem sanguine nati, qui paritate confusa singulari uti domino laborabant. Et cum Daan, suas partes debilitari agnouit, princeps Turcorum quaesiunt subsidium et illo politus, partem alteram coegit in fugam. Merche vero cum vires suos, ad arcendum extraneum hoste debilis sensit, regis Sigismundi petuit auxilium »[6].

---

[1] D. Onciul: ouvr. cité, p. 209—210.

[2] Leonicus Chalcondylas: « Historium libri decem ». Ex recognitione Immanuélis Bekkeri. Bonnae 1843, p. 78. Voir égal. C. Litzica: ouvr. cité, p. 5—7.

[3] Revista pentru istorie, arheologie și filologie. Buc. 1910, p. 110.

[4] Il faut lire « Chichman Vodă ».

[5] Joh. de Thurocz: « Chronica Hungarorum » publiée dans « Rerum Hungaricorum Scriptores Varii ». Francforti 1600, p. 132.

[6] En ce temps, il y avait dans ce pays deux princes, nés de mêmes parents, l'un Dan, l'autre Mirtscha; oublieux de leur origine, ils travaillaient chacun de leur côté pour accaparer le pouvoir. Mais lorsque Dan sentit que son parti faiblissait, il demanda aide aux Turcs et, fort de ce secours, il obligea les par-

L'on trouve le même renseignement dans le « Letopiseţul » publié par Stoica Nicolaesco: « Dan, s'est emparé du pouvoir pour la 2-ème fois en 6898 (1390) avec une foule de Turcs et s'est mis en marche contre son frère Mirtchea Voda, mais Mirtchea s'est enfui en Hongrie chez le roi Jacmon et l'a prié de lui donner des troupes pour attaquer son frère Dan Voda »[1].

Après quelques considérations sur la date de l'occasion de Dan au pouvoir, Dionisie Fotino, dans « l'Histoire Générale de la Dacie »[2] écrit: « Etant en guerre avec Chichman, despote de Serbie, Michel, roi de Bulgarie, s'allia avec Dan Voda et dans cette guerre fut tué par les Serbes l'an 1298 ».

En 1931, dans une nouvelle édition intégrale de l'ouvrage „Български старини изъ Македонски"[3] le professeur Iordan Ivanov y ajoute une chronique bulgare jusqu'alors inconnue, où nous trouvons un passage fort intéressant sur les rapports du tsar Chichman avec la Valachie.

Autant pour sa nouveauté que pour l'importance que présente ce passage pour les Roumains, nous le reproduisons intégralement: „По смерти Александровы старѣйшій сын егw рожденный отъ жидовини Шишманъ, онъ оузе и Видинъ w(т) брата своего, и посла брата своегw Асѣно с войны на Видинъ, но Стражимиръ порази ихъ и Асѣна брата его оуби, послѣ Шишманъ бѣжа ко зетȣ своемȣ царю турскомȣ и моли егw и даде ему войска и иде и би Видинъ, но паки Стражимиръ побѣди и прогна а онъ тогда с тȣрскою войскȣ прійде оу Влахію да плѣни(т), но оудари на нихъ Мирче воевода влашки, и порази люто и едва избыша, тогда иде паки к'зятю да возметь болше войны, а Мȣратъ виде іакw можетъ взяти царство егw, и пойде со вся сила, и оудари первое на него и взя Терново, и иде на Видинъ и взя его а Шишманъ бѣжа оу Софію, Страшимиръ иде с матерію оу Влахію при Мирчета, а Муратъ w[т] Видинъ иде оу Софію, и би ся с, Шишмана и

tisans de l'autre à fuir. Cependant Mirtscha, sentant que ses forces étaient trop faibles pour se défendre contre l'ennemi étranger, eut recours à l'appui du roi Sigismond ».

[1] Revista pentru istorie, arheologie şi filologie. (Buc. 1910, p. 110).

[2] D. Fotino: Ist. gén. a Daciei. Traduction de Sion. Buc. 1859, II, p. 7; idem « *Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας* » Tome B. Vienne 1818, p. 9. Voir aussi D. Onciul, p. 208.

[3] История вкратцѣ w Болгарословенскwм народѣ dans Български старини из македония, събрани и обіаснени отъ проф. Иорданъ Ивановъ Sofia 1931.

оуби егw, и царство оусвои, идѣже есть и до днесъ послѣ иде на сербскаго Князя Лазаря, на Косово н егw оуби, и воискꙋ порази. Но и самъ погибе w[т] Милоша Кобилитбя. по него ста царь Паязитъ, и сѣде оу Андрїанополи. а Царьградъ еще греческiи цари владѣхꙋ. а Охридъ и Прилетъ тогда владяше Кралевичъ Марко сынъ Вꙋканиновъ: защо бѣ поклонилъ ся царю, и погибе оу Влахiю тогда би ся царь с, Мирчета, и оудари его стрелою Мирчета в'самое горло"[1].

Et après avoir présenté aussi bien les opinions de diverses historiens étrangers et roumains que les informations de différentes sources historiques, je passe à l'exposition des faits que transmet la matière du folklore bulgaro-serbe.

Dans « Negru Voda »[2] Hasdeu mentionne le cantique de Noël „Дан воивода" [3]; **outre ce Noël, il y en a deux autres[4] avec**

---

[1] Ibidem, p. 640—641.

« Après la mort d'Alexandre, régna son fils aîné, né d'une juive, Chichman. « Il prend aussi Vidin à son frère et envoie un autre frère, Assan avec des troupes « à Vidin, mais Stračimir les vainquit ainsi que Assan, son frère, qu'il mit à « mort. Après cela, Chichman prend la fuite chez son gendre, le sultan turc, pour « lui demander des troupes afin d'assiéger Vidin; Stračimir le battit à son tour « et le chassa lui aussi, mais lui, vint avec une armée turque en Valachie pour « l'envahir; c'est alors que Mirtcha, le voïvode valaque se jeta sur lui et le mit « si bien en déroute qu'il parvint à peine à s'enfuir. Il alla de nouveau chez « son gendre pour prendre plus de troupes, mais Mourat, voyant qu'il pourrait « lui enlever son royaume, partit avec toutes ses forces, l'attaqua le premier « et après avoir pris Târnova, marcha sur Vidin et s'en empara; Chichman « de son côté se réfugia à Sophie. Stračimir se rend avec sa mère en Valachie « chez Mirtcha, mais Mourat de Vidin part à Sophie, se bat avec Chichman, « le tue, s'approprie son royaume, tel qu'il est à présent. Ensuite, il part contre « le prince serbe Lazar, à Kossovo, le tue, défait ses troupes, mais lui même « périt de la main de Miloche Kolimitič.

« Après lui, succéda le sultan Bajazet qui résidait à Andrianopol; d'autre « part les empereurs grecs régnaient à Constantinopole, mais c'est Ochride et « Prilep que possédait alors Kralevitch Marko, fils de Voukachin, c'est pourquoi « il alla rendre hommage de soumission au sultan et périt en Valachie. Alors le « sultan entra en lutte avec Mirtcha, mais Mirtcha le frappa d'une flèche « en pleine gorge».

Voir également l'article « Analyse de quelques notices sur l'introduction de la lithurgie slave en Roumanie » de I. Bogdan publié dans les « Convorbiri literare » XXIII. 1889, p. 295—317.

[2] B. P. Haşdeu: « Negru Vodă », p. CLV—CLVI.

[3] „Сборникъ"; 1892, p. 16. Hasdeu est d'avis que ce cantique de Noël a été recueilli par Iakimov; en réalité, il l'a été par A. Malčev, mais Iakimov a publié au même endroit quelques autres Noëls, mais q.q. pages auparavant.

[4] Сборникъ; 1923, p. 75. (Noël recueilli au village Frecătzei-Dobroudja),

le même sujet. Comme nous reproduisons à l'annexe le texte complet d'une variante, nous ne donnerons ici qu'un résumé du contenu:

« Dan Voïvode est appelé en qualité de parrain au baptême « d'un enfant du tsar Chichman. Après tous les préparatifs, Dan « se rend au baptême et est reçu somptueusement par le tsar « bulgare. Le voïvode valaque donne à son filleul, après l'avoir « plongé de sa main droite dans l'eau du Jourdan, son nom, Dan ».

Avant de passer à la vérification des faits historiques, nous redonnerons un commentaire sur ce cantique de Noël, commentaire publié en notice au cantique de la collection A. Iliev.

„Тази бѣлѣжита пѣсня иде да ни истълкува да пѣидѣ тъй распространеното въспѣванье на Данъ войвода в кал пѣс. низъ всичко България. Ако не се докажи исторически че влаш. княз Іоанъ Данъ е кръстилъ дѣтето на бълъ. царь Іоанъ Шишманъ III, тази пѣсни все такъ показва, че Данъ е ознаменувалъ съ нѣщо нѣкое свое дохождаъе въ България, което да е направило такоза голѣмо внечатление на българитѣ, че да го въспѣватъ въ свойтѣ кол. пѣсни"[1].

Du sujet de ce Noël, il ressort qu'entre ces deux souverains des liens d'amitié ont existé, ainsi que nous l'affirmions quelques pages auparavant. Donc, à côté des témoignages du folklore, la notice de A. Iliev[2], l'affirmation de B. P. Hasdeu[3] et le commentaire de G. Zanetov[4], nous avons à notre disposition, pour démontrer les liens d'amitié entre Dan et Chichman, entre autres, les témoignages des fragments de la chronique de l'Archevêque Danaïla ainsi que celui tiré de la chronique publiée par Iordan Ivanov dans le „Български старини" [5].

En ce qui concerne la deuxième phase des rapports entre Dan et le tsar Chichman, l'époque d'animosité entre eux a eu

---

[1] A. Iliev: ouvr. cité, p. 47. « Ce chant cité vient prouver de quelle popu- « larité a joui la glorification de Dan voïvode dans les cantiques de Noël de « toute la Bulgarie. Si du point de vue historique, il n'est pas démontré que « le voïvode valaque Dan a baptisé l'enfant du tsar bulgare Ivan Chichman « III, ces chants démontrent toutefois que Dan s'est distingué d'une façon « quelconque lors de sa venue en Bulgarie, qui, pour avoir produit une impres- « sion si profonde sur les habitants, a été célébrée dans leurs Noëls ».

[2] A. Iliev: ouvr. cité, p. 47.

[3] B. P. Haşdeu: « Negru Vodă », p. CLV.

[4] Voir p. 198 du présent ouvrage.

[5] Voir p. 201 du présent ouvrage.

pour dénouement, le meurtre de Dan par le tsar bulgare; ce dernier fait en particulier, est mentionné dans le folklore bulgare; preuve en est, le fragment de ballade publié par Iliev [1], fragment accompagné d'une courte remarque que nous redonnons ici en entier: „Въ друга отъ тѣхъ (Общественъ трудъ XI p. 80) се въспѣва съвременника на бълъ. царь Шишмана, влашкия князь Іоанъ Данъ, който билъ убитъ въ боя съ бълг. царь Шишмана, нѣколко години прѣди злочестата 1393 год. когато паднѫло Търново подъ Турцитѣ":

„Прочулъ ми са и Данъ войвода,
„Дане ле, бане ле, Дан войвода!
„Много държи държовище;
„Покрай море се паланки,
„Покрай Дунавъ се градища,
„По горьето мънъсири,
„Честом поле, честом села" [2].

Et voici une remarque à propos de la glorification de Dan Bassarab dans les ballades serbo-bulgares. Si, dans les documents présentés jusqu'ici, le voïvode est cité par son vrai nom, il existe pourtant quelques ballades où les faits signalés par les documents historiques comme étant de Dan, sont attribués toutefois à son père Radou. L'analyse des chants que nous allons donner plus loin servira sans conteste de preuve à cette affirmation.

Comme l'observe Hasdeu [3], les ballades bulgaro-serbes réunies comprennent deux phases historiques; en désaccord pourtant avec Hasdeu, je crois que les deux faits dans leur ensemble ont trait uniquement à Dan Bassarab et non à son père, comme le croyait Hasdeu.

---

[1] A, Iliev: ouv. cité, p. 23.

[2] « Dans une autre ballade (Общ. Трудъ XI, p. 80) on glorifie le contem-« porain du tsar bulgare Chichman, le voïvode valaque Ioan Dan, qui a trouvé « la mort dans la lutte contre Chichman quelques années avant la date funeste « de 1393, quand Tarnova est tombé sous le joug turc ».

« Il s'est rendu aussi célèbre Dan voïvode »
« Dan, Ban, Dan voïvode,
« Il règne sur beaucoup de pays,
« Au bord de la mer, sur les bourgs »
« Au bord du Danube, sur les villes
« Sur les monastères des montagnes
« Sur la vaste plaine, sur de nombreux villages ».

[3] B. P. Hasdeu: Negru Vodă, CCLIX.

Les ballades bulgares ainsi que les serbes [1] commencent par montrer les deux frères Dan et Mirtchea se querellant entre eux pour la possession du pouvoir, laissé en héritage par leur père:

„Раскаралъ сѣ Мирче и Радула.
„На она земя Мисирлия,
„На она земя Каменнца. [2]
„Мила су се братя завадила
„Бег Радул Бег и Мирчетом војводом
„Доако шта не би нй жално.
„Око двие Бабове баштане,
„Каравлашку и Карабогданску [3]
„Завади се бего Радулъ бего
„Са Мирчетам братам роджeнјем,
„Да око шта, вече ни ако шта,
„Ако пусте замье Каравлашкие
„Каравлашке и Карабогданске". [4]

Le fait relaté dans les vers cités est absolument exact du point de vue historique puisque les fragments des documents reproduits ainsi que les conclusions des différents historiens les confirment sans restriction.

A la suite de leur querelle, les deux frères se font la guerre:

„Сабьу вади Бего, Радул-бего
„Те удара Воеводу Миркеа

---

[1] Čubor Čojkovič: « Pjevanja černogorska i herzegovazka. Leipzig 1837, p. 60 et V. St. Karadğič: ouvr. cité, vol. II, p. 145—150.

[2] Братя Миладиновци: ouvr. cité, p. 282.
« Mirtchea et Radou se sont querellés.
« Pour l'un, le sol fertile
« Pour l'autre, le sol pierreux ».
Dans tout le chant, là où se trouve « Radou » on lira « Dan ».

[3] Č. Čojkovič: ouvr. cité, p. 60.
« Les frères chers se sont querellés.
« Le prince Radou avec le voïvode Mirtchea.
« S'il y avait de quoi, je ne le regretterais pas
« Mais ils se querellent pour les deux héritages paternels
« La noire Valachie et la noire Bogdanie ».

[4] V. St. Karadğič: ouvr. cité, vol. II, p. 445.
« Le prince Radou s'est querellé
« Avec son frère Mirtchea
« Ils se sont querellés pour un rien
« Pour le pays désert de la noire Valachie,
« De la noire Valachie, de la noire Bogdanie ».

„Кад се Мирко на неволи види,
„Полу своје сабье извадио
„Те је брата Бега ударио".[1]

Les sujets de Radou, venus à son secours, parviennent à le convaincre de ne pas mettre à mort son frère, mais plutôt de le jeter en prison, ce qu'il fait:

„Расжрди се Бегу, Радул Бегу
„Расжрди се, атжр му остана
„Та си фана по стараго брата
„Та го фжрли у тевна зандана[2]
„Се полюти Радул-бег войвода
„Та го фжрли Мирчета въ заидана[3]
. . . .
„А не да му бего Радул-бего
„Веч увати Мирчету војводу,
„Те га баци на оно у тавници"[4]
. . . .
„Леже брата у тавничи баци
„Те га мари и гладом и жечи":[5]

Je crois que ces vers qui racontent la défaite de Mirtchea ainsi que son emprisonnement par son frère, reflètent un fait historique

---

[1] C. Čojkovič: ouvr. cité, p. 60.
« Le prince Radou sort son épée
« Et frappe le voïvode Mirtchea ».
* * *
« Quand Mirtchea se voit en danger
« Il tire son sabre
« Et en frappe son frère, le prince ».

[2] Сборникъ., 1891... p. 77.
« Le prince Radou s'est fâché
« Il s'est fâché, il en a conçu du dépit
« Il se saisit de son frère aîné
« Et le jette dans la sombre prison ».

[3] Miladinovci: ouvr. cité., p. 282.
« Le prince Radou voïvode est devenu furieux
« Et jette Mirtchea en prison ».

[4] Vuck St. Karadğič: ouvr. cité, vol. II, p. 445.
« Mais le prince Radou ne le laisse
« Mais se saisit du voïvode Mirtchea
« Et le jette au fond de la prison ».

[5] Č. Čojkovič: ouvr. cité, p. 61.
« Le prince jette son frère dans la prison
« Et le torture de faim et de soif ».

mentionné dans les pages précédentes, à savoir la défaite de l'armée de Mirtchea et sa fuite hors de la Roumanie, jusqu'à ce que le sort ait voulu que son frère, en même temps son rival, trouvât la mort dans les plaines bulgares, dans sa lutte contre le Tsar Chichman.

Dans toutes ces quatre ballades, après l'emprisonnement de Mirtchea suit un passage déjà analysé, l'invitation de Radou (Dan) au baptême du fils du Tsar Chichman. A la différence pourtant des Noëls mentionnés à la page 58 nous voyons ici que les relations entre les deux souverains sont loin d'être amicales et que Chichman a l'intention de faire disparaître le voïvode valaque.

Sur le conseil de Mirtchea, qui a été tiré de prison, où sa belle-sœur avait pris soin de lui, à la dérobée, Dan (dans la ballade Radou) se rend à la cour de Chichman accompagné pour le moins de trois serviteurs [1].

Durant le banquet, Chichman cherche à supprimer Dan Voda, mais l'un des compagnons du voïvode comprend l'intention, la fait connaître aux autres et le banquet a une toute autre fin que celle prévue, puisque c'est le tsar Chichman qui est tué et non Dan [2]: d'autre part, en signe de vengeance, Tarnova est impitoyablement anéanti par le feu.

Le meurtre d'un des princes par son ennemi est confirmé par les documents historiques, ainsi que nous l'avons vu précédemment.

Comme les ballades ont été composées à une époque postérieure aux évènements, il est fort probable que dans l'esprit de leurs auteurs, les rôles aient été intervertis, en sorte que le personnage mis à mort a pris la place du meurtrier et vice-versa; ainsi Dan, dénommé dans la ballade Radou, doit être considéré comme le véritable meurtrier du Tsar Chichman. Faut-il, peut-être, attribuer aussi ce renversement des rôles à ceux qui, au cours des siècles, transmirent oralement ces ballades?

---

[1] Les noms des compagnons de Dan varient d'une ballade à l'autre. Ainsi chez Karadğič ce sont: l'Ivrogne Jura, le Grec Manole, et le Serbe Radosav; chez Čojkovič: l'Ivrogne Jura, le Grec Manole et le Farouche Loupou; chez Miladinovič, Paul le Chevelu, Gruia l'Enfant, Gruia le Folâtre et l'Ivrogne Jura; dans le « Sbornik »: Jura l'Ivrogne, le Grec Manole et Radu l'Eloquent.

[2] Dans une des ballades, il est dit que l'épouse de Chichman a été également tuée avec le nouveau-né, au baptême auquel avait été invité Dan. (Č. Čojkovič: ouvr. cité, p. 62), mais dans une autre, l'épouse de Chichman, voyant que son mari est mis à mort, en appele à ses sujets pour venger la mort du tsar. (« Sbornik » 1891, p. 81).

MIRTCHEA BASSARAB, DANS LE FOLKLORE BALKANIQUE.

Mentionné dans les ballades, à côté de son père Dan et du tsar bulgare Chichman, Mirtchea l'Ancien nous est présenté au milieu de ses prédécesseurs dans une poésie populaire serbe [1], où il est dit que le lieu de résidence du prince est Bucarest:

„На Букрешу граду бијеломе
„Онде бјеше бего Радул бего
„С својим братам Мирком војводам". [2]

Dans le recueil de chants populaires traduits par Achille Millien [3] figure une poésie intitulée « Le Danube troublé » [4], dans laquelle il est question de Mirtchea:

« Danube fleuve sans ride,
« Pourquoi n'es-tu pas limpide
« Serait-ce Mirtchea le Voïvode ou mieux
« Un grand cerf qui te trouble?...»

Sans occuper dans le folklore bulgare une place importante comme Dan Bassarab, Mirtchea paraît toutefois assez souvent dans les productions des Slaves du Sud, comme le prétend également A. Iliev [5] et comme nous essaierons de le démontrer par des exemples.

Ainsi dans le recueil de N. Bončov [6], on trouve dans un chant de Noël, le passage suivant: [7]

„Фрѫкнали сѫ Мирчу ле, два гълаба
„Калади ле, Мирчу ле, млад войвода,

---

[1] V. St. Karadğič: ouvr. cité, p. 54, du tome IV.
[2] « A Bucarest la ville blanche,
« Où fut le prince Radou
« Avec son frère Mirtchea le voïvode »
[3] Achille Millieu: « Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro », 1891.
[4] Idem: ouvr. cité, p. 168. Voir aussi V.St. Karadğič: ouvr. cité, vol. I, p. 492.
[5] А. Илиевъ ouvr. cité, p. 23—24.
[6] Бончовъ « Recueil de chants populaires bulgares », Varna 1884.
[7] Idem: ouvr. cité, p. 151. Voir C. Jireček, Histoire de la Bulgarie. Odessa 1882, p. 428—441.

„Чи кацнали, Мирчу ле, млад войвода,
„Ю Мирчоьи, Мирчу ле, равни двори“ [1].

La ballade bulgare „Яничаръ и Руса Драгана“, publiée dans le recueil des frères Miladinov [2], rappelle un souvenir intéressant de l'époque des troubles, au règne de Mirtchea, quand la Valachie était sans cesse envahie de troupes étrangères.

„Разбега сѫ е Влашка-та земя
„Влашка-та земя и Богданска,
„И Богданска-та сичка-та Доброжа
„Кой горе ходи, кой долу бега,
„Отъ люти Турци, страшни Маджари,
„Стари сечеха, млади робеха,
„Та че прахева се яничере,
„Дето минуватъ, села-та горятъ
„Харота робятъ, села-та горятъ“ [3].

Dans un passage d'une ballade publiée par G. S. Rakowski, [4] il se pourrait qu'un faible souvenir ait été conservé du temps où, Mirtchea soutenant Mousa, dans sa tentative d'occuper le trône de Bajazet, luttait avec ses troupes dans la péninsule Balkanique [5].

Voici le passage de cette ballade:

---

[1] « Mirtchea, deux colombes se sont envolées,
« O Noël, Mirtchea, jeune voïvode
« Et se sont perchées, Mirtchea voïvode,
« Là bas, Mirtchea. Mirtchea, sur les palais élevés ».

[2] Miladinovci: ouvr. cité, p. 124—126. Voir aussi B. P. Hasdeu: « La Valachie », p. 84—85.

[3] « Le pays valaque lui aussi a été divisé,
« Le pays valaque et de Bogdan
« Et de Bogdan et le Dobroudja tout entier.
« Les uns fuient vers le Nord, les autres fuient vers le Sud
« Devant les Turcs cruels et les farouches Hongrois
« Prennent les jeunes filles en mariage
« Et en font tous des janissaires.
« Par où ils passent, brûlent les villages,
« Asservissent les habitants, brûlent les villages ».

[4] G. S. Racovski: Българска старина, Bucarest 1865, p. 170. voir Hasdeu, ouvr. cité p. 170—171.

[5] N. Iorga: Relations entre Serbes et Roumains, p. 24; idem: Notes et extraits I, p. 122—123, II, p. 83; idem, ouvr. cité: Cronicile turceşti ca izvor pentru principatele române şi politica orientală a lui Sigismund, p. 119—124.

„Послѣ да си каниш Мирчета войвода
„Мирчета войвода отъ Старж Охридя“ [1]

« Il ne peut être question de la domination de Mirtchea en Ochride; la seule interprétation plausible des vers cités est celle mentionnée au sujet de Mousa, dont parlent les chroniques turques: « Il y avait alors en cet endroit le prince Mirtchea, un incroyant, un grand héros incroyant. Mirtchea adopta Mousa [2]. N. Iorga, dans son commentaire sur ce passage, ajoute: « L'éloge adressé à Mirtchea, en sa qualité de prince chrétien, n'est pas un cas coutumier chez les Turcs. Il devient encore plus expressif après les informations fournies par l'Anonime et le rôle tout à fait décisif que joua le prince roumain dans l'installation de Mousa sur le trône de Bajazet » [3].

Le nom de Jean Corvin de Huniady a joui d'une grande popularité dans le folklore bulgaro-serbe. Nous ne nous occuperons ici du souvenir de ce héros, souvenir conservé dans la Péninsule Balkanique, que dans les seuls cas où il figure à côté de Mirtchea.

Ainsi dans „Мирча войвода и Самовила“ [4], Mirtchea assiste au mariage de Jean Corvin [5].

Le nom de Mirtchea figure aussi, paraît-il, dans une variante de la ballade, où Dan Bassarab part pour la chasse; cette fois, le chasseur est Mirtchea ; [6] puis, dans une autre ballade, où l'on nous décrit le courage de l'héroïne Vida, non reconnue du peuple, qui se demande si l'auteur des actes d'héroïsme dont il est question, ne serait pas Dan ou Mirtchea [7] Par ailleurs, dans une variante publiée par Bezsonov [8] l'on raconte que Mirtchea, prispar les Turcs dans un bois, échappe à la mort, grâce à sa fiancée Boïanca.

AL. JORDAN

---

[1] « Ensuite rends hommage à Mirtchea le voïvode,
« Mirtchea le voïvode de l'ancienne Ochride ».

[2] N. Iorga: Cronicile turcești ca izvor pentru istoria Românilor. Buc. 1928, p. 4.

[3] Idem, ibidem, p. 5.

[4] A. Iliev: ouvr. cité, p. 273—274. Voir aussi Miladinovtzi: ouvr. cité, p. 4—5 et 248—259. Български снижници 1858, I, n° 1 des pages 40—42.

[5] Cette information ne correspond nullement à la réalité, puisque de fait, les deux princes n'ont pas été contemporains. Mirtchea est mort en 1418 et Jean Corvin en 1456.

[6] Сборникъ., 1894, p. 9—10.

[7] Цариградски вѣсникъ., 1859, XII, 12.

[8] П. Безсоновъ: Български пѣсни., 1855, tome I, n° 27, pp. 135—138.

CONTRIBUTIONS À LA BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES DE RIGAS VELESTINLIS.

Il a fallu beaucoup de tentatives et de luttes sanglantes pour que les états balkaniques puissent recouvrer leur liberté et que, de l'esclavage dans lequel ils étaient tenus, ils devinssent des états libres et prospères.

L'une des tentatives faite par les Grecs pour secouer le joug turc, tentative dont les échos parvinrent jusqu'aux Balkans, fut la conspiration du poète *Rigas Velestinlis*. C'est lui qui, le premier, rêva d'une confédération balkanique et qui, par des proclamations et des livres révolutionnaires, incita les peuples chrétiens de la Péninsule Balkanique — et même certains gouverneurs turcs demi-indépendants — à prendre les armes et à se délivrer de la tyrannie du sultan. L'idée de cette confédération balkanique ressort très clairement des appels faits par Rigas dans ses poésies et ses proclamations et du projet de constitution qui fut rédigé et publié clandestinement à Vienne en 1797. La police autrichienne a confisqué et détruit, il est vrai, les publications de Rigas; cependant, quelques-unes ont échappé à sa vigilance. Les exemplaires conservés nous permettent de reconstituer le plan d'action révolutionnaire de Rigas. En ce qui concerne la Confédération, Rigas dit dans son hymne patriotique, connu et chanté dans les Principautés Roumaines:

Σ' 'Ανατολὴ καὶ Δύσι, καὶ Νότον καὶ Βοριὰ
Γιὰ τὴν Πατρίδα ὅλοι, νἄχωμεν μιὰ καρδιά.
Στὴν πίστιν του καθ' ἕνας, ἐλεύθερος νὰ ζῇ,
Στὴν δόξαν τοῦ πολέμου, νὰ τρέξωμεν μαζί.
Βουλγάροι κι' 'Αρβανῖτες, 'Αρμένοι καὶ Ρωμιοί,
'Αράπηδες καὶ Ἄσπροι, μὲ μιὰν κοινὴ ὁρμή,

Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν, νὰ ζώσωμεν σπαθί,
Πῶς εἶμασθ' ἀντρειωμένοι, παντοῦ νὰ ξακουσθῇ.

. . . .

Τοῦ Σάβα καὶ Δουνάβου ἀδέλφια χριστιανοὶ
Μὲ τ' ἄρματα στὸ χέρι καθ' ἕνας ἂς φανῇ[1].

L'idée de confédération ressort encore plus clairement du titre du projet de constitution qui devait être le pacte fondamental des peuples, appelés à devenir indépendants: *Νέα πολιτικὴ διοίκησις τῶν κατοίκων τῆς Ρούμελης, τῆς Μ. 'Ασίας, τῶν Μεσογείων Νήσων καὶ τῆς Βλαχομπογδανίας. Ὑπὲρ τῶν νόμων καὶ τῆς πατρίδος. Ἐλευθερία, ἰσοτιμία, ἀδελφότης*[2], et de l'article 34 de ce projet de constitution : «*Ὅταν ἕνας μόνος κάτοικος τοῦ βασιλείου τούτου ἀδικηθῇ, ἀδικεῖται ὅλον τὸ βασίλειον· καὶ πάλιν ὅταν τὸ βασίλειον ἀδικεῖται ἢ πολεμεῖται, ἀδικεῖται ἢ πολεμεῖται κάθε πολίτης. Διὰ τοῦτο δὲν ἠμπορεῖ ποτὲ κανεὶς νὰ εἰπῇ, ὅτι ἡ τάδε χώρα πολεμεῖται, δὲν μὲ μέλει, διότι ἐγὼ ἡσυχάζω εἰς τὴν ἰδικήν μου· ἀλλ' ἐγὼ πολεμοῦμαι, ὅταν ἡ τάδε χώρα πάσχῃ, ὡς μέρος τοῦ ὅλου ὁποῦ εἶμαι· ὁ Βούλγαρος πρέπει νὰ κινῆται, ὅταν πάσχῃ ὁ Ἕλλην· καὶ τοῦτος πάλιν δι' ἐκεῖνον καὶ ἀμφότεροι διὰ τὸν 'Αλβανὸν καὶ τὸν Βλάχον*[3]».

---

[1] « Au Levant, au Couchant, au Nord, au Midi.
Ayons tous le même cœur pour la Patrie.
Pour que chacun vive libre dans sa foi,
Courons ensemble vers la gloire des armes.
Bulgares, Albanais, Arméniens et Grecs,
Nègres et Blancs, d'un même élan
Ceignons tous l'épée pour la Liberté.
Que notre renommée d'hommes braves se répande à travers le monde.

. . . .

Frères chrétiens de la Save et du Danube
Que chacun de vous se montre les armes à la main.

Dans une autre variante, on trouve « Serbes et Valaques » au lieu de « Nègres et Blancs ». Voir Ap. Dascalakis, *Les Oeuvres de Rhigas Velestinlis*, Paris, 1937, p. 64 et 65. La traduction ci-dessus, de même que celles que nous trouverons plus loin sont faites d'après Dascalakis.

[2] *En voici la traduction :* « Nouveau statut politique des habitants de la Roumélie, de l'Asie Mineure, des Iles Méditerranéennes et de la Moldovalachie. Pour les lois et la patrie. Liberté, égalité, fraternité ».

[3] « Quand un seul habitant de l'Etat est lésé, tout l'Etat est lésé et, de même, quand l'Etat est lésé ou atteint, chaque citoyen est lésé ou atteint. Aussi nul ne peut se dire qu'il reste indifférent lorsqu'une partie de l'Etat souffre, parce que lui-même est tranquille dans le pays où il vit; il doit penser que lui-même souffre quand le pays souffre, car il est une partie de l'ensemble; *le Bulgare doit secourir le Grec qui souffre et celui-ci doit secourir celui-là; et tous les deux doivent secourir l'Albanais et le Valaque* ».

C'est de cette tentative de Rigas, de sa vie et de son activité révolutionnaire et littéraire que traitent les deux volumes publiés récemment en langue française par *Ap. Dascalakis*, historien bien connu, sous le titre: *Ap. Dascalakis*, docteur ès lettres de l'Université de Paris, *Rhigas Velestinlis. La révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique*. Préface de Philippe Sagnac professeur à la Sorbonne, directeur du centre d'études sur la révolution française à l'Université de Paris. Paris, 1937, 231 pages.

Les Oeuvres de Rhigas Velestinlis. Étude bibliographique suivie d'une réédition critique avec traduction française de la brochure révolutionnaire confisquée à Vienne en 1797 par *Ap. Dascalakis*, docteur ès lettres de l'Université de Paris. Paris, 1937, 127 pages.

Dans le premier volume, Dascalakis s'étend largement sur la jeunesse de Rigas, ses études, son séjour dans la maison d'Alexandre Ipsilanti, son arrivée en *Valachie*, son activité et ses relations à cette époque (p. 23—24); puis, il passe aux œuvres littéraires de Rigas et les accompagne chacune de nombreux commentaires critiques (p. 45—60).

Dans le 3-ème chapitre (p. 61—82), l'auteur s'occupe des conspirateurs de Rigas et d'une « Hétairie » sur laquelle les avis sont partagés: les uns soutiennent en effet qu'elle fut fondée à Vienne par Rigas dans le but de réaliser ses visées révolutionnaires; d'autres en contestent même l'existence. Dascalakis en conclut à l'inexistence d'une telle « Hétairie »: «toutes les recherches pour découvrir les traces d'une pareille organisation révolutionnaire, propagée à travers la Grèce avant la « Philiki Hétairia », ont été vaines. S'il est fait, çi et là, allusion à des intelligences personnelles de Rhigas à travers les Balkans, rien ne nous autorise, en anticipant sur les évènements postérieurs, à transformer ces intelligences de conspirateurs, en agissements de société secrète » (p. 80).

Le chapitre IV (p. 83—94) est entièrement consacré à l'hymne de la liberté, *Thourios*, de Rigas; c'est la façon dont il l'a fait connaître à ses amis de Vienne, dont il l'a fait imprimer en cachette et a commencé à le répandre parmi ses amis, etc. C'est à peine si Rigas a réussi à distribuer quelques exemplaires du *Thourios*, car le reste fut confisqué et détruit par la police autrichienne. Toutefois, le petit nombre d'exemplaires conservés par les amis de Rigas suffit pour que sa poésie se répande en manuscrit.

Dascalakis s'occupe ensuite des rapports de Rigas avec Bonaparte, utilisant pour cela les documents des archives du Ministère des Affaires Etrangères de Paris, (p. 105—118).

La manière dont Rigas et ses camarades furent arrêtés, dont furent conduites les enquêtes, leur extradition aux mains des Turcs de même que leur mort tragique, tout est traité d'une manière très détaillée (p. 131—190).

Le volume se termine par une riche bibliographie et un index alphabétique. Il est vrai que Dascalakis s'est aussi servi de la bibliographie roumaine, mais dans une mesure très réduite.

Le deuxième volume, comme le titre l'indique, nous donne en cinq chapitres la bibliographie des œuvres de Rigas Velestinlis.

Le chapitre I (p. 9—15), parle des traductions que Rigas a faites de langues étrangères: *Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν* (L'Ecole des amants délicats), Vienne 1790, *Φυσικῆς ἀπάνθισμα* (Eléments de physique), Vienne 1790, *Ὁ Ἠθικὸς τρίπους* (Le Trépied moral), Vienne 1797; ce dernier comprend trois traductions: un drame de Métastase et deux récits dont l'un est traduit de Marmontel et l'autre de Gessner. Parmi les traductions de Rigas il faut encore ajouter le volume IV du *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce: Νέος Ἀνάχαρσις τόμος τέταρτος*, Vienne 1797, traduit en collaboration avec Georges Vendotis.

Dans le chapitre II sont décrites les cartes de Rigas: *Χάρτα τῆς Ἑλλάδος* (Carte de la Grèce), Vienne 1797, *Γενικὴ χάρτα τῆς Μολδαβίας* (Carte générale de la Moldavie), Vienne 1797, *Νέα χάρτα τῆς Βλαχίας* (Nouvelle carte de la Valachie), Vienne 1797, de même que le Portrait d'Alexandre le Grand, toutes accompagnées d'observations critiques.

Plus loin, (p. 22—25) l'auteur s'occupe de la brochure de Rigas qui fut imprimée clandestinement à Vienne en 1797; le titre de cette brochure nous est inconnu, car tous les exemplaires imprimés furent confisqués et détruits. D'après Dascalakis, cette brochure contenait trois œuvres révolutionnaires: *La proclamation de la Révolution, la Constitution* et *le Thourios* (p. 24).

Beaucoup ont attribué à Rigas, outre les œuvres citées ci-dessus, un nombre encore considérable d'œuvres; Dascalakis n'en admet qu'une partie comme probablement authentiques. Ce sont: *Le Maréchal Khevenhüller* qui, d'après certains, aurait paru sous le titre de *Ἐγκόλπιον* (Manuel), *le Catéchisme républicain*, etc.

Aux pages 61—125 nous trouvons une édition critique de l'hymne patriotique de Rigas *Thourios* et la reproduction de la *Proclamation révolutionnaire* et du *Statut politique*.

Les livres d'Ap. Dascalakis sont intéressants à de nombreux points de vue; de plus, par leur riche documentation, ils nous permettent de suivre pas à pas la vie dramatique de Rigas, ses aspirations, ses publications révolutionnaires, son arrestation et celle de ses camarades et leur fin tragique.

Malgré la peine que Dascalakis s'est donnée d'éclaircir la question de Rigas, il en reste encore bien des problèmes obscures; les uns seront élucidés plus tard — lorsque les documents celés dans des bibliothéques et des archives seront mis au jour — mais d'autres ne seront, peut-être, jamais résolus, comme il arrive, d'ailleurs, dans toute conspiration.

A l'occasion de l'apparition des livres de Dascalakis, nous nous permettons de faire quelques observations, en insistant surtout sur la bibliographie de Rigas que nous essayons de compléter.

Dans *Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν* (Vienne 1790) nous trouvons de nombreuses poésies insérées de même dans le livre: *Ἔρωτος ἀποτελέσματα*, publié sans signature à Vienne en 1792, donc deux ans après l'apparition de l'œuvre de Rigas. Le bibliographe *Papadopoulos-Vretos*, dans *Νεοελληνικὴ φιλολογία*, vol. 2 p. 331, attribue cette œuvre à Rigas; mais Dascalakis conteste la paternité de Rigas (*Les Oeuvres de Rhigas*, p. 10), sans pouvoir toutefois identifier l'auteur anonyme. Nous sommes en tous cas certains que l'œuvre: *Ἔρωτος ἀποτελέσματα* a été composée par *Athanase Psalidas*, comme l'a prouvé *Ariane Camariano*, en se basant sur trois témoignages contemporains: celle du docteur *Holland*, de *W. M. Leake* et de *Franz Sartori*. De même dans la revue *Ἑρμῆς ὁ Λόγιος*, Vienne 1820, p. 386, la paternité de Psalidas est confirmée [1]. Quant aux poésies communes à l'œuvre de Rigas et à celle de Psalidas, Dascalakis dit dans *Les Oeuvres de Rhigas* (p. 10) que l'auteur de l'œuvre *Ἔρωτος ἀποτελέσματα* les a prises du livre de Rigas, tandis que dans *Rhigas Velestinlis* (p. 46) il soutient ceci: « rien ne prouve que Rhigas y eut inséré des poèmes circulant déjà à Constantinople et qui, par conséquent, n'étaient pas siens ». Je crois que l'opinion d'Ariane Camariano est plus probable; celle-ci pense en effet « que Rigas et

[1] Voir Ariane Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești*, Bucarest, 1935, p. 9, note 3, dans les publications de l'Institut d'histoire littéraire et de folklore, dirigé par D. Caracostea.

Psalidas ont eu tous deux sous les yeux une source commune, à savoir les anthologies manuscrites qui circulaient de salon en salon, de bouche en bouche et de ville en ville »; cette opinion se base sur le fait que certains de ces poésies communes aux deux écrivains se trouvent aussi dans un choix de poésies: *Διάφορα ἠθικὰ καὶ ἀστεῖα στιχουργήματα* (Vienne 1818) de *Zisi Dautis* — qui affirme dans sa préface qu'il les a trouvées dans les « mečmua » de ses amis (« mečmua » signifie en turc: « anthologie ») — et dans *Νέος Ἐρωτόκριτος* (Vienne 1818) de *Denys Photinos*.

L'œuvre de Rigas *Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν* a été deux fois traduite en roumain. La première fois, ce fut entre 1812 et 1815, par *Georges Peşacov*[1] qui offrit sa traduction à l'éditeur Zaharia Carcalechi pour qu'il l'éditât. D'après ce que j'en sais, la traduction de Peşacov ne vit pas le jour et son manuscrit ne nous est même pas parvenu. L'œuvre de Rigas a été traduite pour la deuxième fois par *Jean Beldiman* en 1818. La traduction de Beldiman n'a pas été publiée non plus, mais elle a été conservée à l'état de manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.[2]

L'œuvre de Rigas: *Φυσικῆς ἀπάνθισμα* (Eléments de physique), est dédiée *πρὸς τὸν εὐγενέστατον Λάνγγενφελδ Βαρῶνον τοῦ Ῥωμανικοῦ Ἰμπερίου καὶ μέγαν Σερδάρην κύριον Χριστόδουλον Κιρλιάνον*. Dans ses commentaires critiques *(Rhigas Velestinlis* p. 48) Dascalakis appelle Christodoulos Kirlianos « baron autrichien philhellène Langenfeld ». Mais je crois que ce baron de Langenfeld n'était pas autrichien mais grec, qu'il a vécu quelques années dans les Principautés Roumaines, où il a reçu le titre de « Serdar », pour aller ensuite à Vienne. Son nom même de Christodoulos et le fait qu'il a écrit une « épigramme » pour le livre *d'Ambrosie Pamperis*[3] en langue grecque ancienne, et dans lequel est glorifiée la Grèce, plaide en faveur de son origine grecque. Le baron de Langenfeld, qui ignorait les langues étrangères, engagea Rigas (celui-ci étant polyglotte) comme agent, avec un salaire de 120 piastres par mois. Mais, un an après cette date,

---

[1] Al. Ciorănescu, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peşacov* dans *Revista istorică* 20 (1934) p. 368—381, surtout p. 374—5.

[2] Jean Bianu, *Catalogul manuscriptelor româneşti*, Bucarest, 1907, vol. I, p. 284—285, no. 126.

[3] *Ποίημα καρκινικὸν Ἀμβροσίου ἱερομονάχου τοῦ Παμπέρεως*. Vienne, 1802, p. VII.

Rigas intente au baron de Langenfeld un procès pour non-paiement de salaire, pendant huit mois [1].

J'ai déjà dit plus haut que l'œuvre *Ὁ Ἠθικὸς τρίπους* comprend trois traductions. La première est le drame *L'Olympiade* de *Métastase*, la seconde *La Bergère des Alpes* de *Marmontel* et la troisième *Le Premier Matelot* de *Gessner*. Le nom du traducteur n'est mentionné que dans la troisième traduction c'est: *Antoine Koronios*, l'un des intimes de Rigas et des principaux conspirateurs. Comme les deux autres traductions ne portent pas le nom du traducteur dans le titre, certains les attribuent à Rigas qui signe la dédicace du volume, mais d'autres les attribuent à ses collaborateurs. Dans ses commentaires critiques relatifs à ces traductions, Dascalakis admet tantôt la première opinion, tantôt la seconde. Dans *Rhigas Velestinlis*, il affirme que: « rien ne nous autorise à attribuer avec certitude ces traductions à d'autres personnes », mais dans « *Les Oeuvres de Rhigas* » (p. 13) il arrive à cette conclusion que: « Rhigas ne fut que l'éditeur, au plus le correcteur de ce livre ». Je crois que Dascalakis est arrivé à cette conclusion sous l'influence de l'affirmation du Prof. K. Amantos, à savoir que *La Bergère des Alpes* n'est pas de Rigas, parce que les vers de ce récit ne ressemblent pas à ceux de l'*Ecole des amants délicats* de Rigas [2]. Mais, après ce que nous venons de montrer plus haut, que les vers de *l'Ecole dès amants délicats* ne sont pas de Rigas, je crois que l'argument du Prof. Amantos est insoutenable. Au contraire, il faut accorder plus de foi aux affirmations d'Antoine Koronios qui a avoué aux autorités autrichiennes que « *Gessners ersten Schiffer* in das Griechische übersetzet und durch Riga drucken liess, welches auch mit des Riga Übersetzungen unter dem Titel: *Moralischer Dreifuss* erschienen ist, welches doch Riga geständiger Massen zur Aufklärung der griechischen Nazion herausgab »[3].

Par conséquent, si le drame *L'Olympiade* de Métastase et *La Bergère des Alpes* de Marmontel n'avaient pas été traduits par Rigas, comment Koronios aurait-il osé les attribuer à Rigas, en face des autorités autrichiennes, et aggraver ainsi la situation de son ami? Je crois que l'auteur des deux traductions en vers n'est

---

[1] N. Iorga, *O hartă a Ţerii-Româneşti din c. 1780 şi un geograf dobrogean* dans les Annales de l'Acad. Roum., sect. hist. sér. II, tom. 36 (1914) p. 929.

[2] K. Amantos, *'Ανέκδοτα ἔγγραφα περὶ Ῥήγα Βελεστινλῆ*, Athènes, 1930, p. *κά*.

[3] E. Legrand-S. Lambros, *'Ανέκδοτα ἔγγραφα περὶ Ῥήγα Βελεστινλῆ*, Athènes, 1891, p. 98 et 100.

autre que Rigas qui connaissait aussi bien l'italien que le français, comme nous le verrons plus loin (p. 223).

En fait de réimpressions, Dascalakis cite 1) *Ὁ Ἠθικὸς τρίπους*, Ofen 1815, qui comprend les trois œuvres susmentionnées et 2) *La Bergère des Alpes*, Pest 1811, qui a sa traduction grecque avec le texte français en regard. Comme le titre de ce récit, reproduit par Dascalakis, présente quelques inadvertances (tout d'abord la date de l'impression est 1821, au lieu de 1811) nous le reproduisons plus bas: «*La Bergère des Alpes, tirée des contes moraux de Monsieur Marmontel de l'Académie françoise et traduite en vers en grec actuel. Dédié aux amateurs de la littérature grecque moderne. Pesth, chez Mathias Trattner, imprimeur privilégié, MDCCCXI*».

Mais Dascalakis ne connaît pas une édition du drame de Métastase, parue à Moscou en 1820, édition restée inconnue jusqu'à nos jours. Son titre est: «*Τὰ Ὀλύμπια. Δρᾶμα τοῦ Ἀββᾶ Μεταστασίου. Ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ μεταφρασθὲν εἰς τὴν ἡμετέραν διάλεκτον. Μόσκβᾳ. Ἐν τῷ τυπογραφίῳ Αὐγούστου Σεμένου* 1820», 8⁰ de 111 pages (voir le fac-similé). Dans cette édition, on ne trouve que le drame de Métastase, sans les œuvres de Marmontel et de Gessner.

En ce qui concerne la traduction du célèbre livre de Barthélémy *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*, Dascalakis, après avoir reproduit le titre du volume IV qui a été traduit, comme l'on sait par Rigas en collaboration avec Georges Vendotis, fait cette affirmation dans *Les Oeuvres de Rhigas* (p. 14—15): «d'après les documents de Vienne, Rhigas avait également publié la traduction (peut-être avec commentaires) des 1-er, 2-ème et 3-ème volumes du *Jeune Anacharsis*, aidé, en ce qui concerne la traduction du 3-ème volume, par Const. Sakellarios. Mais de ces trois premiers volumes, aucun exemplaire n'a échappé à la confiscation. Il avait aussi commencé la traduction du 7-ème volume en collaboration avec Dém. Nicolidis, à qui, en outre, incombait la surveillance générale des corrections typographiques. Mais il paraît que, faute de temps, ce dernier volume n'a pas été imprimé. D'après l'aveu de Poulioș les 1-er et 2-ème volumes auraient été imprimés dans ses ateliers; le 3-ème fut probablement tiré chez Picheler qui édita aussi le 4-ème, le seul qui soit parvenu jusqu'à nous». De plus, dans son introduction (*ibid.*, p. 5), il ajoute: «parmi les livres publiés sous son nom, les uns, comme les trois premiers volumes de la traduction du

ΤΑ ΟΛΥΜΠΙΑ.

ΔΡΑΜΑ

τοῦ

ΑΒΒΑ ΜΕΤΑΣΤΑΣΙΟΥ.

ἐκ τοῦ

Ἰταλικοῦ Μεταφρασθὲν,

εἰς τὴν

ΗΜΕΤΕΡΑΝ ΔΙΑΛΕΚΤΟΝ.



ΜΟΣΚΒΑ,

Ἐν τῷ Τυπογραφίῳ Ἀυγέστε Σεμένε.

1820.

Jeune Anacharsis sont complètement perdus ». Il répète la même chose dans *Rhigas Velestinlis* (p. 51).

De ce qui précède, il résulte que: 1) Dascalakis admet que Rigas a traduit et publié non seulement le vol.IV de *l'Anacharsis* mais aussi les trois premiers volumes (le troisième en collaboration avec Sakellarios) et qu'il a également commencé à traduire le 7-ème volume (en collaboration avec Nicolidis), volume qui n'a pas paru; 2) Dascalakissoutient que, des quatre premiers volumes traduits et imprimés de l'*Anacharsis*, il ne nous est parvenu que le quatrième.

En ce qui concerne le premier point, nous n'admettons pas l'affirmation de Dascalakis qui prétend que Rigas a traduit et imprimé, outre le volume IV, les trois premiers volumes de l'Anacharsis; nous prouverons d'ailleurs plus loin ce que nous avançons. Quant au second point, nous pouvons affirmer qu'en dehors du volume IV, il nous est encore parvenu le 1-er volume, malgré sa confiscation par la police autrichienne. Le titre de ce volume est, d'après l'exemplaire que j'ai sous les yeux: « *Περιήγησις τοῦ Νέου Ἀναχάρσιδος εἰς τὴν Ἑλλάδα περὶ τὸ μέσον τοῦ τετάρτου αἰῶνος πρὸ Χριστοῦ. Συντεθεῖσα ἐν τῇ γαλλικῇ διαλέκτῳ παρὰ τοῦ κυρίου Βαρθολομαίου, καὶ μεταφρασθεῖσα παρὰ Γεωργίου Κωνσταντίνου Σακελλαρίου τοῦ ἐκ Κοζάνης, τύποις δὲ ἐκδοθεῖσα δαπάνῃ φιλελλήνων. Τόμος πρῶτος. Ἐν Βιέννῃ 1797 παρὰ Μαρκ. Πούλιου* ». En 8^0, 14 pages non numérotées + 380 pages. Sur les pages non numérotées, on trouve: p. 1: le titre, p. 3—6: *Εἴδησις τοῦ συγγραφέως*, p. 7—14: *Τοῖς φιλέλλησιν ἀναγνώσταις*, signé: *ὁ μεταφραστὴς Γεώργιος Κωνσταντίνου Σακελλαρίου.*

Du titre mentionné ci-dessus, nous voyons 1) que la traduction du vol. I est de Georges Constantin Sakellarios et non de Rigas, comme l'affirme Dascalakis; 2) que ce volume a été imprimé à la typographie Markides Poulios, ainsi que l'a déclaré Georges Poulios au cours du procès. Quant aux volumes II et III, ils ont été traduits en effet, non pas par Rigas, mais toujours par Georges Sakellarios qui le dit d'ailleurs dans sa préface (p. 13): « *ἀλλ' ἀφ' οὗ ἐτελείωσα τὴν μετάφρασιν τῶν τριῶν πρώτων τόμων, καὶ ἤθελα νὰ ἀρχίσω τὸν τέταρτον, μία σφαλερὰ εἴδησις, ὅτι μετεφράσθη παρ' ἄλλου καὶ ἤδη ἐκδίδεται, ἔγινεν αἴτιον νὰ παύσω ἀπὸ τὸ ἔργον μου, ὅταν εἶχον τὴν εὐκαιρίαν· ἀνέκφραστος ὅμως ἐστάθη ἡ λύπη μου, ὅταν ἐβεβαιώθην τὸ ἐπισφαλὲς τῆς πρώτης εἰδήσεως, μάλιστα εἰς ἕνα καιρὸν, καθ' ὃν ἡ πολυμέριμνος σπουδὴ τῶν, περὶ ἃ ἀσχολοῦμαι, ἰατρικῶν μαθημάτων, δὲν μὲ ἐσυγχωροῦσε νὰ βάλλω εἰς πράξιν τὸν πόθον μου· ἐν τούτοις*

ἄλλοι φιλογενεῖς τῶν Ἑλλήνων ἀπόγονοι δαήμονες τῆς γαλλικῆς διαλέκτου, μὴν ἠμποροῦντες νὰ βλέπωσιν ἀνευχαρίστητον τὸν πόθον τῶν ὁμογενῶν, καὶ τὸ γένος μας ὑστερημένον ἑνὸς τοιούτου συγγράμματος, ἐξηκολούθησαν τὴν μετάφρασιν τῶν ἐπιλοίπων ἓξ τόμων, καὶ οὕτως ἔλαβεν ἀρχὴν ἡ εἰς τύπον ἔκδοσίς του».

Or, il n'y a pas que G. Sakellarios qui affirme avoir traduit les trois premiers volumes de l'*Anacharsis;* nous avons encore d'autres témoignages contemporains. *Rigas lui-même* a déclaré devant les autorités autrichiennes: « dass er auch den 4ten Band des Anacharsis (denn an dem 1, 2 und 3 Theile hätte bereits der hier befindliche Grieche und Medic. Studiosus, Namens Sacellarius gearbeitet) aus dem Französischen in das Griechische übersetzet »[1].

De plus, *Georges Zaviras*, contemporain de Rigas et « bon ami » de Georges Sakellarios, dit que Sakellarios a traduit *« τοὺς τρεῖς τόμους τῆς περιηγήσεως τοῦ Νέου Ἀναχάρσιδος εἰς τὴν Ἑλλάδα, συντεθεῖσα ἐν τῇ γαλλικῇ διαλέκτῳ παρὰ τοῦ Βαρθολομαίου καὶ μεταφρασθεῖσα εἰς τὴν ἁπλῆν ἡμῶν διάλεκτον· καὶ ὁ μὲν πρῶτος αὐτῶν τόμος ἐξεδόθη εἰς φῶς ἐν Βιέννῃ τῷ ἔτει 1797, παρὰ Μαρκίδες Πούλιου· εἰς 8ον, οἱ δὲ λοιποὶ δύο ἔμειναν ἀνέκδοτοι· ὁ δὲ δ' ὅστις ἐξεδόθη αὐτόθι μετεφράσθη παρὰ Γεωργίου τοῦ Βεντότη καὶ Ῥήγα Βελεστινλῆ τοῦ Θετταλοῦ».*[2]

D'autre part, Chrisoverghis Kuropallatis, qui a traduit et imprimé à Vienne en 1819—1820 tous les volumes du *Jeune Anacharsis* dit dans sa préface du premier volume (p. 18): *« πρῶτος τοίνυν ἐπεχείρησε τὴν τούτου μετάφρασιν ὁ ἐκ Κοζάνης φιλομαθής, φιλογενὴς καὶ φιλόπονος κ. Γεώργιος Σακελλάριος, κατὰ τὸ 1797 ἔτος, ἐκδίδων τύποις μόνον τὴν εἰσαγωγὴν ἄνευ γεωγραφικῶν πινάκων Εἶτα δὲ ὁ Θετταλὸς Ῥήγας, τὸν Δ' τόμον, τοῦ ὁποίου μέρος μὲν μετέφρασεν ὁ κ. Γεώργιος Βεντότης, μέρος δὲ ὁ διαληφθεὶς Ῥήγας. Περίπου δὲ τὸ 1807 ἔτος ἐξεδόθη προκήρυξις ὅτι μεταγλωττίζεται παρά τινος ἑταιρείας, ἴσως ὅμως τὰ περιστατικὰ τοῦ τότε καιροῦ δὲν ἐσυγχώρησαν εἰς αὐτὴν νὰ ἐκπληρώσῃ τὴν ἀγγελθεῖσαν ὑπόσχεσιν. Μετὰ ταῦτα ἔγραψαν, καὶ διὰ ζώσης φωνῆς εἶπον ὅτι πολλαχοῦ εἶναι μεταγλωττισμένον τὸ σύγγραμμα, ἀλλὰ ποῖος ἠξεύρει διὰ ποῖα αἴτια δὲν εἶδε μέχρι τοῦδε τὸ φῶς».*

---

[1] E. Legrand — S. Lambros, *Ἀνέκδοτα ἔγγραφα περὶ Ῥήγα Βελεστινλῆ*, Athènes, 1891, p. 60.

[2] Georges Zaviras, *Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον*, Athènes 1892, p. 242—244.

Ainsi, d'après les témoignages qui précèdent, nous sommes certains que Rigas n'a traduit de l'*Anacharsis* que le volume IV en collaboration avec Vendotis et que les volumes I, II, III ont été traduits par Georges Sakellarios. De ces quatre volumes, il n'y a que les volumes I et IV qui aient été imprimés; le volume II se trouvait encore sous presse au moment de l'arrestation de Rigas et de ses compagnons, ainsi que l'a déclaré Georges Poulios, propriétaire de la typographie où on l'imprimait, au cours de l'instruction du procès: «in Bezug auf das Werk Anacharsis gestand er bloss soviel ein, dass er den ersten Teil desselben zum Druck befördert habe und der zweite gerade jetzt in der Arbeit sei»[1]; il a certainement été confisqué avant de paraître. Quant au volume III, je crois qu'il n'a même pas été donné à l'imprimerie, une fois qu'on a eu découvert le mouvement de Rigas et que les volumes parus eurent été confisqués.

Passons maintenant aux cartes de Rigas: *Χάρτα τῆς Ἑλλάδος*, *Γενικὴ χάρτα τῆς Μολδαβίας* et *Νέα χάρτα τῆς Βλαχίας*.

En ce qui concerne la *Carte de la Grèce*, il est à remarquer qu'il a échappé à Dascalakis (comme d'ailleurs aux autres historiens grecs qui se sont occupés de Rigas) ce que dit l'historiographe *Johann Christian von Engel* sur la *Carte de la Grèce* et sur Rigas en général dans son œuvre: *Geschichte des Ungrischen Reichs und seiner Nebenländer*, parue en quatre volumes (Halle 1798—1804), (dans laquelle il s'étend sur les Hongrois, Dalmates, Croates, Slovènes, Serbes, Valaques, Moldaves, etc.). Les détails que nous donne Engel sur Rigas sont de toute importance, parce qu'ils proviennent d'un historien contemporain digne de confiance qui de plus, a eu, comme il nous le dit, le plaisir de connaître personnellement Rigas; il nous le présente comme possédant des connaissances philologiques et politiques, ainsi que des langues étrangères comme le français et l'italien. Voici d'ailleurs les propres termes d'Engel: «welches Vergnügen gewährte mir nicht die Bekanntschaft eines jetzt in Wien befindlichen Thessaliers, aus der Gegend des alten Servitza, Namens *Ρηγα*, welches man Neu-Griechisch *Riga* ausspricht. Dieser Mann hat mit philologischen und politischen Kenntnissen, ausser der inländischen auch

---

[1] K. Amantos, *Ἀνέκδοτα ἔγγραφα περὶ Ῥήγα Βελεστινλῆ*, Athènes, 1930, p. 20.

mit Französischer und Italiänischer Sprachkunde ausgerüstet, 6 Jahre lang die Türkischen Provinzen bereist, und den Entschluss gefasst, uns hievon bessere *Charten*, als die bisherigen (z. E. Choiseulschen), samt einer statistischen und philologischen *Geographie* der durchreisten Länder zu liefern. Von den 24 Charten, zu welchen das Ganze anwachsen soll, und welche durch die Meisterhand des hiesigen Kupferstechers Müller in grossem Format auf herrlichern Papiere, doch durchaus neugriechisch, mit den alten und neuen Namen der Städte gestochen werden, sind schon 4 fertig, und bei den Brüdern Pulio, Buchdruckern zu Wien, pr. 2 Fl. das Stück zu bekommen. Die erste Charte enthält den Grundriss und die umliegende Gegend von Constantinopel, samt einer perspektivischen vortrefflichen Ansicht dieser Stadt; die nächsten andern Charten greifen weiter in das ehemalige Griechenland ein, und werden den Politikern und Philologen gleich willkommen sein. Jeder leere Raum ist zu Münzen und andern antiquarischen Abbildungen benutzt. Zu seiner Zeit folgt dann auch in der Reihe eine Charte und gute Beschreibung der Bulgarey, und der jetzt von Ungern abgerissenen Illyrischen Länder, die wir aus dem Neu-Griechischen übersetzt vielleicht unsern Lesern zu seiner Zeit mittheilen werden. Bis jetzt ist die Valkische Charte von Romanien und Bulgarien meines Wissens die einzige besondere Charte, die wir davon besitzen». [1]

Les affirmations d'Engel viennent d'une part confirmer le fondement de certaines suppositions émises jusqu'à présent et, d'autre part, elles nous donnent de nouveaux éléments concernant Rigas. 1) Nous voyons ainsi que Rigas connaissait le français aussi bien que l'italien (et si, par « inländische Sprachkunde », Engel entend la langue allemande parlée en Autriche, où il a fait connaissance avec Rigas, nous avons alors le témoignage que Rigas possédait aussi l'Allemand, ce qui était d'ailleurs à prévoir); 2) Pour composer la *Carte de la Grèce* Rigas a parcouru, pendant six ans, diverses régions qui étaient sous la domination turque; 3) Rigas préparait sans doute d'autres cartes, à part celle de la Grèce et les deux cartes de la Moldavie et de la Valachie,

---

[1] Voir Iohann Christian von Engel, *Geschichte des alten Panoniens und der Bulgarey* dans Iohann Christian von Engel *Geschichte des Ungrischen Reichs und seiner Nebenländer*, Halle, bei Johann Gebauer, 1797, Erster Theil p. 473—474.

car je crois que c'est ainsi qu'il faut interpréter ces mots d'Engel: « von den 24 Charten, zu welchen das Ganze anwachsen soll ». Parmi les 24 cartes qu'il se proposait de faire, Rigas avait dit à Engel qu'il ferait paraître aussi une carte détaillée de la Bulgarie et des Pays Illyriques que lui (Engel) promettait de traduire du grec et de publier après son apparition. Cette carte de la Bulgarie est certainement la 11-ème feuille de la *Carte de la Grèce*. Mais Engel a-t-il tenu la promesse qu'il avait faite? 4) Rigas n'a pas fait paraître en une seule fois les douze feuilles qui composaient la Carte de la Grèce; à mesure qu'il en paraissait une, il la mettait en vente et c'est pourquoi Engel a pu parler des quatre premières feuilles de cette carte.

De la Carte de la Grèce et des autres œuvres de Rigas, c'est à peine s'il nous est parvenu quelques exemplaires; la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest en possède un complet, en douze feuilles [1], de même que quelques feuilles séparées. De la première feuille, avec le plan de Constantinople, l'Académie Roumaine possède trois exemplaires dont l'un *en couleurs* (DXXXVIII 56). Dascalakis ne mentionne aucun exemplaire de ce genre; toutefois nous savons qu'il a existé des exemplaires en couleurs parce que, dans les caisses de Rigas, confisquées à Trieste, se trouvaient, à côté d'un grand nombre de livres, « No. 204 Mappe scure e altre N. 76 Mappe illuminate, tutte della Valachia, Moldavia, Romedia (!) ed Arcipelago stampate in Vienna da Franco Müller in foglio reale », [2] c'est-à-dire 204 cartes simples en noir (« scure ») et 76 en couleurs (« illuminate »).

Je dois ajouter, ce que ne dit pas Dascalakis, que la première feuille de la Carte de la Grèce de Rigas, avec Constantinopole et ses environs, a été réimprimée à Bucarest par Th. A. Paschides sous ce titre: « *'Επιπεδογραφία τῆς Κωνσταντινουπόλεως τοῦ κόλπου της, τοῦ καταστένου αὐτῆς, τῆς ἀπὸ τὸ Σταυροδρόμι θέας της τῶν περὶ αὐτὴν καὶ τοῦ Σαραγίου μὲ τὰς παλαιὰς καὶ νέας ὀνομασίας παρὰ τοῦ 'Ρήγα Βελεστινλῆ Θετταλοῦ 1796*. Au bas de la feuille se trouve le nom du graveur, de l'éditeur et de ceux qui ont contribué à son édition en donnant les fonds: « *Χαράκτης Κάρολος Ἴσχερ. Θ. Α. Πασχίδης ἐκτυπωτής. 'Ο εὐπατρίδης Δημήτριος 'Αναστασιάδης*

---

[1] Voir la description de cet exemplaire dans N. Iorga, *O hartă a Ţerii-Româneşti etc.* p. 923—930.

[2] K. Amantos, *'Ανέκδοτα ἔγγραφα περὶ 'Ρήγα Βελεστινλῆ*, Athènes, 1930, p. 144.

Βυζάντιος χορηγήσας διὰ τὸ ἀνατετυπωμένον Βυζάντιον τοῦ Ῥήγα Φερραίου οἵ τε εὐπατρίδαι Τήνιοι: Ν. Κολλάρος, Εὐ. Φαλιέρος, Ν. Πλατὺς καὶ ὁ Καναλιώτης Ν. Μωραϊτίνης πολλοί τε ἕτεροι γενναιόδωροι Ἕλληνες συνδραμόντες ἐξέδοντο. Ἐν Βουκουρεστίοις τῆς Δακίας ͵αωπε' σωτήριον ἔτος 1885». Toujours au bas de la feuille, on trouve, après quelques vers: *« Τὸν τοῦ Φερραίου χάρτην, κεκοσμημένον ἀγλαομόρφως προσφέρει τῷ ΙΓ' Κωνσταντίνῳ (Ἑλλάδος Ἀνακτόπαιδι) ἐπ' ἐλπίσι χρησταῖς τὸ πολυπῆμον Πανελλήνιον, ὦ Ἄνα Παμμεδέων φύλαττε αὐτὴν, ἕως οὗ ἔλθῃ ᾧ ἀπόκειται »*.

La réimpression de Paschides a paru elle aussi en deux sortes d'exemplaires: les uns simples et les autres dorés en certains points. La Bibliothèque de l'Académie Roumaine possède de ces exemplaires; l'exemplaire doré est celui-là même que Paschides a offert au Prince Demètre Ghica.

En ce qui concerne la *Carte de la Moldavie* de Rigas qui, d'après ce que nous savons, a paru elle aussi à Vienne, nous devons relever le fait que l'historiographe Johann Christian von Engel en a eu connaissance et que même il en a reproduit le titre en original et en traduction allemande (dans le volume IV de son œuvre déja mentionnée); il accompagne cette reproduction d'une brève description et des renseignements suivants qui ont leur importance: « unter diesen Nachrichten verdient auch einen Platz die Anzeige einer *Generalkarte der Moldau*, welche zu Wien bei Markides Pullio 1797 erschienen . . . . da die Pullivische Buchdruckerei in Wien eingegangen, und Riga selbst dem türkischen Hofe mit mehreren andern als Statsgefangener ausgeliefert worden ist: so ist diese Karte nunmehr eine wahre literarische Seltenheit [1]. »

D'après les informations que nous donne Engel, nous apprenons donc que la *Carte de la Moldavie* a été imprimée à la typographie de Poulios, fait qui jusqu'à présent n'avait été relevé de personne.

De cette « wahre literarische Seltenheit », la Bibliothèque de l'Académie Roumaine possède un exemplaire [2].

---

[1] Iohann Christian von Engel, *Geschichte der Moldau und Walachei* dans *Geschichte des Ungrischen Reichs und seinen Nebenländer*, Halle, bei Iohann Iacob Gebauer, 1804, Vierten Theils. 1 Abth. p. 69.

[2] Voir la reproduction de cette carte (en six morceaux) dans N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*. Bucarest, 1903, à la fin du vol. II.

En 1925, la *Carte de la Moldavie* de Rigas a été traduite en roumain et imprimée dans la capitale moldave sous ce titre: *«Γενικὴ χάρτα τῆς Μολδοβίας καὶ μέρους τῶν γειτνιαζουσῶν αττῇ* (sic !) *ἐπαρχιῶν παρὰ τοῦ Ῥήγα Βελεστινλῇ Θετταλοῦ ἐκδοθεῖσα χάριν τῶν Ἑλλήνων καὶ Φιλελλήνων 1797»*. Ce titre se trouve écrit en bas, dans l'angle de droite; en haut, dans l'angle de droite, il y a ce titre, en roumain, imprimé sur un morceau de papier collé sur la carte, au-dessus d'un autre titre, directement imprimé sur la carte: *«Harta generală a Moldovei şi a unei părţi a provinciilor vecine cu ea de Rhigas Velestinli Thessalianu editată pentru uzul Hellenilor şi Philhellenilor 1797»*. En bas de la feuille on lit: *«Autografiat de Al. Roşculescu, Iaşi, 1925. Editura Prefecturii jud Iaşi 1925.* (Carte générale de la Moldavie et d'une partie des provinces qui lui sont voisines par Rigas Velestinlis de Thessalie, éditée pour l'usage des Hellènes et des Philhellènes, 1797. Autographié par Al. Roşculescu, Jassy, 1925. Edition de la Préfecture du département de Jassy, 1925).

Dans la traduction roumaine, la Carte de la Moldavie est de dimensions réduites (0,43 sur 0,29) c'est environ la moitié de la carte de Rigas; de plus, elle est très simplifiée.

De la *Νέα χάρτα τῆς Βλαχίας* (1797) de Rigas, on ne connaissait aucun exemplaire; c'est tout récemment que le Prof. K. Amantos en a découvert un, à la Bibliothèque de Chio [1], exemplaire que Marc Beza a fait connaître aux historiens roumains dans une communication qu'il fit à l'Académie Roumaine [2].

Mais personne n'a relevé une nouvelle édition de cette Carte de la Valachie, pubiée en 1804 sous ce titre: *« Νέα χάρτα τῆς Βλαχίας. 1804. Ἐχαράχθη παρὰ τοῦ κ.Σχίνδελμαϋερ ἐν Βιέννῃ »*. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (D V 45) et la partie écrite seule mesure 0,81 sur 0,57. Dans l'angle gauche du haut de la Carte, on y trouve le titre entouré de cette couronne de fruits et de feuilles qui entoure aussi le titre de l'édition de 1797. Dans l'angle droit d'en haut, là où se trouve, dans l'édition de 1797, le portrait d'Alexandre Ipsilanti, il y a, dans l'édition de 1804, la suite de la Moldavie

[1] K. Amantos, *Ῥήγας Βελεστινλῆς* dans la revue *Ἑλληνικὰ* 5 (1932) p. 53, où se trouve reproduite la Carte.

[2] Marc Beza, *Biblioteci mânăstireşti în Siria, Atena şi insula Hios*, dans les Mémoires de l'Académie Roumaine, sect. litt. ser. III, tome 3 (1936), p. 19—20 et en extrait.

jusqu'aux rives du Siret. Dans l'angle droit du bas de la carte se trouvent les mêmes explications géographiques que nous rencontrons dans l'édition de 1797. Dans la partie inférieure, entre les villes de Nicopole et Silistra, quelques villages ont été ajoutés, du côté de la Bulgarie, villages qui n'étaient pas mentionnés dans l'édition de 1797. Les limites de la Valachie sont marquées en couleurs, de même que les limites des départements. J'ignore si ces limites sont aussi en couleur dans l'édition de 1797, car je n'ai sous les yeux que la photographie de l'exemplaire de Chio.

Alors que la Carte de 1797 avait été gravée par Müller, celle de 1804 est gravée par Schindelmayer, qui, quatre ans auparavant, avait gravé l'Atlas de Georges Golesco et, en 1803, le portrait de Lambru Fotiadi, de la Métrique de Zenovie Pop [1].

De la description de la Carte de 1804 et de sa comparaison avec celle de 1797, il resort qu'il s'agit d'une reproduction fidèle de la Carte de Rigas, avec certaines petites différences et des adjonctions.

En dehors des cartes citées ci-dessus, Rigas a également publie, en 1797, un portrait d'Alexandre le Grand d'après une agate rouge du « Cabinet Impérial » de Vienne, reproduite, en haut, à gauche de la gravure, en dimension naturelle. Sur le côté droit de l'agate, se trouve la légende ci-dessous écrite en grec avec le texte français en regard. Nous donnons ici le texte français de Rigas: « Cette gravure represente le buste d'Alexandre, et ceux de ses 4 généraux, d'après une agathe rouge Orientalle, qui se trouve dans le cabinet Imperial à Vienne. les quatres tablaux au portour, representent le 1: er son entrée triompfale dans Babylone. le 2: de la deroute des persans au granique, le 3: me la defaite totale de Darius, et le 4: me la famille de ce roi vaincû aux pieds d'Alexandre ». Au bas du portrait, après une courte biographie d'Alexandre de Macédoine, écrite également en grec et en français, nous lisons: « Publié par Rigas Velestinli, Thessalien, en faveur des Grecs et des amis de la grece ». Le texte grec, en regard, se termine par la date de l'impression: 1797.

Dans quel but Rigas a-t-il publié ce portrait, qui l'a gravé, dans quelle imprimerie a-t-il été tiré et en combien d'exemplaires?

[1] Voir Jean Bianu et Nerva Hodos, *Bibliografia românească veche 1508 — 1830*, Bucarest 1910, vol. II, p. 420—421 et 448.

Tous ces détails, nous les trouvons dans la déclaration faite par lui devant les autorités autrichiennes:

« Ist Riga geständing, dass er in der nämlichen Absicht der Aufklärung von den Gemälden, Alexander den Grossen darstellend, wovon ein Abdruck hier sub D beiliegt, und welches die Kopie von einem Kunststücke aus dem hiesigen Kunstkabinete ist, 1200 St. an der Zahl bei Müller habe stechen und durch Nitsch habe abdrücken lassen, welchen er aber die dort erscheinenden Anmerkungen über die Thaten dieses Helden in französisch und griechischer Sprache selbst hinzugesetzet hätte. Einige derley Kupferstiche habe er an hiesige Griechen vertheilet, die übrigen aber dem schon erwähnten Avrami zum Verkaufe, das stück zu 20 xr übergeben »[1].

Le Portrait d'Alexandre de Macédoine, comme les autres oeuvres de Rigas, a circulé dans les Principautés Roumaines. En 1798, un élève de l'Ecole Princière de Iassy, Costache Conachi, recevait de ses parents quatre lei pour acheter la Carte de la Moldavie et le Portrait d'Alexandre de Macédoine[2].

Bien que Rigas, comme nous l'avons vu ci-dessus, ait tiré 1200 exemplaires du Portrait du grand conquérant, il ne nous en est resté que deux ou trois. L'historien grec Sp. Lambros a découvert, en 1896, un exemplaire chez un avocat du Péloponnèse[3], — nous ne savons si cet exemplaire est encore conservé aujourd'hui, — et quelques années plus tard, il en a trouvé un second exemplaire dans la bibliothèque héritée de son père, exemplaire qu'il a donné à la « Société d'histoire et d'ethnographie » d'Athènes[4], dans la bibliothèque de laquelle je crois qu'il se conserve encore actuellement, bien que Dascalakis dise que « un exemplaire est conservé dans la bibliothèque de feu Sp. Lambros, à Athènes » (*Les Oeuvres de Rhigas*, p. 21).

---

[1] E. Legrand—Sp. Lambros, *'Ανέκδοτα ἔγγραφα περὶ 'Ρήγα Βελεστινλῆ* Athènes 1891, p. 62. Avrami à qui Rigas a donné une grande partie des portraits d'Alexandre pour les vendre au prix dérisoire de 10 Kreutzers, a été un négociant grec de Bucarest, lequel, se trouvant alors à Vienne a reçu également aussi 300 exemplaires des cartes de Rigas. *Ibid.*, p. 62.

[2] I. Tuducescu, *Ştiri nouă despre familia Conachi* dans *Revista Istorică*, 5 (1919), p. 98. Cf. aussi Alexandre Elian, *Conspiratorii greci în Principate şi un favorit mavroghenesc: Turnavitu* dans *Revista Istorică* 21 (1935), p. 344—345 et en extrait.

[3] Sp. Lambros, *Μικταὶ σελίδες*, Athènes, 1905, p. 625.

[4] *Ibid.*, p. 625.

A ces deux exemplaires connus, il faut ajouter un troisième demeuré inconnu jusqu'à ce jour et qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (B LVI 37) exemplaire qui se différencie des deux autres par le fait qu'il est *en couleurs.* Les deux exemplaires vus par Lambros ont été assurément en noir et non en couleurs, autrement Lambros, dans la description minutieuse qu'il a faite de ce portrait [1] n'aurait pas été sans relever la chose. De même, ni Dascalakis ne mentionne, dans ses volumes où il parle de ce portrait, aucun exemplaire en couleurs. Ainsi donc la Bibliothèque de l'Académie Roumaine est aujourd'hui la seule à posséder un exemplaire en couleurs aussi bien du Portrait d'Alexandre le Grand que de la Carte de Constantinople de Rigas.

Les observations que nous venons de faire ne diminuent en rien la valeur des oeuvres d'Ap. Dascalakis; ces oeuvres, écrites en langue française, sont d'un grand intérêt et d'une réelle utilité pour tous les historiens, notamment pour ceux du Sud-Est de l'Europe. Nous devons aussi être reconnaissants à Ap. Dascalakis du zèle avec lequel il a fait ses recherches aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères de Paris et qui nous a valu la bibliographie relative à la question Rigas et l'exposé vif et documenté de la tragique histoire du premier martyr pour la délivrance de la Grèce et de l'initiateur de l'union fraternelle des peuples balkaniques.

Bucarest.

NESTOR CAMARIANO

---

[1] *Ibid.*, p. 624—628.

ESQUISSE SUR LES RAPPORTS ENTRE LA ROUMANIE ET L'EPIRE

> Maudite soit la Valachie
> Mandit soit le noir Iassy
> Où vont nos maris.
> Et que le Danube sèche
> Car il les laisse paser.
> (Chant populaire d'Epire)

L'Epire est la région dans laquelle la romanité balkanique a résisté le mieux. D'ailleurs, d'après Kekaumenos, au moyen-âge les Valaques habitaient dans tout le pays [1]. Il s'appelait même « le pays des Valaques ». Aujourd'hui encore, la toponymie est pleine de souvenirs des établissements roumains de jadis [2]. Même dans les régions envahies plus tard par les Albanais ou dans celles où le processus d'hellénisation est complet, on trouve néanmoins dans le parler des habitants, des traces du dialecte aroumain [3]. D'un autre côté, la chaîne de montagnes du Pinde abrite encore une nombreuse population aroumaine qui a réussi à conserver intact son caractère ethnique. Mais en dehors de cette affinité avec une partie de la population épirote, il y a encore d'autres raisons qui expliquent notre intérêt pour ce pays.

1. *Les émigrants.* Région plutôt montagneuse et aride, l'Epire a été et est encore un réservoir d'énergie humaine, berceau d'une race vigoureuse qui a fait preuve, dans tous les temps, d'une grande puis-

---

[1] *διεσπάρησαν ἐν πάσῃ τῇ Ἠπείρῳ.* Cf. Gh. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 180.

[2] *Κ. Δ. Μερτζοῦ, Συμβολὴ εἰς τὴν ἑρμηνείαν τῶν ξενικῶν Ἠπ. τοπωνυμιῶν, Ἠπειρωτικὰ Χρονικὰ* (1934), p. 182 — 203. *Ibid., Κωνστ. Δ. Στεργιοπούλου, Τοπωνυμικὸν τῆς ἐπαρχίας Κονίτσης* (p. 204) v. 7—8.

[3] *Χ. Σούλη, Τὰ « Μπουκουραΐκα » τῶν Τζουμέρκων, ἔτ. τρίτ.*, (1928, p. 310 —320. Cf. Victor Papacostea, *Vocabularul Convenţional*, « Revista Macedoromână », Vol. II (1930), p. 36—47 et Th. Capidan, *Aromânii*. p. 14—15.

sance d'expansion. Cette population, ayant réussi à conserver, même aux temps de la domination turque, une organisation municipale semiautonome [1], a pu s'adonner, dès la fin du Moyen-Âge au colportage commercial aussi bien à l'intérieur de la Péninsule qu'au-delà de ses frontières. La proximité avec les pays occidentaux, avec les rivages de l'Italie en particulier et, naturellement, avec Venise par d'étroites relations politiques et économiques, a singulièrement facilité le développement de l'Epire et la « diaspora » de ses habitants. Éleveurs, négociants, lutteurs politiques ou, plus tard, hommes d'études, les Epirotes se sont imposés partout où ils sont parvenus, par leur puissance de travail, par leur vigueur de tempérament, par leur esprit de liberté et de progrès.

Les Epirotes ont eu dans les derniers siècles une préférence marquée pour les Principautés. Leurs caravanes venaient, on le sait, jusqu'au Danube, passaient en Russie, ou bien, par l'Ardéal et la Slovénie, pénétraient jusqu'au centre de l'Europe. Pouqueville [2] a connu, les fameux « kiradzii » valaques d'Epire, qui faisaient les transports jusqu'à Constantinople et Bucarest. Il y a 70 ou 80 ans, les habitants de la région de la capitale roumaine pouvaient voir encore ces caravaniers qui, en dehors du transport des voyageurs et des marchandises, faisaient aussi le service de la poste pour la correspondance des émigrants et même pour les lettres de change des maisons de commerce.

Il est très difficile de préciser quand a commencé l'émigration de l'élément épirote vers les Pays Roumains. A ce sujet, M. N. Iorga fait l'observation suivante: « *Les relations de nos Pays avec l'Epire ne sont pas anciennes, cette province balkanique, dans laquelle, en dehors de nombreux Albanais, vivaient tant de Roumains, étant orientée non vers le nord danubien mais vers l'Italie et particulièrement Venise, maîtresse jadis de l'autre rivage*

[1] V. sur ce chapitre: *Περ. Βιζουκίδου Ἠπειρωτικῶν θεσμίων ἔρευνα Ἠπειρωτικὰ Χρονικά*, II (1927), p. 8 et suiv. Dans la même revue grecque, III (1928). Cf. *Α. Βρεκόση. Ἡ συνθήκη τῆς 21 Μαρτίου 1800 καὶ τὰ προνόμια τῶν Ἠπειρωτικῶν πόλεων Πρεβέζης, Πάργας, Βονίτσης καὶ Βουθρωτοῦ* Cf. aussi G. I. Brătianu, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire Byzantin*, p. 124—127 et V. Papacostea, *Teodor Anastasie Cavalioti*, p. 9—10. Parmi les anciens ouvrages: *Ἀραβαντινὸς, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου*, I, cap. 20, p. 186—187 et Nr. 1; *Κωνστ. Παπαρρηγοπούλου. Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*. V, 1925, p. 136. Cf. aussi F.-C.-H.-L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, II, p. 336—337, ed. II.

[2] Pouqueville, *o. c.*, I, p. 208.

de l'Adriatique »[1]. Des déplacements ayant un caractère de continuité n'ont commencé que lorsque les Turcs ont réalisé la pleine cohésion des provinces et qu'ils ont essayé de rattacher au système économique pontico-danubien les régions occidentales de leur empire — la Dalmatie, l'Albanie et l'Epire.

Vers la fin du XVI-ème siècle et le commencement du XVII-ème siècle, lorsque la pression centralisatrice de la domination turque sur l'Epire s'accroît, la population des régions montagneuses entre en une effervescence insurrectionnelle qui augmente chaque année. C'est un état de « guerilla » que fomente, parfois au nom de l'idée de croisade, Venise elle-même [2]. Accoutumés à vivre en liberté et dans l'atmosphère religieuse chrétienne, — particulièrement ceux qui habitaient autour des monastères,—un grand nombre d'Epirotes abandonnent leur pays et vont s'établir à Venise et dans d'autres villes italiennes; quelques-uns toutefois viennent dans les Principautés.

Les sources de gains les plus profitables pour les Epirotes établis dans les Pays Roumains, étaient les diverses concessions commerciales, et l'agriculture. Par l'achat de grandes propriétés, nombre d'entre eux sont devenus des boyards et ont pu, ainsi, prendre part au gouvernement de l'Etat. Même avant l'époque

---

[1] N. Iorga, *Fundaţiunile Domnilor români în Epir*. Ainsi s'explique assurément aussi le fait que les premiers négociants d'origine épirote, qui apparaissent chez nous au XVI-ème siècle, viennent par Venise. La riche République s'est servie d'eux pour ses affaires dans l'empire ottoman, comme d'ailleurs ont essayé de le faire plus tard la France et l'Autriche. Cf. aussi Gheron Neta, *Expansiunea economică a Austriei şi explorările ei orientale*, Buc., 1931; V. Papacostea, *Câteva note asupra familiei Sina*, (« Revista Macedoneană », II—1, p. 73—83) et D. Popovici, O Цинцарима, Belgrade, 1927. Pour la tentative française v. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, II, 173 et suiv.

[2] En 1585 Theodor Griva s'est soulevé en Acarnanie et Epire; plus forte encore fut la révolte de *Poulion Draco* et *Malamas*. Occupant Arta, les insurgés épirotes se sont dirigés vers Ianina, mais les troupes ottomanes sont venues à leur rencontre et les ont vaincus.

Cf. pour ces mouvements *'Αρχιεπ. Χρυσοστόμου Παπαδοπούλου, 'Ο Λαρίσης-Τρίκκης Διονύσιος β' ὁ « Φιλόσοφος ὁ Χλευαστικῶς ἐπικληθεὶς « Σκυλλόσοφος »*, (1541—1611). *'Ηπειρωτικὰ Χρονικά*. VIII (1933), p. 150—192. Ces mouvements révolutionnaires d'Epire ont continué aussi au début du XVII siècle. Elles « *étaient soutenues par les Vénitiens, le duc de Toscane et les chevaliers de Malte et de Naples qui, avec leurs flottes faisaient différentes incursions contre les contrées grecques maritimes et contre les Turcs. Entre 1603—1606, étant d'intelligence avec eux, ils sont venus jusqu'au rivage afin d'y débarquer*... ». (*Ibid.*). Cf. aussi *Δ. Σάρρου, Μαξίμου Πελοποννησίου Λόγος στηλιτευτικὸς, 'Ηπ. Χρ.* t. III (1928), p. 168—210.

des Phanariotes, quelques-uns d'entre eux ont pénétré jusque dans l'entourage des Princes et même dans leurs familles.

Il ne faut pas oublier non plus certains éléments militaires très admirés pour leur vaillance, dont la contribution à la renaissance de l'esprit de croisade dans nos pays vers la fin du XVI-e siècle, mérite des recherches spéciales. C'est également de cette soldatesque que provenaient quelques hommes d'armes de l'entourage de Michel le Brave [1] (D'ailleurs, le voïvode lui-même était le fils d'une épirote [2].) Basile Lupu, le voïvode de Moldavie, descendait aussi d'une famille d'émigrants épirotes [3].

A ce qu'il paraît, l'émigration épirote s'accroît vite. C'est alors que, en dehors des Albanais et des Grecs, commencent à apparaître les Aroumains; les chroniqueurs les identifient avec quelque surprise, — Miron Costin et le stolnic Cantacuzène surtout, — lesquels se sont rendu compte qu'une partie de ces « Grecs » parlent une langue à part, apparentée à la langue roumaine [4]. Sous Brancoveano, grâce aux circonstances politiques, — stablité et autorité du Prince, tout d'abord, — le volume des affaires commerciales s'accroît, surtout avec Venise. Brancoveano, connu

---

[1] Stavrinos, le chantre des faits d'armes de Michel le Brave — lui-même épirote, originaire de Malsiani (Delvino) dit qu'une troupe de 300 « macédoniens » ont lutté pour Michel le Brave. Sans doute, parmi eux se trouvaient aussi des gens originaires d'Epire. (Le mot « macédonien » ne doit pas être pris dans le sens purement géographique). Le fameux Aga-Leca a dû être également épirote — albanais sûrement — comme d'ailleurs ce « Vél-Postelnic Cocii » considéré par N. Iorga comme le père de Basile Lupu. (Cf. « Revista Istorică », anul XXII, Buc., p. 372) et par I. C. Filitti, le grand père du voïvode. (Cf. I. I. Filitti, *Câteva documente*, Buc., 1936, p. 19).

[2] Un homme qui vivait à proximité du chancelier polonais Zamoyski donne à Michel le nom de « *Epirotae Ianii filius* ». En réalité, Iani était l'oncle maternel du prince. Cf. P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Buc., 1936, p. 18. Quant au témoignage du Polonais, v. A. T. Dzialynski, *Collectanea vitam resque gestas I. Zamoiscii illustrantia*, Posnan, 1861, p. 280.

I. C. Filitti, dans *Mama şi soţia lui Mihai Viteazul*, p. 7. communique aussi une tradition de Zagor, ancienne région roumaine d'Epire, aujourd'hui hellénisée.

[3] En ce qui concerne l'origine de B. Lupu, cf. les dernières contributions de Fr. Babinger, *Origina şi sfârşitul lui Vasile Lupu*, Academia Română, Memoriile Secţiei istorice, seria III, tome XVIII, mem. 2 et *Originea lui Vasile Lupu*, Seria III, t. XIX, mem. 9.

[4] Cf. *De Neamul Moldovenilor*, ed. C. Giurescu, Bucureşti, 1914, p. 34. N. Iorga dit dans *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile XVII şi XVIII*, p. 9, que « Miron Costin avait des renseignements sur eux vers 1680, d'après

plutôt comme le voïvode de la culture artistique et intellectuelle, a été un homme d'affaires très avisé. Le puissant mouvement mercantiliste qui accompagnait alors la consolidation des monarchies, n'était pas étranger aux préoccupations de ce monarque roumain ; les négociants et les banquiers qui formaient son équipe économique étaient pour la plupart des Epirotes [1].

Dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle, lorsque la désorganisation administrative de l'empire ottoman rend de plus en plus difficile la vie de ces montagnards et bourgeois habitués à vivre en liberté — et surtout aux temps du fameux Ali Pacha le tyran de Ianina — le courant d'émigration épirote prend un plus grand essor. Des groupes compacts parcourent désormais la Péninsule en se dirigeant vers le nord et s'établissent en Bulgarie, en Yougoslavie, en Hongrie et dans les pays d'Autriche [2]. Dans les Principautés, le nombre de ces Grecs et « Arnautes », — parmi lesquels apparaissent de plus en plus les Aroumains, — a été alors très considérable. Le régime phanariote leur était naturellement favorable, tout comme leur instinct de parvenir et leur talent d'insinuation étaient sans égaux. Leur pénétration dans la classe supérieure se fait d'une manière vertigineuse, car l'Epirote sait admirablement utiliser toutes les circonstances [3]. Le nombre des intellectuels augmente également et leur influence spirituelle est de plus en plus grande [4].

des exemplaires égarés à Jassy » et « Constantin Stolnicul Cantacuzino a pu les connaître pendant leur séjour à Venise, où ils ne manquaient pas à cette date ». Stolnicul Cantacuzino dit d'ailleurs qu'il a causé même avec ces Roumains épirotes (« ... *et même lorsque j'ai causé avec eux* »). Cf. *Les oeuvres de Constantin Cantacuzino*, p. 125—127.

[1] Cf. N. Iorga, *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile al XVII-lea şi al XVIII-lea*, p. 305 Cf. aussi *Note polone* (pour *Balaban* de Ianina, l'associe de Duca-Vodă) p. 23 et V. Papahagi, Dans la *Revue historique*, 4—6 (1933).

[2] Cf. Duşan Popovici, *o. c.*, p. 57.

[3] Cf. I. C. Filitti, *Catagrafia Oficială de toţi boierii Ţării Româneşti la 1829*, « Revista Arhivelor », Nr. 5 (1928—1929), p. 2 et suiv.

On trouve dans les listes publiées par M. Filitti des dizaines de personnes qui, peu de temps après leur arrivée d'Epire, possèdent en Valachie des titres nobiliaires et de grandes fortunes, surtout des terres — ce qui leur permet de participer au gouvernement de l'état.

[4] L'Epire a été aussi au point de vue intellectuel un trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Les livres et les idées de l'Occident y pénétraient plus vite et plus facilement. Voilà une des raisons du niveau intellectuel élevé de Ianina (*La nouvelle Athènes*), de Moscople et d'autres villes épirotes. C'est dans les écoles de ces villes que commence l'offensive contre l'obscurantisme de la scolastique et où l'on proclame la suprématie de la raison et la liberté

Bien des générations appartenant aux classes riches ou moyennes des Principautés Roumaines se sont formées sous la surveillance directe des illustres professeurs épirotes. Même les auteurs des livres et des cours utilisés dans les écoles des pays roumains sont, très souvent, originaires d'Epire ou des contrées voisines, macédoniennes et thessaliennes. Dans les collections de manuscrits grecs de Roumanie, on conserev un grand nombre de ces ouvrages [1]. Nous devons reconnaître que les idées du XVIII siècle se sont frayé un passage dans l'esprit public moldo-valaque aussi par certains professeurs épirotes et par leurs livres. Du reste, le rôle des émigrants épirotes sur ce terrain apparaît évident dans les sources de la fin du XVIII siècle et du commencement du XIX. Un français — adepte de la grande révolution — qui se trouvait à Bucarest vers 1793, écrit dans une lettre que l'action du peuple français est reçue avec une grande

de pensée. L'historien Cumas dit avec conviction: « *c'est à la ville de Ianina que la Grèce doit la renaissance de l'enseignement* » et Meletios l'Athénien ajoute: « *grâce aux écoles de Ianina, la langue grecque s'est répandue dans toute la Turquie européenne, complètement barbarisée jusqu'à cette date* ». Il était tout naturel donc que, directement ou indirectement, l'influence spirituelle de l'Epire s'exerçât aussi dans les Principautés. Parmi les intellectuels épirotes qui sont venus chez nous, nous mentionnons: Le métropolite Matei de Mira, l'auteur d'une chronique très appréciée, Stavrinos, le chantre des exploits de Michel le Brave, Nicolas Kerameus, professeur à Iassy, Antonie Bunellis, le précepteur des enfants de Nicolas Mavrocordat, Const. Draco, le second secrétaire de Const. Brâncoveanu et possesseur de l'une des plus belles bibliothèques qui eussent existé en Valachie à ce temps-là, Mitrofan Grigoras, un vieux frondeur de qui nous est resté un bien joli fragment de chronique consacrée à la Valachie (1715—1716), Nicolas Ţerţulis, directeur de l'Académie de Jassy (1760—1773), Const. Caraiani, le conseiller du voïvode Grégoire Alexandre Ghica pour la réorganisation des écoles de Moldavie en 1763, Nicolas Vercosi, le secrétaire de Const. Vodă Moruzi et professeur à la Cour du prince, les frères Vilara, Lambru Fotiade, l'émérite professeur de la génération qui clôt la domination de l'hellénisme à Bucarest, le généreux métropolite Dositei Filitti, Const. Filitti, éphore des écoles valaques et d'autres professeurs (sur lesquels nous ne pouvons pas nous arrêter dans l'espace restreint de cette esquisse) provenant, presque tous, des écoles de Ianina, étant, par conséquent, le produit de son atmosphère intellectuelle. La personnalité de certains d'entre eux — comme celle, par exemple, de Dositei Lambru Fotiade — a influencé énormément la société roumaine, à la veille des temps nouveaux. Aujourd'hui, lorsque les anciens ressentiments contre les professeurs grecs ont disparu, une monographie sur certains d'entre eux est de rigueur; ces Epirotes la mériteront premièrement.

[1] Cf. par exemple les collections de manuscrits de l'Académie Roumaine. Litzica, *Catalogul manuscriselor greceşti*, nr. 1 (313) 65 (48) 70 (210) 86 (489) 88 (563) 97 (302) 110 (611) 116 (456) 118 (65) 162 (445) 184 (191) etc.

sympathie à Bucarest et que, *preque tous les marchands de Ianina et d'Albanie établis dans la capitale de la Valachie sont des sans-culottes*[1]. (On sait que ces Epirotes ont contribué — de même que d'autres émigrants balkaniques — à la formation de la bourgeoisie roumaine; leur rôle dans les grandes transformations sociales du XVIIIe et XIXe siècle ne saurait être contesté[2]).

On devrait accorder une attention spéciale aux influences exercées par les épirotes aussi dans le domaine de l'art religieux, en peinture surtout; il paraît que l'activité des peintres épirotes ait été bien intense dans les deux Principautés[3].

Mieux que tout document, le folklore nous montre combien puissant était le mirage de la Roumanie pour les villages épirotes[4]. C'est pourquoi nous croyons très justifiées, bien qu'elles paraissent exagérées, les observations du métropolite Spiridon Vlachos de Ianina, qui affirme que « *des millions d'Epirotes ont mêlé leurs os à ceux du peuple roumain des deux Principautés* ».

2. *Les offrandes.* L'asservissement des Principautés par les Turcs et leur encadrement dans l'unité économique de la Péninsule ont compensé en quelque sorte son aridité. On a pourvu aux besoins des régions balkaniques dans lesquelles la famine était devenue endémique. L'Epire a su le mieux profiter de cette situation. La présence d'un aussi grand nombre d'Epirotes dans les Principautés et les situations importantes qu'il ont réussi à occuper, — non seulement dans l'économie et la culture intelectuelle, mais encore dans la politique, — n'a pas été sans conséquences.

---

[1] Hurmuzaki, Doc. supl. p. 89.

[2] Cf. N. Bălcescu. *Mersul revoluției în Istoria Românilor*, ed. P. P. Panaitescu, p. 26.

[3] *Γ. Σωτηρίου, Κειμήλια Ἰωαννίνων*. Il est surtout question d'un certain type de fresque, très ancien en Epire — datant déjà du XV siècle — qui fut répandu par les peintres épirotes dans les églises moldaves et valaques. L'auteur dit: *Αἱ τοιχογραφίαι αὗται τῆς Ἠπείρου, ἄριστα δείγματα τῆς ἀναπτυχθείσης ἀπὸ τοῦ 15-ου ἀκόμη ἐν Ἠπείρῳ τέχνης, αἵτινες ἐχρησίμευσαν καὶ ὡς τὰ πρότυπα διὰ τὰς τοιχογραφίας Μονῶν καὶ ναῶν τῆς Μολδοβλαχίας ἐκτελεσθείσας ἀπὸ Ἠπειρώτας ζωγράφους (ὡς ἐξάγεται τοῦτο καὶ ἐξ ἐπιγραφῶν ρουμανικῶν ἔργων, τὰς ὁποίας εἰς προσεχὲς τεῦχος τῶν «Ἠπειρωτικῶν Χρονικῶν» θὰ παραθέσωμεν), εἶναι ἀνάγκη νὰ ἐρευνηθῶσι καὶ ἐκδοθῶσι καὶ διότι εἶναι καθ' ἑαυτὰς ἀξιόλογοι ἀλλὰ καὶ διότι πολλὰς πλάνας ξένων τεχνοκριτῶν εἶναι προωρισμέναι νὰ διαλύσωσιν.*

[4] *† Ἰωαννίνων Σπυρίδωνος, Ἐξ ἀφορμῆς τῶν «Μπουκουραΐκων», Ἠπειρωτικὰ Χρονικά*, 1931, p. 162—163. Cf. pour le folklore M. Beza, *Urme românești*... p. 134.

A mesure que le nombre et la position des Epirotes des Principautés se sont accrus, les donations pour leur lointaine patrie se sont multipliées. Un voyageur contemporain qui a étudié de près, en Epire même, les traces de cette oeuvre de générosité venant de Roumanie, dit dans un travail récent: « Par l'influence qu'ils avaient et la considération dont ils jouissaient auprès des puissants du jour, ainsi que par les richesses accumulées par eux-mêmes, ces Epirotes ont pu rendre de grands services aux régions dont ils s'étaient exilés »[1]. De fait, de grands monastères de Bucarest et de riches prieurés de la région de Valachie ont été dédiés à des sanctuaires épirotes et spécialement à ceux de Ianina. Des sommes importantes, des objets précieux et des livres roumains[2] prenaient chaque année le chemin de l'Epire contribuant ainsi avec l'or de Venise à la floraison religieuse et intellectuelle de toute la région et surtout de Ianina. C'est à juste titre que M. N. Iorga, parlant de la capitale de l'Epire, dit que: *« aucune ville de la Péninsule Balkanique ne tirait assurément d'aussi gros revenus des Principautés »*[3].

Rappelons, en passant, les sanctuaires épirotes qui ont eu des possessions en Valachie[4]. Le *Monastère Τῶν πατέρον*, de Ianina, avait à Bucarest le *Sarindar*, belle fondation de Mathieu Bassarab, malheureusement détruit aujourd'hui et le suffragant de celui-ci, *Balamucii* d'Ilfov, ainsi que le monastère de *Mislea*. Le monastère de *Katzika* possédait, dans le département de Rimnic-Sarat, le monastère de *Deduleshti ;* le prieuré de *Babeni* et *Bordeshti*, du même département, appartenaient à l'Eglise *Velas*, également de Ianina. A *Zitza*, dans le voisinage de la capitale épirote, se trouvait le monastère de *Saint Hélie* auquel appartenait l'opulent monastère bucarestois de *Saint Jean* bâti à l'endroit où se trouve actuellement la Caisse des Dépots. Du monastère *Molyvdoskepastos*, près de Pogoniana, dépendaient les monastère *Bradu* de Buzau et *Codreni* du département d'Ilfov. Pogoniana avait en outre l'église, aujourd'hui détruite, de Ghiorma Banul, fondée dans la seconde moitié du XVII-ème siècle. Le peuple l'appelait aussi « l'Eglise des Grecs ». Le monastère de *Gura*, toujours de l'éparchie de Pogoniana, avait réussi à

---

[1] Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, Bucureşti 1935, p. 133 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] N. Iorga, *Fundaţiunile domnilor români în Epir*, p. 7

[4] *Ibid.*

s'emparer, à Bucarest, de la fameuse fondation connue sous le nom de *Stavropoleos* et du monastère de *Valea* dans le département de Muscel. Les monastères épirotes tiraient de grands revenus des terres, forêts, étangs appartenant à ces monastères roumains. Divers documents épirotes nous permettent de voir combien ces revenus étaient importants et combien la population et le clergé de l'Epire estimaient leurs possessions en Roumanie [1].

Mais aussi les autres monastères d'Epire recevaient, sous forme de dons en espèces, des secours des princes roumains. Malheureusement nous n'avons pas les actes d'après lesquels on pourrait reconstituer, au cours des siècles, la série complète de ces secours. Les recherches faites jusqu'à présent ont pu, toutefois, préciser certaines données. On sait ainsi que, dès 1513, sous le règne du pieux Neagoe Basarab en Valachie le monastère de Saint Hélie, près de Podgoriana en Epire, recevait un secours de 300 lei annuellement [2]. Nous ne savons pas ce que reçurent les monastères épirotes sous les successeurs de Neagoe. Nous avons des informations plus nombreuses pour le temps de Constantin Brancoveano. Jamais autant qu'à son époque, l'or roumain n'a afflué en Epire. D'après les « lettres de grâce » du temps de ce Voïvode, nous savons que l'on envoyait à Pogoniana, 3.000 lei par an; le monastère « de Ianina, que l'on appelle Ostrov » recevait également 3.000 lei; « Panaghiia Dorahani, près Ianina », 4.000 lei; « Brodetz, du village qui s'appelle Policeani, près Argyrocastro, bâti par l'empereur Pogonat » recevait 9.000 lei [3]. En même temps Constantin Brancoveano renouvela par des actes en règle, plusieurs des anciennes dédicaces. D'ailleurs, dans la capitale de l'Epire, la figure de ce généreux voïvode, soutien de la chrétienté balkanique, était bien connue et auréolée d'un large sentiment de reconnaissance. Ce qui contribua surtout à cette popularité ce fut le grand nombre de livres d'église qu'il fit imprimer en grec, — livres qui circulaient dans tout le monde orthodoxe. La reconnaissance des Epirotes envers Brancoveano s'est exprimée d'une merveilleuse manière, en 1699, à l'occasion de l'apparition de la « Pravoslavnica Marturisire » [4] (Le Témoignage orthodoxe). La partie introductive de ce livre comprend entre

[1] V. le chapitre suiv.

[2] N. Iorga, *op. cit.*, pp. 7—9.

[3] *Ibid.*

[4] I. Bianu et Hodoş, *Bibliografia românească veche.*

autres une série d'hommages en vers de la part de « *ceux qui demeurent dans la célèbre Epire* ». Le dernier de ces hommages est une « épigramme » signée par les élèves des deux écoles de Ianina. Il s'agit des élèves du collège *Marutzi* et de ceux de la « grande école », dite de *Ghiuma*. Nous nous sommes occupés de ces deux écoles à l'occasion de la monographie que nous avons consacrée à Cavaliotti [1]. Il n'est pas exclu que Brancoveano ne fût le premier de ces princes roumains qui ait envoyé des subsides aux écoles de Ianina; sous quelle forme? quand? nous ne le savons pas, mais la munificence du pieux prince est chantée avec enthousiasme dans les « epigrammata » que nous avons rappelées, et *comparée à l'abondance des sept sources du Nil*. Ces vers affirment que la générosité de Brancoveano « *a fait fleurir tout l'Orient* » [2]. D'autres vers rapportent que les secours envoyés, par le Prince roumain allaient partout où le besoin s'en faisait sentir: enseignement, églises, imprimeries [3]...

Il est hors de doute que les professeurs et les élèves des deux écoles de Ianina ont bénéficié, directement ou indirectement de la générosité de ce « vieux boyard et prince chrétien ». Le célèbre collège Ghiuma était entretenu surtout par des fonds venant de la Valachie ; c'est ce dont témoigne, de la manière la plus évidente, la lettre patriarcale que nous reproduisons à la fin. Cet acte intéressant montre que bien avant d'avoir été écrit, la « grande école » était entretenue des revenus du monastère Saint Jean de Bucarest, suffragant du monastère Saint Hélie de Zitza [4].

---

[1] V. Papacostea, *op. cit.*, pp. 23—24.

[2] Voici une traduction libre, des vers par lesquels les étudiants de Ianina rendent hommage à Constantin Brâncoveanu

Sept sont les sources du Nil
Dont les flots immortels donnent l'abondance à l'Egypte.
Sept sont aussi les sources qui se répandent sur la terre
En faisant fleurir tout l'Orient
O, Constantin, le plus grand, le plus puissant et le plus heureux des hommes.

[3] *L'une coule dans les buissons de la sagesse*
Une autre flue pieusement dans les temples sacrés
Une troisième égaie l'imprimerie...

[4] Du document que nous publions, il résulte que le Collège Ghiuma avait obtenu une partie des revenus des monastères St. Elie (Epire) et St. Jean (Bucarest) à la suite d'une agitation des habitants. La Patriarchie et le Synode avaient déjà approuvé en 1787 cette répartition parce que « *l'église poursuivait de près l'intérêt et l'utilité d'ordre général* » mais, « *à cause des circonstances,*

Les Epirotes, établis à Venise etdans les Principautés, n'oubliaient pas non plus d'envoyer sur les richesses qu'ils a vaient acquises, — ou de laisser par testament — des subsides aux monastères et aux écoles des endroits d'où ils tiraient leur origine. Parmi ceux de Venise rappelons Apostol Tzigara, frère de Zotu Tzigara, gendre de Pierre le Boîteux. Apostol a été « l'un des fondateurs de monastères de sonpays ». Dans son testament, il fait des dons importants à l'église de Ianina, auprès de laquelle se trouvait la maison de ses parents [1]. Un autre Epirote, Jean Simota, de Podgoriana,—qui s'appelle aussi Vlachopodgoriani, — établi en Moldavie, est également fondateur du monastère Sosini, non loin de Zitza. [2] Le riche changeur Nico Papa, dont la famille était depuis longtemps établie en Valachie — sa mère était enterrée à Bucarest, — laisse également d'importantes sommes d'argent « aux monastères de mon pays » [3]. Même les célèbres familles Marutzi et Zossima, grâce aux subsides desquelles ont longtemps pu s'entretenir les écoles de Ianina, tiraient de chez nous une partie de leur fortune et de leurs revenus. Les dons du métropolite Dosithée-Filitti ont été aussi un grand bienfait pour l'enseignement épirote. Il laissa à l'église St. Jean le Théologien, où ses parents étaient enterrés, une rente annuelle. De même, aux écoles de Podgoriana, où il était né, et à celle de Zitza, où il avait commencé son éducation, il laissa un revenu annuel de 2.000 lei, « pour le salaire de deux professeurs ». Par le même testament, le grand hiérarque prévoyait d'autres revenus qui devaient être affectés « à des écoliers

---

les choses ne s'accomplirent pas conformément aux demandes que les habitants avaient faites, parce que les propriétés du monastère du prophète Elie nommé ci-dessus et ses affaires — le monastère étant privé de la protection immédiate et du soin de l'archevêque — n'étaient pas carrectement administrés, ni convenablement dirigées».

Par la lettre de Juin 1800, on décide de nouveau que le monastère bucarestois *« soit attaché pour toujours au monastère St. Elie, avec toutes ses propriétés et ses biens meubles et immeubles qu'il possède déjà ou qu'il recevra à l'avenir, offrant au saint monastère du prophète Elie les revenus annuels qu'il donnait dès le début ; et que la susdite école publique d'enseignement grec de Ghiuma — étant la première (de Ianina) — ait le bénéfice de la part des deux monastères et les revenus nécessaires pour le bien-être des professeurs, des étudiants et des élèves».* Plus loin, la lettre dit que ces décisions ont été prises «...*pour y faire perpétuer et maintenir l'école publique et la culture grecque* ».

[1] N. Iorga, *op. cit.*, p. 8.

[2] *Ibid. cf. aussi Marcu Beza, v. c. p. 149.*

[3] *Ibid.* N. Iorga, *op. cit.*, p. 5.

boursiers, compatriotes de ma région et de toute l'Hellade, pauvres et sans ressources, mais intelligents et travailleurs »[1].

Il est absolument nécessaire de reconstituer toute l'oeuvre d'assistance matérielle et spirituelle faite par des ressources roumaines en faveur de l'Epire. C'est un des titres de fierté de notre civilisation spécifique.

3. *Communautés de l'Epire et les biens des monastères roumains dédiés.* Les documents dont nous disposons témoignent, en toute sincérité, de la pauvreté des communautés épirotes et de leur incapacité d'entretenir des écoles et « autres oeuvres d'intérêt commun », si on ne leur assurait pas régulièrement une partie des revenus des monastères roumains qui leur étaient consacrés. Vers la fin du XVIII-ème siècle, surtout, lorsque la source des subsides venant de Venise s'épuisa et lorsque le brigandage et la désorganisation de l'empire turc amenèrent la ruine des florissantes villes de l'Epire et la stagnation des affaires, les revenus des biens de Valachie restèrent le seul moyen de parer aux besoins des communautés. Malheureusement les incorrections de quelques uns du clergé ou des épitropes chargés de l'administration de ces biens, ont contribué à leur ruine. Aux temps de prospérité générale, lorsque le trafic commercial était libre, lorsque des centaines de caravanes partaient dans toutes les directions, lorsque les Epirotes détenaient pour une bonne part, les relations entre l'Orient et l'Occident et quand les affaires orientales de Venise même étaient entre leurs mains, la manière dont étaient administrés les biens de Roumanie ne les préoccupait guère. Mais les choses avaient changé; des luttes violentes éclatent entre les communautés et le clergé pour l'administration de ces biens, de véritables partis s'organisent, on fait appel à la foule affamée. Assurément, parfois la population soulevée par les instigateurs se faisait une image naïve et disproportionnée des richesses de la Valachie; toutefois, la plupart du temps les accusations faites au clergé, des hégoumènes au métropolite, étaient fondées[2].

---

[1] I. C. Filitti, *Așezământul mitropolitului Dositei Filitti*, pag. 76.

[2] Même dans la lettre inédite que nous publions aux annexes (Juin 1800) on trouve des mesures prises contre les staretz « *pervers et ravageurs des propriétés et des dons du monastère* ». Il s'agit d'un nouveau statut par lequel le monastère St. Elie d'Epire et St. Jean, son suffragant sont de nouveau affiliés à la métropolie de Ianina. Il paraît que le gaspillage et le pillage aient été bien grands puisque la Patriarchie et le Synode décident un contrôle rigoureux tant pour les revenus que pour les dépenses de ces deux monastères.

Vers le début du XIX-ème siècle, le mouvement des communautés sur cette question s'étend; les communautés réclament énergiquement l'emploi des revenus pour les oeuvres d'intérêt commun. On fait des démarches et l'on dépose des plaintes à la Patriarchie et au Synode[1]. Des agitations populaires ont lieu et la tendance se manifeste de faire participer effectivement les communautés à l'administration des biens. L'intensité et la portée de cette agitation peuvent être jugées par l'incident suivant qui se passa dans l'éparchie de Velas, au commencement de l'année 1836. La population de cette éparchie, mécontente de la manière dont étaient administrés les biens du monastère, — et spécialement les biens des Principautés, — se réunit en une grande assemblée de protestation: «*pour des motifs supérieurs... nous nous sommes réunis, les épitropes du monastère de Velas, les principaux citoyens du Vilayet et de l'éparchie, ainsi que tous les habitants de tous les villages des environs*». Après avoir décidé de chasser l'abbé incorrect, l'assemblée s'est occupée des biens de ce monastère en Valachie. (Il s'agissait des terres du prieuré de Babeni, de Rimnicul-Sărat, suffragant de Velas). Le droit d'exploitation a été enlevé aux caloyers et vendu pour 16 années à des séculiers qui sont allés à Bucarest. Des contrats ont été passés en règle avec ces fermiers et l'on a demandé au métropolite de ratifier les décisions de la communauté. L'agitation de la population s'est heurtée toutefois, comme il fallait s'y attendre, à la résistance des fors ecclésiastiques plus élevés. En ce qui concerne l'exploitation des domaines du prieuré de Babeni de Rimnicul-Sărat, on est arrivé finalement à une situation très confuse entre les fermiers désignés par la communauté et les hégoumènes soutenus par le Métropolite. (Il paraît que l'épilogue de ce conflit ait été débattu devant les autorités roumaines).

Mais l'agitation et les luttes des Epirotes sur la question des biens monastiques en Roumanie, ont continué avec furie. L'indignation de la multitude, — qui se croyait frustrée d'un droit sacré, — croîtra dans la mesure où va croître la misère des habitants. Des protestations énergiques s'adressent à la Patriarchie. Une «anaphora» de 1836, adressée au Synode, montre que, dans certaines régions, «*par suite du manque d'industrie, de la stérilité du sol, et du brigandage albanais*», les habitants peuvent à peine

---

[1] V. sur ce chapitre les documents publiés par *M. E. Σούρλα, 'Ηπειρωτικὰ Χρονικὰ* (III—1929) p. 235—254.

vivre. Dans ces tristes circonstances, les communautés épirotes en arrivent à s'arracher, les unes aux autres, les biens des Principautés. Nous trouvons un cas intéressant, en ce sens, dans le conflit entre la population de Velas, d'une part, et la Métropolie de Ianina, d'autre part. Voici les causes de ce conflit: l'éparchie du Vélas, l'une des plus peuplées et des plus pauvres, possédait en Roumanie, comme nous l'avons indiqué, le prieuré de Babeni qui était cependant insuffisant pour les multiples besoins de l'éparchie. (A peine pouvait-on, avec ces revenus payer «*les quelques salaires des instituteurs*»); par ailleurs, Pogoniana, qui ne comprenait qu'un petit nombre de villages, disposait du monastère de Molyvdokepastos, dont dépendait le suffragant de Codrenii de Valachie (« *d'où l'on pouvait avoir*, par milliers, une grande quantité de florins hollandais»). Par leurs demandes les habitants de Velas ont réussi d'attacher à leur éparchie les villages de Pogoniana avec tous leurs biens de Valachie. Mais, peu de temps après, une nouvelle décision sépara les villages de Pogoniana de l'éparchie de Velas et les donna à Ianina. De cette manière, les biens que le monastère de Molyvdokepastos avait en Valachie tombèrent entre les mains du Métropolite. Cette perte a été jugée, par la population de Velas, comme «une punition divine ». Dans la plainte désespérée adressée au Synode, les représentants de cette population disent que « dès lors, tous les malheurs se sont abattus sur eux ». Après une manifestation simulée sur des questions de dogme et de culte, — transgression des canons, mariages et divorces irréguliers, etc. — l'indignation des gens de Velas contre le Métropolite de Ianina et ses collaborateurs (« qui ne songeaient qu'à s'enrichir ») passe sur le terrain des accusations d'ordre matériel. En lisant cette protestation, on a l'impression de lire l'une de ces innombrables plaintes que partout ailleurs dans l'empire turc, la communauté orthodoxe élevait contre le clergé. Les pétitionnaires témoignent d'une grande compassion pour l'état d'abandon où sont parvenus les villages de la Pogoniana, « *privés de tout pasteur, puisque ceux-ci, demeurant à Bucarest, ils disposent de revenus considérables et laissent le monastère de Molyvdokepastos gémir sous le poids de dettes énormes et abandonnent les villages à l'arbitraire sans contrôle du métropolite de Ianina qui les administre par un épitrope à sa dévotion* ». (Tout cela, nous montre combien était mûre, dès 1836, l'idée de faire passer les biens ecclésiastiques à l'administration et au contrôle direct de l'état roumain).

Dans cet article nous avons tâché de montrer, en lignes générales, combien intenses et variées avaient été autrefois les relations de l'Epire avec les Pays Roumains.

Ces relations ne s'expliquent pas, comme il ressort d'ailleurs des faits cités, tant par ces affinités d'ordre ethnique dont nous venons de parler, que surtout par l'unité géopolitique et géoéconomique dans laquelle vivait autrefois le monde balkanique — nos pays y compris.

Dans le cadre de cette unité, la vie économique de la Péninsule s'équilibrait bien mieux que dans l'émiettement et le séparatisme qui existent aujourd'hui, la Roumanie réalisant pour certaines régions balkaniques stériles et exposées à la famine, un rôle vraiment providentiel.

Mais les aspects de cette dépendance économique dc l'Epire — avec toutes les conséquences qu'elle eut dans les autres domaines — mérite des études beaucoup plus amples.

VICTOR PAPACOSTEA

MISCELLANÉES

Fugat, -ă

Dans le parler macédo-roumain, en dehors de la forme *fudzită*, qui représente le participe passé regulier du verb *fug-fudzire* « s'enfuir », il y a une autre forme variable *fugat, -ă* qui s'emploie comme adjectif verbal: *easte fugat* ou *easte fugată* « il (elle) est absent, il (ille) est parti ». Rarement on la rencontre aussi en fonction verbale comme participe passé *năsă avea fugată diparte multu* « elle s'était éloignée beaucoup ». Ce dernier emploi est secondaire. Cela résulte du fait que le passage du verbe *fudzire* de la IV-e conj. en -ire à la première en -are ne se rencontre dans aucune autre forme verbale. Elle existe pour elle seule et comme telle ne peut pas être derivée de *fudzire* mais directement du lat. *fugatus* derivé de *fuga*. (Cf. Ernst Kieckers, *Historische lateinische Grammatik*, II. Teil. Formenlehre, 280).

Th. Capidan

NOTES SUR UN VOYAGE EN THRACE [1]

(FRAGMENT)

Novembre 1913. Toutes les démarches que j'avais entreprises auprès des autorités grecques en vue d'obtenir la permission d'aller en Thrace étaient restées infructueuses, car cette province était encore considérée comme la zone de guerre. La paix de Bucarest

[1] Le professeur Chr. Geagea, conférencier á la Faculté des Lettres de Cernautzi (Roumanie) nous a envoyé une série de souvenirs du temps des guerres balkaniques. Certaines de ces notes de voyage — comme celles que nous présentons ici — comprennent des données et des informations pleines d'intérêt pour la science. (B.)

était menacée, car les résolutions des plénipotentiaires grecs et turcs, réunis en conférence à Athènes, n'avaient pas reçu l'approbation du gouvernement turc. Ce n'est que par son intervention énergique et son adresse que Take Ionesco, au cours de son voyage triomphal à Athènes (7 novembre 1913) évita une troisième guerre balkanique.

Le succès de cet homme d'état roumain, qui sut remplir avec tant d'habilité sa mission d'arbitre dans le conflit gréco-turc, eut un retentissement extraordinaire dans toutes les classes de la population grecque. Toute la presse de Grèce acclama avec enthousiasme la Roumanie, fut pleine de louanges pour sa politique sage et énergique et Take Ionesco fut considéré comme le sauveur de la paix en Orient.

Profitant de cette atmosphère favorable et muni d'une recommandation du Consulat Général Roumain de Salonique, je me présentai au Gouverneur grec qui me donna un «laisser-passer» pour Doxati. Je partis le matin pour la Thrace par un train mixte dont la plupart des voyageurs étaient militaires. Au contrôle de mes papiers, les autorités militaires et civiles se montrèrent pleines d'attentions et de prévenances, quand elles virent que j'étais un «*καθηγητὴς ῥουμάνος*» (professeur roumain). Dans les gares, on ne voyait que des soldats, tous pleins de gaieté, qui demandaient à ceux qui revenaient de Salonique s'il n'était pas question de démobilisation. Dans la soirée, j'arrivai à Drama, renommée comme la plupart des villes de Thrace pour son commerce et ses cultures de tabac. Ici, je fus surpris de la grande quantité de marchands aroumains qui pratiquaient toutes sortes de commerce. Dans certaines boutiques, leurs femmes portaient le costume caractéristique de leur province. La plupart de ces commerçants etaient originaires de Laka, Flora, Băeasa, Grebeniti, Pădzi; ils se montraient tous heureux et fiers que la Roumanie, par son intervention, ait su arrêter une nouvelle effusion de sang. Dans les restaurants et les cabarets, tout le monde se réjouissait que la paix ait été conclue et glorifiait la Roumanie et Take Ionesco en criant: «*ζήτω ἡ Ῥουμανία! ζήτω ὁ Τάκε Ἰωνέσκος!*» («vive la Roumanie! vive Take Ionesco»).

Dans certains locaux retentissaient les chants des soldats aroumains de Thessalie et d'Aspropotamo, de même que ceux des Pharcherots d'Armiro dont la mélodie ressemblait à celle des chants albanais. Tous les hôtels, toutes les auberges et toutes les chambres étaient occupés par les soldats. Beaucoup de gens dormaient sur

des chaises dans les restaurants, les cafés et les boutiques. Par l'intervention d'un commissaire, on me réserva dans le coin d'une grande véranda fermée une table de bois qui me servit de lit. A côté de moi, sur une table plus longue, dormaient deux officiers crétois. Par terre, sur le plancher, dormaient des soldats. Je fus très impressionné, le soir, en voyant les soldats réservistes faire, avant de se coucher, leur prière en ajoutant à la fin: *Θεέ μου, νὰ ζήσῃ ὁ μπάρμπα Τάκε 'Ιωνέσκος ποῦ μᾶς στέλνει 'ςτὸ σπίτι!.*» (Mon Dieu, bénissez Take Ionesco qui nous renvoie chez nous !). Le lendemain matin, je partis pour Doxati dans une charrette réquisitionnée. Après environ deux heures de chemin, je rencontrai de nombreux troupeaux de moutons qui descendaient du Nord venant des Monts Rhodopes et qui s'en allaient lentement, le long de la route, vers le littoral de la mer dans la direction de Kavala et d'Orfani, pour y passer l'hiver. J'arrêtai la charrette et en descendis pour m'entretenir avec les bergers qui, d'après leur langage et leur costume, étaient des Gramosthènes, comme ceux de la commune de Livădzĭ (Méglénie).

Je priai un vieux berger de me raconter une histoire en lui offrant un paquet de cigarettes, car je voulais voir si leur langage différait de celui des Gramosthènes. A ce moment-là passait une patrouille de soldats grecs qui, me voyant en train de noter dans mon carnet ce que me racontait le berger, trouvèrent la chose suspecte. Ils s'approchèrent de moi, me confisquèrent mon carnet et me prièrent poliment de les accompagner jusqu'au poste de jandarmes de Doxati. Là, l'officier contrôla mes papiers et me dit: *εἶσθε ἐλεύθερος* (vous êtes libre). Je m'arrêtai à un café voisin, lorsque je vis s'approcher les caravanes de chevaux et de mulets des Aroumains gramosthènes, chargés de toutes sortes de bagages et suivis de leurs familles. A une table, à côté de moi, j'entendis les Grecs dire: «*ἔρχονται οἱ Μαυροβλάχοι*» «voilà les Mavrovalaques !»). Je leur demandai pourquoi ils les appelaient: «Mavrovalaques» et non «Valaques» et ils me répondirent: «*οἱ Βλάχοι εἶναι 'δῶ κάτω*» (les Valaques sont en bas) en me montrant le sud, «*'ςτὴ Μακεδονία, 'ςτὴν Ἤπειρο, 'ςτὴ Θεσσαλία, ἐνῶ οἱ Μαυροβλάχοι ἔρχονται ἀπ' 'δῶ ἀπάνω*» (en Macédoine, en Epire, en Thessalie, tandis que les Mavrovalaques viennent d'en haut) et me montrèrent alors le nord.

Je fus grandement surpris du fait que les Grecs de Thrace avaient conservé l'ancienne dénomination de Mavrovalaques, donnée par les Byzantins aux Aroumains, car, dans mes nombreux voyages

de jeunesse dans les régions habitées par les Aroumains en Epire, Thessalie et Macédoine, je n'avais jamais entendu que les noms de *Βλάχοι* (Valaques) et de *'Αρβανιτοβλάχοι* (Arvanitovalaques: Aroumains d'Albanie), donnés aux Pharcherots, à part le surnom de Coutsovalaques employé par les Grecs pour les Aroumains en général. Je n'avais encore jamais entendu le nom de « Mavrovalaques » et je ne l'ai plus entendu depuis, si ce n'est de ces Grecs de Thrace.

Chr. Geagea

SUR L'ABÉCÉDAIRE ALBANAIS DE VECHILHARGI.

Le mouvement libéral de la I-ère moitié du siècle passé eut un écho assez important dans la vie du peuple albanais. On sait que certains intellectuels albanais mettaient — comme tous les opprimés — de grands espoirs en la générosité des libéraux français. Voici ce que répond Lamartine au poète albanais Girolamo de Rada, le 8 Septembre 1844: « *Je suis heureux de ce signe de fraternité poetique et politique entre vous et moi... Je n'ai eu d'autre mérite que de la pressentir et de faire les premiers voeux pour la liberté et la résurrection d'Albanie* » [1].

Si l'action à l'appui d'une résurrection politique ne pouvait avoir alors aucun résultat, il paraît que les efforts des patriotes albanais furent plus heureux sur le terrain de la culture. En 1845 on imprime un abécédaire destiné à produire une vraie sensation dans les villes d'Albanie (...*publié et mis en lumière maintenant pour la fois première pour enfants petits avec un choix de certaines choses bonnes et profitables, par Naum P. Véquil — hardjit de Bredt de Bythukouki de Kologne. An et jour 1845)* [2].

M. le professeur Th. Capidan [3] a donné, sur cet abécédaire, de précieuses informations, d'où l'on voit que l'auteur était un

---

[1] Emil Legrand, *Bibliographie Albanaise*, Paris, 1912, p. 83. Cf. Papas Gaetano Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*. Palermo, 1931, IX, p. ... et *Poesie albanesi di Girolamo de Rada*, prima parte, Napoli. Stamperia del Fibreno, 1847.

[2] Emil Legrand, *o. c.*, p. 78—80, Nr. 200. Transcription du titre. Jaré i ri ĭ abétor shqip ĭ per ĭ djélm nismetore ĭ ndzjére é vene nde drite tani héren ĭ é pare, per djem te véghiel ĭ mé §e te zghiédhur nga disa ghie te mirash ĭ é te fitimeshmé ĭ préji ĭ Naum P. Véqil-hardŞit ĭ Bredhasi ĭ nga Bythkuqi i Kolo§es ĭ Mot'i dyte, 1845.

[3] Th. Capidan, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei*, cf. Graiul Românesc, II — 1 (1928).

albanais de Roumanie « ...C'est parmi les commerçants albanais de cette ville (Braïla) que vivait un certain *Naum P. Vechilhargi*, originaire de la commune de Bitcuchi, près Moscopolis, en Albanie. Il était venu dès sa jeunesse en Roumanie et, après avoir acquis une assez grande fortune, il songea à commencer l'action pour le réveil de la conscience nationale des Albanais. C'est dans ce but qu'il se mit à créér un alphabet propre à la langue albanaise. Mais cet alphabet était d'une conformation si confuse que les lettres fondamentales étaient à peine reconnaissables; il en fit deux abécédaires et partit pour Constantinople afin de les y faire imprimer. Là, il réussit à mettre au jour ses ouvrages, mais, un an après, Naum Vechilhargi fut tué par les agents de l'église grecque qui ne voyaient pas avec sympathie le réveil des Albanais. (Selon d'autres sources c'est par les Turcs qu'il fut tué, mais pour les mêmes raisons) ». M. Th. Capidan affirme encore qu'un exemplaire de ces abécédaires (la II-e partie imprimée en 1845) est conservée dans la bibliothèque de Sami-bei Fraşeri et un autre, (la I-e partie, imprimée en 1844) pourvu du portrait de l'auteur, se trouve dans sa bibliothèque.

A la bibliothèque de l'Académie Roumaine se trouve une lettre adressée à Naum Vechilhargi par Athanase Pascali «*et d'autres de la ville de Coritza d'Albanie*». Par cette lettre ils confirment la réception d'un stock d'abécédaires. Le transport de ce stock a été effectué «*par le seigneur Naum Hagi Basile*». Les signataires de la lettre, suivant les indications ont distribué les livres, tant à Coritza et dans ses environs que sur les routes de Premeti et de Bérat. L'apparition de ces abécédaires a fait sensation: «semblable à la foudre s'est répandu partout l'amour pour la langue maternelle et le désir de l'aprendre».

Naum P. Vechilhargi avait préparé aussi d'autres ecrits et nourrissait avec ses amis, l'idée de fonder une imprimerie. (Il paraît que le souvenir de Moscopolis stimulait leur zèle).

Les habitants de Coritza écrivent que toute la population «les a reçus avec grande joie et satisfaction, louant et glorifiant le Dieu Tout-puissant pour vous avoir inspiré l'idée d'exposer aux regards de tous les lettres de notre langue dont notre nation a été privée au cours de tant de siècles ... ». Désormais, disent-ils, «notre nation comptera, *grâce à ce début*, parmi les nations éclairées de l'Europe». Il est probable donc que les signataires de la lettre considéraient les livres reçus comme *les*

premiers abécédaires albanais. Les lignes écrites par Athanase Pascali sont pleines d'enthousiasme: « Nous espérons qu'en peu de temps, l'instruction va se répandre sur l'étendue entière de notre pays et de notre nation ». On fait des listes de souscriptions pour les livres qui seront imprimés: « bien que notre nation soit pauvre, toutefois l'ardeur de nos compatriotes permet d'espérer que l'on arrivera à amasser quelque argent, car bien d'autres encore, désireux de lumière, tels Sa Sainteté le Métropolite de notre Capitale, ont montré le même zèle... ». Dans la suite de la lettre, l'auteur dit que « des habitants de notre patrie, appartenant à d'autres nations, ont manifesté à ce début un grand enthousiasme » et le désir de contribuer eux aussi à l'instruction de la nation albanaise. (Ces habitants peuvent être des Aroumains, car on sait qu'à Coritza ils ont toujours été en grand nombre et le sont encore).

A la fin de la lettre, Athanase Pascali demande qu'on lui envoie encore d'autres abécédaires imprimés; il en demande « en aussi grand nombre que possible » car, ajoute-t-il, ses concitoyens « se sont déjà habitués à lire et à écrire ».

Ce document nous laisse voir combien a été grande l'agitation provoquée par l'apparition du livre de Vechilhargi. L'adhésion enthousiaste de la population, le métropolite à leur tête, et les projets d'un enseignement nationale albanais et d'une imprimerie, ne pouvaient être regardés avec sympathie à ce temps-là, ni par les tyrans du régime politique, ni par ceux de l'église.

A l'usage de ceux que la question des débuts du réveil national du peuple albanais intéresserait de plus près, nous reproduisons dans son entier cette lettre.

22 Aprilie 1845, Coriţa [1].

Cu frăţească închinăciune

Prin D. Naum Hagi Vasile, frate cu Gheorgico, am priimit cinstită scrisoarea d-v. şi am văzut cele scrise. Am priimit tot prin d-lui şi trimisele abeţedare albaneze şi după cum ni s'au scris de d-v., am urmat cu împărţirea lor, atât aici la Coriţa în tot cuprinsul ţinutului ei, cât şi la Premeti şi Berat. Toţi le-au priimit cu mare bucurie şi mulţumire, lăudând şi proslăvind pe

---

[1] Ac. R. m. Nr. 878 j. 166.

Atotputernicul Dumnezeu că v'au luminat a le înfățișa în limba noastră litere ce de atâtea veacuri, nația noastră a fost istorisită. Acum printr'aceasta vrednică de toată lauda iscusință a d-v., nația noastră se va prenumăra printr'acest început cu luminatele neamuri ale Europei. Indestul atâția ani supt hulă de neînvățătură; și nădăjduim ca în scurtă vreme să să întinză învățătura în tot coprinsul patrii noastre și în toată nația, și numele d-v. va rămânea nemuritor până la sfârșitul veacurilor.

Atât din scrisorile d-v. cât și dela compatrioții ce vin de acolo, aflăm cu mare bucurie că mai aveți pregătite și alte manuscripte, începătoare cărți, și apururea vă sârguiți la această sfântă lucrare, introducând felurimi de cărți în limba noastră albaneză ca să fie gata când se va înființa tipografie ca prin urmare să se poată a se deșchide și școli spre înaintarea învățăturii naționale. Spre acest sfârșit am deschis aici abonație, și măcar că nația noastră este coprinsă de sărăcie, însă după râvna ce au compatrioții, este nădejde a să strânge cevași bani, căci s'au arătat cu acelaș zel și alți iubitori de lumini, precum preasfinția sa mitropolitul al capitalei noastre, precum și toți cei mai însemnați hălăduitori în patria noastră de alte nații, au îmbrățișat cu mare entusiasm acest început al d-v. și stăruesc ca pe cât se va putea să facă câte privește la înlesnirea lucrării d-v. spre luminarea nații. Vă rog D-le că de mai aveți abețedare din cele ce mi-ați mai trimis, să ne mai trimiteți căt de multe căci compatrioții cercetează neîncetat a mai găsi dintr'acele abețedare, fiindcă cele trimise, numaidecât s'au împărțit, și atât din cei ce au priimit acele abețedare cât și un mare număr de compatrioți, ajutorându-se din cei împărtășiți cu abețedare, s'au deprins a citi și a scri, deschizându-se și corespondenție prin scrisori, ca când au fost un izvor de minune. Fie ca Atotputernicul Dumnezeu să vă dea ani îndelungați ca să trăiți împuternicindu-vă la stăruirea sfintei lucrări ce ați început. Vrednic de toată mirarea este Domnule, duhul pe care v'au însuflat înalta provedență ca să să deștepte și să să lumineze o nație numai din un abețedar de patru[1] foi, fără ajutorul de învățători și regulate școli, cu atâta grăbnicie și înlesnire încât și alte nații să învețe a citi și a scri cu aceiaș înlesnire ce să învață și celelalte limbi.

Respectoase domnule compatriot și vrednic de cele mai mari laude, râvna învățăturii cele din nou izvodite de d-v. slove

[1] C'est probablement une erreur du traducteur.

albaneze, s'au împrăştiat ca trăsnetul în tot coprinsul patrii noastre şi nădăjdueşte ca să se spele cât mai în grab din necurăţirea sălbăticirii întru care zăcea până acum din pricina că îi lipsea literatura prin care se luminează toate neamurile şi ajung la adevăratul drum al moralului.

Iscălit Atanase Pascali şi alţii din oraşul Coriţa a Albanii.

Victor Papacostea

COMPTES RENDUS

MARTIN LÖPELMANN, *Aus der Volksdichtung der macedonischen Rumänen*. Aorman-Verlag, Leipzig, 1934.

Ce volume de 133 p. renferme 21 récits et 10 chants populaires traduits en allemand. Les récits sont les plus beaux morceaux choisis dans la collection des « Basme aromâne » (Contes aroumains) de M. Périclès Papahagi (1905); les chants sont empruntés aux « Texte Macedo-romåne » du Dr. M. G. Obedenaru, édités par I. Bianu (1891).

Le but de l'auteur, comme il l'affirme dans sa préface, a été de faire connaître au public allemand les beautés de la littérature populaire macédo-roumaine, nullement inférieures aux productions similaires des Balkans. Pour cela, l'auteur a eu soin de choisir les plus beaux récits qu'il a traduits dans une langue choisie et aisée. Sous ce rapport, en lisant ces contes on a l'impression de lire les récits de Grimm. Mais le fond de ces contes est intimement lié à la conception et à la fantaisie de l'Orient et en les lisant on se rappelle qu'il représentent le produit spirituel d'un peuple du fond des Balcans et qui a vécu une vie toute autre que celle du peuple allemand.

Plus intéressants encore nous semblent les vers que l'auteur, surmontant d'inimaginables difficultés, a réussi à rendre en vers rimés, en gardant le rythme du texte original.

Nous reproduisons ici les premiers vers de la belle ballade du « Pont de l'Arta »:

Der Brückenbau von Arta

Drei Brüder waren wohlbekannt,
Als Meister hochgelobt im Land
Im Maurerhandwerk sehr gewandt,
Sie lebten all im Ehestand.
Gab's auch viel Meister in der Runde
Ihr Name war in aller Munde.
Wünscht' schwere Arbeit wo ein Kunde,
Sie richteten sie aus zur Stunde.

À la fin du volume se trouvent aussi des notes pour faciliter l'intelligence des passages les plus difficiles.

Th. Capidan

Φώτιειος βιβλιοθήκη (Bibliothèque Fotiana) de *Ghenadie Arabagioglu*, métropolitain d'Eliopolis « Actes officiels et particuliers et autres documents relatifs à l'histoire du Patriarcat œcuménique ». 2 volumes, Constantinople, 1935 ».

Feu Fotie II, Patriarche de Constantinople, homme de vaste culture, songea, dès qu'il fut monté sur le siège œcuménique, à organiser les archives et le musée du Patriarcat. Son dessein était d'encourager la publication de tous les documents qui se trouvaient, soit au Patriarcat, soit dans les différentes bibliothèques de l'étranger. Malheureusement, la mort mit fin aux projets du grand Patriarche dont l'initiative pouvait être d'une précieuse contribution pour mettre à jour un matériel historique qui n'est pas à la portée de tous.

Ce projet de Fotie vit un commencement de réalisation dans l'organisation du musée du Patriarchat (*Σκευοφυλάκιον*) et la publication de certains documents par le Métropolitain Ghenadie, en deux volumes dédiés à Fotie. Le Métropolitain Ghenadie, prélat d'une grande érudition, est l'auteur de nombreux ouvrages d'histoire, philosophie et morale, en langues grecque et française. Il collabore très activement à beaucoup de journaux et revues ainsi que à la Grande Encyclopédie grecque.

La collection de documents dont nous allons parler plus bas comprend de nombreux actes, pour la plupart inédits, dont le contenu, bien que divers, est toujours en liaison avec l'histoire du Patriarcat Oecuménique. Nous aurions pu nous attendre à ce que cette collection comprenne des actes conservés dans les archives du Patriarcat, mais il ne provient de cette source qu'une infime partie des actes. Dans la préface du volume I [1], nous trouvons des informations très intéressantes au sujet du triste sort des archives du patriarcat.

Les documents publiés datent des XVI-e, XVII-e, XVIII-e et XIX-e siècles et un très petit nombre de l'époque byzantine. Ils se trouvent aux bibliothèques de Paris, Londres, Oxford, Rome et dans les archives du Patriarcat, de l'obituaire du Saint Tombeau à Constantinople et de l'état turc [2]. Ces derniers sont traduits de la collection des documents publiés en plusieurs reprises (1915—1930—1932—1935) par Ahmet Refik, professeur à l'Université d'Istamboul, sous le titre de « La vie à Istamboul ».

Outre la préface, le métropolitain Ghenadie a fait accompagner chaque catégorie d'actes de notes explicatives et de commentaires tout en donnant une riche bibliographie relative aux différentes questions, personnes et institutions mentionnées dans ces documents.

Nous passerons en revue les actes qui présentent un caractère général et nous nous arrêterons surtout aux documents qui sont en liaison avec l'histoire roumaine. Mais nous ne trouverons que fort peu de documents de ce genre et encore d'une importance secondaire.

* * *

Les actes des archives de l'État turc, compris dans le chapitre I du 1-er volume (pp. 1—67) et certains du 2-ème volume (pp. 113—115) des XVI-e, XVII-e, et XVIII-e siècles, présentent un caractère panorthodoxe. Ces actes sont de

[1] Pages 6—13.
[2] Vol. I, préface, p. 6.

6 catégories et se réfèrent à certains patriarches, aux mesures prises par les sultans contre certains patriarches déchus ou autres clercs, etc. On y trouve aussi des ordres donnés aux patriarcats au sujet de l'administration du patriarcat et de l'organisation du Saint-Synode.

Une autre catégorie d'actes se réfère aux rapports du patriarcat avec la Communauté orthodoxe de Venise et à l'approbation des sultans qui permet de nommer un métropolitain à Venise. A la demande du Patriarche est annexée, comme acte justificatif, la liste des métropolitains de 1557 à 1768 [1].

Un autre groupe d'actes, intéresants en tant qu'ils nous mettent au courant de la situation des chrétiens d'alors, sont en liaison avec un grand nombre d'églises de Constantinople. On trouve ainsi des ordres très sévères donnés aux organes administratifs, ordres de détruire telle église, pour des motifs sans gravité d'ailleurs, de prendre des mesures pour empêcher la réparation du patriarcat, ou des autorisations permettant de réparer les églises, ce que l'on n'obtenait qu'à grand peine, au moyen d'interventions et... d'argent [2].

Parmi les actes qui se réfèrent aux demnitaires du Patriarcat, il en est un par lequel le sultan Mustapha III fait don à Alexandre Mavrocordat l'Exapocrite d'un palais situé près du Fanar, palais qui existe encore aujourd'hui, inhabité.

Un acte de 1730 présente une certaine importance. Ce sont des ordres envoyés par les organes militaires et administratifs « aux préfets et à ceux en droit qui trouvent dans les provinces comprises entre Constantinople et la Moldavie » concernant l'arrestation de Manolache Ipsilanti de Castorie. Ce Manolache, oncle d'Alexandre Ipsilanti Voïvode, chef fourreur de la Cour Impériale, était, comme on sait, un homme de grande influence auprès du Grand Vizir Damat Ibrahim Pacha, sous le règne du Sultan Ahmet III. Son nom est en liaison avec le règne de Michel Racovitza. Ahmet III, ayant été détrôné à la suite d'une révolte, Manolache est lui aussi poursuivi, pris et tué en 1736 [3].

Dans ce même chapitre, on trouve encore certains actes relatifs à la hiérarchie de la dignité de grand Chancelier, d'Interprète et au rang de chaque chef de religion pendant les cérémonies données à la Cour Impériale.

---

[1] Vol. I, pp. 31—40.

[2] *Voici le ton d'un de ces ordres qui permet d'en sentir la sévérité d'après un acte de 1564:* « ... J'ordonne donc que, dès que vous aurez reçu mon dit ordre, vous vous transportiez en personne (l'ordre est adressé au commandant de Constantinople) à l'église en question et que vous la détruisiez de fond en comble, sans en laisser la moindre trace... » (p. 51). *Un autre ordre dit :* « ...étant donné que la loi ne permet pas aux infidèles qui habitent les pays musulmans de bâtir d'autres églises ou de se servir d'autres lieux comme églises, étant donné qu'ils doivent se contenter des églises qui survivent du temps du sultan Fatih (Mahomet le Conquérant) j'ordonne que l'on détruise de fond en comble... (*Ibid.*, p. 54).

[3] « Le sujet Manolé, chef fourreur du feu Vizir Ibraim Pacha... se mêla de renvoyer et de nommer les seigneurs de Valachie et de Moldavie, ainsi que les Patriarches... Au moment où il devait être arrêté, il s'enfuit par la Moldavie. Il est d'intérêt public que vous arrêtiez le sus-nommé et que vous l'envoyiez à Constantinople. Il appartient à la nation grecque, a les moustaches jaunes (sic), les yeux bleus et est rasé. Où qu'on l'arrête, qu'il soit envoyé en bon état à Constantinople... vous en serez considérés responsables ». *Ib.* p. 64.

Il y a ensuite des actes relatifs à l'administration et aux finances du Patriarcat de Constantinople.

Les actes du II-ème chapitre contiennent la correspondance de l'illustre missionnaire papal Athanasie Retor avec les Patriarches Partenie I-er et Partenie II, en liaison avec la propagande des catholiques d'Orient. Mais les actes du chapitre IV sont plus intéressants: c'est la correspondance du pasteur anglican de la chapelle de la Légation Britannique de Constantinople, J. Cowel, avec un dignitaire du Patriarcat Jean Thalassino. Ces actes sont en liaison avec les rapports existant entre l'église orthodoxe et l'église anglicane. J. Cowel est resté à Constantinople de 1670 à 1677 et a eu d'étroites relations avec les cercles orthodoxes, il est devenu l'ami de nombreuses personalités parmi lesquelles se trouvait Alexandre Mavrocordat l'Exapocrite. De sa correspondance avec J. Thalassino, je tiens à noter qu'entre les deux amis, il se faisait un échange de livres. Cowel envoyait à J. T. les livres qui paraissaient alors en Occident et en échange recevait les manuscrits et « les livres imprimés en Valachie hongroise » [1].

Dans ce même chapitre, on trouve trois listes chronologiques des patriarches de Constantinople de 1657 à 1706, listes auxquelles le métropolitain Ghenadie en ajouta une autre, établie par lui et comprenant la période 1598—1694.

* * *

Le volume II contient des actes se référant au tribunal ecclésiastique attaché au Patriarcat, à sa juridiction, de nombreuses décisions de divorce, etc. Nous trouvons ensuite la correspondance du Patriarche d'Antioche Sylvestre avec le Patriarche Oecuménique Chiril V et avec d'autres membres du clergé et laïques. Cette correspondance fait ressortir la triste situation matérielle et morale de l'église d'Antioche (1748—1753). Le Patriarche Sylvestre écrit ces lettres après avoir visité les Principautés Roumaines. Il demande l'aide du Patriarche Oécuménique contre les intrigues des catholiques qui divisaient son église. Ses lignes sont un tableau douloureux de la lutte que livrait l'orthodoxie, sans argent ni aide, contre les catholiques. Nous trouvons, dans une lettre du Patriarche adressée à son homme de confiance à Constantinople, un passage caractéristique relatif à l'ornement de la couronne patriarcale qu'il avait commandée: « ...au joaillier Ianache ...dis-lui d'orner la couronne de verres de couleurs, qui plaisent, au lieu de pierres, car ce n'est pas le moment de demander des pierres précieuses... » [2].

Parmi les lettres du Patriarche S., on en trouve encore une adressée au Grand Chef des armées Nicolache Rosetti en 1753, dans laquelle il exprime sa joie à la nomination de Grégoire Ghica Voda(?) au trône des Provinces Roumaines, et il le prie de prendre sous sa protection le prieur du monastère St. Nicolas de Botosani, dédié au patriarcat d'Antioche. Une autre lettre de la même année est adressée au Grand Chef des Armées Gelebi Manolache. On trouve ensuite une longue lettre de Grégoire Ghica Voda adressée en 1748 à ce même Patriarche Cyrille V; il y exprime son regret que « les charges du nouveau trône » ne lui aient pas permis de donner à P. S. une meilleure aide, comme il l'aurait désiré; il prie Cyrille d'accorder à l'église d'Antioche toute son aide morale auprès du Sultan, contre les catholiques.

---

[1] *Ib.* p. 188.

[2] Vol. II, pp. 168—169.

Un autre chapitre comprend des actes de date plus récente et, entre autres la correspondance du patriarche Grégoire VI de même que les procès-verbaux de la Commission pour le schisme bulgare. D'autres actes se refèrent aux biens des monastères de Grèce et de Roumaine. De cette dernière catégorie d'actes fait partie la correspondance de Musuros, Ministre de Turquie à Londres, avec le patriarche Ioachim III. Cette correspondance est en liaison avec la lettre du 27 Juillet 1879 adressée par les quatre patriarches d'Orient au roi Charles I-er de Roumanie, après sa proclamation au titre de Roi, de même que la réponse du feu roi. Dans ces lettres, il est question des interventions faites par Musuros auprès du gouvernement britannique pour que la question des biens des monastères soit examinée par un tribunal arbitral, ce que l'Angleterre avait alors accepté:

« . . . après une longue délibération, S. E. (Le Ministre des Affaires Étrangères de Grande-Bretagne) m'a chargé de communiquer à la Sublime-Porte que l'Angleterre consent, quant à elle, à ce que l'on nomme le tribunal proposé (par la Turquie) pour la résolution définitive de la question. Il ne reste donc que le consentement des autres Puissances. . . » [1]. Londres, 19 Novembre 1881.

A la fin du II-ème volume, on publie une série d'actes de l'époque byzantine; certains de ces actes se réfèrent à l'ordre des archiprêtres quand ils officient à plusieurs dans la même église et à d'autres questions de liturgie; d'autres actes contiennent de précieuses indications relatives à la correspondance de nombreux anciens élèves, qui faisaient partie d'une ligue des anciens élèves d'une école byzantine. D'après l'opinion de l'auteur, cette école devait être l'École Magnavra, ou Académie, on Panepistimion (Université) fondée vers le milieu du IX-ème siècle.

En terminant ces lignes, je tiens à ajouter que mon dessein n'a pas été de faire un compte-rendu proprement dit, car la variété du contenu de l'ouvrage dont il est question ne s'y prête pas, mais plutôt d'informer ceux qui, en Roumanie, s'intéresseraient aux questions en liaison avec actes qui ont été imprimés.

Cl. Tsurcas

ST. ROMANSKJ, Въстанически начинания на Георги Мамарчовъ Буюклиу (Entreprises révolutionnaires de *Georges Mamarčov Bujuklju*). Sofia, 1935, pp. 35—65.

Dans le volume consacré au centenaire de la révolte de 1853, le professeur St. Romanskj s'occupe de l'activité révolutionnaire de Georges Mamarčov Bujuklju qu'il considère comme étant d'origine bulgare. Pour justifier son affirmation, le professeur Romansckj invoque le lieu de naissance de Bujuklju, le village de Kotel.

Le nom de Bujuklju n'est pas inconnu en Roumanie où il à été porté par d'anciens négociants, médecins, magistrats, peintres, etc.; mais tous ont été d'origine arménienne et ont habité à Bucarest, Jassy, Botosani, Chisinau, Roman, Bacău, etc.

La famille des Bujuklju de chez nous, descend de la ville d'Ani, ancienne capitale de la Grande Arménie, d'où ils émigrèrent vers la fin du XVI-ème siècle, au moment où le Schach de Perse, Abbas, envahit l'Arménie.

---

[1] *Ib.* p. 233.

Une partie des émigrants s'est arrêtée en Crimée; l'autre, se divisant en deux groupes, a passé soit en Moldavie, Galicie et Transylvanie, soit en Valachie et Roumélie.

Le chef du deuxième groupe était un certain Isaïe qui s'est établi à Rusciuk, où il à reçu des Turcs le sobriquet de *Băidklă*, synonime de « moustachu» qui, plus tard, s'est transformé en *Bujuklju.*

Il ne nous paraît pas impossible que le révolutionnaire Georges Mamarcov Bujuklju ait été un descendant d'Isaïe, fondateur de la famille des Bujuklju; l'origine du héros serait donc arménienne et non bulgare comme l'afirme le professeur St. Romanskj. Le fait nous paraît d'autant plus probable que le « capitaine Georges » lui-même signe: « Bujuklju » tel qu'on peut le voir dans le fac-simile reproduit par le professeur St. Romanschj dans la brochure dont nous nous occupons.

Al. Iordan

Prof. ST. ROMANSKJ: Българско население около града Каракалъ› Румания, (Etablissement des Bulgares autour de la ville de Caracal, Roumanie). Extrait de Македонски прегледъ год. IX, Nr. 3—4, pp. 77—92.

Dans un autre extrait, le professeur Romanskj s'occupe, ainsi que l'indique le titre même de l'article, des établissements bulgares autour de Caracal tels que les villages de: Carlătești, Frasinet du bois, Devesel, Stoenești, Gostavăţi, Dăbuleni, Piatra-Olt, Criva, Boanta et Runcu qu'il divise en deux groupes, d'après le lieu d'origine des Bulgares, établis dans ces villages. Le professeur Romanski affirme que les Bulgares des six premiers villages sont originaires de la région d'Orehovsko, les autres de Lanul.

En se basant sur les narrations de certains habitants de ces communes, le professeur Romanskj s'efforce de conclure, non seulement l'établissement d'une masse importante de Bulgares dans ces lieux, mais aussi, souvent la fondation elle-même des villages, par ses connationaux. Le nom de « village bulgare » donné à certains établissements comme Piatra-Olt nous semble curieux car, outre leur dénomination pur roumaine, le nombre même des familles, citées par le professeur Romanschj: 120 bulgares et 186 roumaines, plaide contre sa thèse.

De tout cet article transpire une atmosphère tendencieuse et pseudo-scientifique. Par des systèmes semblables à celui dont use le professeur St. Romanskj, on ne contribue ni au progrès de la science ni à l'établissement de rapports amicaux entre les peuples.

L'article du professeur St. Romanskj est une sorte de réponse aux experts roumains qui se sont occupés des établissements des Roumains de Bulgarie, ainsi qu'il l'affirme lui-même dans les premières lignes de l'article.

Al. Iordan

G. I. Brătiano: Recherches sur Vicina et Cetatea Albă, Bucarest 1935.

Le problème des relations commerciales, qui remontent aux temps les plus reculés, des Gênois avec la côte de la Mer Noire, a fait l'objet de préoccupation détaillées de M. le Professeur Georges Bratiano; celui-ci a réussi, non seulement à apporter d'importantes contributions à ce domaine, mais encore à ouvrir la voie vers de nouveaux terrains de recherches par ces trois études: *Vicina, contribution à l'histoire de la domination byzantine et du commerce gênois en*

Dobrodgea (1923), *Actes de notaires génois de Péra et La Caffa* (1927) et *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XVIII-e siècle* (1929).

Le fait que M. le Docteur Ivan Sakagov et M. A. Salomi, dont les préoccupations sont bien connues dans ce domaine, ont adopté sans réserve les conclusions de M. le Professeur Georges Bratiano, le fait aussi que M. Gramada, C. Marinesco et N. Banesco ont offert et apporté leurs contributions, ces faits donc ont déterminé M. Georges Bratiano à reprendre le fil de ses recherches relatives au commerce génois dans la Mer Noire; se basant sur certaines découvertes récentes de toute importance, il consolida son étude documentée: *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, parue en 1935 dans la collection: *Études d'Histoire générale* qui paraît sous sa direction.

Il est vrai que jusqu'à présent, on n'a pas encore pu établir avec exactitude le point où a figuré la ville de Vicina, mais des vagues suppositions que l'on faisait jusqu'à l'apparition des recherches de M. Georges I. Bratiano à l'état actuel du problème, il y a un abîme.

Aujourd'hui, à la suite des études de G. Bratiano, on peut affirmer avec certitude l'existence de deux localités de noms semblables: *Ditzina* ou *Vizina*, à l'embouchure de la rivière du nom de Kamcyk et *Vitzina* ou *Vičina* en Dobrodgea, sur les bords du Danube.

De ces deux localités, c'est Vicina, des bords du Danube, qui a réussi à atteindre une situation florissante, au point de vue commercial et comme centre puissant du christianisme; c'est elle qui a donné à la Valachie Iacinthe Christopol, premier métropolite de l'Argeş, sous le règne de Nicolas Alexandre Bassarab.

La plus ancienne mention qui existe de l'existence de Vicina est celle que l'on trouve à *Anna Comnena*; la localité y est rappelée comme étant —en 1086—1088 — sous la domination de Sethlav.

Vers la fin du XI-ème siècle, Vicina était devenue un centre important « pétchénègue » pour se transformer à partir de l'année 1160 en une foire byzantine, fréquentée par les pêcheurs russes et les voyageurs ou marchands arabes.

Cependant, la véritable prospérité de Vicina n'apparaît que dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle, au moment de l'établissement des colonies gênoises sur la côte de la Mer Noire. C'est alors que commence le grand développement commercial qui transforme cette localité en un important centre de placement des produits orientaux, méridionaux et occidentaux.

A ce développement contribue aussi, en une large mesure, le fait qu'il s'y est créé un grand centre d'expansion de la religion chrétienne, d'après ce qu'il résulte de l'activité et du rôle joué en 1300, par l'Evêque de Vicina.

Située près de la frontière de l'Empire tartare, Vicina devient pour celui-ci le plus important débouché et ce fait contribue au développement économique de la localité. Cette situation prospère ne dure cependant pas longtemps; en effet, les iuttes entre Bulgares, Byzantins et Génois d'une part, et le conflit qui éclate entre les Hordes d'or et les peuples chrétiens d'Europe, d'autre part, font bientôt déchoir la ville de Vicina, du point de vue commercial; au moment du transfert du Métropolite Iacynthe Chritopol à Arges, en 1359, la renommée de Vicina disparaît entièrement.

La seconde partie de l'étude de M. Georges Bratiano est formée, ainsi que le montre d'ailleurs le titre: *Recherches sur Cetatea Albă*, dans laquelle se trouvent exposés le rôle joué par les Byzantins et les Gênois à l'embouchure du

Nistre, par la soi-disante domination bulgare au début du XIV-e siècle sur Cetatea Albă et les relations des Gênois avec la Moldavie au V-ème siècle.

Utilisant dans l'exposition des faits tout l'appareil critique et documentaire, impartial dans l'art de les relater et de les commenter, M. Georges Bratiano, par l'étude dont nous parlons, donne en même temps que d'importantes contributions une réponse scientifique dans son dernier chapitre intitulé: *Essais sur les recherches d'ethnographie balkanique et danubienne au Moyen-Age.*

Accompagné de nombreux documents et planches, prévu d'un indice aussi méthodique qu'utile, le livre de M. George I. Bratiano se place parmi les études de la plus grande valeur, parues sur le Moyen-Age, dans ces derniers temps.

Al. IORDAN

Cercetări literare (Recherches littéraires.) Vol. I, II. Bucarest, 1935—1936.

C'est ainsi que s'intitule l'annuaire du séminaire d'Histoire de la littérature roumaine, temps anciens, dirigé par le professeur N. Cartojan.

Les deux volumes apparus jusqu'à présent comprennent les ouvrages de mérite de certains des étudiants du professeur N. Cartojan.

Du premier volume, nous mentionnons l'étude d'Emile Turdeanu: *Vaarlaam et Iosif. L'historique et la filiation des rédactions roumaines*, pp. 1—46 qui apporte d'intéressantes contributions.

Al. Ciorănesco fait certaines considérations sur des textes avec *Questions et Réponses*, pp. 47—82.

Marguerite D. Mociorniţa s'occupe des *Traductions roumaines du Physiologue*, pp. 83—101 et Olga Cosco de *l'Histoire de Charles XII de Voltaire*, pp. 102—115 qui figure parmi les premiers livres français traduits en roumain.

Le premier volume des Recherches Littéraires se termine par: deux miscellanées: *Un prêtre du Banat, Mihail Popovici, au Mont Athos et aux lieux saints en 1766* et *Un manuscrit latin au temps du siège de Vienne à la Bibliothèque de l'intendant Const. Cantacuzino*, pp. 118—120, signées par Nicolas Anastase Gheorghiu et Al. Ciorănesco; une utile bibliographie des études concernant les temps anciens apparues en 1931 et 1932, rédigée sous la direction de N. Georgesco-Tistu et accompagnée d'un indice alphabétique, pp. 121—135.

Le second volume de l'annuaire rend hommage à la mémoire de feu Jean Bianu, premier professeur de l'histoire de la littérature roumaine à l'Université de Bucarest. Cet article est signé par le professeur N. Cartojan, successeur de Jean Bianu à la chaire universitaire.

Em. Turdeanu apporte une précieuse contribution en présentant sur les chroniques rimées: *Chroniques valaques traitant du meurtre de Grégoire Ghika* et *Chronique sur la faite des fils d'Alexandre-Vodă Ipsilanti à Vienne*, pp. 1—54.

I. C. Cozan analyse des *textes de folklore médical*, pp. 55—78. Jeanne Andreesco fait une étude intéressante de l'*Histoire des fruits* qu'elle accompagne du texte historique et de cinq fac-simile, pp. 79—101. Al Ciorănesco s'occupé de l'*Oeuvre historique de Budaĭ-Deleanu*, pp. 102—128.

De même que le premier volume, ce dernier se termine par la bibliographie des publications concernant la culture roumaine ancienne (années 1933 et 1934) établie par les étudiants du séminaire sous la direction de N. Georgesco-Tistu et par un indice de noms propres et communs.

L'œuvre qu'entreprend le professeur Cartojan avec ses étudiants est plus que louable car les *Recherches Littéraires* apportent des précieuses indications

à la connaisance du développement de la littérature ancienne roumaine et des diverses influences qu'elle a subies au cours des siècles.

Al. Iordan

BOHUSLAV HAVRÂNEK, *Románský typ perfecta factum habeo a * casus sum, *casum habeo v makedonských dialektech.* Extrait des Melanges P. M. Haškovec. Brno, 1936, 147—155.

Il s'agit du prétérit, le type: *am văzut, am mers*, construit avec les verbes subjectifs et objectifs, qui se retrouvent aussi dans les dialectes bulgares de Macédoin: *imam videno, imam odeno.* L'auteur estime que ce type n'a pas été mis dans l'ensemble des faits qui caractérisent les langues balkaniques parcequ'on n'a pas tenu compte d'un autre type slave: *săm dojden, săm padnat* (je suis venu, je suis tombé) qui correspond au type roman « casus sum ». En grec nous avons *ἔχω εἰδωμένο* (j'ai vu) par opposition à *εἶμαι φτασμένος* (je suis venu), construits avec les verbes subjectifs et objectifs, ce que diffèrent du roumain et de l'albanais. L'auteur distingue trois couches de ces types dans le langues balknique: 1. *factum habeo*; 2. comme en grec, d'après les verbes subjectifs ou objectifs et 3. qui présente à côté du type *factum habeo* aussi le type *casus sum* (les dialectes slaves de Macédoine). En opposition avec M. Malecki qui a tâché d'expliquer le type *imam videno* par l'influence albanaise, l'auteur voit le point de depart du type *factum habeo* et *casus sum* dans la romanité balkanique, ce qui est juste.

Th. Capidan

CARLO TAGLIAVINI, *Modificazioni del linguaggio nella parlata delle donne*, Extrait du volume: *Scritti in onore di Alfredo Trombetti.* Milano, Ulrico Hoepli 1936—XIV, 82—142.

L'auteur, traitant du rôle de la femme dans les modifications du langage, fait un large et excellent exposé de ce problême, basé sur un vaste matériel emprunté aux langues les plus diverses. Les résultats sont connus: la femme est un agent conservateur, mais aussi innovateur dans le langage. Le premier rôle nous est surtout connu par la pratique de la vie et même par les auteurs classiques dont la plupart des manuels de linguistique nous apportent des citations sur ce sujet. Le second rôle est moins connu. Comme exemple typique du rôle innovateur de la femme dans le langage, on cite souvent le changement, en français de *s* en *r* (*chaire* au lieu de la forme régulière *chaise)* due aux femmes du XVI-e siècle, lesquelles non seulement étaient contre l'*r* roulé mais encore contre l'*r* ordinaire qu'elles prononçaient comme un *s*. L'auteur illustre cette tendance de la femme par des exemples tirés de plusieurs langues. Parmi celles-ci on rencontre aussi la langue roumaine sur laquelle l'auteur insiste davantage.

Avant de passer à la question qui est, à proprement parler, l'objet de ce bref compte-rendu, qu'il me soit permis d'exprimer, ici, le regret de voir que en traitant ce sujet, l'auteur, auquel nos études dialectales transdanubiennes sont si familières, ait passé sous silence le dualisme de la langue roumaine des Faršerotes (Roumains pasteurs nomades en Albanie). Chez ces derniers, les femmes parlent autrement que les hommes. Parmi tous les sons, la prononciation de l'*r* vélaire chez la femme offre une particularité: les vibrations de la luette et du palais sont tellement intenses que non seulement, grâce

à cette particularité, leur manière de parler se présente comme toute à fairt différente de celle des hommes (Voir mon travail sur les *Farserotes*, étude linguistique sur les Roumains d'Albanie, 131 [en roumain]). Le secret de cette différence doit être cherché, croyons-nous, non pas tant dans une tendance à l'innovation que dans un sentiment de conservation. Ce sentiment s'affaiblit chez les hommes, qui, par suite de leurs occupations pour les transports, sont obligés de venir en contact avec les Roumains d'autres tiges.

Mais ce qui présente un intérêt pour l'étude de notre langue, ce sont les idées de l'auteur concernant le phénomène de palatalisation des labiales. L'auteur croit que cette particularité s'est produite dans la bouche de la femme (15, 96, 101). Nous n'avons, dans la langue, aucun indice sur lequel nous puissions nous baser pour dire que les formes dialectales *k̕in*, *k̕ept*, etc. pour *pin*, *piept*, ont été prononcées par les femmes avant de l'être par les hommes. Si, pour la particularité du participe passé exprimé sous la forme féminine par les Macédo-Roumains, *(am cântată, am lucrată*, j'ai chantée, j'ai travaill*ée)* et partiellement chez les Daco-Roumains, on peut admettre à la regueur, que la forme attribuée à la femme s'est généralisée chez les Macédo-Roumains tandis que celle attribuée à l'homme s'est généralisée chez les Daco-Roumains; par contre, nous n'avons aucun indice dans la langue qui nous permette d'établir avec quelque certitude que le phénomène d'altération des labiales est un « esempio di un'innovaziune fonetica in cui le donne hanno preceduto gli nomini ». Des affirmations de Démètre Cantémir dans sa *Descriptio Moldaviae*, il faut retenir seulement le fait que ce phénomène était plus fréquent chez les femmes des couches inférieures de la population.

En ce qui concerne, maintenant, son extension chez les Daco-Roumains, l'auteur rejette, à juste titre son origine macédo-roumaine soutenue par Ovide Densusiano : « i pretesi macedorumenismi nel dacorumeno sono fundati su ben fragili basi, comme a dimostrato molto bene Th. Capidan ». La question de son ancienneté se présente d'une façon quelque peu plus compliquée. Ainsi que nous l'avons montré, autre part, chez les Macédo-Roumains le phénomène est plus ancien (cf. *Aromânii*, 142). Toutefois nous ne pouvons savoir avec certitude s'il s'est manifesté dejà lorsque toutes les populations roumaines vivaient dans une unité linquistique et territoriale, par suite dans un roumain très ancien, et non après. L'un et l'autre seraient possibles. Le fait que les Istro-Roumains ne le connaissent pas et que, chez les Daco-Roumains et les Mégléno-Roumains il n'existe que partiellement, ne constitue pas un obstacle (comme l'admet l'auteur) pour ses débuts dans le sud même alors quand les ancêtres Macédo-Roumains ne s'étaient pas définitivement séparés des ancêtres Daco-Roumains.

Th. Capidan

Revue Internationale des Études Balkaniques. Directeur P. Skok (Zagreb) M. Budimir (Beograd) II-année, T. I—II (3—4) 1936.

Le présent tome apparaît avec le même richesse de matériaux se rapportant à la vie des peuples sud-est-européens, que le premier volume. Nous voulons relever ici les articles qui intéressent l'étude de la lanque: « Études de vocabulaire balkanique », par P. Skok dans lesquelles l'auteur recherche en détail l'explication des mots *pljačka* et *benevreci*. Pour la dernière forme, l'auteur donne seulement la forme macédo-roumaine *pănăvrachi* attestée chez

Mihaileanu. C'est un emprunt au ngr.. Au nord, en Macédoine le mot n'est pas connu. On y emploie la forme *binevreţi*. Cette forme n'est pas attestée par les dictionnaires, mais elle existe dans le parler des villes de Bitolia, Pârleap, Veles, Scopie, etc. M. H. Polenakovič, originaire de Cruşova, lequel écrit dans cette même revue au sujet de *bečvi* (p. 234), doit la connaître. Les Macédo-Roumains ne portent pas ce vêtement. Ils ne la connaisent que des Grecs (pănăvrachi), ou des Bulgares (binivreţi de benevreţi, avec le passage régulier des deux *e* non accentués en *i*). Les choses étant ainsi, je ne crois pas, comme le présuppose M. P. Skok « que ce soient les Aroumains eux-même qui ont adapté leur emprunt aux lois phonétiques turques ». Si, en serbo-croate, il n'y a pas de forme c′ pour k′, cela s'explique par le fait que dans cette langue, comme dans le macédo-roumain, la forme du mot est bulgare (benevreci). Nous avons également montré d'autre part que la plupart des mots turcs, chez les Macédo-Roumains, leur viennent par les Slaves. Ils sont répandus seulement d'une façon régionale. Ainsi, les formes dont il s'agit, autant que je le sache, ne sont pas connues dans le sud. Au nord, ils sont connus, du moins par les tailleurs. Encore ceux-ci ne les connaissent pas tous. Ce vêtement, fait d'une étoffe grossière est exécuté surtout par des tailleurs bulgares, plus rarement par des macédo-roumains. « Balkan lateinische Untersuchungen, par Norbert Iokl ». Parmi les questions traitées pour l'étude de la langue roumaine, nous nous sommes spécialement intéressés au traitement des groupes de consonnes *ct* et *cs* en roumain. L'auteur n'admet pas, à bon droit, les exposés de MM. A. Graur et A. Rosetti (Bulletin linguistique, III), et s'en tient à l'explication donnée par M. Sextil Puşcariu. La réplique donnée par les auteurs (B.L.IV 182 ss.) n'affaiblit en rien l'argumentation de M. N. Iokl. — « Un suffixe albanais en Roumain », par Th. Capidan. Il s'agit du suffixe macédo-roumain *ańi*, non expliqué jusqu'à présent et que l'auteur met un relation avec le suffixe albanais *aj*, du plus ancien *anj* (latin: aneus). — « La linguistique balkanique aux Congrès internationaux des Linguistes », par A. Belić. En se reportant à l'opinion de Malecki, exprimée au premier Congrès, selon lequel « l'unité balkanique conserve dans certaines particularités, comme la perte de l'infinitif, la formation du futur, la postposition de l'article, etc., l'auteur ne croit pas à son existence pour le motif que les traits communs à cette unité ne sont pas suffisamment unifiés ni assez nombreux. En particulier, M. Belici soutient que, si elle existe uniformément pour les langues albanaise, grecque, roumaine, cette unité n'existe pas, par contre, pour tous les parlers serbes. Assurément, si les traits communs à ces langues étaient plus nombreux et se montraient uniformes dans toutes les langues cela vaudrait mieux pour la détermination de l'unité balkanique. Malheureusement il faut les prendre autant qu'ils sont et, qui plus est, ils ne sont pas uniformes dans toutes les langues, ce qui toutefois ne veut pas dire qu'il n'y ait aucune unité balkanique. D'après l'auteur, au lieu d'unité balkanique, on pourrait parler d'une « réciprocité linguistique » dans les Balkans. Cette réciprocité existe du moment où a commencé à se manifester l'unité balkanique, mais, ajoutons-nous, la première n'exclut pas l'existence de l'autre. Nous sommes, nous aussi, de l'opinion de l'auteur que: « Il n'est pas même certain que les langues de cette « unité » aient toujours été influencées les unes par les autres. Parfois, elles ont dû subir, chacune séparément, l'influence d'un même substrat, ce dont parle aussi Malecki, avec un degré de propagation des ondes

linguistiques réciproques très différent dans les différents points de la Péninsule Balkanique. Toutefois ce substrat pouvait présenter certaines différences dans les différents milieux de la Péninsule Balkanique». «Rumänisch-Albanische Lehnbeziehungen» par Egrem Çabei. L'auteur reprend, dans cet article, certaines questions discutées dans les rapports linguistiques albano-roumains, en les complétant par quelques observations personnelles. C'est une contribution nouvelle que représentent les éléments roumains nouvellement introudits dans la langue albanaise par voie culturale, par les Albanias qui ont vécu dans le Pays. Parmi les autres question, ce qui mérite l'attention c'est surtout l'effort de l'auteur pour expliquer le mot rou main *mare* de l'albanais *madh*. Avant d'exposer l'argumentation de l'auteur, à laquelle je ne crois pas, je veux montrer ici que j'ai pensé, moi aussi, au rapport qui aurait dû exister jadis entre ces deux mots. (cf. Romanitatea Balcanica, communication faite à l'Académie Roumaine, en mai 1936). L'auteur part de la «particularité dialectale dans la langue albanaise, d'après laquelle l'interdentale spirante sonore *dh* se prononce comme *ll*. Ex. «Kam llan» pour «Kam dhan» (am dat, j'aidonné). Dans ce cas, à la forme féminine «madhe» d'une phrase comme « punë e madhe » (treabă mare, grosse affaire), qui se prononcerait comme « punë e malle », nous aurions, en roumain, de « malle », la forme actuelle « mare » avec transformation de *ll* intervocalique en *r*, comme dans l'albanais « vjedhullë », dacoroumain « viezure »; albanais « modhullë », dacoroumain « mazăre », etc. La difficulté, dans cette particularité dialectale de la langue albanaise, consiste dans le fait que l'auteur ne nous dit pas vers quelle époque s'est produit ce changement de *dh* en *ll*. Cette époque semble être récente. En tout cas, plus récente que celle où se sont séparés les dialectes transdanubiens de la langue littéraire. S'il s'agissait d'une époque plus ancienne, nous manquerions de moyens d'informations. Dans ce cas, on ne pourrait comprendre comment chaque dialecte aurait emprunté séparément le mot de la langue albanaise. Il est incontestable que « mare » appartient au domaine albano-roumain. Nos moyens actuels ne nous permettent pas toutefois d'établir le raport entre ce mot et le mot albanais « madh ». « Miscellanea etimologica balcanica », par Carlo Tagliavini. C'est une continuation de son article du tome I, avec des observations intéressantes sur les mots albanais « dylmere » et « delentisë delendrisë ».

La seconde partie de cette revue comprend une série d'articles se rapportant aux divers aspects de la vie des peuples balkaniques. Sous ce rapport, on nous donne des informations intéressantes se référant à la civilisation et à la culture (littérature, art, folklore) balkaniques. Parmi les savants roumains nous notons les publications suivantes: N. Iorga, « Les Balkans et l'Empire byzantin »; G. Oprescu, « L'art contemporain en Roumanie »; V. Ghidionescu, « L'enseignement public en Roumanie »; Ion Muşlea, « Le Folklore roumain »; M. Negrea, « La musique contemporaine en Roumanie ».

On y publie également une étude « Langue Balkanique », due à MM. Kr. Sandfeld et P. Skok. Dans la premiére partie, M. Kr. Sandfeld donne une caractérisation succincte des langues balcaniques sous le rapport de la structure; dans la seconde partie, M. P. Skok montre les conditions dans lesquelles se sont développées les langues littéraires chez les peuples balcaniques. Le but de cet article destiné à des savants de spécialité autre que la linguistique est purement informatif.

Th. Capidan

KARAJOROF T.: *Les patriarcats serbes et roumains et la défense de leurs minorités.* Отецъ Паисий Anée IX, Coh. 5, Sofia, 1936, pp. 196—199.

Avant de m'occuper du contenu de l'article de Mr. Karajorov, ancien directeur du lycée bulgare de Constantinople et ex-membre du comité révolutionnaire dirigé par Protogherov, je trouve nécessaire de donner un bref compte-rendu de la revue « Отецъ Паисий ».

Trois professeurs universitaires en dirigent la rédaction: G. P. Genov, titulaire de la chaire de droit international, S. Kazandgiev, professeur de philosophie allemande, et le médiéviste P. Mutafčiev.

On pourrait croire qu'une revue ayant un pareil comité de rédaction présente toutes les garanties en ce qui concerne son objectivité, mais cependant il n'en est pas ainsi. « Отецъ Паисий » est un organe de propagande nationale, qui va jusqu'au chauvinisme et qui s'occupe surtout des problèmes intéressant les bulgares de l'étranger.

C'est dans cette atmosphère que parut l'article se référant aux patriarcats serbe et roumain, concernant la défense de leurs minorités.

Après un succint compte-rendu sur la situation des serbes et des roumains dans l'ancien empire austro-hongrois, — dans lequel l'auteur de l'article se laisse guider par des impressions, car les affirmations sont bien loin de la réalité, — il passe à des recherches sur la situation des bulgares de Serbie et de Roumanie, au sein des partriarcats respectifs et affirme;

Les patriarcats serbe et roumain sont dans une position illégalle vis à vis du 28-e canon du concile de Halchidon — à cause de leur attitude envers les bulgares, qui, depuis 1913 sont restés sous l'autorité des états respectifs. L'année 1913 demeure un triste souvenir, non seulement pour les vaincus, mais pour tout orthodoxe de rite oriental, dont le sentiment religieux n'est pas obscurci par un chauvinisme sauvage. Les prêtres bulgares ont été chassés de force par les autorités militaires et ecclesiastiques de Macédoine et Dobroudja. La langue maternelle des enfants a été écartée des églises et des écoles, après que son enseignement eut été consacré par le 34-e canon apostolique et ces 2 patriarcats serbe et roumain se sont plaints de l'attitude du Patriarcat de Constantinople et des intentions du gouvernement hongrois ayant en vue la dénationalisation de leurs compatriotes par l'église, alors que depuis longtemps ils sont, eux-mêmes, coupables.... Les serbes et les roumains jouissent de leurs droits ethniques à l'église et à l'école. Mais ils se complaisent en des injustices criantes envers les bulgares, qui, dans leurs états sont privés de l'appui de leurs patriarcats respectifs et de tout ce qui est sacrè pour l'homme et le chretien...

La mesure avec laquelle vous mesurez vous sera appliquée.

Comparé à ce dérogement du canon du concile de Halchidan et à ces crimes envers la conscience humaine et chrétienne, combien nous paraît décoloré le « phèlètisme » à cause duquel le peuple bulgare a été proclamé schismatique. Où est la voix puissante de quelque église qui osât s'élever, contre cette violation des canons et de la foi elle-même? (p. 199).

Je ne chercherai pas à combattre Mr. Karajorov en ce qui concerne la fausseté de ses affirmations et également je ne lui demanderai de me répondre au sujet du sort des Roumains de Bulgarie, même comparé à celui des bulgares « opprimés » par l'officialité roumaine, je lui répondrai seulement que ce système consistant à falsifier la réalité ne peut conduire qu'à un seul

résultat: une permanente irritation des esprits — qui ne peut être utile même à la cause que sert Mr. Karajarov.

Pour conclure, nous invitons Mr. Karajarov à publier les sommes inscrites au budget de l'état bulgare — (si un pareil chapitre s'y trouve) pour l'entretien des écoles et des églises roumaines de Bulgarie, pour que, lui offrant à notre tour les données du budget général de l'état roumain, il tire lui-même des conclusions qui, nous sommes certains, ne seront pas les mêmes que celles que nous avons reproduites dans l'article sus-mentionné.

Al. Iordan

SEXTIL PUSCARIU: *Études de Linguistique Roumaine*. Bucarest, 1937.

La 4 Janvier dernier, M. le professeur Sextil Puscariu a accompli sa soixantième année. A cette occasion, ses collègues, ses amis et ses anciens élèves, réunis au Rectorat de l'Université Ferdinand I de Cluj, l'ont fêté en lui offrant un volume d'hommage avec une « Tabula gratulatoria » sur laquelle, à l'adhésion de l'intéllectualité du pays, s'est associée l'expression de l'affection et de l'administration de 73 savants étrangers appartenant à 45 universités des pays les plus civilisés.

Le présent volume comprend un choix des travaux de M. Sextil Puscariu publiés en roumain. Il se rapportent à tous les problèmes les plus importants de l'étude de la langue roumaine et de la linguistique en général. Leur traduction en langue française est une œuvre utile pour les savants étrangers qui, ne connaissant pas la langue roumaine, ne pourraient se mettre au courant des résultats obtenus par l'auteur ainsi que par les étudiants et les professeurs qui se consacrent à l'étude de la langue roumaine. Ils trouveront dans cet ouvrage un matériel scientifique abondant, présenté systématiquement, traitant une foule de questions relatives au développement historique de notre langue.

Les travaux de M. Sextil Puscariu pour l'étude de la langue roumaine dans le cadre des langues romanes et en relation avec l'unité balkanique des langues sud-est européennes sont d'une importance décisive.

Comme professeur, M. Sextil Puscariu a toujours tenu au prestige de ses leçons. Elles provoquaient l'estime et l'admiration des auditeurs autant par le niveau supérieur auquel il entendait se maintenir en les faisant que, surtout, par leur forme claire et attrayante, unie à une rare richesse d'informations.

Mais M. Puscariu n'est pas seulement un savant de prestige européen et un professeur éminent, c'est encore un grand organisateur et animateur.

Lorsque l'histoire étudiera le rétablissement de l'Université de Cluj, on pourra connaître tous les efforts spirituels que ce passionné de la science a mis en jeu pour la réalisation de cette splendide affirmation roumaine là, dans la capitale de la Dacie Supérieure, où le parler maternel à subi des persécution millénaires.

Pour toutes ces réalisation découlant de l'initiative et de l'action du Maître, ses collègues et ses admirateurs ont cru que cette étape de soixante années était l'occasion opportune, après tant de travail consacré au service de la vérité et à l'amour de la patrie, pour lui témoigner publiquement toute leur affection, toute leur vénération, en lui dédiant ce volume.

Th. Capidan

N. IORGA, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, publiée sous les auspices de Sa Majesté le Roi Charles II, par l'Académie Roumaine: Vol. I, I-ère partie: *Les ancêtres avant les Roumains* (pp. 318); 2-ème partie: *Le sceau de Rome* (pp. 410). — Vol. II, *Les Maîtres de la terre* jusqu'à l'an mil (pp. 432). — Vol. III, *Les Fondateurs d'États* (pp. 424).—Vol. IV *Les Chevaliers*, pp. 537). Imprimerie de l'État, Bucarest 1937.

Nous avons maintenant devant nous les cinq premiers volumes de cette œuvre monumentale qui doit en comprendre dix. Doué d'un très sûr instinct historique, soutenu par sa vaste érudition et une intuition réelle des événements du passé, M. N. Iorga nous lègue l'œuvre de synthèse la plus compréhensive que l'on ait écrite jusqu'à ce jour sur les Roumains de Roumanie et d'ailleurs. Maître d'un matériel d'informations, vaste et varié, M. N. Iorga a eu une inspiration des plus heureuses quand, après une si longue expérience, qui a pu lui faciliter une vision plus essentielle des réalités historiques, il s'est décidé à nous donner ce travail indispensable et scientifique qui couronne, avec tant d'éclat tout ce qu'il a écrit, jusqu'à ce jour, dans ce domaine.

En acceptant la charge d'écrire ce bref compte-rendu, je ne puis qu'effleurer les questions qui entrent dans ma spécialité. D'ailleurs, il est impossible de rendre compte en détail de la richesse unique de ces cinq volumes qui comprennent plus de deux mille pages.

Dans le Vol. II l'auteur traite des Valaques de la Péninsule Balkanique. Ceux-ci sont des Roumains, comme leurs frères du nord du Danube. Le Pinde et la Thessalie renferment nombre de localités portant des noms roumains. M. N. Iorga relève l'intéressante formation roumaine *Latricala* d'après l'étude de Bodadzides, dans laquelle on reconnaît la préposition roumaine *la*. Ces Roumains sont gouvernés par leur aristrocratie et ont à leur tête des *celnici*. Ce mot de *celnic* (chef) ne peut venir, comme le suppose l'auteur, de *ceata* (tribu, bande). Son étymologie est *čelo* (front) évidemment. Parlant des premièrs débuts de la langue roumaine, M. N. Iorga traite longuement de la langue des Traces et tente d'expliquer certaines particularités de langage par une hérédité thrace. Assurément, si leur identification est malaisée à établir, étant donnée la pauvreté du matériel documentaire pour ces sortes de spéculations, par contre l'idée selon laquelle certaines particularités de notre langue viennent d'un substratum autochtone doit être admise. Ainsi, par exemple, le phonème *ă* (î), dont s'occupe l'auteur, étant donné qu'il se trouve non seulement chez les Roumains, mais aussi chez les Albanais et les Bulgares, peut être supposé avoir une origine préromaine. Malheureusement l'essai de Mateescu, dont fait mention M. N. Iorga, ne nous dit rien. Dans cette même catégorie se range aussi le rhotacisme que l'on rencontre chez les Roumains et les Albanais. En ce qui concerne la labialisation des occlusives postpalatales avec appendice vélaire: *qu : p* (quattuor: patru), elle se retrouve aussi dans les groupes *ct : pt* (octo: opt) et se présente sous une forme un peu moins compliquée. On doit prendre tout d'abord en considération la langue sarde qu offre la même particularité et presque chez les mêmes mots. Dans ce cas, bien que le phénomène se retrouve aussi dans les autres langues indo-européennes, comme le grec (*ἕπομαι*, lat. sequor), et spécialement comme l'italique (osque-ombrien: pis pid, lat. quis quid) et le celtique (breton p wy, lat. quis) et, par suite, qu'on pourrait supposer que le phénomène aurait existé aussi dans le thraco-illyrien, il nous paraît plus vraisemblable de la ramener à l'origine

latine sous l'influence du parler osque-ombrien, comme l'a relevé, pour la première fois, le savant italien Matteo Bartoli (cf. Alle fonti del neolatino. Estratto dalla Miscellanea di studii in onore Attilio Hortis. Trieste 1910). Le nom thrace des Carpathes (*Καρπάτης ὄρος*), pourrait être rapproché de l'albanais *karpē* qui veut dire *roc* (cf. Vasmer, *Studien zur Alb. Wortf.* I, 24 sqq. et Jokl dans *Sitzungsb.* de l'Académie de Vienne 168, I, 23 sqq.). La finale *re* dans *Dunăre* (Danube) n'a, je crois, rien de commun avec le *re* de *aşijdere*, lequel, comme l'on sait, est refait d'après le serbe *takoždere*. Peut-être avec le *re* de *aiurea, altminterea?*

La langue roumaine, selon M. N. Iorga, s'est formée en Dacie: « C'est la Dacie populaire, qui, employant tout ce qui s'était fait dans le domaine du latin sur les territoires plus anciens au delà du Danube, a fixé, a développé et a conservé la langue roumaine ». Assurément, il faut entendre ici les deux Dacies celle de la droite et celle de la gauche du Danube. C'est ce que nous a dit M. N. Iorga dans un autre travail de synthèse: « Le premier produit de la vaste synthèse accomplie des deux côtés des Carpathes et sur les deux rives du Danube, a été une nouvelle langue néo-latine... le roumain, avec ses deux ou même trois dialectes » *(La place des Roumains dans l'Histoire universelle*, 33). L'auteur accorde une importance spéciale à l'aspect sud-est-européen dont témoigne la langue roumaine avec les autres langues balkaniques. M. N. Iorga n'est pas de l'avis du savant danois M. Sandfeld qui attribue cet aspect en grande partie à l'influence grecque. Au contraire il estime que la langue grecque elle-même a subi l'influence de la langue des Thraces par l'intermédiaire des Doriens qui seraient des « Trhaces grécisés ».

M. N. Iorga attribue une importance particulière au problème slave. Deux grands chapitres: « La synthèse slave » (vol. II, p. 296—324) et « Influences slavo-roumaines » (*ibid.* p. 325—364), traitent largement cette question. En tenant compte de l'ancienneté de l'élément toponomastique slave en Dacie, l'auteur suppose que les Slaves auraient pu s'introduire en Dacie comme élément de la confédération armée. C'est une opinion ancienne que M. N. Iorga a déjà exprimée dans d'autres travaux historiques. Naturellement, comme nous n'avons pas d'informations certaines sur les premières invasions slaves en Dacie, cette opinion, au point de vue historique, est admissible. Mais ily a une difficulté que soulèvent les témoignages de la langue. La langue roumaine, bien qu' ayant un riche lexique slave, ne témoigne pas d'une influence slave ancienne dans sa structure grammaticale. Dans ce cas, il reste douteux qu'il faille admettre la présence aussi prématurée des Slaves parmi les Roumains. M. N. Iorga a également des idées fort intéressantes sur la différence qui existait entre les deux peuples yougo-slaves, les Serbes et les Bulgares. Cette différence, l'auteur l'observe dans le substratum sur lequel se sont développés les uns et les autres. Les Serbes se sont développés sur le substratum romain du Danube moyen, les Bulgares sur le substratum romain du Danube inférieur. Comme linguiste, je ne puis me prononcer sur la première opinion, bien que M. N. Iorga apporte à son appui un matériel linguistique documentaire. En faveur de la seconde opinion militent certaines données tirées des rapports linguistiques slavo-roumains, surtout si nous nous référons à l'influence exercée à l'époque ancienne, sur la langue bulgare.

Des centaines de pages que nous avons lues, nous n'avons signalé, dans ces lignes, que ce qui intéresse l'étude de la langue, pour présenter, aux lecteurs

de cette revue, la manière dont un historien de la valeur de M. N. Iorga voit la formation de la langue roumaine dans le sud-est européen.

Th. Capidan

A. V. Soloviev, „Югославькскіа темъ въ произведеніахъП ушкина" (Thèmes jougolsaves dans les œuvres de Pouckine), dans „Бьлградскій Пушкинскій Сборникъ" Belgrade, 1937, p. 45—68.

Les fêtes commémoratives à l'occasion du centenaire de la mort de Pouchkine curent une importance toute particulière les Balkans et surtout pour la Roumanie. Car aujourd'hui, parmis tous les pays étrangers, la Roumanie est le seul qui possède un térritoire, habité jadis par Pouchkine: la Bessarabie, où le poète russe eut l'occasion de connaître certains peuples balkaniques: Grecs, Roumains, Serbes et Bulgares.

La question des relations de Pouchkine avec les Grecs a été traitée l'année dernière par Mr. Michel Lascaris dans son article: « *Ὁ Πούσκιν καὶ ἡ ἑλληνική ἐπανάσιασις* [1] ».

Il y parle surtout de l'interêt que portait le poète à l'insurrection grecque de1821.

Quant aux relations de Pouchkine avec les Roumains, durant son séjour en Bessarabie, elles furent analysées dans mon étude « Puşkin şi România » [2].

En ce qui conserne les rapports du poète russe avec les Serbes et son interêt pour leur passé, c'est à Mr. A. V. Soloviev que nous devons une minutieuse étude, intitulée: „Югославскія темы во произведеніях Пушкина" [3].

Le mérite de Mr. Soloviev est qu'il vérifie les témoignages des contemporains de Pouchkine en se servant des premières sources.

Depuis longtemps, dans l'analyse de ces témoignages il fallait adopter un point de vue plus critique. Les mémoires des contemporains du poète et même celles de Liprandi, son ami de Kichineff, — toutes sérieuses qu'elles soient et bien que les pouchkinistes bessarabiens les croient infaillibles, — contiennent malheureusement elles aussi quelques erreurs. En faisant des nouvelles recherches sur le séjour de Pouchkine en Bessarabie pour en faire une monographie, j'ai tombé sur quelques témoignages inexactes de Liprandi, dont je parlerai ailleurs.

Mr. Soloviev lui aussi dénonce une pareille erreur. Il s'agit de la fille de Kara-Georges, qui a inspiré à Pouchkine des vers, des premiers qu'il écrivît à Kichineff.

Liprandi affirme qu'il était impossible au poète de connaître personnellement cette jeune fille. « Observons le fait suivant », dit Mr. Soloviev: « Le 21 Septembre 1820 Pouchkine arrive à Kichineff, encore tout plein d'impressions de la Crimée et du Caucase et des poèmes qu'il y a commencés, et voilà que le 5 Octobre il écrit les vers: « A la fille de Kara-Georges ». Après deux semaines de séjour à Kichineff, la première poésie datée de Pouchkine n'est consacrée ni à la Crimée, ni à M-lle Raewsky [4], ni à une Grecque, ni à une Moldave, mais à une Serbe, la fille de Kara-Georges », (p. 48).

Ensuite Mr. Soloviev constate, en se servant de la généralogie des princes serbes, l'âge probable de celle des filles de Kara-Georges qui a inspiré à Pouchkine

---

[1] Publié dans la revue « *Νέα ̔εστία* », tome 22 (1937), p. 486—492.

[2] Publiée dans la *Revista Fundaţiilor Regale*, Nr. 5, 8 et 10, 1937.

[3] Dans „Бѣлградскій Пушкинскій Сборникъ" Belgrad, 1937, p. 45—68.

[4] Son premier amour, qu'il a connu à Crimée.

ses vers. Elle était alors jeune fille et non fillette de 6 ou 7 ans comme l'affirme Liprandi.

« D'après le ton général de ces vers », dit Mr. Soloviev: « ils sont provoqués par une rencontre innattendue. Le morceau:

« Et toi, belle, tu exauças par ton humble vie
La vie orageuse de ton père »,

marquent la vive impression de la rencontre » (p. 49).

Quant à Liprandi, il affirme que Pouchkine n'a jamais vu la fille de Kara-Georges.

Mr. Soloviev nous explique ainsi cette erreur: Liprandi n'a pas encore fait connaissance du poète russe au cours des deux premières semaines du séjour de Pouchkine à Kichineff. Durant cette période il était fort possible que le poète eût rencontré la fille de Kara-Georges sans que Liprandi l'eût su.

« Où Pouchkine a-t-il pu la rencontrer? » se demande Mr. Soloviev: « Il était fort probable qu'elle fût arrivée avec sa mère de Hotin à Kichineff chez le général Inzov pour des affaires [1].

La poèsie de Pouchkine, dédiée à la jeune fille, nous laisse comprendre que le poète avait déjà assez entendu parler de Kara-Georges et que sa fugitive rencontre avec la timide beauté, vêtue probablement d'un riche costume oriental [2], le frappa tant, que c'est à elle et non aux Raewsky qu'il consacra sa première poèsie, écrite à Kichineff » (p. 50).

Fort intéressante est la supposition de Mr. Soloviev, que Pouchkine eût puisé ses connaissances, concernant Kara-Georges, dans les « Voyages » de Bantych-Kamensky. Il en est de même pour ce qui se rapporte à l'influence de la « Chanson de Kara-Georges » de Pouchkine sur Gogol. Mr. Soloviev suppose que c'est elle « qui a constitué dans l'ordre inverse le centre de la plus romantique des œuvres de Gogol « Taras-Boulba ». (C'est-à-dire: Kara-Georges tue son père, Taras-Boulba tue son fils) (p. 50).

« Donc, dès les premières semaines de son séjour à Kichineff, Pouchkine témoigna un vif intérêt pour la tragique insurrection serbe et s'était déjà fait une idée bien distincte du grand général serbe, « sombre et terrible jusqu'à la fin » (p. 50).

« A Kichineff Pouchkine suivait avec un intérêt particulier les héroïques efforts de l'hétairie grecque. On sait que dans le programme de l'hétairie entrait aussi la libération des Serbes et des Bulgares. Kara-Georges était membre de l'hétairie et ami d'Ipsilanty; il y avait des Slaves de Balkans parmis les Russes et les Grecs de la loge des francs-maçons, nommée « Ovide », où Pouchkine entra le 4 Mai 1820. Rappelons-nous, comment on recevait dans cette loge l'archevêque

---

[1] Une inscription *Καρα-Γεοργὺ*, éxécutée par une main non-russe au dessus du titre des vers de Pouchkine, est significative: il est le plus probable, qu'elle appartienne à un Moldave et non pas à un Grec (à en juger d'après l'ortographe inexacte). Il est possible que Pouchkine se soit rencontré avec la belle jeune fille chez un des boyards moldaves. (Note de Mr. Soloviev).

[2] Les femmes serbes de bonnes familles s'habillaient toutes « assez richement, selon l'usage turc: pantalon larges, ceinture d'argent, vêtement tout orné d'une quantité de pièces d'or ». (Bantych-Kamensky, p. 103). Il va sans dire, que les jeunes filles serbes, qui baissaient timidement leurs regards devant les hommes, se distinguaient par leur modestie ». (Note de Mr. Soloviev).

bulgare Iefrem. Cela arriva quand Pouchkine y était, et, dans cette société, le poète russe pouvait acquérir des notions plus exactes en ce qui concerne les Slaves des Balkans et leurs aspirations nationales » (p. 52).

Mais il est certain que ses connaissances les plus intérressantes et les plus détaillées sur les peuples balkaniques, Pouchkine les doit à son ami, le colonel Liprandi qui était historien militaire et rassemblait alors des matériaux pour une histoire de Turquie.

« Pouchkine », dit Liprandi rencontrait souvent chez moi les généraux serbes qui habitaient Kichineff: Vuçiç, Nenadoviç, živkoviç, les deux frères Macédoniens et d'autres, qui me procuraient des matériaux. Il recueillait leurs chants nationaux, et j'entendais souvent comme il les priait de lui expliquer tel ou tel mot d'un chant qu'il voulait traduire » (p. 48).

Il est à noter que c'est chez ce même Liprandi que Pouckine rencontrait les hétéristes, Duca et Pendadeca, aux quels il emprunta deux légendes moldaves: «Duca» et «Dafna et Dabija». C'étaient les premiers essais en prose de Pouchkine. Malheureusement ils ne parvinrent pas jusqu'à nous, mais Liprandi nous en parle dans ses mémoires et affirme même qu'il en possédait les copies.

Ces deux nouvelles présentent un interêt tout particulier car ce sont les premières légendes historiques roumaines, notées par écrit.

La personalité de Liprandi est de grande importance pour les balkanistes. Sa maison était un centre, où se rencontraient les représentants de différentes nationalités balkaniques. Liprandi s'intéressait également à chacune d'elles. C'est pour cela qu'il peut être considéré comme précurseur des balkanistes, dont les idées de l'union entre les peuples balkaniques ne se développent que de nos jours.

Et si jamais on veut écrire une monographie sur Pouchkine et les peuples balkaniques, ce ne sera que sur une munitieuse étude de cette intéressante personnalité et de son influence sur le poète russe que l'on pourra la fonder.

L'opinion de Mr. Soloviev vient confirmer la nôtre. Mr. Soloviev soutient que ce n'est pas à Mickiewicz, comme le croit Mr. Vinogradov [1], que Pouchkine doit sa sympathie pour le monde slave, mais aux Slaves du Sud, dont le poète russe a fait connaissance en Bessarabie.

C'est justement grâce à ces relations personnelles avec les Slaves du Sud que Pouchkine traduisit plus tard les chansons serbes de Mérimée.

Mr. Soloviev s'arrête sur l'analyse de cet œuvre de Pouchkine, en partageant les opinions de ses prédécesseurs en cette question, A. Iatzmirsky [2] et L. Majkov [3].

« L'intérêt que Pouchkine témoigne pour les sujets slaves ne se borne point aux « Chants des Slaves de l'Occident », continue Mr. Soloviev, « Les impressions de Kichineff restèrent gravées dans sa mémoire. En 1834, le poète écrivit la nouvelle « Kirdjali », qui porte le nom du héros (en turc Kirdjali veut dire: brave, vaillant), Kirdjali est bulgare de naissance. Il prit part à la hardie et folle expédition sous le commandement d'Alexandre Ipsilanty et Georges Cantacuzène, défenseurs de la liberté.

---

[1] A. K. Vinogradow, „Мериме въ письмахъ къ Саболевскому“ *(Mérimé dans ses lettres à Sobolewsky)*, Moscou, 1928, p. 247.

[2] A. I. Iatzmirsky, „Пѣсни западныхъ словянз“ *(Chants des Slaves de l'Occident)* Cor. Пушкина. изд. Брокгаузъ-Ефрона, I/III (1909).

[3] L. Majekow, „Бессабскія воспоминанiа Велтмана“ . . . *(Les mémoires bessarabiennes de Vetmann. . .)*, p. 49.

Enfin, après la mort de Pouchkine on a trouvé dans ses brouillons des esquisses sur des thèmes jougoslaves » (p. 66).

En terminant son article, M. Soloviev note que vers la fin de sa vie, Pouchkine s'interesse de plus en plus sérieusement aux Serbes et aux autres Slaves (p. 67). Après sa mort, dit Mr. Soloviev, on a trouvé dans la bibliothèque du poète un nombre considèrable de livres se rapportant aux Slaves du Sud et, ajoutons nous, aux autres peuples balkaniques [1].

Il n'y a point de doute que tous ces peuples étaient chers au cœur du poète russe parce qu'il les connaissait non seulement par des lectures, mais aussi personnellement, depuis son sejour en Bessarabie.

E. Dvoitchenko

Μιχαηλ Θ. Λασκαρι 'Ο Πούσκιν κνὶ η 'Ελληνικὴ 'Επανάστασις, Αθηναι 1937, 14 p.

A l'occasion du centenaire de la mort d'Alexandre Pouchkine ont paru dans la Péninsule balkanique nombre d'études et d'articles consacrés à cet immortel poète russe, comme autant de témoignages de reconaissance pour la sympathie avec laquelle il suivit la lutte que les Grecs et les autres peuples balkaniques entreprirent pour recouvrer leur liberté.

En Roumanie ont été écrites deux études plus importantes: l'une intitulée « *Puskin şi Românii* », de M-me Marguerite Stefanesco-Serghi; l'autre « *Puşkin şi România* », pleine de renseignements russes assez peu connus, de M-me Dvoicenco.

La Yougoslavie nous a donné elle aussi une étude due à M. Soloviev, dans laquelle le savant professeur de Belgrade recherche les divers thèmes yougoslaves qui se trouvent dans l'ouvre de Pouchkine; de plus, M. Traicof, publiciste bulgare, a écrit à son tour un article très documenté qui ne nous est malheureusement pas parvenu. *(N. Τράϊκωφ. 'Ο Πούσκιν καὶ ἡ 'Ελληνικὴ 'Επανάστασις. 'εφημ. « Καθημερινὴ »* 1, II, 1937).

En Grèce la commémoration du poète s'est faite, comme il était tout naturel, avec plus d'ampleur. Parmi les articles et les études qui furent écrits à cette occasion, citons l'étude de M. Michel Lescaris, professeur à l'Université de Salonique et membre de l'Académie Roumaine.

Tout en rappelant l'étude de Paléologue, parue en 1879, M. Lascaris observe, à juste raison, qu'étant donné l'apparition de nombreux écrits, depuis lors et jusqu'a nos jours, il est devenu nécessaire et indispensable de reprendre le problème des rapports du poète russe avec la Grèce moderne et surtout d'amener de nouvelles précisions au sujet de l'évolution que l'attitude de Pouchkine a subie devant la Révolution grecque.

En s'appuyant sur des textes connus chez nous, il nous montre comment Pouchkine fut au début un aide enthousiaste de cette révolution et comment plus tard, après l'échec de l'Hétairie dans les Principautés, il a perdu confiance dans les possibilités du peuple grec. Pouchkine a exprimé son mépris pour les Grecs en des termes très brutaux (nous citons d'après M. Lascaris): « Divers *jésuites* nous ont tant parlé de Thémistocle et de Périclès que nous avons commencé à penser qu'une nation perverse, composée de brigands et d'épiciers, est leur descendante propre et succède à leur gloire classique. Tu vas dire que j'ai changé

[1] Par exemple, le livre d'Alexandre Soutzo, *Histoire de la Révolution Grecque*, Paris, 1829.

d'idées, mais, si tu venais chez nous à Odessa voir les compatriotes de Miltiade, tu serais de mon avis... ».

Dans la suite, l'auteur donne d'autres preuves du changement d'attitude de Pouchkine.

Voici comment le professeur de Salonique explique ce changement: « Après son transfert à Odessa, ses malentendus avec son supérieur le comte Voronzof rendirent Pouchkine excessivement nerveux. Son sejour désagréable si loin du centre se prolongeait, ses rêves d'une carrière diplomatique brillante s'éparpillaient. Dans un tel état d'âme, il est certain que les enthousiasmes ne résistent pas. Tous ces faits ensemble et la déception que lui causèrent les Grecs d'Odessa peuvent expliquer pourquoi l'ancienne attitude du poète se transforma vis-à-vis du problème grec et se manifesta de plus en plus froide et critique ».

L'explication que nous donne M. Lascaris ne nous semble pas suffisante. Les facteurs d'ordre subjectif qu'il énumère ci-dessus n'ont pas l'importance qu'il leur donne. Dans aucun des documents connus, il ne nous est dit que ce sont les malentendus avec son supérieur et les ennuis de sa carrière qui coupèrent à Pouchkine son enthousiasme pour la cause de la Grèce. Ce serait lui attribuer une structure d'âme très superficielle, ce qui est entièrement inexact.

Comme d'autres écrivains et poètes du temps, Pouchkine a été au début victime d'une atitude philhellène, excessive par son romantisme. Fascinés par l'éclat de l'ancienne Hellade, nourris de toutes les légendes héroïques de l'hellénisme classique, ces poètes ne se rendaient pas suffisamment compte que les Grecs de nos jours forment — comme les autres Européens — un peuple nouveau sous tant d'aspect, résultant des grandes transformations ethniques par lesquelles passa la Péninsule balcanique, au Moyen-Âge.

Ces romantiques ont pris les Grecs pour des Hellènes (semblables à Ipsilante qui, s'adressant aux Roumains, les appellait Daces), n'atendant d'eux que des hauts faits et des actes de vertu dignes des rapsodies homériques. Bien qu'il ait été plus modéré que les autres, Pouchkine faisait toutefois partie de cette catégorie de rêveurs. Mais la nature de Pouchkine avait une base spirituelle beaucoup plus complexe, ce qui s'observa bientôt. L'échec des hétairistes dans les Principautés a causé au poète une grande douleur mais, en même temps, lui fit voir les choses sous un jour plus réaliste. Il s'est efforcé de s'informer, jusque dans les moindres détails, des causes de l'échec. (D'ailleurs, sous l'influence de Raewski, homme de vaste culture, et de Liprandi — ce dernier un « historien érudit » et spécialiste en matière d'histoire des peuples balkaniques — Pouchkine entre en contact scientifiquement avec la réalité historique).

D'autre part, il ne faut pas oublier qu'en même temps le poète étudiait tous les épisodes de la révolution et ses chefs, et recueillait sans cesse des matériaux en vue de nouvelles et de poèmes historiques dans lesquels, en heureux contemporain de cet évènement, ils se préparaît à le présenter aux générations futures. C'est ainsi qu'il est arrivé à connaître de très près les faits et les hommes.

Les notes qu'il nous a laissées ont par conséquent une importance capitale, au point de vue de la documentation.

Le fragment suivant[1] nous a paru merveilleux quant à la minutie des observations et des renseignements de Puskin et quant à sa puissance de pénétration de la vérité:

[1] Cf. E. Dvoitchenko, *Puschin și România.*

« Alexandre Ipsilante était courageux de nature mais il ne possédait pas les qualités nécessaires pour le rôle qu'il s'était attribué avec tant de passion et d'imprévoyance. Il ne savait pas s'imposer aux gens qu'il devait conduire. Ceux-ci ne lui portaient pas respect et n'avaient en lui aucune confiance. Après la malheureuse bataille, dans laquelle périt la fleur de la jeunesse grecque, Iordache Olympiotul conseilla à Ipsilante de se retirer et prit sa place. Ipsilante se dirigea vers la fontière autrichienne et de là, injuriait ses hommes, les traitant d'agitateurs, de poltrons et de vauriens. Ces poltrons et ces vauriens ont péri pour la plupart sous les murs du monastère de Secu et sur les rives du Pruth, opposant une résistance désespérée à l'ennemi d'une puissance décuple. Kirdjaliul se trouvait dans le régiment de Georges Cantacuzino dont on peut dire ce qu'on a dit d'Ipsilante. A la veille de l'attaque de Sculeni, Cantacuzino demanda au commandant russe la permission d'entrer dans notre quarantaine. La troupe resta sans conducteur ».

L'on voit ici que Pouchkine fait preuve d'une information sérieuse et d'une analyse objective; il ne se montre pas le moins du monde comme un homme aigri par des ennuis personnels.

Mais il est un fait qui a contribué énormément à décevoir le poète: son contact avec les réfugiés hétairistes qui avaient part icipéà la révolte et qui s'étaient enfuis en Bessarabie et à Odessa. Il le dit clairement dans une lettre adressée à Davidov: « ...timides, voleurs et vagabonds qui n'ont pu soutenir le premier feu de la mauvaise mousqueterie turque... Les officiers sont pires que les soldats. Nous avons vu les nouveaux Léonidas dans les rues d'Odessa et de Kischenew; plusieurs nous sont personnellement connus, nous certifions leur complète nullité. Aucune idée de l'art militaire, nul point d'honneur, nul enthousiasme. Ils ont trouvé l'art d'être insipides même au moment où leur conversation devait intéresser tout Européen. Les Français et les Russes, qui se trouvent ici, leur marquent un mépris dont ils ne sont que trop dignes. Ils supportent tout, même les coups de bâton, avec un sang froid digne de Thémistocle. Je ne suis ni un barbare, ni un apôtre de l'Alcoran, la cause de la Grèce m'intéresse vivement, c'est pour celà que je m'indigne en voyant ces misérables, revêtus du ministère sacré des défenseurs de la liberté ».

Une analyse psychologique élémentaire de cette lettre nous montre que Pouchkine était profondément blessé dans les sentiments d'amour qu'il portait à la cause grecque par le spectacle qu'offraient au monde les imposteurs de Kishenew et d'Odessa. Et en réalité quels étaient donc ces officiers étéristes qui ont si mal impressionné le grand philhellène? Des mémoires de Liprandi — que nous recommandons à M. Michel Lascaris — on peut les identifier facilement dans les personnes de Basile Caravia, Constantin Duca, Pendedeca et Nicolas Scufo. Ce sont ces commandants qui sont en grande partie responsables des échecs hétéristes (et surtout du sacrifice des mavrofores à Dragasani); c'est contre eux qu'Alexandre Ipsilante a émis la fameuse accusation d'indiscipline, de parjure, de lâcheté et de trahison. Pour le malheur de la Grèce resuscitée, le poète russe a connu à Kischenew et à Odessa ce que l'Hétérie avait de pire: ses déserteurs, ses traîtres et ses fanfarons. Ses véritables héros, ceux qui méritaient réellement le nom de descendants de Léonidas, gisaient dans les vallées de Dagasani, de Secu et de Sculeni ou bien loin dans le Mani, l'Acharnanie et l'Epire.

D'ailleurs, tous ceux qui ont jugé la révolte grecque d'après les hétéristes de Bessarabie se sont formé d'elle la même idée détestable. C'est par exemple le cas

du colonel russe Pestel, l'un des chefs du mouvement libéral de l'Empire moscovite. Envoyé par le tsar Alexandre I-er pour faire une enquête sur le mouvement hétériste, il fit un rapport défavorable sur les Grecs. Le rapport de Pestel a paru à M-me Dvoicenco « étrange et inattendu de la part d'un révolutionnaire », de même que le changement de Pouchkine parut à certains, étrange et inattendu. (Mais beaucoup d'autres commentateurs contemporains — français, grecs, roumains ou italiens — ont jugé ces hommes avec sévérité).

En conclusion, le changement d'attitude de Pouchkine vis-à-vis des Grecs est dû, non à des facteurs subjectifs (malentendus de Puskin avec son supérieur, ennuis de carrière, nostalgie pour la vie de la capitale, nervosité, etc.) mais à des constatations objectives: *manque de préparation militaire et morale du groupe d'hétéristes qu'il a connus à Kischinew et à Odessa.* Il est certain que le poète a ensuite généralisé appliquant à un peuple entier les défauts d'une petite minorité dont la valeur représentative de la race grecque était très douteuse. Car, d'après les affirmations d'un informateur français des plus sérieux, l'Hétérie avait abrité dans ses rangs « les ordures de toutes les nations ».

Nous ne pouvons terminer ces notes sans exprimer le désir que M. Lascaris, ou tout autre de ceux que les idées politiques de Pouchkine ont particulièrement préoccupés, nous donne aussitôt que possible une étude qui envisage les rapports du poète avec tout le mouvement pan-balkanique du sud de la Russie, au début du siècle dernier. On étudiera aussi l'influence qu'a eu sur lui ce Liprandi que M-me Dvoicenco affirme avoir été un véritable spécialiste dans l'histoire des peuples balkaniques.

Victor Papacostea

LIUBOMIR MILETIĆ

Le 1-er juin 1937 mourut Liubomir Miletić, professeur à l'université de Sofia, fondateur des études philologiques scientifiques en Bulgarie.

Né en Macédoine en 1863, il étudia à Zagreb et à Prague. Nommé professeur de philologie slave à l'université de Sofia, il y poursuivit son enseignement jusqu'à il y a deux ans, époque à laquelle il devint pensionnaire.

Ses travaux sont nombreux et traitent surtout de la philologie bulgare et de l'ethnographie de la Macédoine. Il a dirigé, ces temps derniers, la revue Македонски прѣгледъ, qui s'efforce de fonder sur des preuves scientifiques les prétentions des Bulgares sur la Macédoine. Parmi ses études, un bon nombre touchent aux relations roumano-bulgares et sont d'une haute importance pour l'histoire roumaine.

Avec feu le savant D. Agura, Miletić entreprit de nombreux voyages en Roumanie. Dès 1892, il étudie à Bucarest les documents slavons de nos voévodes, puis il passe à Brashov où il étudie également les lettres des princes de Valachie et de Moldavie. Le fruit de ces voyages scientifiques a été deux publications de documents accompagnés de longues études introductives. La première est intitulée: Дако Ромънитѣ и тѣхната славѣнска писмѣность (Les Daco-Roumains et leur littérature slave), dans le Recueil (Sbornik) de philologie et littérature, de Sofia, IX, 1893, p. 161—370. Les deux savants publient 184 documents slavo-roumains, la plupart inédits, complétant ainsi les collections antérieures de Venelin et Haşdeu. La seconde étude avec publication de documents est intitulée: Нови влахо-български грамоти отъ Брашовъ (Nouvelles lettres slavo-roumaines de Brashov), publiée dans le même

recueil, XIII, 1896, p. 3—152. Dans les introductions à ces deux collections, Miletić étudie, dans le détail, la langue des documents slavo-roumains et montre que les documents valaques en particulier, sont écrits, non en vieux slave, mais en moyen-bulgare avec beaucoup d'éléments néo-bulgares. Fondé sur cette constatation, sans aucun doute correcte, le savant bulgare a bâti une hypothèse selon laquelle les Roumains auraient été soumis, aux XV-ème et XVI-ème siècles encore, à une classe dominante bulgare; la langue des documents aurait été une langue vivante, parlée à la Cour princière et par les boyards valaques. Depuis lors même, l'hypothèse de Miletić n'a pas été acceptée par les savants étrangers. C. Ireček lui a répondu dans l'*Archiv für slavische Philologie*, XIX, 1897, p. 598—612, en montrant que les Bulgares des Principautés étaient depuis longtemps « roumanisés » au XV-ème siècle et que la langue slave des documents était une tradition conservée par l'église. Toutefois, l'étude de Miletić demeure précieuse par les documents publiés et par l'examen des particularités linguistiques de ces textes.

En dehors de quelques études qui concernent aussi les Roumains, nous devons mentionner un travail étendu de Miletić, intutulé: Заселението на католишкитѣ Българи въ Седмиградско и Банатъ (La colonisation de Bulgares catholiques dans le Banat d'Ardeal) dans le même recueil (XIV, 1897, p. 284—544). En dehors de l'étude ethnographique et linguistique des colons bulgares du Banat, Miletić publie une série de documents concernant les Bulgares catholiques de Chiprovatz (Gabrovo) qui faisaient le commerce, dès le XVII-ème siècle, dans le pays roumain. Parmi ces actes sont les privilèges de commerce données à ces Bulgares par les princes roumains Constantin Sherban (1654), Antoine de Popeshti (1669) et Constantin Brancovan (1691). L'auteur étudie également l'extension des Gabroveni en Olténie aux temps de l'occupation de cette province par les Autrichiens.

Plus tard, Miletić s'est entièrement consacré à la question de Macédoine, en laissant de côté les problèmes des relations des Bulgares avec les Roumains du nord du Danube. C'est seulement à l'occasion de la publication intégrale des documents slavo-roumains de Brashov par I. Bogdan, qu'il publia dans le Recueil (Sbornik) une nouvelle étude sur ces documents, reconnaissant les mérites du slavisant roumain (Къмъ грамотитѣ отъ Брашовската сбирка (Sur les lettres de la collection de Brashov), dans le Recueil (Sbornik), «XXV» 1909, 48 p. En échange, il engage ses élèves, parmi lesquels s'est surtout distingué le professeur St. Romanski, à s'occuper de ce problème des relations bulgaro-roumaines.

Dans les travaux concernant la Macédoine, qui, sous la plume de Miletić, prirent un grand essor, malgré leur caractère de propagande nationale, on trouve beaucoup de détails importants relatifs aux Roumains de Macédoine et au rôle des révolutionnaires bulgares macédoniens réfugiés sur le territoire roumain. Miletić entreprend la publication d'une collection de documents intitulée: Материали за историята на македонското освободително движение (Matériaux concernant le mouvement de libération macédonienne), dont neuf volumes sont parus par les soins de Miletić. A part cela, le savant bulgare a publié une étude synthétique intitulée, Македония и македонскитѣ Българи (La Macédoine et les Bulgares macédoniens), III-ème édition, 1925, Sofia, 64 p.

Il est impossible de faire ici une énumération de tous les travaux de Miletić, dont quelques uns ont été publiés aussi, au dehors de la Bulgarie, par exemple

dans l'*Archiv für slavische Philologie*. Ses mérites ont été reconnus, il y a quatre ans, à l'occasion de ses 70 ans, lorsque l'on a publié, à Sofia un imposant volume d'hommage, avec la collaboration de slavisants de toute l'Europe. Ces temps derniers, Miletić avait été élu président de l'Académie bulgare.

Par la mort de Miletić, la science bulgare perd un savant de valeur qui a su maintenir ses études au dessus des exagérations polémiques, un travailleur infatigable et un grand professeur.

P. P. Panaitescu

Oreste Tafrali (14 Nov. 1876—5 Nov. 1937).

Le professeur Oreste Tafrali vient de mourir; sa mort prématurée laisse un grand vide dans la science roumaine à laquelle il a rendu, par son travail et sa capacité, des services impérissables.

Né à Tulcea, il suit les cours du lycée de sa ville natale et puis de Galatzi; après avoir obtenu son diplôme de baccalauréat, il s'inscrit à la Faculté des Lettres de Bucarest d'où il sort licencié, en l'année 1904.

Remarqué par Gr. G. Tocilesco, il est nommé son assistant; son activité ne se limite pas au séminaire, mais encore s'étend à des travaux du Musée des Antiquités et aussi à des fouilles, entreprises à Axiopolis, Adam-Clisi et Constantza.

En 1905, il part pour Paris, dans le but de perfectionner ses connaissances et sa préparation scientifique. Parmi les professeurs dont il a suivi les cours et qui ont apprécié ses connaissances et son zèle scientifique, citons: M.M. Collignon, Charles Diehl, A. Jacob, D. Serruys, Haussoulier, G. Millet. E. Babelon, R. Cagnat et E. Pottier.

Tout en suivant ses cours, Oreste Tafrali travaillait à amasser des matériaux documentaires historico-archéologiques sur la ville de Salonique; les cercles scientifiques français, mis au courant de cette préoccupation, lui confient la mission d'étudier sur place le passé de cette ville. A la suite des recherches entreprises, il publie une étude: *Topographie de Thessalonique*.

Dans sa thèse de doctorat, Oreste Tafrali traite de l'histoire culturelle de Salonique au XIV-ème siècle, et certains chapitres de cet ouvrage ont un caractère archéologique très marqué. Il faut y remarquer surtout le fait que c'est la première fois qu'est précisée la notion de *commune byzantine*.

De retour en Roumanie, il est nommé professeur d'archéologie et d'antiquités à la Faculté des Lettres de Bucarest et, deux ans après, le 1-er Juillet 1916 directeur du musée d'Antiquités de la capitale de Moldavie.

En mentionnant ses débuts littéraires dans la revue *Românul literar* («le Roumain littéraire»), il convient de préciser qu'Oreste Tafrali est toujours resté un amoureux de la forme, même dans ses études les plus arides; il dévoile ainsi non seulement son érudition, mais encore son don de savoir manier la plume avec art.

Elu membre honorifique *de l'Association des Etudes byzantines d'Athènes* en 1931, après avoir été élu, trois années auparavant, membre correspondant de l'*Institut archéologique bulgare de Sofia*, Oreste Tafrali s'est vu honoré, à peu près chaque année, d'une nouvelle élection. Ainsi, en 1932, à l'*Institut Kondakov de Prague*; en 1933, à l'*Académie Hellénique* d'Athènes, puis, à l'*Association pour l'encouragement des Études grecques en France* et à l'*Académie Roumaine*.

Malgré son intense activité didactique, Oreste Tafrali n'a pas cessé ses investigations scientifiques, dont le résultat a fait l'objet de nombreuses communications, articles dans des revues de spécialité ou études compactes. Nous ne rappellerons que quelques-uns de ces ouvrages, à savoir: *Icônographie de l'hymne en l'honneur de la Vierge. Étude de philologie et d'Histoire de l'Art*, Bucarest, 1915; *Thessalonique des origines au XIV-ème siècle*, illustré de six planches hors-texte et 55 gravures, Paris 1919. *Manuel d'Histoire de l'Art*, vol. I-II, Buc., 1922—1927. *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, Paris, 1925; *La cité pontique de Dionysopolis*,... Paris, 1927; *Sources de l'Histoire des Grecs et des Roumains*,... Iassy, 1928; *Le monastère de Sucévitsa*, Jassy, 1929 et *Monuments byzantins de Curtea de Argeş*, Paris, 1931.

Pendant ces dix dernières années, à part les ouvrages mentionnés et diverses collaborations à des revues roumaines et étrangères, Oreste Tafrali a conduit la revue: *Art et Archéologie* dans les pages de laquelle nous rencontrons non seulement les noms de collaborateurs consacrés, mais aussi ceux de nombreux disciples du professeur Tafrali.

Al. Iordan

